This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Educ T1518.8.2.140

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF

MAXIME BÔCHER

PROFESSOR OF MATHEMATICS

1904–1918

Received March 15, 1922

3 2044 102 773 488

CONTES ET NOUVELLES

SUIVIS DE CONVERSATIONS; D'EXERCICES DE GRAMMAIRE; DE NOTES FACILITANT LA TRADUCTION

PAR

MME. L. ALLIOT

Déléguée de l'Association française des membres de l'Enseignement;
Correspondante de la Ligne de l'Enseignement;
Bryn Mawr School, Baltimore;
Summer School of Languages, Amherst, Mass.

NEW YORK
HENRY HOLT AND COMPANY
F. W. CHRISTERN
BOSTON: CARL SCHOENHOF

Educ T 15 18.87.140

From lib. of Maxime Bicher.

Copyright, 1887,

BY

HENRY HOLT & CO.

PRÉFACE.

Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir : c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. Ce qu'on sait droictement, on en dispose sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre. . . .

Je veux que le conducteur d'un enfant ne lui demande pas seulement compte des mots de sa leçon mais du sens et de la substance et qu'il juge du proufit qu'il aura fait, non par le témoignage de sa mémoire mais par celui de son entendement. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui fasse mettre en cent visages et accommoder à autant de divers subjects pour veoir s'il l'a encores bien prins et bien fait sien.

Qu'il lui fasse tout passer par l'estamine et ne loge rien en sa teste par simple autorité et à crédit.—MONTAIGNE.

I.

Ce livre est, avant tout, pratique. Il n'est dû ni à un goût particulier ni à des vues personnelles, mais à une suite d'observations et d'expériences. Choix de morceaux, exercices, détails, etc., chaque page a un but, répond à une idée.

Si peu que l'on s'occupe d'étudier, dans leur application, les différents systèmes d'enseignement du français, on arrive à cette conviction, que les résultats sérieux ne proviennent ni de telle méthode ni de telle autre strictement suivie, mais de la variété des moyens employés concordant avec la variété des intelligences.

La lecture, les dictées, l'étude de la grammaire, la traduction, la conversation, n'ont un réel effet qu'à l'aide d'exercices s'adressant à la mémoire de l'œil, à la mémoire de l'oreille, à l'observation en même temps qu'à l'intelligence.

Copier une page avant de la dicter, donne une idée de la prononciation ; aide à comprendre; grave dans la mémoire la forme et les lettres d'un mot, même incomplètement compris, comme une couleur, la ligne d'un

fleuve, les découpures de la côte, rappellent les noms en géographie. Qui n'a fait cette expérience dans un moment d'incertitude, de retrouver l'orthographe d'un mot en écrivant ce mot de deux façons différentes, et d'arriver en le voyant écrit à une prononciation plus exacte?

Expliquer une règle de grammaire avec un exemple sous les yeux est la meilleure démonstration, parcequ'on donne une forme visible à une chose abstraite toujours difficile à comprendre, exprimée le plus souvent en termes qui ont eux-mêmes besoin d'être expliqués.

Plusieurs pages, seulement traduites, ne valent pas une leçon relativement courte, dont la traduction est suivie de questions sur les mots, sur les verbes, sur les principales difficultés, sur le sens général, etc.

C'est par ces moyens combinés que l'on arrive à donner aux élèves l'intelligence de la langue; des idées claires qui restent, non des notions confuses effacées en quelques jours, ou dont on retrouve la trace jusque dans les classes élevées, en lacunes que temps ni efforts ne peuvent combler.

Il n'est point de petites choses dans la pratique de l'enseignement: chaque détail a sa valeur.

Facile à traduire, ce livre offre l'avantage de pouvoir être employé à peu près par toutes les classes et avec toutes les méthodes, la difficulté étant en entier dans des exercices à modifier ou à supprimer, selon le degré de connaissance des élèves. On ne trouve point surtout dans ses pages: les leçons de morale hors de propos, les dissertations monotones et la sensibilité puérile de tant de livres français employés dans les écoles; original par les sujets traités, intéressant dans son ensemble, il est fait pour la simplicité de caractère et la belle humeur américaines.

Au point de vue grammatical: Littré, A. Brachet, Larive et Fleury, ont été plus particulièrement suivis, mais la disposition générale permet l'emploi: des diffé-

rentes grammaires françaises de: The Bôcher-Otto French Course; des exercices de Chardenal; des livres de Mr. L. Sauveur; de l'excellente grammaire française, en anglais, du professeur W. D. Whitney de Yale University.

Enfin, pour les classes de littérature, chaque morceau peut être donné comme modèle de ce mélange d'idées gracieuses, de douce gaîté, de finesse et de sentiment qui fait le véritable esprit français. Nouvelles, pages de romans, simples histoires, ont pour auteurs les écrivains les plus connus ou les plus sympathiques: V. Hugo; A. Daudet; J. Claretie; André Theuriet; A. Achard; de Cherville; le poète F. Mistral.

En ajoutant explications ou développements aux principaux mots de chaque morceau, l'idée a été de faciliter à la fois la tâche du professeur et l'effort des élèves dans l'exercice si important de la conversation. Les uns y trouveront des questions qui ne se présentent pas toujours à l'esprit au cours d'une leçon; des détails dont ils pourront se servir sous telle forme qui leur semblera bonne; les autres y prendront, avec des idées pour former leurs réponses, des éléments de conversation en dehors des dialogues usuels. Il ne suffit pas comme résultat d'étude de pouvoir dire *des mots français: il faut dire quelque chose en français.*—L. ALLIOT.

BALTIMORE, janvier 1887.

EXPLICATIONS SUR LA MANIÈRE D'EMPLOYER LE LIVRE.

Classes Commençant à Traduire.*

Partie Orale.

1°. *Lire* chaque paragraphe marqué en observant la prononciation et la ponctuation (chaque page correspond à une leçon).

2°. *Traduire.*—Faire une liste des principaux mots; en former un vocabulaire. Former des phrases avec ces mots.

3°. Dire le genre, le nombre des noms; le féminin si le nom est masculin; le pluriel si le nom est au singulier. Faire d'après le genre et le nombre des mots, l'exercice en sens contraire.

4°. Dire la règle correspondant aux différents noms.

5°. Faire pour les adjectifs le même exercice que pour les noms.

6°. Dire à quel temps est chaque verbe. (*Voir pour les verbes irréguliers la note donnée à la fin du livre.*)

7°. Répondre aux questions faites sur le sens général de la lecture.

Partie Écrite.

Dictée.—Prendre une partie d'un des paragraphes marqués. Copier *très exactement:* accents, ponctuation, etc., en dehors de la leçon.

---

* Il est indispensable pour ces classes, que le professeur lise la leçon avec les élèves avant de la leur faire étudier et qu'il leur indique *l'infinitif des verbes* pouvant présenter quelque difficulté.

Dicter après avoir lu et traduit.

Souligner dans les dictées, les *terminaisons* des verbes; le *sujet* de chaque verbe.

Souligner les participes passés; *le sujet* quand le participe est conjugué avec *être;* le *complément direct* avant ou après le participe conjugué avec *avoir;* marquer de *deux traits* ce complément. (*Supprimer la copie quand la connaissance des règles et des mots usuels est suffisante.*)

Classes Moyennes.

Partie Orale.

1. Dire les principales règles dont on peut faire l'application dans le paragraphe lu et traduit.

2. Dire: Le sens opposé des adjectifs quand il y en a un.

Le sens opposé des verbes.

L'infinitif; les 3 personnes du singulier de deux ou trois temps; tantôt le présent de l'indicatif; tantôt le passé défini; le futur simple; le présent ou l'imparfait du subjonctif; le participe passé; les irrégularités.

3. Répondre aux questions faites sur le sens général de la lecture; sur le sens particulier des mots les plus usuels qui ont un même son et s'écrivent d'une manière différente.

4. Étudier pour former les réponses: les exemples donnés; les explications les plus faciles des exercices de conversation correspondant à chaque paragraphe; chercher les mots pour les descriptions demandées.

5. Résumer le morceau lu, *très simplement*, en quelques phrases courtes.

Partie Écrite.

1. *Dictée.*—Prendre une partie d'un des paragraphes indiqués. Dicter après traduction et explication.

2. Résumer par écrit un ou plusieurs paragraphes selon le degré de connaissance de la langue.

Classes Supérieures.

Partie Orale.

1. Lire un paragraphe. Raconter ce qu'on a lu.

2. Étudier les exercices de conversation; les détails, les explications, de manière à pouvoir facilement former les réponses. Chercher les mots pour les descriptions demandées.

3. Etudier les homonymes ; former de nouvelles phrases avec ces mots.

Partie Écrite.

Reproduire l'histoire lue en entier ou en partie en y ajoutant quelques idées nouvelles; de nouveaux détails.

NOTA.—*Les exercices correspondant à chaque classe sont donnés comme indications générales, non comme règle absolue. Chaque professeur est seul juge du moment où un exercice peut être supprimé et remplacé par un autre.*

TABLE DES MATIÈRES.

ACHARD (A.)
Moko, histoire d'un singe 10
La bête qui siffle 24
Biscotte et Bijou 36
Histoire d'un lapin 59
Marianne et Mirza 79
(. . . . . .)
Comment je suis devenu général 49
DE CHERVILLE (G.)
Mon premier fusil 72
La légende du rouge-gorge 251
L'âne et le marchand de paniers 253
CLARETIE (J.)
Boum-Boum le clown du cirque 121
DAUDET (A.)
Mon île déserte 90
Le pape est mort 102
La classe des petits 210
La mort du dauphin 230
Le sous-préfet aux champs 235
Les vieux 240
HUGO (V.)
La bonne puce et le méchant roi. (Conte à ses petits enfants) 1
MISTRAL (F.)
Le bachelier de Nîmes 198
THEURIET (A.)—(*Revue des Deux-Mondes*).
Impressions d'enfance: Les contes de Fées, ... 131
La princesse verte 145
Un miracle 173
Les pêches 265
TÖPFFER (R.)
Mon professeur 109
VEUILLOT (L.)
Le dormeur 21
(. . . . . .)
Le rossignol (conte chinois) 277

CONTES ET NOUVELLES.

LA BONNE PUCE ET LE MÉCHANT ROI.

(*Conte de V. Hugo à ses petits-enfants.*)

I.

Il y avait dans un pays un méchant roi qui rendait son peuple très malheureux. Tout le monde le détestait, et les gens qu'il faisait emprisonner et massacrer auraient bien voulu le battre. Mais le moyen ? Il était le plus fort, il était le maître; il ne dépendait de personne, et, quand on lui disait que ses sujets n'étaient pas contents, il répondait: "Je m'en moque, çà m'est bien égal."[1] Ce qui est une vilaine réponse.

Comme il continuait son métier de roi et qu'il devenait chaque jour un peu plus méchant que la veille, cela fit réfléchir une petite puce de rien du tout,[2] qui était pleine de bons sentiments. Il n'est pas dans le naturel des puces d'être aussi bon que cela, mais celle dont je parle avait été fort bien élevée; elle ne piquait les personnes qu'avec modération et seulement quand elle avait grand faim.

— Si je mettais le roi à la raison ?[3] se dit-elle. L'entreprise n'est point sans danger; mais n'importe, essayons.[4]

Le soir, le méchant roi, après avoir fait toutes sortes de vilaines choses dans la journée, s'endormait bien

tranquillement, quand il sentit comme une piqûre d'aiguille...

— Pique !

Il jura.[6]

— Pique ! pique !

Il gronda.[6]

— Pique ! pique ! pique !

Il se retourna de l'autre côté.

— Pique ! pique ! pique ! pique !

— Qui me pique ainsi ? demanda le roi dans une colère épouvantable.

— C'est moi, sire, répondit une petite voix.

— Toi ? qui, toi ?

— Une petite puce qui veut vous corriger.

— Une puce ? Attends, attends, tu vas voir.[7]

II.

Et le roi saute hors de son lit, il chavire ses couvertures[1] et secoue ses draps, toutes choses bien inutiles, car la bonne puce s'est cachée dans la barbe royale.

— Ah ! dit-il, elle est enfin partie, et je vais pouvoir dormir d'un bon sommeil.

Mais à peine a-t-il posé la tête sur l'oreiller...

— Pique !

— Comment ? quoi encore ?

— Pique ! pique !

— Tu oses revenir, abominable petite puce ?

— Pique !

— Mais pense un peu à ce que tu fais !

— Pique ! pique !

— Tu n'es pas plus grosse qu'un grain de sable...

— Pique !

— Et tu oses piquer sur le plus grand roi de la terre !

— Je m'en moque, çà m'est égal.

— Oh ! si je te tenais ![8]

— Oui, mais tu ne me tiens pas ![9]

Le méchant roi ne dormit pas de toute la nuit, et se leva le lendemain matin d'une humeur massacrante.[4] Il résolut de poursuivre et de détruire son ennemie, de n'importe qu'elle manière.[5] Par son ordre, on nettoya le palais du haut en bas, et particulièrement sa chambre à coucher et son lit qui fut fait par dix vieilles femmes fort habiles dans l'art d'attraper des puces.

Elles n'attrapèrent rien, car la bonne puce s'était cachée sous le collet de l'habit du roi. Le soir, cet affreux tyran qui mourait de sommeil, se coucha. Il voulait dormir double pour compenser les mauvaises nuits précédentes.

Dormir ! Ah ! bien je t'en souhaite.[6] Il n'y avait pas une minute qu'il avait soufflé la chandelle...

— Pique !

— Ah ! misère ! Qu'est-ce ?

— Pique ! Pique !

— Hein ?[7]

— C'est moi, la puce d'hier.

— Que veux-tu, coquine, petite peste ?[8]

— Je veux que tu m'obéisses et que tu rendes ton peuple heureux. Pique ! pique ! pique !

III.

— Holà ![1] mes soldats ! mon capitaine des gardes ! mes ministres ! mes généraux ! Tout le monde ! toute la boutique ![2]

Toute la boutique arriva. Le roi était dans une rage à faire trembler;[3] il fit une scène terrible à tous les gens de la maison; il parlait de faire fouetter les vieilles femmes qui n'avaient pas su attraper la puce; et tout le monde était consterné.

Pendant ce temps la puce, bien tranquille, se cachait dans le bonnet de nuit du roi.

On doubla les gardes; on fit des lois et des décrets; on rendit des ordonnances contre les puces; il y eut des

processions et des prières publiques pour demander au ciel l'extermination de la puce.

Rien n'y fit ![4] Le triste monarque ne pouvait se coucher...Pique!...même dans l'herbe...pique! pique!... sans être attaqué par son ennemie, la bonne puce... pique ! qui ne le laissait pas dormir un instant !...pique! pique ! pique !

Combien il se donna de coups de poing pour l'écraser serait trop long à dire, il était couvert de bleus et de contusions; n'osant ni se coucher, ni s'asseoir, il errait comme une âme en peine;[5] il maigrissait, il serait mort certainement, s'il ne s'était décidé enfin à obéir à la bonne puce.

— Je me rends,[6] lui dit-il (une fois qu'elle recommençait à le piquer); je te demande grâce. Je ferai ce que tu voudras.

— Bien. A cette condition seule tu pourras dormir.

— Merci. Mais que faut-il que je fasse ?

— Rends ton peuple heureux.

— Je n'ai pas appris. Je ne sais pas.

— Rien de plus facile; tu n'as qu'à t'en aller.[7]

— En emportant mes trésors ?

— Sans rien emporter.

— Comment vivrai-je, si je n'ai pas le sou ?

— Je m'en moque; cà m'est égal.

Mais la puce, qui n'était pas méchante, laissa le roi remplir ses poches d'argent avant de partir. Et le peuple trouva le moyen[8] d'être très heureux en se mettant en République.[9]—VICTOR HUGO.

EXEMPLE DE CONVERSATION SUR LA LECTURE.

(Classes commençant à traduire.*)

Quel est le titre de cette histoire? — La bonne puce et le méchant roi. Qui en est l'auteur? — Victor Hugo, un grand poète français. Pour qui l'a-t-il écrite? — Pour ses petits-enfants. Le roi dont on parle était-il bon ou méchant? — Il était très méchant. Son peuple l'aimait-il? — Non, son peuple le détestait.—Que répondait le roi quand on lui disait que ses sujets n'étaient pas contents? — Je m'en moque; çà m'est égal. Que voulait faire la petite puce dont on parle? — Elle voulait que le roi ne fut pas si méchant; qu'il pensât à la misère de son peuple. Quel moyen employait-elle pour attirer son attention, lui parler et lui dire ce qu'il devait faire? — Elle le piquait la nuit, le jour, dans son lit, quand il se couchait sur l'herbe, partout.

Même exercice pour les paragraphes suivants.

EXEMPLE DE SUJET RÉSUMÉ APRÈS LA CONVERSATION SUR LA LECTURE.

(Classes moyennes.)

Il y avait une fois un méchant roi qui rendait son peuple très malheureux. Lorsqu'on lui parlait des misères dont les pauvres gens souffraient, il faisait toujours la même réponse: "Je m'en moque; çà m'est égal."

Une petite puce, bien petite, mais qui avait du cœur et beaucoup de courage, voulut obliger le roi à devenir meilleur. — Elle ne pouvait pas le combattre, mais elle le piquait continuellement: le jour, la nuit, partout, lui disant qu'elle le tourmenterait ainsi jusqu'à ce qu'il rendit ses sujets plus heureux.

Le roi résista longtemps, mais malade et fatigué, il céda à la fin. Il quitta son royaume et le peuple devenu libre, proclama la République.

---

* *Insister pour que les élèves ne répondent pas par un mot seulement, mais qu'elles forment une phrase en prenant pour le commencement de la réponse les derniers mots de la question et parfois la question entière.*

EXERCICES DE CONVERSATION.

LA BONNE PUCE ET LE MÉCHANT ROI.

I.

Qu'est-ce qu'un conte?—Un conte est un récit inventé et arrangé sans préoccupation de la vérité ou même de la vraisemblance des choses.

Quelle est la différence de sens entre **conte, compte,** et **comte?** —Un conte est une histoire imaginée: *J'ai lu le conte de Barbe-bleue.* Un **compte** est, en général, une note écrite indiquant les objets que l'on a achetés à crédit, leur quantité, leur prix: *J'ai payé mon* **compte** *à la fin du mois.* **Comte** est un titre de noblesse: *La France avait autrefois des* **comtes** *de Flandre et de Provence.*

Qui est Victor Hugo?—Victor Hugo est un grand poète français, né au commencement du XIXe siècle et mort âgé de plus de quatre-vingts ans. Il a écrit un grand nombres d'œuvres: des romans, des poésies, des drames, des discours politiques. Son corps a été déposé au Panthéon.

Qu'est-ce que le Panthéon?—C'est une église bâtie par Louis XV à Ste. Geneviève, patronne de Paris, transformée pendant la révolution de 1789 en monument destiné à recevoir les restes des grands hommes et qui portait cette inscription: AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE. Le Panthéon est redevenu l'église Ste. Geneviève après la révolution. C'est en l'honneur de V. Hugo qu'on en a fait de nouveau un monument national.

Dans.—Expliquer la différence entre **dans, dent, Dan,** *et* **d'en.** Ex.: **Dans** est une préposition: *Ce livre est* **dans** *ma chambre;* **Dent** est un nom commun: *J'ai une* **dent** *cassée;*—**Dan** *est le nom d'un des fils de Jacob;*—**D'en** (= *de cela*) est un pronom relatif précédé de la préposition *de: J'ai beaucoup de fautes, je regrette* **d'en** *faire autant.*

Comment appelle-t-on le pays gouverné par un roi ou une reine?—Un *royaume.* L'Angleterre est un royaume. Le pays gouverné par un empereur ou une impératrice?—Un *empire.* L'Allemagne est un empire. Quel est le nom du système de gouvernement qui a un roi pour chef?—La *royauté.* Qu'est-ce que la monarchie ou le gouvernement *monarchique?*—C'est le gouvernement d'un seul. La monarchie est *absolue* quand le souverain est maître *absolu* comme en Russie; ou *constitutionnelle* comme en Angleterre; *héréditaire* quand le fils

du roi succède de droit à son père ; *élective*, quand le peuple ou une partie du peuple choisit son roi.

Quels sont les différents noms donnés au chef de l'état dans les divers pays du monde ? — *Czar* en Russie ; *Sultan* en Turquie ; *Shah* en Perse, etc.

Très.—Expliquez ces phrases : *Je suis* **très** *pressée.* — *Elle a de jolis* **traits.** — *Un* **trait** *de plume.* — *Ce cheval a rompu ses* **traits.** — *Le fermier* **trait** *la vache tous les jours.*

Tout.—Dire le sens et la règle.

Gens.—Dire la règle.

Mais.—Quelle est la différence entre **mais, mai, mes, m'est, m'ait ?** — Former une phrase avec chacun de ces mots.

En français les noms des mois et des jours ne s'écrivent pas avec une capitale.

On dit **le plus fort,** peut-on dire **le plus bon ?**

Dépendre.—Expliquer le sens de : **dépendre** *de quelqu'un* et **dépendre** *quelqu'un.*

Quant.—Expliquer le sens de **quand** *et* **quant.**

Ses.—Expliquer : **ses ; ces ; sait ; c'est ; s'est.**

Sujets.—Dire le sens de ces phrases : *Tout verbe doit avoir un* **sujet.**—*Un des* **sujets** *du roi.*—*Le* **sujet** *du discours.*

Est.—Quelle est la différence entre : **est, et, hé !** *qu'il* **ait, haie, Aie, é, è, ê ?**

Réfléchir.—**Réfléchir** *à une chose;* **réfléchir** *la lumière.*

Pleine *et* **plaine.**

Naturel.—*Le* **naturel** *d'un enfant.*—*Être* **naturel** *d'un pays.* —*Un mouvement* **naturel.**

Dont ; donc ; *un* **don ;** *le* **Don** (fleuve).—Explication.

Elevée.—Expliquer : *Cette jeune fille est* **élevée** *par sa tante.* —*Cette montagne est* **élevée** *de huit cents pieds.*—*Il a exprimé simplement une pensée* **élevée.**

Faim.—**Fin.**—**Feint.**—*Etre* **fin.**

Sans.—**Sang.**—**Sens.**—Former des phrases avec ces différents mots.

Soir.—Dire les différentes parties du jour, le nombre des jours dans une année; la date de l'année ; le siècle.

Toutes sortes ; toute espèce.—Dire la règle.

Aiguille.—Quels sont les différents genres d'aiguilles ?—Les aiguilles à coudre à la main ; à la machine ; les aiguilles à repriser ; à tricoter ; les aiguilles à tapisserie.—Quelles sont les meilleures aiguilles à coudre ?—Les aiguilles anglaises.

Moi ; mois.—Une phrase avec chacun des mots.

Sire ; cire.—Explication.

Noix.—Dire la règle des noms terminés par *s, x, z.*

Voix ; voie ; *il* **voit.**—Phrases.

Toi ; toit.—Phrases.

Veut ; *Je* **veux ; vœu.**—Phrases.

II.

Lit.—Dire les différents objets qui forment un lit complet.

Couvertures.—Avec quoi sont généralement faites les couvertures d'un lit ? D'où provient la laine ?—Expliquer : *tondre* les moutons ; *filer; tisser.*

Draps.—Avec quoi fait-on le drap des vêtements ? les draps de lit ?—Qu'est-ce que le coton ? Dans quels états d'Amérique le cultive-t-on ? Avec quoi fait-on la toile ? Qu'est-ce que le chanvre ? le lin ? Quelle est celle de ces deux plantes que l'on emploie pour la toile ordinaire ? pour les toiles plus fines ; la batiste ; la dentelle ?—Les toiles de lin sont les plus fines.—La Hollande est le pays où se fabriquent les plus belles toiles.

Tête.—Faire la description : la tête ; les cheveux, etc.

Oreiller ; traversin.—Dire la différence.

Chambre à coucher.—Dire les différentes pièces d'une maison.

Vieilles ; habiles.—Dire le masculin de ces mots, la règle correspondant à chacun.

S'était cachée.—Expliquer les verbes pronominaux *essentiels* et pronominaux *accidentels.*

Collet.—Dire les différentes parties d'un habit : Le collet ; les revers ; les manches ; les pans.

Habit.—Expliquer l'h *muette* et l'h *aspirée.*

Cet ; ce.—Règle.

Double.—Expliquer triple ; quadruple, etc.

Avait soufflé.—Règle du participe passé conjugué avec *avoir.*

Minute.—Combien y a-t-il de minutes dans une heure ; de secondes dans une minute ?

Chandelle.—Quelle est la différence entre une chandelle et une bougie ?—La chandelle est faite avec du suif ; la bougie avec de la cire plus ou moins mélangée.—Le nom de bougie vient de la ville de Bougie en Algérie, qui faisait autrefois un commerce spécial de cire.

III.

Généraux.—Singulier.—Règle des noms en *al.*

à.—Expliquer l'emploi de l'accent grave ; le sens de à *et* a ; **là** *et* **la** ; **où** *et* **ou** ; **dès** *et* **des.**

Scène.—Phrases à faire avec **scène** ; *la* **scène** *du théâtre; la* **Seine** ; *la sainte* **Cène.**

Etait consterné.—Règle du participe passé conjugué avec *être.*

Temps ; tant ; t'en.—Dire les deux sens de **temps.** Former des phrases avec chacun des mots.

Ciel.—Dire le pluriel et la règle.

Coups *et* **Cou.**—Phrases à former.

Poing.—Expliquer : *Il l'a frappé du* **poing.**—*Mettez un* **point** *en finissant la phrase.—Je n'en veux* **point.**—*Les quatre* **points** *cardinaux.*—Dire les deux noms pour le *Nord;* les deux pour le *Sud;* les trois pour l'*Est;* les trois pour l'*Ouest.*

Bleu.—Dire le pluriel ; la règle des noms en *eu.* Qu'est-ce que la couleur indigo ? bleu-marine ? bleu de ciel ?—Dire le nom de différentes fleurs bleues ; de pierres précieuses bleues.—Dire les couleurs de l'arc-en-ciel dans leur ordre naturel ; la place du bleu parmi ces couleurs.

Fois.—Foi.—Foie.—Former des phrases.

Grâce.—Grasse.—*Avoir de la* **grâce.**—*Rendre* **grâce** *à Dieu.*—Explication.—Phrases.

Quel est le sens de *Thanksgiving day?*—Jour d'action de grâces.

Sou.—Dire le pluriel.—Règle des noms en *ou.* Expliquer : *Je n'ai pas le* **sou** ; *Je n'ai pas un* **sou** *sur moi.*

Egal.—Dire le pluriel.

Avant.—*Il est parti* **avant** *moi.—L'***avant** *d'un navire.—Les fêtes de l'***Avent.**—Expliquer.

Qu'est-ce que la République ?—Quelles sont en Europe et en Amérique les deux plus grandes républiques ?

MOKO.

I.

Parmi les vieux amis disparus mais toujours vivants dans mon souvenir, le premier en date est un singe. Ce singe appartenait à l'espèce des sapajous et s'appelait Moko. A cette époque là, j'étais tout petit, tout petit. J'avais cinq ou six ans au plus; Moko et moi étions de la même taille, et sincèrement il pouvait croire qu'il était de la même race que ma petite personne. Il me traitait donc en camarade.

Pendant le jour, Moko habitait la rampe de l'escalier. Il y était ordinairement assis, les deux mains autour de la grosse boule de cuivre à laquelle l'attachait une légère chaîne passée autour de son corps. De ce poste d'observation, il regardait monter et descendre les habitants de la maison et les personnes qui leur rendaient visite. Il reconnaissait admirablement celles qui nous étaient désagréables ou sympathiques, et ne manquait jamais de tendre la patte à celles-ci et de saluer celles-là d'une grimace. Quelquefois même, et sournoisement, d'un coup de patte, il déchirait le bas de leur vêtement ou faisait voler le chapeau de leur tête.

Comment se disputer avec un singe qui remplissait la maison du bruit de ses cris aussitôt qu'on le taquinait! On passait en maugréant et Moko riait de tout son cœur en se grattant les côtes.

Une chose avait fait la réputation de Moko dans le quartier. C'était un peu la renommée de Fra-Diavolo, le célèbre brigand italien, mais réduite à la proportion d'un Fra-Diavolo quadrumane.

II.

A cette époque et trois ou quatre fois par semaine, les fruitières de la ville étalaient leurs marchandises le long du trottoir de la rue où nous habitions. Il arrivait quelquefois que Moko s'échappait.

Pour bien dire la vérité il faut avouer que nous l'aidions beaucoup dans ses projets d'évasion et que nous étions toujours prêts à détacher sa chaîne.

Une fois libre, d'un seul bond Moko sautait dans la rue.

Moko adorait les tomates. La vue des tomates lui causait une joie folle. On les eut mises sous la protection de la police que Moko n'eût pas résisté au désir de s'en emparer. Deux ou trois gambades l'amenaient du côté où rangées en belles pyramides, elles brillaient toutes rouges au soleil; mais s'il avait aperçu les tomates, les fruitières avaient aperçu le singe.

Soudain, grande lutte.

Tous les bras gesticulaient, toutes les bouches criaient. Les marchandes avaient pour elles le nombre et les balais; Moko avait pour lui ses quatre pattes et son agilité. Il sautait, gambadait, bondissait, évitait les coups, renversait les choux, se glissait à travers les jupes et les carottes, et soudain, victorieux, on le voyait disparaître, emportant une tomate de chaque main.

Ne croyez pas que Moko fût tenté par la gourmandise. Non ! L'amour de l'art seul le poussait au vol. Moko, à sa manière, était un coloriste. Harcelé, poursuivi par des cris furieux, il grimpait bravement sur une borne, agitait ses bras d'un air triomphant, et tout-à-coup, à travers la rue, et par-dessus la tête de ses ennemis, il lançait de toutes ses forces les tomates contre le mur voisin.

Ces projectiles d'une nouvelle espèce s'écrasaient contre la pierre, et en s'y écrasant y traçaient de larges

étoiles dont les rayons rouges inspiraient à Moko une vive admiration. On se précipitait pour le saisir; mais d'un bond Moko s'accrochait à une fenêtre, sautait au balcon et grimpant au mur, était assis sur le toit avant que les marchandes eussent fait quelques pas pour le saisir.

III.

Alors, c'était en bas un torrent de vociférations et d'insultes; en haut, un tourbillon de pattes, de queue, de tête qui faisaient la roue et d'où sortaient des milliers de grimaces et de cris aigus.

Comment poursuivre un singe qui fait des cabrioles autour d'une cheminée? des pompiers seuls auraient pu s'en charger et ils n'y songeaient guère.

Les fruitières le menaçaient du poing, et Moko que la vue des tomates changées en étoiles pourpres rendait fou de joie, bondissait et grimaçait plus fort.

Une heure après, Moko, dont l'appétit avait été très excité par ces exercices rentrait par une lucarne.

Ces scènes se renouvelaient trois ou quatre fois par semaine. De temps à autre quand il n'y avait pas de tomates, Moko attaquait les cerises ou les amandes; mais alors le coloriste se transformait en gourmet. Il les mangeait.

Je dois avouer que dans ces circonstances, je partageais volontiers le fruit de son vol. Moko, en bon camarade, m'en abandonnait des morceaux. Il regrettait pourtant quelquefois sa générosité et se vengeait de son bon mouvement par des égratignures.

Mais il y avait dans notre vie de tous les jours une heure terrible où la gourmandise de Moko faisait de moi une victime.

Nous étions dans la maison, une bande d'écoliers de tout âge, frères, cousins et amis, qui faisaient mille folies. Une vieille bonne avait la charge difficile de

nous surveiller et à travers des réprimandes sans nombre, à l'heure du goûter, nous distribuait des tartines.

Les tartines dans nos mains, et déjà léchant du bout des lèvres la confiture appétissante étendue sur le pain, la bande descendait à grand bruit l'escalier et se précipitait dans une cour destinée à nos jeux. En ma qualité du plus petit, je descendais le dernier; mes camarades couraient plus vite et faisaient tout leur possible pour me laisser en arrière.

IV.

C'était là le moment que le singe attendait. Il paraissait si bonhomme, tranquillement accroupi sur la rampe comme quelqu'un qui pense à ses affaires que je ne m'en défiais jamais. Mais à peine étais-je à portée de ses pattes, que Moko subitement m'empoignait au collet d'une main, et de l'autre cherchait à s'emparer de la tartine, objet de ses convoitises.

Peut-être dans son esprit le singe ne comprenait-il pas pourquoi on l'avait oublié dans la distribution. Naturellement je résistais; naturellement aussi il s'obstinait. Je poussais de cris terribles, il criait encore plus fort. Mes pères, mes cousins et mes amis, rangés en bataille dans le vestibule, riaient aux éclats. Le désespoir décuplait mes forces, la gourmandise centuplait les siennes.

Les secousses qu'il donnait à ma petite personne restant sans résultat, il avait recours aux taloches. Elles tombaient sur ma tête comme la grêle et m'aveuglaient; fatigué, et roué de coups, je finissais par abandonner ma tartine à Moko. Il s'en emparait lestement, regrimpait sur sa rampe, et là, exprimant sa joie par des cris et des grimaces qui couvraient sa face gourmande de milliers de rides, il croquait la tartine en montrant ses dents tandis qu'assis sur une des marches de l'escalier je pleurais à chaudes larmes.

V.

Mais Moko était si drôle et se spirituel, il se mêlait à nos jeux avec tant d'espièglerie qu'une heure après j'avais tout oublié.

Le lendemain c'était à recommencer. Entre autres jeux qui faisaient de la maison un véritable enfer pour les voisins et un paradis pour les écoliers, nous avions la manie des batailles. Notre armée se composait d'un nombre magnifique de soldats de plomb et d'une superbe artillerie où l'on comptait des canons de tout calibre. Fréquemment, à différentes heures, nous rangions nos régiments en bataille, par ordre de nationalités; hussards, grenadiers, dragons, généraux en tête, l'épée au poing, s'avançaient les uns contre les autres, parmi des forteresses faites de morceaux de bois enlevés aux chaises cassées tout exprès pour cet usage et de gros dictionnaires tout étonnés de se voir à pareilles fêtes.

Mes frères et mes cousins mettaient les canons en batterie, les chargeaient jusqu'à la gueule à poudre et à plomb, car c'étaient des canons de cuivre les pointaient, puis bravement faisaient feu.

Il fallait voir comme les bataillons étaient coupés en deux par cette décharge; que de morts et de blessés partout! Moko assistait à ces petites guerres et y prenait un plaisir extrême. Quelquefois même il nous aidait à tirer les soldats de leurs boîtes pour les ranger en ligne. Par exemple, à chaque coup de canon il sautait en l'air et prenait la fuite.

Puis la curiosité dominait la peur et il revenait. Il avait je crois cette idée que nous n'aurions pas su nous amuser sans lui.

Un jour, l'un de nous eut la fantaisie de l'affubler d'un chapeau à plumes et de lui mettre au côté, avec une ceinture, un sabre de cavalerie. Moko, fort vaniteux, était dans l'enchantement.

VI.

On l'amena en uniforme de général sur le front des deux armées, et l'artilleur en chef lui présenta respectueusement la lance allumée.

Moko, qui avait le génie de l'imitation comme tous les singes, n'hésita pas. Il empoigna la lance d'un air déterminé, l'approcha de la mèche du plus gros canon, qu'on avait chargé outre mesure, et l'enflamma.

Le coup partit avec un bruit formidable. Moko oublia qu'il était général et qu'il devait le bon exemple à ses soldats; il poussa des cris sauvages, prit la fuite, laissant son chapeau à plumes sur le champ de bataille; et, disparut au milieu des éclats de rire traînant après lui son sabre qui dansait entre ses jambes et augmentait sa terreur folle. La faim le ramena vers le soir à la maison, essoufflé, rompu de fatigue et jurant qu'on ne l'y prendrait plus.

Et jamais, en effet, il n'accepta plus les fonctions de capitaine.

Moko devait finir comme finissent à peu près tous les singes.

Un matin, après son divertissement favori, le vol des tomates, il s'était réfugié, comme d'habitude, sur un toit voisin. C'était un jour d'automne, il faisait grand vent et il pleuvait beaucoup. Il prit froid et rentra à la maison fort enrhumé. Une bronchite se déclara; il commença à tousser. En peu de jours il perdit tout, la gourmandise, l'appétit; la gaîté. Mes tartines ne le tentaient plus. Quand il m'apercevait, s'il sautait sur moi, c'était pour se réchauffer en se roulant en boule sur mes genoux. Je lui apportais toutes les friandises et tout le lait que je pouvais dérober à l'office et à la cuisine. Le soir, il me suivait dans ma chambre et se blottissait au pied de mon lit, dans un bout de couverture. Je l'entendais se plaindre et tousser; cela me

faisait venir les larmes aux yeux et je lui parlais doucement pour le consoler.

A mon réveil, un matin, je m'aperçus qu'il ne remuait pas. Je soulevai la couverture et trouvai le pauvre singe tout raide et froid comme glace. Je poussai un cri : Moko est mort ! Moko est mort ! On accourut, j'étais si désespéré qu'il fallut m'emporter.—A. ACHARD.

EXERCICES DE CONVERSATION.

MOKO.

I.

Disparus.—Règle du participe passé sans auxiliaire.

Vivants.—Règle de l'adjectif verbal et du participe présent.

Premier.—Dire comment on forme les nombres *ordinaux* avec les nombres *cardinaux.*

Date *et* **datte.**—Expliquer.

Singe.—Ce mot a-t-il un féminin ?—Le singe est-il un quadrupède ?—Quel est le sens de quadrumane ?—Dans quels pays trouve-t-on les singes ?—Quelles sont les principales espèces de singes ?

S'appelait.—Verbes en *eler.*—Règle.

Escalier.—Quelles sont les différentes parties d'un escalier ? —Les marches ; le palier ; la rampe.—Les escaliers sont faits de bois ; de fer ; de pierre ou de marbre.

Cuivre.—Dire les principaux métaux ; l'usage que l'on fait de chacun.

Chaîne *et* **Chêne.**—Dire la différence de sens.

Corps.—Expliquer en formant des phrases avec chacun des mots : **corps.**—*Avoir un* **cor** *au pied;—Un* **cor** *de chasse;—Les* **corps** *célestes.*

Rendaient visite.—On dit **rendre visite** *à quelqu'un* et **visiter** *un appartement.*

Patte *et* **pâte.**—Phrases à former.

Chapeau.—Pluriel ; règle des noms en *eau.*

Côte.—Expliquer **côte** pour le corps humain ; **côte** pour une partie de pays.—Combien l'homme a-t-il de côtes ?—La femme en a-t-elle plus ou moins ?—Par quelles mers sont baignées les côtes d'Espagne ? d'Angleterre ? de France ? d'Italie ?

Avait fait.—Participe passé avec *avoir.*—Règle.

Quartier.—Expliquer : *J'habite un beau* **quartier.**—*La lune est à son dernier* **quartier.**—*Je prends un* **quartier** *de cette pomme.*

Fra-Diavolo (*Brother Devil*), était un célèbre brigand italien qui vivait du temps de Napoléon Ier.—C'est le héros d'un charmant opéra-comique dont la musique est du compositeur français Auber.

II.

Le long du trottoir, du chemin ; *en travers* du chemin.—Dire ces différents sens.

Il arrivait.—Expliquer les verbes unipersonnels *essentiels* et unipersonnels *accidentels.*

Trottoir.—Qu'est-ce que ces parties de la rue : *le* **trottoir,** *la* **chaussée ?**

Il faut avouer.—Règle de l'infinitif.

Prêts à, a le sens de : *disposés à.*—**Près de,** signifie : *au moment de.* Ex.: *Nous avons fini, nous sommes* **prêts à partir.**—*Je vous dis adieu, je suis* **près de partir.**

Prêt.—*Faire un* **prêt.**—**Pré** : *Nous courons dans les* **prés.**

Bon.—Expliquer : *Faire un* **bond.**—*Envoyer un* **bon** *sur la poste.*—*L'un est* **bon,** *l'autre est mauvais.*

Tomates.—Qu'est-ce que les tomates ?—Dans quelle saison viennent elles ?—Mange-t-on les tomates crues ou cuites ?—Qu'est-ce que la conserve de tomates ? Quels sont les principaux légumes ?

Folle.—Masculin.—Règle.

Belles.—Masculin.—Règle.

Pyramides.—Dire la forme d'une pyramide.—Quelles sont les principales pyramides d'Egypte ?—Les pvramides près du village de Ghized, sur les bords du Nil ; la plus grande est appelée : *Pyramide de Cheops.*

Toutes rouges.—Règle de **tout.**

Balais *et* **ballet.**—Explication.

Choux.—Pluriel.—Règle.

Non *et* **nom.**—Phrases à former.

Vol.—*Commettre un* **vol** ; *le* **vol** *de l'hirondelle.*

Mur.—*Un fruit* **mûr** ; *l'âge* **mûr** ; *un grand* **mur.**—Expliquer.

Projectiles.—Dire les différents projectiles de guerre.

Nouvelle.—Dire le masculin et la règle.

Vif.—Féminin.—Règle.

Balcon.—Qu'est-ce qu'un balcon ?—Description.

Façade.—Comment appelle-t-on la partie extérieure des maisons de chaque côté de la rue ? Décrire la façade d'une maison : le mur ; le toit ; les fenêtres, etc.—Dire les divers matériaux employés dans la construction d'une maison.

III.

C'étaient en bas des vociférations.—Règle du verbe **être** précédé de **ce.**

Un tourbillon de pattes.—Règle du collectif partitif.

Charger.—Règle des verbes en *ger.*

Menaçaient.—Règle des verbes en *cer.*

Pourpres.—Comment est la couleur pourpre? Qu'est-ce que *la pourpre?*—La pourpre était une matière colorante que les anciens employaient dans la teinture des plus riches étoffes et que l'on trouvait dans certains coquillages.—La pourpre de *Tyr* en Phénicie était la plus renommée.—Les vêtements des anciens rois étaient faits d'étoffe de pourpre.—A Rome, les triomphateurs seuls, portaient des vêtements de pourpre, réservés plus tard aux empereurs et aujourd'hui aux cardinaux.

Renouvelaient.—Règle des verbes en *eler.*

Cerises.—Comment appelle-t-on l'arbre qui produit les cerises?—De quel pays viennent les cerises?—On croit que le cerisier fut apporté de la ville de *Cérasonte* en Asie-Mineure par Lucullus, général romain, revenant à Rome, et que le nom du fruit vient du nom de cette ville.

Amandes.—Comment s'appelle l'arbre qui produit les amandes?—Toutes les amandes sont-elles douces?—Quels bonbons fait-on avec les amandes?—L'amandier est-il un arbre des pays froids?—Quelle est la différence entre **amande** et **amende?**

Gourmet *et* **gourmand.**—Dire le sens de chacun de ces mots.

Le fruit de son vol.—Expliquer le sens. Faire une phrase avec ces expressions: **Le fruit** *de son travail, de ses études.*

Camarade.—Quel est le féminin?

Regrettait.—Règle des verbes en *etter.*

Mille.—Règle.

Goûter.—Dire les différents repas de la journée.

Tartines.—Qu'est-ce qu'une tartine?—Avec quoi fait-on les tartines?

Confiture.—Qu'est-ce qu'une confiture? Quelle est la différence entre la gelée et la marmelade? Quels sont les fruits généralement employés pour l'une et pour l'autre?

Pain.—Avec quoi fait-on le pain?—Dire différentes espèces de pain.—Expliquer: **pain; pin; peint.**

Cour.—Expliquer: *Aller dans une* **cour**;—*Aller à la* **cour**;—*Siéger à la* **cour**;—*Un vêtement trop* **court**;—*Rester* **court** *en racontant une histoire.*

IV.

Bon homme *et* **homme bon.**—Explication.

Etais-je?—Règle sur le trait d'union.

Expliquer : **rangés en bataille ; décupler ; centupler ; quadrupler.**

Les siennes.—Dire les pronoms possessifs.

Grêle.—Qu'est-ce que la grêle ?—C'est de l'eau congelée par le froid et devenue solide, qui tombe en grains de glace plus ou moins gros.—On appelle ces grains : *grêlons.*

Roué de coups.—Le sens est : *avoir les membres comme rompus par les coups.*—On disait autrefois : *roué vif*, d'un condamné qui, attaché sur une roue, avait les membres rompus l'un après l'autre avec une masse de fer.

V.

Spirituel ;—féminin.—Règle.

Enfer *et* **paradis.**—Dire le sens *propre* et le sens *figuré.*

Bois.—*Du* **bois** ; *un* **bois** ; *tu* **bois** ; *il* **boit.** Phrases à former.

De gros dictionnaires.—Pourquoi *de* et non pas *des ?*—Règle.

Tout étonnés.—Règle.

Fêtes.—*La* **fête** de ma mère.—*Le* **faîte** *d'une maison;* **Faites** *cela. Ma robe est* **faite.**

Frères.—Dire le nom des différents membres d'une famille.

Quel est le sens *exact* et le sens *figuré* dans : *La* **gueule** *d'un canon;—La* **gueule** *d'un lion;—Le* **front** *de l'armée;—Cet enfant a un beau* **front.**

Poudre *à* **canon** ; **poudre** *dentrifice; Elle* **poudre** *ses cheveux; De la* **poudre** *de riz.* — Explication et phrases.—Quel est le sens de l'expression : *Il aime à jeter de la* **poudre** *aux yeux ?*

Faisaient feu.—Quelle est la différence de sens entre : *faire* **feu** et *faire* **du feu ?**

Mettre au côté ; porter à la ceinture *sur le* **côté.** **Mettre à côté** : mettre près de quelqu'un ou de quelquechose ; à droite ou à gauche.

VI.

Mèche de canon ; **mèche** *de lampe;* **mèche** *de cheveux;* **mèche** *de fouet.*—Expliquer.

Champ *et* **chant.**

Vers ; **vert** ; lire *des* **vers** ; *un* **ver** *de terre;* **vair.** Expliquer ces mots en formant des phrases. Le **vair** était le nom d'une fourrure blanche et grise mélangée et considérée autrefois comme très précieuse.

Dans le conte de *Cendrillon*, la pantoufle de verre n'est pas de *verre* comme on le lit dans tous les livres, mais de *vair*, ce qui est beaucoup plus naturel.—Le mot *verre* est une faute d'impression très ancienne reproduite dans les diverses éditions. La pantoufle de verre est aujourd'hui dans l'esprit de tout le monde et aucun enfant ne voudrait la voir changer.

Qu'on ne l'y prendrait plus.—Expliquer le sens de cette phrase reproduite de la fable de Lafontaine : *Le renard et le corbeau.*—Dire cette fable en quelques mots.

Automne.—Dire les saisons.—Dans quel mois commence l'automne ? Comment sont les feuilles des arbres dans cette saison ? Quelle place a l'automne dans l'ordre naturel des saisons ?

Genoux.—Noms en *ou;* règle et exception.

Office.—Expliquer le sens en anglais et en français.

Yeux.—Singulier.—Règle.

Glace.—Expliquer : *de la* **glace.**—*Une jolie* **glace.**—*Prendre une* **glace** *à la vanille.—Il a un aspect qui* **glace.**

LE DORMEUR.

I.

Il y a bien des années vivait dans un couvent un vieux moine qu'un invincible penchant au sommeil contrariait extrêmement. Avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait s'éveiller à onze heures (avant minuit) pour aller chanter matines. Mais la nature qui l'avait fait si dormeur, l'avait fait aussi très bon mécanicien. Sans étude, sans aucunes notions des mathématiques, à force de réflexion et de travail, il avait fabriqué une horloge parfaite. Il ajouta d'abord à la sonnerie, en forme de réveille-matin, un fort carillon qui fut insuffisant, et bientôt, aux angles et au milieu du petit chapiteau qui couronnait le cadran, un merle, un coq et un tambour.

A l'heure exacte tout cela faisait grand tapage. Pendant quelques nuits, les choses allèrent bien; mais au bout d'un certain temps, quand venaient onze heures, le carillon carillonnait, le merle sifflait, le coq chantait, le tambour battait...et le moine ronflait.

Un autre se serait découragé. Le père, invoquant son génie, fabriqua vite un serpent, qui, placé sous sa tête, venait toujours lui siffler dans l'oreille : "Il est temps, levez-vous." Le serpent fut plus habile que le merle, le coq, le tambour et le carillon, lesquels faisaient d'ailleurs aussi un petit tintamarre supplémentaire. C'était merveille, et le moine se réveillait avec une exactitude parfaite. Hélas! au milieu de sa joie, il fit une triste découverte; il avait cru qu'il était dormeur seulement, il reconnut qu'il était paresseux. Souvent bien éveillé, il hésitait à quitter sa dure couchette; il perdait toujours quelques minutes à savourer la douceur de se sentir au

lit, refermant un œil, ouvrant l'autre et jouant à dormir. Une réforme était nécessaire. Le religieux se sentait coupable et le mécanicien se trouvait humilié; le diable décidément se moquait trop de l'un et de l'autre; il fallait reprendre le dessus.[1]

Aussitôt une lourde planche est disposée au dessus du lit, de telle sorte[2] qu'elle tombe lourdement sur les pieds du paresseux, dix secondes après l'avertissement charitable du serpent; plus d'une fois le pauvre père se rendit au chœur boîteux et meurtri. Eh bien ! le croiriez-vous soit que le serpent ne sifflât plus si fort,[3] soit que la planche avec le temps fut devenue moins pesante, le vieillard plus dormeur; soit que ses jambes fussent endurcies, ou qu'il eût pris la criminelle habitude de les retirer avant que le châtiment tombât, il ne tarda pas à sentir la nécessité d'une autre invention; et tous les soirs, avant de se coucher, il se liait au bras une corde qui, à l'heure fatale, sè tendait subitement et le jetait à bas du lit.

Et pendant que de nouveaux projets d'inventions contre le sommeil roulaient dans sa tête, le vieux moine se sentit endormir pour toujours. Endormir, oh ! non; le fervent chrétien ne jugea pas de la sorte;[4] et malgré son petit péché de paresse, plein de confiance en celui qui pardonne, "Ah! s'écria-t-il en mourant, je m'éveille enfin !" Ce fut son dernier mot.—L. VEUILLOT.

EXERCICES DE CONVERSATION.

LE DORMEUR.

Il y a bien des années = Il y a *beaucoup* d'années; un grand nombre d'années.

Qu'est-ce qu'un **couvent**; un moine?

Matines.—Pour se conformer à cette parole des *Psaumes* de David "*Sept fois chaque jour j'ai chanté tes louanges,*" l'église catholique a établi comme règle pour ses prêtres, de dire sept prières déterminées pour chaque partie du jour.—Les prières ou les chants de *matines* sont les premiers de la journée.

Horloge.—Quelle est la différence entre une horloge et une pendule ?—Une horloge a des poids pour moteur et une pendule a un ressort.

On attribue l'invention de l'horloge au moine Gerbert qui devint pape sous le nom de Sylvestre II. à la fin du Xe siècle.—Ce fut lui qui le premier eut l'idée de remplacer par un poids, l'eau dont la chute communiquait le mouvement aux rouages des horloges.

Réveille-matin.—Règle des noms composés. Qu'est-ce qu'un *réveille-matin ?*

Angles.—Qu'est-ce qu'un **angle ?**—Quelles sont les trois espèces **d'angles ?**—Combien *l'angle droit* a-t-il de degrés, et par quelles lignes est-il formé ?—*L'angle aigu, l'angle obtus,* ont-ils plus ou moins de degrés que *l'angle droit ?*

Chapiteau.—Qu'est-ce qu'un *chapiteau* en architecture ?

Au bout d'un certain temps = *Après un certain temps.*

Chœur *et* **cœur.**

Tombât.—On emploie le mode subjonctif après *avant que.*

Chrétien.—Dire le féminin.—Dans quel cas double-t-on la consonne finale des noms ? Qu'est-ce qu'un *chrétien,* un *juif,* un *mahométan ?*—Quel est le chef religieux, le *prophète,* des juifs ? des mahométans ?

—Quelles sont les trois divisions principales du christianisme ?—*Le catholicisme; le protestantisme; la religion catholique grecque,* qui ne reconnaît pas l'autorité du pape.—Quels sont les grands réformateurs en Allemagne, en France ?—Dans quel siècle ont vécu Luther et Calvin ?—Dans le XVIe siècle.—Quelles sont les principales sectes du protestantisme en Amérique ?—Quels sont en Europe et en Amérique, les pays plus particulièrement catholiques ou protestants ?

LA BÊTE QUI SIFFLE.

I.

Cette horrible bête que je n'ai jamais vue peut se vanter de m'avoir fait passer de bien mauvaises nuits.

Elle m'apparaissait sous la forme d'un dragon armé de plusieurs têtes, ou d'un serpent monstrueux, pourvu d'une langue fourchue toujours prête à piquer les malheureux qui passaient à portée de son dard.

Je n'étais même pas bien sûr qu'elle n'eût la faculté de jeter cette langue au loin comme une flèche.

J'en cherchais la reproduction dans les images des contes de fée et ce qu'on m'avait dit de l'hydre de Lerne me faisait croire que la bête qui siffle était une petite-fille de ce monstre fabuleux de la mythologie.

La bête qui m'épouvantait avait pour caractère particulier de siffler. Par là elle décelait sa présence. Son indiscrétion sauvait de sa férocité.

On va voir par quels rapports Coco, qui était un chien, et Marquis, qui était un mulet, se rattachent à la bête qui siffle.

En ce temps-là toute une bande d'écoliers, frères, cousins, amis prenait assez souvent le chemin d'une maison de campagne assez loin de la ville. Il y avait de grands champs et une maison. Il y avait même un parc et c'était dans ce parc qu'habitait la bête qui siffle.

Le samedi soir une charrette attelée d'un simple mulet s'arrêtait à notre porte. De grands cris accueillaient son arrivée. C'était un superbe mulet grand comme un cheval, fort comme un taureau, un maître mulet.

Cette charrette était garnie à l'intérieur de matelas

sur lesquels nos petites personnes s'arrangeaient à leur guise et couverte à l'extérieur d'une grande toile grise retenue par des cerceaux.

A cette époque dont quatre ou cinq révolutions nous séparent on ne connaissait pas d'autre calèche ni d'autre landau pour nous que cette charrette à deux roues.

II.

Une fois entassés pêle-mêle sur les matelas, assis ou couchés, jambes deci, jambes de là, pendantes ou croisées, Marquis—c'était le nom du mulet—donnait un coup de collier, et la charrette se mettait en marche, au pas.[1]

Nous cheminions tels qu'autrefois les rois fainéants,[2] quand ils visitaient leur royaume.

La propriété était située à quelques lieues de Marseille, sur la gauche de cette route poudreuse, une des plus laides qui soient en France, qui relie Aix à la préfecture des Bouches-du-Rhône.

Le paysage est gris, la route est grise, la campagne est grise, l'horizon est gris. On marche dans un voile de brume grise, une brume faite de poussière impalpable. Une voiture qui passe, c'est un nuage qui roule. Les roues s'enfoncent dans un tapis de poussière ou le pied disparaît. Dans ce brouillard qui s'étend entre le ciel et la terre, et que le mistral déchire de ses violentes rafales, le soleil s'arrondit comme un bouclier de métal rouge.

Les peupliers en ligne le long du chemin, les mûriers en forme de boules sont éternellement poudrés à blanc.

Marquis marchait là dedans comme s'il eût cheminé dans la fraîcheur et dans la verdure d'une oasis.

Je n'ai jamais connu d'animal plus vicieux. La seule pensée qui l'occupât c'était de lancer un coup de pied ou de donner un coup de dent. Quand il réussissait à mal

faire il lui passait sur les flancs un frisson qui était sa façon de rire.

Marquis avait presque toujours les oreilles en croix, signe de mauvaise humeur.

Nous aimions Marquis malgré son détestable caractère, parce qu'il représentait l'indépendance et la promenade des champs. Il ne tirait pas de toutes ses forces parceque c'était son devoir mais parcequ'il éprouvait une résistance. Son idée fixe était de rompre les traits par de brusques saccades; il y réussissait quelquefois. Dans ces sortes d'occasions sa joie se traduisait par des hennissements.

Le charretier qui répondait de sa charrette et de ses harnais accourait. Les coups de fouet tombaient sur lui, mais les hennissements ne s'arrêtaient pas.

Comme autrefois le petit Spartiate de la légende grecque, Marquis puisait dans le sentiment de la victoire remportée le stoïcisme nécessaire pour supporter la douleur.

On ne sait pas ce que la vue d'un trait rompu met de volupté dans l'âme d'un mulet.

III.

Si un tas de cailloux était sur la route, Marquis se dirigeait de son côté par une marche savamment oblique et poussait tout-à-coup la roue vers l'obstacle.

Si une ornière creusée par l'orage s'ouvrait au milieu du chemin, Marquis faisait des efforts pour y enfoncer la roue voisine. Et l'on passait ainsi de l'escalade à la chute au gré de sa fantaisie.

Nous supportions gaîment ses malices; elles contribuaient à donner de la variété au voyage par l'imprévu des accidents.

Une fois on deux Marquis parvint à faire verser la charrette hissée tout-à-coup par un effort violent au

sommet d'un amas de pierres. Ce jour-là Marquis connut le bonheur.

Je vois encore ses jeux sournois animés d'une joie folle tandis qu'il nous contemplait nous agitant la tête en bas, les pieds en l'air, dans un bain de poussière et de cailloux. Il remuait les pieds comme s'il dansait de joie.

Marquis n'avait qu'une vertu; la frugalité. Il vivait de chardons: on lui aurait donné des cordes à manger qu'il aurait été satisfait. On nous le citait en exemple.

Au delà d'un village que nous traversions, village gris parmi des roches grises, la charrette entrait dans un vaste champ; à l'horizon rien que des collines couvertes de buissons. Le vent y soufflait. Cà et là une cabane. Pour arbres quelques amandiers. Point de chemins tracés; les roues tournaient péniblement sur la roche nue. Nous descendions pour nous délasser en marchant. Marquis broutait quelques tiges de lavande ou quelques touffes de romarin, non pour manger mais pour le plaisir d'arracher.

Nous allions à la rencontre de Coco. Coco, gardien de la maison nous attendait à un endroit que nous connaissions bien et où le sol s'inclinait vers un chemin près des terres labourées.

De très loin nous apercevions sa silhouette un peu massive sur le fond clair de l'horizon où le jour finissait. Chaque chien à son caractère : Coco ne venait point, comme un autre en bondissant et en aboyant; il restait immobile et silencieux. Un lourd mouvement de sa queue solide et courte montrait seul la joie qu'il éprouvait à nous revoir.

IV.

Marquis était noir, Coco était brun; l'un avait la peau lisse, l'autre un manteau velu; celui-là était aussi méchant que celui-ci était bon. Une amitié inexplicable mais tendre les unissait. Coco était même le seul ami de Marquis.

Il ne quittait guère l'endroit qu'il avait choisi pour nous attendre, toujours le même, qu'au moment où le mulet qui secouait son collier de sonnettes d'un air attendri, allait poser ses sabots sur les pattes de son ami.

Le chien s'avançait, levait la tête, le mulet abaissait le cou, leurs deux museaux se rencontraient, ils s'embrassaient à leur manière; après cet hommage rendu à l'amitié, Coco venait à nous gravement, répondait à nos caresses par des frétillements plus vifs de la queue et nous conduisait à la maison.

Ici commence le terrible rôle de la bête qui siffle.

Dans le grand parc où nous jouions, près des arbres dont nous volions les fruits—que de pêches qu'on avait vues à midi et qui n'y étaient plus le soir, que de figuiers mis au pillage!—il y avait un grand bassin ombragé de vieux saules-pleureurs et alimenté par une fontaine qui versait à flots une eau fraîche et limpide. Sur ce bassin qui me semblait immense, était un bateau. L'eau était assez profonde pour que des enfants pussent s'y noyer facilement.

On nous avait défendu de nous y baigner. C'est à cause de cela, je crois, que la bête qui siffle avait été inventée.

Je ne doutais pas plus de son existence mystérieuse que de l'existence réelle de Coco et de Marquis.

La bête était de garde près du bassin autour duquel elle rôdait sans trêve, ni repos, le soir surtout ou le matin quand le jour venait.

Et comme elle croquait avec ses grandes dents les petits enfants et en particulier le écoliers qui avaient l'imprudence de trop s'approcher de ce côté-là. C'était horrible!

Les défenses, les recommandations, n'auraient pu nous arrêter, mais la bête qui siffle, en embuscade dans l'épaisseur des massifs... Cela nous causait une véritable terreur.

Nous jouions à toute espèce de jeux dans le parc coupé d'épaisses charmilles où chantaient joyeusement des milliers d'oiseaux mais dans ces circonstances nous amenions toujours Coco.

Coco près de nous, je n'avais plus peur.

V.

Comment une bête aussi formidable que la bête qui siffle pouvait-elle être intimidée par un pauvre vieux chien tel que Coco, c'est ce que je n'ai jamais songé à m'expliquer.

Au moindre sifflement qui sortait de l'ombre, nous nous rassemblions serrés les uns contre les autres. Si le sifflement recommençait, nous partions n'osant presque pas regarder derrière nous, et sûrs que la bête qui siffle venait de sortir de son repaire.

Quand le sifflet redoublait, la peur nous prenait, et tous, d'un commun accord, nous nous sauvions à toutes jambes.

C'était quelquefois un petit berger qui poussait devant lui son troupeau de chèvres ou, moins que cela, un merle qui sifflait sa chanson dans un noisetier.

Coco marchait derrière nous, mais loin et sans rien comprendre à ce qui nous mettait ainsi en déroute.

Une fois, nous entendîmes un sifflet aigu dans une charmille au bord de laquelle nous passions. Coco s'arrêta. Il nous sembla que le feuillage remuait. Plus de doute, c'était la bête ! Soudain fuite générale qui ne s'arrêta qu'à l'ombre de la maison.

Coco marchait lentement, en arrière-garde. Ce qui n'était que nonchalance nous parut dévouement. Le chien nous avait pour le moins sauvé la vie. Au retour nous lui donnâmes en quantité des friandises et des gâteaux. Coco les mangea très tranquillement. Son attitude semblait dire: Pourquoi cet excès de nourriture ?

Il ne comprit rien à cette manifestation de notre reconnaissance et en fut malade toute la journée.

Coco passait les nuits dans l'écurie de marquis. Il avait sa niche bien garnie de paille près de la cuisine, mais chaque soir, il l'abandonnait pour rejoindre son cher mulet et dormir sur sa litière entre ses pattes.

Comment un si mauvais caractère et un si bon cœur pouvaient-ils sympathiser ainsi ?

Mystère !

Le matin venu, il se léchaient l'un, l'autre et chacun allait à ses affaires.

VI.

Un soir, Coco nous avait accompagnés comme c'était sa coutume dans une promenade du côté d'un petit bois. La nuit venait, c'était en automne, le jour de la Toussaint; [1] il faisait grand vent et nous avions froid.

Nous marchions vite, frappant du pied la terre durcie. L'ombre s'étendait autour de nous. Comme nous entrions dans un chemin creux, parlant bas, Coco leva le nez, huma l'air, grogna subitement, et partit le poil hérissé.

La pensée de la bête qui siffle nous traversa l'esprit. La promenade se changea en déroute. On n'apercevait pas encore les murs blancs de la maison. Coco avait disparu dans la nuit.

Nous courions sans échanger un mot. Soudain, un hurlement déchira le silence suivi d'un autre hurlement faible et plaintif. Nous fûmes terrifiés.

Laquelle des deux bêtes avait étranglé l'autre ?

Lorsque le jour parut, et l'oreille pleine encore du bruit sinistre de ces deux hurlements, je courus à l'écurie de Marquis.

Il me regarda d'un air irrité comme s'il m'eût demandé compte [2] de son chien.

Personne n'avait vu Coco.

Nous nous mîmes tous à sa recherche dans la direction qu'il avait suivie.

Des traces de lutte nous menèrent dans les collines. Bientôt l'un de nous poussa un cri. Dans un buisson épais quelques débris de peau velue et d'os broyés se mêlaient aux herbes. Un collier qui avait appartenu à Coco, déchiré d'un coup de croc et rouge de sang, gisait par terre.

Coco était mort ! Nous pleurions tous. Autour des os et du collier le sol était déchiré par de fortes griffes qui avaient fendu la terre jusqu'au roc.

Un berger passa.

"C'est un loup," dit-il en regardant les empreintes.

Quoi ! Un loup ! Chacun de nous éprouva une terreur rétrospective à la pensée du péril que nous avions couru.

Ainsi un loup poussé par la faim, nous suivant à la piste, avait pris et emporté Coco !

Marquis resta quatre ou cinq jours sans manger. Il ne dormait plus et avait toujours l'œil sur la porte. Longtemps après, devenu plus grand, un jour étant à la campagne, je demandai des nouvelles du mulet. On me conduisit dans un pré où le vieux Marquis devenu aveugle broutait l'herbe en compagnie de deux camarades.

Le soleil brûlant de juillet luisait sur sa robe lustrée. De temps en temps il essayait en mangeant de mordre un de ses voisins. "Toujours le même !" me dit un homme de la ferme en faisant claquer son fouet.

J'appelai Marquis, en passant par surprise ma main sur son épaule noire.

Il frisonna, partit en trottant et lança à tout hasard une ruade qui n'atteignit que le vide.

Je compris qu'il m'avait reconnu.—A. ACHARD.

EXERCICES DE CONVERSATION.

LA BÊTE QUI SIFFLE.

I.

Se vanter.—*Il se* **vante** *continuellement.—On* **vante** *cette nouvelle invention.—Il* **vente** *et il pleut beaucoup dans cette saison.* —Expliquer ces différents mots.

Dragon.—Le dragon est-il un animal fabuleux ou réel?—Comment les dragons sont-ils représentés?

Fée.—Qu'est-ce qu'une fée?

Hydre de Lerne.—C'était un serpent fabuleux à sept têtes, auquel il en renaissait plusieurs quand on en coupait une et qui fut tué par *Hercule.* Qu'est-ce que la mythologie?—Quels étaient les principaux dieux de l'Egypte? de l'Inde? de la Grèce?

Son indiscrétion.—Pourquoi **son** *et non pas* **sa**?

Parc; **par**; *une* **part**; *Il* **part.**—Explication.

A leur guise = *Comme ils voulaient; en suivant leur idée.*

Grise.—Dire différents objets ou animaux gris.—Expliquer: *gris-de-fer; gris d'acier; gris cendré.*—Par le mélange de quelles couleurs obtient-on le gris?

Calèche.—C'est une espèce de voiture à ressorts; très légère et ordinairement découverte.

Landau.—Pluriel *landaus.*—C'est une voiture à quatre roues dont le dos se replie comme un accordéon.

II.

Les rois fainéants.—Quel est le sens de ce nom?—A quelle dynastie appartiennent les rois fainéants?

Qu'est-ce que Marseille?—Une ville du nord ou du midi de la France.—Sur quelle mer est-elle située?

Une des plus laides qui soient = *qui existent.*—Dire la règle d'accord du verbe après: *un des.*

Bouches du Rhône.—Département dont Marseille est le *chef-lieu,* c'est-à-dire la ville la plus importante.—On appelle en français: *embouchure,* le lieu où un fleuve se jette dans la mer; on dit: *bouches* si le fleuve a plusieurs embouchures.—Les départements ou divisions géographiques de la France, prennent en général leur nom d'un fleuve, d'une montagne, etc.

—Qu'est-ce que l'horizon?

Mistral.—C'est un vent très violent qui souffle particulière-

ment dans la vallée du Rhône et auquel les habitants du pays ont donné ce nom.

Mûriers.—Quelle espèce de ver nourrit-on avec la feuille du mûrier ?

Poudrés à blanc.—Employé par comparaison avec les cheveux, qu'à une certaine époque, et spécialement sous Louis XV, on couvrait de fine poudre blanche.

Arbres.—Dire les différentes parties d'un arbre.

Oasis.—Qu'est-ce qu'une *oasis ?*

La seule pensée qui l'occupât.—On emploie le subjonctif après *le seul* précédant les pronoms relatifs : *qui, que,* etc.

— Quelle est la forme des oreilles du mulet, de l'éléphant ?

Signe *et* **Cygne.**—Explication.

Répondait.—Expliquer : *Il* **répondait** *à mes questions;—Il* **répondait** *de sa charrette.*

— Quelle est la légende grecque où il est question d'un enfant spartiate et d'un petit renard ?

Stoïcisme.—Qu'étaient les *stoïciens* dans l'antiquité ?—C'étaient des philosophes qui avaient pour principe absolu : le courage ; la fermeté ; l'austérité.—Quelle idée exprime-t-on en disant d'une personne : *Elle a un caractère stoïque ?*

III.

Cailloux.—Dire l'exception à la règle du pluriel des noms en *ou.*

Oblique.—Expliquer la ligne droite ; la ligne courbe ; la ligne oblique.

Délasser *et* **délacer.**—Explication.

Silhouette.—Qu'est-ce qu'une *silhouette,* et d'où vient ce nom ?—Le nom d'Etienne Silhouette est celui d'un contrôleur général des finances sous Louis XV. Il avait proposé de grandes réformes dans les dépenses de l'État et s'était attiré la haine de tous ceux qui avaient intêret à maintenir ce désordre. Il perdit sa charge, et de toutes parts on s'empressa de le rendre ridicule. La mode des découpures de profils tracés d'après l'ombre projetée sur le papier étant venue à ce moment, on donna, par moquerie, à ces dessins, le nom du contrôleur Silhouette, parce que ce genre de portrait était le plus économique qu'on pût imaginer.

Fond.—*Le* **fond** *d'un panier.—Placer des* **fonds.**—*Aller au* **fond** *des choses.—Le sucre* **fond** *dans l'eau.—Ils* **font** *un voyage.—Des dessins noirs sur* **fond** *rouge.*—Explication.

Chien.—Dire les noms de différentes espèces de chiens.—Faire la description d'un chien en ajoutant un adjectif au nom de chaque partie du corps : museau *allongé,* poil *court,* etc.

Qu'est-ce que les chiens du mont St. Bernard ?—Par quels signes extérieurs distingue-t-on les lévriers des bull-dogues ?

IV.

Celui-ci indique le plus proche.—**Celui-là** le plus éloigné.

Collier.—Qu'est-ce qu'un collier ?—Dire les différentes choses avec lesquelles on fait les colliers.—Expliquer **collier** *de chien;* **collier** *de cheval;* **collier** *de perles.*

Sabots.—Expliquer : *Les* **sabots** *du cheval;—Ces femmes ont de jolis* **sabots.**

Pêche.—Comment appelle-t-on l'arbre qui produit les pêches ? D'où vient le pêcher?—Le pêcher est originaire de la Perse. Expliquer : *Je mange une* **pêche.**—*Je* **pêche** *dans la rivière.*—**pêcher** ; **pécher** ; **péché** ; *il* **pêchait** ; *il* **péchait.**

Figuiers.—Le figuier est-il un arbre des pays chauds ou des pays froids ?—Comment appelle-t-on son fruit ?

Saules-pleureurs.—Règle des noms composés.—Comment sont les branches des saules-pleureurs comparées à celles des autres saules ?

Bateau.—Dire les différentes espèces de bateaux : **bateaux** *à rames*, etc.—Par quoi Fulton est-il célèbre ?—Dans quelle partie de l'Amérique a-t-il fait son premier voyage ?

Crois.—*Je* **crois** *ce qu'il dit.—Cet arbre* **croît** *rapidement.*—Explication.

Jour.—Comment appelle-t-on le moment où le jour commence et le moment où il finit.

Trop.—*J'ai* **trop** *de travail;—Ce cheval va au* **trot.**

V.

Sûrs.—*Je suis* **sûr** *de cela. Ce livre est* **sur** *la table.—Ce fruit est* **sur.**

Accord.—*Nous sommes toujours* **d'accord.**—*Ce piano n'est pas d'***accord.**—*Les* **accords** *sont très beaux dans ce prélude.*

A toutes jambes = Autant que les jambes peuvent courir.

Chèvres.—Comment s'appellent le mâle et les petits de la chèvre ?—Décrire une chèvre.—La chèvre est-elle un quadrupède ? un mammifère ? pourquoi ?—Que fait-on avec le lait de la chèvre ? avec la peau de la chèvre ? avec la peau du chevreau ?—Quelles sont les bottines les plus élégantes, celles de peau de chèvre ou de peau de chevreau ?—Quels sont les gants les plus souples et les plus fins : les gants d'agneau ou de chevreau ?

(On supprime le mot *peau* dans ces phrases.)

Noisetier.—Quel est le nom du fruit de cet arbre ? Quelle est la différence entre la noisette et la noix ?

Expliquer : **arrière-garde** ; **avant-garde**.—Dire la règle des noms composés.

Niche.—*La statue de ce saint est dans une* **niche**.—*Ce chien est rentré dans sa* **niche**.—*Je n'aime pas à faire des* **niches**.

Paille.—Qu'est-ce que la paille de blé ? de riz ? Quelle est la plus fine ? la plus commune ? Que fait-on avec ces deux espèces de paille ?—Les chapeaux de paille de riz s'appellent chapeaux de *paille d'Italie*.

L'un l'autre.—Le sens est : *réciproquement*.

L'un *et* **l'autre** : Le sens est *ensemble*.

VI.

Toussaint.—C'est une fête de l'église catholique instituée par le pape Boniface IV, qui consacra l'ancien temple païen : *le Panthéon*, au culte du vrai Dieu, sous l'invocation de la Vierge et de tous les Saints.

Peau.—*Une* **peau** *de tigre*.—*Un* **pot** *de terre*.—*Un* **pot** *de fleurs ; le* **Pô** *est-il* un fleuve d'Italie ou d'Espagne ?

Loup.—Faire la description d'un loup.—Le loup est-il sauvage ? carnassier ? pourquoi ?—Quel est le féminin de loup ?—Qu'est-ce que des *louveteaux ?*—Qu'est-ce que cette histoire : *Le loup et le petit chaperon-rouge ?*—Raconter l'histoire.

A tout hasard.—Expliquer le sens.

BISCOTTE ET BIJOU.

I.

J'ai vu Biscotte de tout temps dans la maison. Quand il y fut apporté, il était certainement plus vieux que moi de quelques années. Il me semblait que Biscotte faisait partie des meubles.[1] Seulement, c'était un meuble qui avait des ailes et qui remuait.

Biscotte appartenait à cette espèce de perroquets gris à tête rouge qu'on voit partout. Quand des relations d'intimité s'établirent entre lui et moi, le perroquet m'apparut sous la forme d'un personnage grave et raide qui marchait à pas comptés. Avec sa robe grise et sa tête ronde dont les plumes formaient un bonnet rouge, il avait la tournure d'un magistrat dans son costume officiel.

A juger par l'apparence, on pouvait croire qu'il était fils de prince. Il saluait d'un air hautain et quand il vous donnait la patte comme c'est l'usage chez les perroquets il semblait dire: Baisez-moi la main!

Dans mon imagination d'enfant j'ai toujours pensé que le père de Biscotte était roi d'une tribu d'oiseaux dans sa forêt natale.

Une commune haine nous servit de trait d'union.

Il y avait dans la maison un abominable petit chien. Il appartenait à une espèce qu'on a perdue pendant un assez long temps et qu'on a malheureusement fini par retrouver.

Bijou—c'était son nom—était un carlin; un vrai! Il avait le poil café au lait, le museau noir et écrasé, des yeux ronds en boules de loto, le corps court avec une horrible queue en trompette.

Jamais on ne vit de caractère plus désagréable. Il grognait sans cesse, et grognait même en dormant.

Avec cela vaniteux et gourmand. Bijou était toujours derrière moi aboyant et cherchant à mordre. Je l'avais en horreur.[2]

II.

Ce qui avait fait ennemis Biscotte et Bijou, c'était un vice qu'ils avaient également en partage: la gourmandise !

A cause d'eux il fallait tout fermer à clef. Biscotte vidait un pot de confiture en un tour de bec. Bijou faisait plat net d'une assiette de biscuits en une minute. Ils se battaient comme des bêtes pour un bonbon.

Biscotte qui m'avait vu donner des coups de pieds en cachette à Bijou, m'avait pris en amitié.[1] Il se mettait sur mon épaule et du haut de cet observatoire se moquait de Bijou qui marchait en bas.

Il y eut entre eux une terrible affaire à propos d'un macaron.

On en donnait un chaque jour à Biscotte pour son dessert. Comme c'était un oiseau prévoyant il en mettait une moitié en réserve pour son souper. Le plateau inférieur de son perchoir était son garde-manger.

Bijou curieux et gourmand l'avait remarqué. Il commença donc à voler régulièrement la moitié de macaron du perroquet, comme fait un écolier du crayon de son voisin.

Au retour des promenades qu'il avait permission de faire dans l'appartement, Biscotte inspectait son garde-manger. Plus de macaron. Il regardait à droite, à gauche, sous le perchoir; cherchait partout; rien.

Pendant qu'il allait et venait d'un air très-inquiet, Bijou tranquillement assis, immobile dans un coin, plissait son museau noir en se léchant de temps en temps les lèvres.

Il riait à sa manière et semblait dire:

"Va, mon bonhomme, cherche bien, et si tu trouves quelquechose tu seras bien habile!"

Cette disparition régulière d'une moitié de macaron ne semblait pas naturelle à Bijou. Un macaron, entier ou partagé en deux, ne disparaît pas par lui-même. En cherchant, il se disait dans sa cervelle de perroquet: il y a quelque chose!

Il y avait l'affreux carlin!

III.

Les animaux ont plus de raisonnement qu'on ne croit. Une après-midi, Biscotte se mit en observation, faisant le mort, perché en haut d'un paravent. Encouragé par le succès des autres jours, Bijou qui ne songeait pas à regarder en l'air, marche droit vers le perchoir, comme une boule qui roule, se hausse sur ses pattes de derrière, et, du bout de sa langue tire à lui le macaron.

Soudain quelquechose tombe sur lui du haut du ciel.

C'était Biscotte, exaspéré, qui volait à la défense de son bien.[1] Pris en flagrant délit[2] de vol, Bijou ne pouvait pas nier.

Quel duel!

Biscotte armé de son bon droit[3] le frappait de furieux coups de bec et chaque coup le piquait jusqu'au sang. Bijou hurlait.

Biscotte, agitait les ailes et le poursuivait dans les coins; moi j'applaudissais. Bijou, battu de la belle manière et tout sanglant, se réfugia dans la cuisine sous les jupons de la cuisinière qui l'adorait.

Maître du champ de bataille, Biscotte ramassa le morceau de macaron et le mangea joyeusement.

Bijou ne recommença plus.

Cette aventure le rendit encore plus poltron qu'il ne l'était de naissance.[4]

Au moindre bruit qu'il entendait il croyait qu'un perroquet allait se jeter sur lui et prenait la fuite.[6]

Un soir, étant à digérer quelque bonne chose volée, il aperçoit son ombre projetée avec des formes fantastiques par une lampe qu'une bonne, qui cherchait je ne sais quoi avait posée à terre. Bijou étonné se remue, change de place; l'ombre va et vient agitant une queue qui se tortille comme un serpent.

Epouvanté, Bijou se lève; l'ombre se lève aussi et voilà le carlin qui part au grand galop poursuivi par son ennemi chimérique.

Il ne put calmer sa frayeur que sous l'abri d'un fauteuil.

"Pauvre bête, disait la cuisinière, tout le monde le rend malheureux !"

IV.

Biscotte victorieux avait toutes les faveurs. Bijou, honteux, lui abandonnait la place. Le perroquet en abusait pour se promener partout et sautait sur la table aux heures des repas, marchant sur la nappe sans jamais rien renverser et si adroitement qu'on le laissait faire.

Il goûtait à tout.

Il puisa dans cette habitude le goût des liqueurs fortes et du café. Curaçao, anisette, eau-de-vie, rhum et chartreuse, il ne se refusait rien. Sa grosse langue noire et épaisse, nettoyait tous les petits verres.

Il lui arrivait quelquefois de se griser.[1]

Biscotte, ivre, ne se connaissait plus.[2] Il dansait et chantait si fort qu'on l'entendait dans toute la maison. Le sommeil seul pouvait le calmer.

Mais si Bijou paraissait avant que le perroquet fut endormi, malheur à lui!

En deux secondes, Biscotte était sur son dos, les pattes enfoncées dans ses épaules, le bec sur son cou gras et court. Il fallait pour sauver le carlin, l'emporter hors

de la chambre. Biscotte n'oubliait pas l'aventure du macaron. Des qualités compensaient cette violence de caractère.

Biscotte quoique né en pays sauvage, avait le désir de s'instruire. Il écoutait volontiers, perché sur une patte, et retenait des bouts de phrases qu'il répétait en se balançant, aussitôt qu'il les savait par cœur.

Né observateur, Biscotte avait remarqué que cette phrase de quatre mots: Voulez-vous du thé? revenait souvent dans la conversation à certaines heures où l'on apportait sur la table un plateau chargé de tasses et de gâteaux.

Cela occupait son esprit. Il y avait donc une relation mystérieuse entre cette phrase et ces gâteaux? Il s'appliqua à la garder dans sa mémoire.

V.

Un soir, étant sur le dos d'une chaise, une patte en l'air, et la tête bien droite: "Voulez-vous du thé?" cria-t-il, juste au moment où le domestique apportait le plateau.

On rit beaucoup autour de la table, tout le monde, dit: "Bravo, Biscotte!" Et chacun remplit sa tasse.

Ce n'était pas ce que voulait Biscotte. Grande colère à cette occasion.

Soudain, il commence à sauter à faire des cabrioles, courant de-ci de-là, et rebondissant de la table sur nos genoux répétant de plus en plus fort, "Voulez-vous du thé? Voulez-vous du thé?... Voulez-vous du thé?"

Sa langue allait comme une roue de moulin.

C'était un vacarme affreux; mais c'était si drôle qu'on riait aux éclats.

A la fin cependant, impatienté de tout ce bruit qui ne finissait pas, un de mes frères remplit une tasse jusqu'au

bord, et la présentant à Biscotte tandis qu'il tournait sur la table :

" Voilà du thé: Te tairas-tu à présent?"

Ce fut fini comme par enchantement. Biscotte trempa son bec dans la tasse où fumait le liquide odorant dont il voulait avoir sa part, et prenant avec sa patte crochue une bonne tranche de gâteau, il se régala magnifiquement.

Depuis ce soir là, Biscotte eut sa place à table. Il n'allait plus dormir qu'après avoir soupé, bien soupé.

Bijou, dans un coin, grognait et passait sa langue avide sur son museau. Je crois que son désespoir était pour beaucoup [1] dans le bonheur de Biscotte.

La cuisinière vengeait Bijou en prenant pour lui, en cachette, une part de tout ce qu'il y avait de meilleur.

Grâce à cette vie, Bijou devint si gros et si gras, que de loin dans sa fourrure couleur café au lait, il avait l'air d'un manchon auquel on aurait mis une queue. On ne voyait plus ses pattes.

VI.

Quand il montait l'escalier il tirait la langue, soufflait, tombait de fatigue, et comme nous étions de méchants gamins, un de nos grands divertissements était de le faire grimper jusqu'au dernier étage de la maison.

Nous avions pour l'y décider le secours d'une canne pointue dont le bout chatouillait ses jambes courtes par derrière.

Chaque fois que la canne le touchait, Bijou faisait un bond qui l'aidait à gravir une marche.

Pendant cette ascencion, Biscotte suivait le long de la rampe.

Arrivé en haut, à moitié mort, Bijou s'évanouissait.

Dans ces occasions, Biscotte, qui tournait autour de lui d'un air moqueur, lui mordait très fort le bout de la queue pour le réveiller.

Ainsi que beaucoup d'autres animaux, Biscotte avait horreur des gens mal vêtus.

Quand il en apercevait quelqu'un, notre perroquet poussait des cris terribles. Cette aversion en fit le héros d'une aventure qui lui mérita de grands compliments. Un certain soir d'hiver, la porte étant restée ouverte, un mendiant de mauvaise mine entra dans la maison.

Bijou, effrayé, se cache sous un meuble comme d'habitude et ne bouge plus. Le mendiant n'apercevant personne entra dans la salle à manger et fit promptement un paquet de tout ce qu'il avait sous la main.

Mais Biscotte l'avait vu !

Soudain il court dans le vestibule en jetant de grands cris et faisant retentir la maison de tous les lambeaux de phrases qu'il avait appris. À ce bruit la cuisinière sortit de l'office, armée d'une cuiller à pot et bien décidée à battre le tapageur.

Elle voit le voleur, jette sa cuiller et fuit en hurlant. Biscotte redouble ses cris.

VII.

Ce tapage infernal nous attire hors de nos chambres et nous voilà dégringolant l'escalier qui tremble sous nos souliers d'écolier.

Le voleur effaré jeta là son butin et disparut en un instant.

Nous accourons et nous trouvons Biscotte qui s'agitait comme un fou, battant des ailes autour de la chambre. À l'autre bout de la ruè disparaissait le voleur.

On vota à l'unanimité un supplément de macarons au perroquet qui l'accepta. Nous apprenions l'histoire romaine et cela nous permit de le comparer aux oies du Capitole.

Quant à Bijou il fut question de le condamner au bannissement.

Malheureusement Biscotte paya cher cette aversion que lui inspiraient les vilains habits.

On ne le mettait en liberté ordinairement qu'au moment du déjeuner. Mais un jour, je ne sais comment, de grand matin, il se trouva libre, traînant à la patte un bout de sa chaîne. Un charbonnier passe, portant sur ses épaules un sac de charbon, et noir lui-même comme sa marchandise.

Biscotte impétueusement saute sur lui, moitié courant, moitié volant, et le mord partout, et le mord si fort, que le charbonnier, exaspéré, l'envoie d'un revers de main rouler au fond du vestibule.

Biscotte se relève, tourne sur lui-même, chancelle et tombe.

"Voulez-vous du thé?" cria-t-il.

Il étend les pattes convulsivement; agite ses ailes et meurt.

Le charbonnier l'avait assommé.

Au bout d'un instant nous étions tous autour du pauvre oiseau, regardant ce bec noir qui ne devait plus boire de thé,[1] et ces pattes robustes qui ne devaient plus saisir de macarons.

On remarqua que ce jour-là Bijou fit un grand nombre de cabrioles.

Longtemps après Bijou mourut d'une indigestion, comme un méchant carlin qu'il était.

Il n'eut pour le pleurer que les larmes de la cuisinière.

A. ACHARD.

EXERCICES DE CONVERSATION.

BISCOTTE ET BIJOU.

I.

Tribu.—Qu'est-ce qu'une *tribu?* Quels sont actuellement les peuples qui vivent en tribus?—Expliquer : **tribu** *et* **tribut.**

Natale.—Comment appelle-t-on les peuples qui habitent le pays où ils sont nés?—Qu'est-ce qu'un *colon?* un *émigré?*

Trait d'union.—Dire le sens *propre* et le sens *figuré.*

Une commune haine nous servit.—Dire le sujet; la règle d'accord du verbe avec son sujet; dire le complément.—Comment trouve-t-on le sujet et le complément?

Malheureusement.—Avec quel adjectif cet adverbe est-il formé?

— Comment est la couleur café au lait?

Loto.—Qu'est-ce que : des boules de loto? Le jeu de loto?

II.

Ce qui avait fait ennemis, etc.—Dire la règle du participe passé conjugué avec *avoir.*—La règle de l'adjectif se rapportant à deux noms singuliers.

— Qu'est-ce qu'une *inversion?* Quel est l'ordre logique des mots dans une phrase?

Clef.—Expliquer : *J'ai trouvé la* **clef** *de ma chambre.—J'ai la* **clef** *de l'énigme.—La clef de* **sol** *et la clef de* **fa.**—Sur quelle ligne de la portée se place chacune de ces deux clefs?

Qu'appelle-t-on **bonbons?** Dire différentes sortes de bonbons.

Pieds.—*J'ai un grand* **pied.**—*Cet arbre a dix* **pieds** *de haut.—Les* **pieds** *de la table.*—Dit-on le pied du chat? le pied du chien?

— Qu'est-ce qu'un observatoire? Expliquer le sens *propre* et le sens *figuré.*—Faire une phrase pour chacun de ces deux sens.

— Qu'est-ce qu'un macaron? Avec quoi fait-on les macarons?

Moitié.—Expliquer *tiers, quart.*

Garde-manger.—Règle des noms composés.

Crayon.—Quelles sont les différentes espèces de crayons?—Quelle est la différence entre la craie et le crayon?

Coin *et* **coing.**—Explication.

Cervelle.—Ce mot est employé pour *esprit.* On dit : *une personne de peu de* **cervelle,** *une pauvre* **cervelle,** pour une personne qui a peu d'idées et de jugement.

III.

Après-midi.—Dire les différentes parties de la journée : le matin, etc.

Mort.—*Cet oiseau est* **mort.**—*Ce cheval a pris le* **mors** *aux dents.—Cet animal* **mord.**

— Qu'est-ce qu'un paravent ? Comment sont faits les paravents ? Comment sont les paravents ordinaires et les paravents élégants ? Dire le sens exact de *paravent; parasol; parapluie.*

— Qu'est-ce qu'un duel ?

Projetée.—*C'est une chose* **projetée** *depuis longtemps.—L'ombre est* **projetée** *sur le mur.*—Dire le sens des deux phrases.

Expliquer : *formes* **fantastiques** ; *contes* **fantastiques.**

Fauteuil.—Dire les différentes parties d'un fauteuil.—Quelles étoffes emploie-t-on pour recouvrir les fauteuils ?

IV.

Puisa.—*On* **puise** *l'eau par un moyen très simple.—Il* **puise** *sa force dans son droit.—Il* **puise** *dans tous les livres pour écrire ses discours.*—Expliquer ces phrases.—Dire le sens *propre* et le sens *figuré* du mot.

— Qu'est-ce qu'une liqueur ? (nom général.) Qu'est-ce que les liqueurs douces, les liqueurs fortes ? l'eau-de-vie ? le rhum ? le curaçao ? l'anisette ? la chartreuse ?—**L'eau-de-vie** est de l'alcool produit par la distillation du vin et qui prend ce nom *d'eau-de-vie* quand il est plus ou moins mélangé d'eau. L'eau-de-vie a généralement de 50 *à* 52 *degrés.* On l'appelle *esprit-de-vin* quand elle a 65 *degrés.* Les eaux-de-vie les plus renommées sont celles de *Cognac,* dans la Charente, département de l'Ouest de la France. On les appelle simplement : *cognac.* C'est le nom de la ville transformé en nom commun. *Cognac* prend la marque du pluriel.

Rhum.—Le rhum est une liqueur alcoolique qui provient de la fermentation de la mélasse, résidu du suc de canne à sucre, et à laquelle on donne une saveur particulière en y faisant infuser des clous de girofle, du goudron, et des débris de cuir rapé. Le meilleur *rhum* est celui de la Jamaïque.

Curaçao.—C'est une liqueur faite d'eau-de-vie, d'oranges amères et de sucre. Elle était fabriquée à l'origine uniquement à l'île de *Curaçao* (Antilles), qui appartient à la Hollande ; c'est l'explication du nom : *Curaçao de Hollande,* donné à cette liqueur.

L'anisette est une liqueur douce faite avec de l'essence d'anis, du sucre et de l'eau-de vie.—Les meilleures anisettes sont celles de Hollande et de Bordeaux.

Chartreuse.—Cette liqueur est faite par les moines de la

Grande-Chartreuse, couvent près de Grenoble (Isère), avec de l'eau-de-vie et des plantes aromatiques.—La *chartreuse jaune* et la *chartreuse verte* sont les plus connues.

Café.—Qu'est-ce que le café ?—Le café est un arbrisseau de 5 à 7 pieds de hauteur qui croît dans les pays très-chauds et produit un fruit rouge ressemblant à une petite cerise. Dans l'intérieur de ce fruit sont deux cavités qui renferment deux grains séparés par une membrane assez dure. Ces grains sont le café vendu dans le commerce.

On raconte qu'un religieux mahométan souvent surpris par le sommeil au milieu de ses prières était tourmenté dans sa conscience parcequ'il ne se croyait pas assez de ferveur. Il rencontra par hasard un jeune berger qui lui raconta que ses chèvres, lorsqu'elles avaient mangé des baies d'un certain arbrisseau très commun sur une montagne, restaient éveillées, sautaient et s'agitaient toute la nuit. Le religieux voulut connaître ce singulier végétal. Le jour même il en prit une forte infusion et passa la nuit dans une sorte d'enivrement délicieux qui lui laissait sa pleine liberté d'esprit. Il fit part de sa découverte à ses derviches et bientôt le café fut recherché par tous les dévots musulmans comme un présent divin, apporté par un ange à un vrai croyant. L'usage du café passa bientôt d'Aden, où il avait été découvert, aux autres villes d'Arabie, puis en Egypte et dans tout l'Orient. Ce fut Soliman Aga, ambassadeur de Turquie, qui l'introduisit à la cour de Louis XIV.

Le roi ayant reçu, en cadeau, du Jardin botanique d'Amsterdam, un des premiers plants de café venus en Europe, le fit cultiver avec le plus grand soin dans les serres du Jardin des Plantes, où il se multiplia rapidement.

Un naturaliste fut chargé de transporter trois de ces plants de café à la Martinique ; deux se desséchèrent pendant la traversie ; un seul fut sauvé par les soins du naturaliste, qui n'ayant d'autre eau à bord que sa ration, fit chaque jour le sacrifice de la moitié de cette eau pour arroser le plan qui lui restait.—C'est de cet unique plant de café que sont venues les plantations de la Martinique, de la Guadeloupe, de St. Domingue, de la Guyane, et de toutes les colonies européennes, excepté les colonies hollandaises.

Le café, d'après l'opinion la plus répandue, est originaire des provinces méridionales de l'Abyssinie (l'une d'elles porte le nom de *Caffa*), mais il croît également dans les deux régions qui bordent la mer Rouge. Il ne prospère nulle part mieux que dans l'Yemen ou Arabie heureuse. Le café *Moka* est le plus renommé et le plus rare ; le café *de Cayenne* et *de Bourbon* vient ensuite ; le café *de Java* est en troisième ligne ; les différentes autres espèces se rapprochent plus ou moins de ces trois variétés.—Expliquer comment on fait le café noir.

Quel est le sens de : *Prendre du* **café** ;—*Aller au* **café** ;—*Une crême au* **café** ;—*De la crême avec du* **café**;—*Du* **café** *avec de la crême.*

Petits verres = verres à liqueur.

Ivre.—*Cet homme est positivement* **ivre.**—*Mon frère est* **ivre** *de joie.*—Dire le sens *propre* et le sens *figuré.*—Phrases.

Sauvage.—Qu'est-ce qu'un pays sauvage ? Un sauvage ?

Bouts de phrases.—*Un* **bout** *de ruban.*—*Cette eau* **bout.**

Savoir par cœur.—Expliquer.

— Quel est le sens de cette phrase : *Réciter comme un perroquet ?*

Né ; nez ; n'est ; n'ait ; *il* **naît.**—Explication.

Observateur.—Dire le féminin.—Règle.

V.

Thé.—Qu'est-ce que le thé ?—Le thé est un arbrisseau toujours vert, qui s'élève à une hauteur de 3 à 5 pieds. La Chine et le Japon sont les seuls pays où le thé croisse naturellement. Presque toutes les provinces de Chine fournissent du thé plus ou moins renommé. Les différentes sortes de thé appelées d'après leur couleur : *thé vert* et *thé noir*, sont le résultat d'une préparation spéciale des feuilles. L'introduction du thé en Europe ne remonte pas au delà du XVIIe siècle. En 1666 *La Compagnie des Indes* acheta *vingt-deux livres et demie de thé* au prix de *trente-six livres sterling*, pour en faire présent au roi d'Angleterre.—L'importation du thé en Angleterre est actuellement de plus de *quatre-vingt millions de livres.*—Comment fait-on le thé ?

Plateau.—*Un* **plateau** *d'argent; le* **plateau** *d'une montagne.*

Dos.—*Ce chat fait le gros* **dos.**—*Cette jeune fille a une grosse* **dot.**—*En répétant cet exercice commencez à* **do.**

Bec.—*Le* **bec** *d'un oiseau.*—*Un* **bec** *de plume.*—*Un* **bec** *de gaz.* —Explication et phrases.

Manchon.—Qu'est-ce qu'un manchon ?—Dire quelques unes des fourrures avec lesquelles on fait les manchons.—Fait-on des manchons de fourrure seulement ?

VI.

Étage.—*Le premier étage américain* s'appelle en France : *le rez-de-chaussée.*—*Le premier étage français* est le *second étage américain.*

Canne.—*Une* **canne** *à pomme d'ivoire.*—*Nous passons l'hiver à* **Cannes.**—*Cette* **cane** *a pondu pour la première fois.*—Explication.

Marche.—*Une* **marche** *d'escalier;*—*Une* **marche** *funèbre.*—*Elle* **marche** *bien.*—Explication.

Héros.—Quelle espèce d'*h?*

Mine.—*Avoir mauvaise* **mine.**—*Avoir une* **mine.**—*La maladie le* **mine.**—*Mettre le feu à la* **mine.**—Explication.

Souliers.—Avec quel cuir fait-on les souliers d'écoliers? d'hommes?—Quelle est la différence entre un soulier et une bottine; une bottine et une botte?

— Qu'est-ce que **l'histoire?**—Quelle est la différence entre: **lire l'histoire** *et* **lire une histoire?**—Quelles sont les trois grandes divisions de l'histoire?—Qu'est-ce que *l'histoire universelle? l'histoire ancienne? l'histoire du moyen-âge? l'histoire moderne?*—A quel siècle commence chacune d'elles?—De quels peuples est-il question dans l'histoire *ancienne?* dans l'histoire *sainte?*—Comment appelle-t-on l'histoire de la vie de quelqu'un? L'histoire de la vie d'une personne, écrite par la personne elle-même?

— Qu'est-ce que: **les oies du Capitole?**

Cher.—*C'est mon plus* **cher** *ami.*—*Cela m'a coûté très* **cher.**—*La* **chair** *du poulet est blanche.*—*Le* **Cher** *est un département de la France.*

— Qu'est-ce qu'un charbonnier?—Quelles sont les différentes espèces de charbon?

COMMENT JE SUIS DEVENU GÉNÉRAL.

I.

Quelle singulière chose que la destinée ! et comme je pense souvent aux circonstances qui ont fait la mienne. J'étais né pour être marchand. Hélas, oui ! Mon père, mon grand-père et tous mes aïeux depuis fort longtemps étaient marchands, et je devais évidemment leur succéder. Si je suis général, c'est Totor qui en est cause.

Totor était le fils du jardinier, à la campagne où nous habitions une partie de l'année. J'avais dix ans, ma grande sœur vingt. Point d'autre enfant dans la maison, qui me paraissait grande et triste ; aussi, je n'y restais pas souvent et du matin au soir, j'étais à jouer avec Totor. Jouer n'est pas assez dire. Le mot juste serait vagabonder. Car, du jardin, nous étions vite dans le village, et du village dans les champs en compagnie de tous les enfants qui nous rencontrions. La jardinière avait charge de nous surveiller, le jardinier aussi. Mais le jardin était si grand, nos gardiens si peu sévères ; il était si facile de sauter par dessus les murs et surtout Totor était si malin ! Ah ! les belles parties ! Je me les rappelle comme si j'y étais encore. Et il y en a une surtout que je n'oublierai jamais. Parbleu, c'est ma première campagne ; mon service militaire a commencé là.

Je vois toujours ce fameux régiment, organisé par l'ingénieux Totor, et dans lequel étaient soldats, tous les enfants du village. Totor avait douze ans, il aurait eu le droit de nous commander à moi et aux autres. Mais il me respectait et c'est moi qu'il nomma chef.

Quand notre armée fut formée, Totor distribua aux soldats des fusils de sa fabrication faits de pieux pris dans les vignes et des manches arrachés à tous les balais de la maison, ce qui avait donné à la cuisinière un véritable accès de fureur. Pour moi, il avait confectionné un sabre, non pas en bois, comme les fusils de mes hommes, mais en vrai métal, avec une longue queue de poêle à faire les crêpes. Sur ma casquette, il planta les plumes arrachées à la queue d'un malheureux coq si honteux et si misérable après cette opération, qu'il restait toute la journée dans l'ombre du hangard, sous une charrette, n'osant plus reparaître à la lumière du soleil.

II.

Totor, lui, s'était donné un tambour. Fabriquer ce tambour avait été une grande affaire. Son esprit avait pour cela beaucoup travaillé. Mais des idées qui lui avaient paru très ingénieuses, ne l'étaient plus autant quand il avait voulu les exécuter. Il avait d'abord pensé à utiliser une casserole de cuivre et à la recouvrir d'une peau ; là encore, déception nouvelle ; cette peau, il ne l'avait point trouvée, et après avoir beaucoup cherché, Totor s'était décidé à prendre un vieux chapeau à haute forme dont il avait coupé les bords. Cela faisait un tambour noir, au son lugubre et caverneux comme ceux des soldats aux funérailles d'un chef d'armée. Nous avions l'air positivement de conduire un mort en terre. Mais nous étions si contents qu'aucun de nous ne pensa à faire cette triste comparaison.

Ainsi armés nous partons à la conquête des poires et des raisins. Je marche fièrement derrière Totor, me redressant, la pointe du sabre à l'épaule, trouvant superbe la queue de poêle toujours noire et un peu graisseuse quoique Totor l'eût longtemps frottée. Nous traversons le village, ayant en tête le drapeau

formé de deux cravates : une rouge, une bleue, et d'un morceau de mouchoir blanc déchiré à cette intention. Nous marchions sur deux rangs, marquant le pas et chantant, accompagnés par le tambour noir : Ran tan plan, ran tan plan, plan ran tan plan, plan ran tan plan.

Sur notre passage, les femmes ouvraient les fenêtres ne sachant pas d'où venait ce bruit ; les chiens sortaient des maisons, aboyant très fort ; et les jardiniers, cueillant leurs légumes, levaient la tête par dessus les haies et nous regardaient en souriant.

III.

Dans les champs commença la guerre. Lorsqu'un animal traversait le chemin, ou qu'un âne enfermé dans un enclos passait par dessus la barrière son museau noir et ses longues oreilles, Totor criait : Voilà l'ennemi ! Aussitôt la troupe s'arrêtait, faisait face ; nous tournions sabre et manches à balais vers le même point en criant : feu ! de toutes nos forces ; l'animal effrayé courait plus vite ; l'âne surpris se reculait et nous nous remettions en marche riant comme des fous de notre victoire. . . .

Un jour, nous passions dans un chemin creux. Une oie fuyait devant nous, ailes étendues, avec des cris sauvages ; d'une geste superbe, je montrais à mes soldats un chat gris poursuivi par l'armée et qui, réfugié sur un arbre, nous regardait encore tout effrayé ; Totor frappait le chapeau comme s'il voulait casser les baguettes et nous suivions enthousiasmés, chantant de toutes nos forces : Ran tan plan, ran tan plan, plan ran tan plan...

Tout-à-coup, au détour du chemin, une voix inconnue, terrible, nous crie : Halte là ! Qui vive ? Avance à l'ordre ! [1] Une armée ennemie est devant nous, composée d'un seul homme, c'est vrai, mais quel homme ! Un vrai soldat ! Que dis-je ? Un officier ! en képi galonné

d'or ; un fourreau d'acier dansant sur le côté gauche, de grandes moustaches blondes relevées en crocs.

Oh ! alors, sauve qui peut ! En deux minutes notre armée se débande ; les fusils jetés couvrent la terre, et moi, le général, je laisse tomber avec humiliation ma queue de poêle aux pieds du vainqueur. Seul, Totor, ne se trouble pas, il pose son tambour sur sa tête pour se donner l'air important et répond:

France ! mon colonel.

Le colonel n'était qu'un lieutenant. Il rit beaucoup de l'air courageux de Totor et de l'émotion générale.

— Et où alliez-vous ainsi, nous dit-il, mes petits soldats ?

— Faire la guerre, mon capitaine, répond fièrement Totor, en abaissant le grade de cet ennemi qui n'a plus rien de terrible.

— Eh bien, reprit l'officier, voulez-vous servir sous mes ordres ? Je cherche justement un déjeuner à prendre d'assaut aux environs. Conduisez-moi au restaurant le plus proche et je vous paierai à boire, mes grenadiers.

IV.

La figure de Totor exprime dans ce moment deux sentiments contraires. Il est attiré par l'espoir de boire quelquechose de bon, et éprouve dans ses idées héroïques une déception réelle,en voyant l'ennemi si aimable et si bon. Il reste donc silencieux.

— Vous ne voulez pas, dit l'officier. Allons, des soldats, vous êtes si timides ! Réponds, toi, le petit général qui a l'air si gentil ! Et il me tapote la joue d'une geste caressant.

Il est très aimable, vraiment, cet officier et plus je le regarde, plus il me plaît. Grand, élégant, jeune ; il a une belle figure franche et ses moustaches martiales font paraître plus attrayante la douceur des ses yeux.

J'ai senti sur ma joue sa main fine, et pendant que Totor hésite et ne dit rien, il me vient une idée que je trouve admirable.

— Oui, lui dis-je, je connais un restaurant et je vais vous y conduire.

— Où ? dit Totor.

— Chez nous. Viens!

Totor comprend immédiatement et s'écrie :

— C'est vrai. Oh ! comme ce sera drôle.

L'officier ne fait pas attention à mon costume qui n'indique pourtant pas un fils d'aubergiste. Il accepte et nous suit...

Mais, demande-t-il, en marchant : Est-ce qu'on mange bien chez vous ?

Oh ! pour cela rien de plus chic, dit Totor, devenu tout-à-fait familier envers cet ennemi que nous emmenons entre nous deux comme un prisonnier.

Nous sommes bientôt devant la villa, dans le jardin où maman lit à l'ombre d'un grand parasol chinois et où ma sœur en robe rose cueille des fleurs.

À la vue des dames, de notre élégante villa, le lieutenant comprend son erreur. Il s'excuse, veut expliquer:

— Il était en excursion pour tracer des plans, à trois lieues du camp, trop loin pour y retourner, et alors ces enfants...

Il est charmant dans ses excuses, un peu confus, mais si gracieux, aimable et respectueux à la fois. Je vois que maman et ma sœur sont comme moi et que l'officier leur plaît.

— C'est ce petit espiègle, dit-il, en me prenant la main ; c'est lui qui est cause de mon indiscrétion. Pardonnez-moi, madame.

Mais il n'y a pas d'indiscrétion, répond maman ; la chose est trop naturelle et nos soldats ont vraiment bien fait,

V.

Le lieutenant s'assied, on cause. Il accepte notre déjeuner ; il passe l'après-midi à la maison. Maman est enchantée de lui ; ma sœur le regarde beaucoup et moi donc ! Il est gai, spirituel. Il nous raconte des histoires sur un vieux maréchal de l'armée, l'homme du monde qui a le plus de décorations, qui est obligé de mettre la moitié de ses croix à l'intérieur de son habit tant il en a ; qui dort avec le grand cordon de la légion d'honneur en travers de la poitrine et est tellement fanatique de l'uniforme, que dans son bain, il garde sur la tête son chapeau des jours de revue empanaché de plumes blanches.

Lorsque le lieutenant quitte la maison, il nous semble que nous sommes depuis longtemps amis...

Notre villa était sans doute un point stratégique très important, car elle devint à partir de ce jour le centre des fameux plans que le lieutenant était chargé de relever. Les environs de notre jardin sont, j'en suis sûr, reproduits avec exactitude dans les cartes de l'état-major, car le lieutenant prit bientôt l'habitude de venir les étudier tous les jours. Ma sœur s'intéressait beaucoup à ses dessins; maman paraissait joyeuse. Un beau jour, trois mois après, le lieutenant vint à la villa en grand uniforme. Il se mariait avec ma sœur...

Il y eut une grande fête où Totor fut invité.

Je pris, en vivant avec mon beau-frère, le goût de son noble métier. Lui-même plus tard dirigea mes études. Au lieu d'apprendre le commerce et la tenue des livres, j'appris l'escrime, l'équitation et les diverses choses nécessaires pour entrer à l'école militaire.

Et voilà comment, grâce à ma jolie sœur et au tambour noir de Totor, je suis aujourd'hui général, et comment aussi, les jours de manœuvre, à la tête de mon régiment, regardant flotter le drapeau aux riches cou-

leurs, je revois parfois le chemin creux plein de fleurs et de soleil; l'oie, le chat gris, les camarades, les manches à balais, et pendant que les hommes défilent, que le tambour-major la canne levée fait exécuter sur de vrais tambours de vrais roulements, je pense à nos voix joyeuses et avec le visage grave du commandement, un sourire perdu dans ma grosse moustache, je redis malgré moi : Ran tan plan, ran tan plan, plan ran tan plan, plan ran tan plan.....

EXERCICES DE CONVERSATION.

COMMENT JE SUIS DEVENU GÉNÉRAL.

I.

Aïeux.—Singulier.—Règle sur ce mot.

Vignes.—Qu'est ce que la vigne ?—Description.—Quelles sont les différentes espèces de raisins ? Que fait-on avec le raisin ? Quels sont les vins les plus renommés ?

Manches.—Expliquer : **manche** *à balais;*—**manche** *d'habit; de robe.*—**Traverser** *la Manche.*

Sabre.—Avec quel métal fait-on les sabres ?—Qu'est-ce que la lame ? la poignée ? le fourreau ?

Queue de poêle ;—**Queue** *de billard;*—**Queue** *de chat;—Robe à* **queue** ;—*La* **queue** *d'une comète.*—Explication et phrases.

Poêle.—Expliquer : *Une* **poêle** ;—*Un* **poêle** ;—*Porter les cordons du* **poêle.**

Crêpe.—*Manger une* **crêpe** ;—*Avoir un chapeau de* **crêpe.** —Explication et phrases.

Casquette.—Dire différentes espèces de casquettes.—Les différentes coiffures d'hommes.

Plumes.—Dire différentes espèces de plumes, l'usage de chacune d'elles.

Coq.—Dire les différents animaux d'une basse-cour.

— Qu'est-ce qu'un hangard ?—Dire les différentes parties d'une charrette. Quels sont les animaux employés pour traîner les charrettes ?

Soleil.—Dire les principaux astres.—Expliquer : *Rotation; révolution; éclipse.*

II.

— Qu'est-ce qu'un tambour ? quelle est la forme du tambour, avec quoi les tambours sont-ils faits ?

Autant.—Marque la comparaison.—**Tant** exprime l'extension. —*J'ai* **autant** *de fleurs que vous.—J'ai* **tant** *de fleurs!* **Tant** et **autant** se joignent aux *substantifs* et aux *participes.*

Exécuter.—Exécuter *un projet.*—**Exécuter** *un criminel.*—**Exécuter** *une symphonie.*

—Qu'est-ce qu'une casserole? Quelle est la forme des casseroles? Quelles sont les différentes espèces de casseroles?

Chapeau.—Quelles sont les différentes espèces de chapeaux?

Son.—*Il a oublié* **son** *livre.—Cet instrument a un beau* **son.**—*Le* **son** *est séparé de la farine.*

Funérailles.—Cet mot est-il employé au singulier?

Poires.—Qu'est-ce que les poires? le poirier?—La poire se trouve dans toutes les régions tempérées de l'ancien continent. Le fruit tel qu'on le consomme est le résultat de la culture; à l'état sauvage il est petit et d'un goût âpre. Les variétés de poires sont très nombreuses.

Le bois du poirier est lourd, résistant, et très fin. Il est employé par les tourneurs, les ébénistes, et particulièrement par les luthiers lorsqu'ils veulent confectionner des instruments d'une extrême précision.

—Qu'est-ce qu'un drapeau?—Dire les couleurs du drapeau américain, du drapeau anglais, du drapeau français, du drapeau allemand, du drapeau italien.

Les chiens aboyaient, *etc.*—Finir par le mot qui convient les phrases suivantes.—Dire le cri de chacun de ces animaux: le cheval...; le chat...; le coq...; l'âne;...le bœuf...; le porc ...; le lion...; le mouton...

Très fort.—Très s'emploie avec les *adjectifs,* les *adverbes;* jamais avec un nom.

Haies.—Qu'est-ce qu'une **haie?**

III.

Chemin.—Qu'est-ce qu'un *chemin?* un *sentier?*

Âne.—Description de l'animal.—Quelle est la différence entre l'âne et le cheval?

Oie.—Description.—Dire la différence entre *l'oie,* le *cygne* et le *canard.*

Chat.—Description.—Quelle est la couleur des chats; la plus belle espèce de chats?

—Dire les différents grades dans l'armée: soldat, caporal, sergent, etc.

—Qu'est-ce qu'un restaurant? La carte? le menu d'un dîner?

Grenadier.—Expliquer: *Un* **grenadier** *en marche;—Un* **grenadier** *en fleurs.*

IV.

Idées héroïques.—Expliquer le sens.

Qui a l'air si gentil.—L'adjectif s'accorde avec le substantif **air** dans les phrases comme celles-ci : *Cette femme a* **l'air** *content*, parce que la femme pourrait avoir l'air content et n'être pas contente.

Lorsqu'on parle des choses, il est mieux de ne pas employer l'expression : *avoir* **l'air.**—On ne dit pas : *Cette pomme a* **l'air** *cuit*, mais : *Cette pomme parait cuite* ou *a* **l'air** *d'être cuite.*—Qu'est-ce qu'un air martial ?

Chic.—*Avoir du* **chic** se dit d'un élégant ou d'une chose élégante.—*Cet homme a du* **chic** ; *cette toilette a du* **chic.**

Autre sens : *Il a du* **chic** se dit d'un homme adroit qui sait trouver les moyens pour arriver à ce qu'il veut.

Chic est un terme d'atelier.—On dit d'un peintre *qu'il a* ou *qu'il entend le* **chic**, quand il produit rapidement et avec facilité des tableaux à effets. **Chic** figure depuis quelques années dans les dictionnaires. C'est une expression qu'il faut connaître, mais qu'il est mieux de ne pas employer.

Emmenons.—*Cet enfant fait trop de bruit ici,* **emmenez**-*le*: *Je voudrais connaître votre amie;* **amenez** *la quand vous viendrez.*—Expliquer les deux sens.

Parasol.—Qu'est-ce qu'un parasol ; une ombrelle ?

Chinois.—Qu'est-ce qu'un objet *chinois ?* un *chinois ?* Où est située la Chine ?—Les Chinois ont-ils une origine ancienne ?—Quelle est leur religion ? Qu'est-ce que *les Védas ?*—La Chine est-elle un royaume ?—Qu'est-ce que la muraille de Chine ?

Robe.—Dire les différentes parties d'une robe.—Quelles étoffes emploie-t-on pour les robes d'hiver ? pour les robes d'été ? pour les robes de bal ?—Qu'est-ce qu'un lé ? une couture ? des plis ? des plissés ? un volant ? les garnitures ?

Fleurs.—Dire le nom des principales fleurs ; les différentes parties d'une fleur ; d'un rosier ; les différentes couleurs de roses ; le nom de quelques espèces de roses : *rose thé; rose du Bengale; le Géant des batailles; rose Général Jacqueminot; La gloire de France; rose Maréchal Niel.*

— *Jacqueminot* est le nom d'un général de Napoléon Ier.

— *Maréchal Niel* est le nom d'un des grands généraux français qui ont pris part à la guerre de Crimée sous Napoléon III.

Prononcer en parlant français : *Ma-ré-chal Niel* comme *miel*, et non *Marchal Neel.*

Plans.—Qu'est-ce qu'un **plan ?**—*Relever un* **plan ?**—*Tracer un* **plan ?**

Lieues.—Une **lieue** nous sépare.—*Je ne connais pas le* **lieu** *où nous allons.* *Cette réception aura* **lieu** *demain.*

Camp;—**Quand**;—**Caen**;—**Qu'en**;—**Quant**.—*Ces soldats rentrent au* **camp**.—**Quand** *viendrez-vous?*—**Quand** *je pars, je ne sais jamais* **quand** *je reviendrai;*—**Qu'en** *ferez-vous maintenant?* —**Quant** *à moi, je ne veux rien dire.*—**Caen** *est une ville du nord de la France.*—Expliquer et former d'autres phrases.

V.

Cause.—Expliquer : *Je* **cause** *bien rarement avec vous.*—*Je* **cause** *tout ce bruit.*—*Votre* **cause** *est mauvaise.*

Revue.—*J'ai assisté à la* **revue** *des troupes.*—*Avant de continuer nos leçons nous ferons une* **revue**.—*Nous recevons une* **revue** *illustrée très bien faite.*—Expliquer.

— Qu'est-ce qu'un point *stratégique?* une opération *stratégique?*

Centre.—Qu'est-ce que le **centre** dans une circonférence? Le *centre des plans*, est-ce le sens *propre* ou le sens *figuré?*

Cartes.—Qu'est-ce que : *Les* **cartes** *de l'état-major? Les* **cartes** *de géographie? Les* **cartes** *à jouer? Les* **cartes** *de visite?*

Dessins.—*Cet artiste fait de magnifiques* **dessins**.—*J'ai depuis longtemps le* **dessein** *d'aller vous voir.*

Étudier *un plan.*—**Etudier** *des leçons.*—**Etudier** *une langue.*—**J'étudie** *mon piano tous les jours.* (Ne pas dire : *je pratique.*)

Vivant.—Règle du *participe présent* et de *l'adjectif verbal.*

Beau-frère.—Belle-sœur ; beau père ; belle-mère ; gendre ; bru.—Expliquer ces différents mots et former une phrase avec chacun d'eux.

Métier.—*Avoir un* **métier**.—*Je brode toujours sur un* **métier**. —*Les* **métiers** *à tisser la soie sont bien perfectionnés.*

— Qu'est-ce que le commerce? La tenue des livres? L'escrime? L'équitation?

Les soldats font la **manœuvre** *tous les jours.*—*Il* **manœuvre** *très bien pour arriver à son but.*—Expliquer ces deux sens.

— Qu'est-ce qu'un tambour-major?

HISTOIRE D'UN LAPIN.

I.

Pauvre Jeannot! (c'était son nom,) il faut remonter bien loin dans mon passé pour en retrouver le souvenir.

C'était au temps où je croyais le bois près du jardin à la campagne, la plus grande forêt du monde.

Un soir, Jeannot nous fut apporté au fond d'une casquette par un petit berger qui l'avait trouvé près d'un rocher, en gardant ses chèvres.

Comment ce lapin en bas âge était-il là? C'est ce que personne n'aurait pu dire.

La présence de Jeannot supposait un père et une mère. On ne les aperçut jamais ni l'un ni l'autre.

Vendu comme autrefois Joseph par ses frères, Jeannot qui nous avait coûté cinq sous, pour lesquels nous nous étions cotisés mes frères et moi, devint la propriété indivise de trois personnes qui entreprirent de l'élever honnêtement.

Jeannot pouvait entrer tout entier dans le creux de la main et se cachait aisément dans une poche.

Il prouva, dès le premier jour, qu'il avait bonne envie de vivre en commençant à grignoter une carotte que l'un de nous alla dérober à la cuisine.

Cet appétit nous donna une haute opinion de la philosophie de Jeannot.

Être orphelin dès ses premiers pas dans le monde et déjeuner si joyeusement, cela montrait un esprit solide et un estomac vigoureux.

Le déjeuner achevé avec le supplément d'un cœur de laitue, le jeune lapin se coucha sur une touffe d'herbes et s'endormit profondément.

II.

Cette confiance nous toucha et chacun de nous se mit à l'œuvre pour lui bâtir une cabane qui le mît à l'abri de la pluie et du froid.

Une caisse qui avait servi à enfermer des bougies en fournit la charpente. On y laissa la moitié du couvercle qui figurait un toit; l'intérieur fut garni de paille et de foin; on abattit la planchette de devant pour faciliter au locataire l'entrée de son habitation, où l'on eut soin de semer des épluchures de légumes, et chacun des trois architectes déclara que c'était fort beau.

Jeannot, qui ne dormait plus qu'à demi, nous regardait du coin de l'œil.

Le travail fini, il quitta sa touffe d'herbes et vint en trottinant se glisser dans la cabane, dont il prit possession immédiatement, nous prouvant ainsi qu'il avait compris à quel usage nous destinions ce monument.

Il en parut satisfait.

Jeannot ne pouvait être en effet mécontent de son sort.

Du premier coup, et sans avoir eu à le chercher, il avait trouvé la table, le logement et le service.

De plus, rien à faire.

Pour tout emploi il n'avait qu'à dormir, jouer et engraisser.

A partir de ce moment-là Jeannot se développa en gourmandise, en paresse et en curiosité.

Sa cabane était située contre un mur en pierres sèches qui servait d'enclos à un petit jardin où le jardinier Pierrette cultivait des légumes de toutes sortes.

Un paquet d'épines dures et pointues servait de barrière à l'enclos et en fermait l'ouverture.

Jeannot, dès le lendemain, passa son petit nez entre les buissons et malgré les épines, réussit à entrer par un trou dans le jardin.

On peut juger s'il dîna bien ce jour-là !

III.

À la vue des dégâts faits sur les choux et sur les navets, Pierrette entra dans une colère épouvantable et jura qu'il étranglerait le coupable; mais quand il vit notre frayeur et que nous lui eûmes rappelé, les larmes aux yeux, que Jeannot était orphelin, sa colère tomba subitement.

"Pauvre petite bête!" dit-il.

Et Jeannot eut la permission de folâtrer dans ses plates-bandes.

Il y faisait de si bons repas qu'il prit l'habitude de dormir beaucoup.

Et cette nourriture abondante, unie à ce sommeil profond, firent qu'il se développa rapidement, croissant en force et en beauté.

Aucun lapin de notre connaissance n'avait poil plus fin, robe plus lustrée, oreilles plus soyeuses, pattes plus agiles.

Il est vrai que Jeannot n'était pas un misérable lapin de choux, mais un lapin de garenne. Il était de race pure, et le faisait voir par la gentillesse de ses formes et la hardiesse de ses habitudes.

Quand je dis qu'il n'avait rien à faire, je me trompe.

Jeannot avait à nous amuser.

Il est vrai que nous étions convaincus qu'en nous amusant il s'amusait beaucoup.

C'est ainsi que nous avions appris à Jeannot, à l'aide d'un système ingénieux de ficelles et de cordons, à marcher entre les brancards d'un chariot qu'il traînait fort proprement.

Jeannot n'était plus un lapin, c'était un cheval.

Le cheval à longues oreilles un jour s'emporta.

Ce fut terrible. Que de cris quand nous le vîmes galopant à travers ronces et cailloux avec le pauvre chariot bondissant derrière sa queue!

Ce ne furent bientôt que des débris. Le chariot et le coursier furent ramassés au milieu des broussailles. On eut quelque peine à les en sortir.

Le chariot était en pièces; Jeannot, effarouché, tremblait de peur. Il sentait dans sa conscience de bête qu'il méritait une correction, et nous indiquait par son attitude qu'il s'apprêtait à la recevoir.

Mais nous éprouvions une si grande joie de l'avoir retrouvé intact qu'il ne fut pas même question de lui infliger un châtiment.

Seulement, Jeannot ne fut plus jamais attelé.

IV.

Ce lapin qui avait trois propriétaires et huit ou dix professeurs,—on pourrait dire huit ou dix camarades,—avait aussi un ami.

Cet ami, à quatre pattes comme lui, était un petit épagneul blanc et noir, pas beaucoup plus gros qu'un king Charles.

L'épagneul n'était guère plus âgé que le lapin et il n'avait pas le caractère moins jovial.

Une étroite sympathie les unissait. Le matin, le premier des deux qui s'éveillait chatouillait l'autre du bout de la patte, et soudain les deux amis célébraient par mille cabrioles le plaisir qu'ils éprouvaient de se voir.

Jeannot, qui avait le cœur bon, s'était empressé d'offrir la moitié de son logement à l'épagneul, qui avait accepté.

Ils se disaient entre eux: " Notre cabane!"

Le soir venu, régulièrement, et quatre ou cinq fois par jour à intervalles inégaux, ils s'endormaient dans les bras l'un de l'autre.

Jeannot avait inventé un jeu pour lequel le concours de l'épagneul lui était indispensable.

À eux deux, ils jouaient au lapin sauvage et au chien de chasse.

Jeannot prenait son temps et se cachait en plein bois.

L'épagneul partait le nez à terre, la queue au vent.

Dès qu'il avait trouvé sa piste, il s'élançait au galop en aboyant.

Jeannot découvert dans son buisson partait vivement, faisait mille détours, et toujours suivi de l'épagneul, prolongeait à travers taillis et bruyères cette chasse imaginaire.

À la sortie du bois, l'épagneul apercevait le lapin devant lui et tirant la langue, les oreilles sur le dos, s'élançait au galop.

Jeannot redoublait de vitesse, atteignait sa maison, et s'y jetant, mettait les deux pattes sur le bord de la planchette qui en fermait l'entrée, comme un ami qui attend à sa fenêtre le retour d'un ami.

L'épagneul arrivant, ils s'embrassaient l'un l'autre comme des bêtes peuvent s'embrasser.

V.

À ce divertissement Jeannot en ajoutait un autre.

Il nous faisait de petites surprises.

Nous faisions souvent tous, frères et cousins, des promenades au fond des bois.

Jeannot, qui aimait à rire, nous suivait en tapinois,[1] et quand nous étions loin, bien loin, nous sautait tout-à-coup dans les jambes.

C'étaient alors des cris et des cabrioles à n'en plus finir.

Le retour se faisait de compagnie. Le plus sage d'entre nous prenait quelquefois Jeannot à part et lui faisait la morale.

" Prends garde! Jeannot," lui disait-il; " prends garde! tu n'écoutes pas ce qu'on te dit, tu vas trop loin, il t'arrivera malheur!"

Mais Jeannot n'écoutait jamais que du bout de ses longues oreilles, et le lendemain c'était à recommencer.

Il avait pour excuse qu'il était jeune et que la jeunesse est étourdie.

Il n'y avait pas seulement des garçons, à la campagne, il y venait aussi des petites filles.

Naturellement elles avaient pris Jeannot en grande amitié.

Aussitôt qu'on arrivait il fallait voir Jeannot. C'était à qui l'aurait sur ses genoux ou dans ses bras.

On lui avait appris une foule d'arts d'agrément.

C'est ainsi que Jeannot savait sauter à la corde et faire le mort.

Étendu tout de son long sur une planchette, les pattes allongées et ne remuant pas plus qu'un morceau de bois, il se laissait traîner l'espace de vingt pas.

Quand il avait été bien sage on se cotisait pour lui apporter des friandises.

Nos sous rassemblés, on lui achetait des gâteaux et on les lui présentait, rangés en cercle autour de lui, à genoux.

Une des petites filles qui l'aimaient lui apporta un jour des pralines et des marrons glacés.

À toutes ces bonnes choses, Jeannot, qui était un lapin rustique, préférait des feuilles de choux, ce qui étonnait beaucoup mes cousines et les indignait un peu.

Il y avait des dimanches où l'on attachait une collerette au cou de Jeannot.

Cet ornement qui lui donnait la plus drôle mine du monde, paraissait lui plaire infiniment. Jeannot était très coquet.

VI.

À force de nous voir[1] autour de lui, Jeannot avait fini par nous connaître. Je pourrais dire qu'il avait commencé par là.

Quand on l'appelait, il accourait; mais, si pour le récompenser de son obéissance, on n'avait pas quelque brin de salade à lui offrir, le lapin témoignait son mécontentement en se sauvant à toutes jambes.

On restait souvent plus de deux heures sans le voir.

Après avoir beaucoup cherché, on finissait par le découvrir sous quelque gros chou, à l'ombre duquel il avait fait la sieste.

Avec une pareille vie, Jeannot était devenu rapidement gros et gras. Mais hélas ! tout ce bonheur finit dans une grande catastrophe.

Un jour, jour de deuil, Jeannot faisait sa promenade quotidienne dans les bois, broutant le thym et le serpolet.

Un chien passe, un grand chien à queue pointue et à longues oreilles pendantes.

Jeannot croit que c'est un ami de l'épagneul qui cherche un camarade pour faire une partie de chasse, et part. Le chien l'aperçoit et s'élance à sa poursuite en jappant !

"Bon !" se dit Jeannot, "je ne m'étais pas trompé... çà va être drôle."[2]

Il court de buisson en buisson, de broussaille en broussaille, le chien toujours derrière lui, aboyant plus fort.

Jeannot s'amusait beaucoup.

Il sort enfin du bois et prend sa course du côté de sa cabane.

VII.

Mais sur sa route un chasseur se présente, un vrai chasseur avec guêtres aux pieds, carnassière sur le dos, fusil à la main.

Jeannot innocemment passe près de lui; le chasseur l'aperçoit, le couche en joue,[1] vise, et le coup part.

Hélas ! il ne l'avait pas manqué. Jeannot roule et se relève, traînant ses deux pattes de derrière cassées.

Nous accourons au bruit de la détonation, et que voyons-nous? le grand chien qui se précipitait sur Jeannot! Tous, nous nous élançons avec de grands cris, et nous arrivons à temps pour arracher Jeannot pantelant de la gueule de celui qu'il avait pris pour un ami.

Mais il était trop tard!

Jeannot avait eu les reins cassés d'un coup de dent. Il expira entre nos bras.

Une de mes cousines s'évanouit.

Le chasseur s'avança tout confus. "Ah! monsieur, qu'avez-vous fait!...tuer Jeannot...une si bonne bête, et qui n'avait fait de mal à personne."

Je crois que l'un de nous l'appela assassin.

"C'est très malheureux," dit le chasseur, "mais ne m'accusez pas...j'ai cru que c'était un lapin."

Un lapin! Jeannot qui portait un ruban de soie rouge autour du cou!

Au milieu de la désolation générale, un grand garçon —il avait à peu près douze ans—proposa gravement de rendre les derniers devoirs à la dépouille mortelle de Jeannot.

Les petites filles, qui s'essuyaient les yeux du bout de leurs mouchoirs, acceptèrent, trouvant la chose toute naturelle.

L'écolier, qui aimait à rire, se procura une légère boîte de sapin, où l'on avait enfermé des biscuits, y plaça une belle feuille de papier blanc, et dans ce cercueil improvisé déposa le corps de la victime.

VIII.

Deux petites filles, auxquelles on passa des chemises blanches par dessus leurs vêtements, s'emparèrent de la boîte et se mirent en route, la portant par les deux extrémités et pleurant à chaudes larmes.

L'une avait quatre ans, l'autre en avait cinq.

Une troisième et une quatrième suivaient, tenant à la main des chandelles tout allumées.

Le grand garçon marchait en tête, portant un croix qu'on avait faite avec deux bâtons; un de mes camarades agitait une sonnette. Le reste de la bande faisait cortège. L'épagneul en queue fermait la marche funèbre.

Quand je pense à cette histoire, je ne puis m'empêcher d'avouer que nous aurions tous mérité le fouet.

Tous, excepté cependant les pauvres petites filles qui faisaient le rôle de fossoyeurs et qui sanglotaient de tout leur cœur.

La fosse avait été creusée au pied d'un olivier, entre deux touffes de romarin.

On y ensevelit Jeannot dans la boîte de sapin, sur laquelle on avait collé, avec quatre pains à cacheter, une bande de papier portant son âge, son nom et la date de sa mort, avec mention des regrets qu'il emportait dans sa tombe.

Les petites filles à genoux priaient le bon Dieu.

Dans ma conscience d'enfant je n'étais pas tranquille sur la convenance de ce que nous faisions.

Le grand garçon qui avait eu l'idée de la cérémonie, prononça un petit discours sur les vertus et les belles actions de Jeannot; mais voyant que nos petites compagnes pleuraient toujours : " Consolez-vous !" s'écria-t-il en forme de péroraison... " Jeannot est à présent dans le paradis des lapins !"

Personne ne comprit ce qu'il voulait dire.

Quand on apprit toute cette histoire à la maison, c'est lui qui fut grondé !

Mais le pain sec auquel on le condamna et la journée qu'il passa tout entière enfermé dans sa chambre, ne ressuscitèrent pas Jeannot.—A. ACHARD.

EXERCICES DE CONVERSATION.

HISTOIRE D'UN LAPIN

I.

Lapin.—Faire la description d'un lapin.—Le lapin est-il un animal domestique ou sauvage ?—De quelle couleur sont les lapins ? Qu'ont de particulier les lapins blancs ? On appelle *lapereaux* les petits des lapins. Que fait-on avec les peaux de lapins préparées ?—On fait du feutre.

Là.—Expliquer : *Je suis* **là.**—*Il est* **las** *d'attendre.*

Vendu comme Joseph par ses frères.—Raconter en quelques mots l'histoire de Joseph.

Expliquer le mot : *propriété indivise.*

Avoir bonne envie de vivre = vouloir vivre ; désirer vivre.

Envie.—Ce mot employé *seul* à un autre sens.—On dit : **Envier** *quelque chose* et *porter* **envie** *à quelqu'un.* Ex. : *Il a* **envie** *de partir seul.—Tout le monde lui* **porte envie** *depuis qu'il est ministre.—J'*envie *son bonheur.*

— Quel est le sens de l'expression : *Avoir de la philosophie ?* —Former une phrase.

Orphelin.—Qu'est-ce qu'un orphelin ? Un orphelinat ?

Expliquer : **dès ses premiers pas dans le monde.**—*Cet enfant commence à marcher, il a fait aujourd'hui* **ses premiers pas.**

Cœur.—Où est placé le cœur ?—Expliquer : *Il a beaucoup de* **cœur.**—*Il a une quantité de* **cœurs** *dans son jeu.—Prenez ce* **cœur** *de laitue.*

Toucha.—*Il* **touche** *tout ce qui est sur la table.—Son malheur me* **touche** *profondément.—Cet artiste* **touche** *remarquablement du piano.—Je* **touche** *au terme de mon voyage.* Expliquer ces différentes phrases et en former d'autres avec chaque mot.

— Qu'est-ce qu'une charpente ?—Comment appelle-t-on l'ouvrier qui travaille aux charpentes ?

— Qu'est-ce que la *moitié*, le *quart*, le *demi*, le *tiers ?*

Paille.—L'*l* double, quand elle est précédée d'un *i* se prononce mouillée comme dans *paille, fille, bouteille;* il faut ne pas confondre cette prononciation comme font plusieurs personnes avec celle de l'*y*, et ne jamais dire : *pa-ye; boute-ye; fi-ye.*—(Littré.)

Foin.—Qu'est-ce que le foin ? faucher ? faner ?

Abattre.—*Il faut* **abattre** *cet arbre.—Le malheur le frappe sans l'*abattre.—Expliquer.

— Qu'est-ce qu'un locataire ? un propriétaire ? un bail ?

II.

Architecte.—Qu'est-ce qu'un architecte ? l'architecture ?

Qu'est-ce que l'architecture monumentale ? l'architecture militaire ? l'architecture navale ? l'architecture hydraulique ?

— L'architecture *monumentale* est celle qui s'occupe spécialement des monuments.—L'architecture *militaire* s'occupe des travaux de construction nécessaires soit à l'attaque, soit à la défense d'un territoire.—L'architecture *navale* a pour objet la construction des bâtiments de guerre et de commerce.—L'architecture *hydraulique* est l'art de conduire et de retenir les eaux ou d'élever des constructions dans ces eaux : canaux, ponts, etc.

Les formes d'architecture propres à chaque peuple sont désignées sous différents noms : *celtique; pélasgique; assyrienne; juive; indienne;* puis l'architecture *égyptienne;* l'architecture *grecque;* l'architecture *romaine;* les différents styles : *bysantin; moresque; roman; gothique;* etc. ; enfin l'architecture *chinoise; péruvienne; mexicaine,* et l'architecture *moderne.*

Sort.—*Il a un heureux* **sort.**—*Il* **sort** *tous les jours.*

Du premier coup.—*Dès le commencement; en arrivant.*

Table.—*J'ai vu une jolie table chez ce marchand.—J'ai trouvé la* **table** *mise, à mon arrivée.—Il a avec un bon salaire, la* **table** *et le logement.*

Ouverture.—Expliquer : *On a pratiqué dans le mur deux ou trois* **ouvertures.**—*Avez-vous remarqué comme l'***ouverture** *est belle dans cet opéra ?*

Epines.—Qu'est-ce qu'une épine ? Expliquer le sens *propre* et le sens *figuré.*—Former deux phrases.—Dire le sens de : *Il n'y a pas de roses sans épines.*

III.

Plates-bandes.—Expliquer le sens du mot. Dire la règle des noms composés.

— Qu'est-ce qu'un *lapin de chou;* un *lapin de garenne ?*

Brancards.—Dire les différentes parties d'un chariot ; d'une voiture.

S'emporta.—Expliquer ces deux phrases : *Ce sont des provisions qui* **s'emportent** *toujours en voyage.—Cet homme a le caractère si violent qu'il* **s'emporte** *pour rien.—Ce cheval* **s'emporte** *facilement,*

Dire la différence entre : *à travers* et *en travers.*

Pauvre.—*Cet homme est* **pauvre.**—*C'est un* **pauvre** *esprit.—Ce* **pauvre** *animal est fatigué.*

Ce ne furent.—Le verbe *être* précédé de *ce* se met au pluriel quand il est suivi d'une troisième personne du pluriel.

IV.

Professeur.—Quel est le féminin ?

Etroite.—*Cette robe est trop* **étroite.**—*Une* **étroite** *sympathie les unissait.*

A terre.—On dit **à terre** lorsqu'il est question de choses qui ne touchent pas à la terre. Ex.: *Ces fruits sont tombés* **à terre.**

Par terre, quand on parle de choses qui touchent à la terre. Ex.: *Cet arbre est tombé* **par terre.**

Découvert.—*J'ai* **découvert** *ce plat au moment de le servir.*—*J'ai* **découvert** *que ce domestique nous vole.*—Expliquer les deux sens.

V.

Tout-à-coup et **tout d'un coup** ont un sens différent.—**Tout-à-coup** signifie *soudainement.*—Ex.: **Tout-à-coup** *j'aperçus un lion.*

Tout d'un coup signifie : *tout en une fois : Il fit sa fortune* **tout d'un coup.**

A part.—Expliquer la différence entre : *Prendre* **part** *à une souscription.—Prendre quelqu'un* **à part** *pour lui parler.*

— Quel est le sens de ces deux expressions : *Il écoute du bout des oreilles;—Il écoute de toutes ses oreilles ?*

— Qu'est-ce que les pralines ? les marrons glacés ? Qu'est-ce que des fruits *glacés ?* des gâteaux *glacés ?—Crême glacée* (Ice-cream), est-ce le même sens ?

VI.

— Qu'est-ce que faire la sieste ?

Quotidien.—Expliquer le mot.—Faire une phrase.

— Qu'est-ce que le thym, le serpolet ?—Comment appelle-t-on les plantes dont les feuilles ont un parfum ?

VII.

Expliquer les mots : guêtres, carnassière.

Ruban.—Qu'est-ce qu'un ruban ?—Quelles sont les différentes sortes de rubans ?

Au milieu.—Expliquer le sens de ces phrases : *J'ai placé ces fleurs au* **milieu** *de la table.—J'ai passé quelques jours au* **milieu** *de mes amis.*

Expliquer : **Rendre les derniers devoirs à quelqu'un.**

Mouchoirs.—Dire différentes espèces de mouchoirs : mouchoirs de *coton ;* de *fil;* de *soie ;* mouchoirs *brodés, ourlés à jour,* ou simplement *ourlés.*—Expliquer ces trois derniers mots

Sapin.—Qu'est-ce que le sapin ?—Dire le nom de différents bois : bois *communs* et bois employés pour *les objets de luxe.*

— Qu'est-ce que les biscuits ?—Dire différentes espèces de biscuits.

Feuille.—Expliquer : **feuille** *d'arbre;* **feuille** *de papier;* **feuille** *de métal.*

VIII.

Tout.—Expliquer la règle de *tout* joint à un adverbe.

— Quel est le sens du mot : **en queue** ; marcher **à la queue** ?

— Quel est le sens de : **mériter le fouet** ; **recevoir le fouet** ?

— Qu'est-ce qu'un fossoyeur ?

— Quel fruit produit l'olivier ?—Dans quel pays croît l'olivier ?—Quelle est la forme, la couleur de l'olive ?—Que fait-on de l'olive ?—Expliquer cette phrase : *Jésus-Christ dans le Jardin des Oliviers.*—Qu'était-ce que ce jardin ?

— Qu'est-ce que les pains à cacheter ?

Portant.—Expliquer le sens de ces mots : *Ce soldat* **porte** *le drapeau.—Il* **porte** *glorieusement le nom de ses ancêtres.—La pierre de son tombeau ne* **porte** *que son nom.—On* **porte** *beaucoup de manteaux; on ne* **porte** *plus de châles.*

Expliquer le mot **paradis** au sens *propre* et au sens *figuré.*

Expliquer le mot *ressusciter.*—Qu'est-ce que la *résurrection de Lazare ?*

MON PREMIER FUSIL.

I.

Un jouet, si futile qu'il paraisse est toujours un peu l'expression d'un sentiment, et combien de sentiments sont plus fragiles encore que les jouets qui ont amusé notre enfance.

Avec sa poupée, la petite fille fait son apprentissage de la maternité ; le premier fusil ouvre des horizons plus sérieux encore: il marque le passage de l'enfance à la virilité. Il dit à l'enfant d'hier: Tu es un homme aujourd'hui.

Dans ma jeunesse, on ne traitait pas les enfants avec les façons luxueuses qui caractérisent l'époque actuelle. On était assez généreux quand il s'agissait[1] de nous donner le fouet, mais s'il avait fallu nous distribuer les chefs-d'œuvre des armuriers en renom[2] comme on le fait aux jeunes gens d'aujourd'hui, nos dignes parents se fussent fait tirer l'oreille jusqu'au sang.

Mon premier fusil à moi fut une formidable escopette qui avait appartenu au roi d'Espagne Charles IV, et qui, du musée de Madrid, où elle se reposait de ses travaux, était arrivée chez mon père en droite ligne. Relique vénérable autant par son origine que par le magnifique travail de damasquinure, qui, de la culasse au point de mire couvrait son canon de fer, forgé avec de vieux fers de mule, et qui était en même temps un outil fort original, capricieux, fécond en imprévu.[3]

Au repos, il dépassait d'un bon pied ma petite taille; son chien était de la grosseur d'un joli marteau de forge; il fallait des efforts surhumains pour le mettre en mouvement; cette arme était à pierre,[4] il est superflu de le dire.

J'étais, il est vrai, dédommagé de ce petit travail par les craquements de la batterie[5] placée en dehors, et qui imitaient assez bien le bruit d'une horloge qui se détraque.

Quand elle partait, mon espingole, c'était là qu'elle était belle à voir[6]! un vrai feu d'artifice! la pierre frappait le fer avec un petit bruit strident; à ce coup sec succédait un *psiii* du meilleur augure, après quoi, avec de la patience, ou finissait par entendre un *boum* retentissant.

II.

Eh bien! tel que je vous le dépeins, ce fusil, je doute qu'il en soit un autre qui puisse se vanter d'avoir été aimé comme celui-là. Je l'avais bien longtemps désiré, et sa possession n'avait point altéré l'ardent amour qu'il m'inspirait. Je lui appartenais bien plus qu'il ne m'appartenait, j'étais à lui corps et âme, cœur et esprit. Si elle eût été une femme, cette radieuse escopette, nous aurions surpassé Philémon et Baucis, et nous eussions servi à l'édification des générations futures.[1] Je la plaçais dans un coin de la salle à manger pendant le dîner, mais sans cesser de la regarder; la nuit j'en rêvais. Il me semblait qu'un si bel objet devait venir du ciel, et je me levais pour m'assurer qu'elle n'avait pas d'ailes pour s'envoler et disparaître.

Cette affection était d'autant plus méritante qu'elle était parfaitement désintéressée. L'objet de mon culte me payait de la plus noire ingratitude. J'avais brûlé une bonne livre de poudre dans son tonnerre, sans obtenir de lui autre chose que des résultats absolument négatifs; et telle était mon abnégation, que je ne lui en gardais pas rancune[2] et que je restais plein de confiance et d'espoir.

Un jour, en me promenant mélancoliquement mais fièrement dans le petit parc paternel, mon grand fusil

reposant sur mon épaule, j'aperçus une troupe de poules dans les massifs et leur vue m'inspira une foule de réflexions diaboliques. L'idée me vint d'expérimenter la portée à balle de mon arme, et cette idée prit tout de suite des proportions d'une irrésistible tentation.

Je n'avais pas la moindre balle; mais j'avais aperçu sur un chêne, des glands qui me semblaient pouvoir la remplacer avec d'autant plus d'avantage, que je m'imaginais que ce projectile serait parfaitement inoffensif pour mon gibier.

Je bourre donc conscieusement mon escopette; quand elle fut en ordre, je surmontai un reste d'appréhension, j'ajustai longuement l'infortunée qui picorait insoucieuse des fantaisies olympiennes que j'avais en ce moment, je lâchai la détente et voilà la poule se débattant sur le gazon.

III.

Je crois que si Jupiter dont j'usurpais les fonctions avait répondu coup pour coup, je n'aurais pas été plus foudroyé que je ne le fus à la vue de cette pauvre bête qui se crispait dans les convulsions de l'agonie.

Mon grand-père ne plaisantait pas; il s'occupait d'agriculture; cette poule était une poule russe, il l'avait reçue depuis quelques jours d'un grand marchand de Paris; mon expérimentation avait tout le caractère d'un assassinat! Pâle, éperdu, je ramassai précipitamment mon gibier, je m'enfuis, toujours courant à travers les massifs, jusqu'à l'extrémité du parc, où se trouvait un champ de sable; là, dans ce sol friable et mouvant, m'aidant de mes mains et de la crosse de mon fusil, j'eus bientôt creusé un trou, j'y déposai ma victime; je la couvris rapidement, bien convaincu que cette légère couche de sable garderait fidèlement et mon secret et la pièce de conviction du crime que je lui confiais. Puis, à moitié rassuré par ces précautions je rentrai au salon, sans mon arme.

Depuis deux mois c'était la première fois que je m'en séparais; je m'appliquai à trouver des grimaces pour dissimuler les remords que chacun, il me semblait, pouvait lire sur mon visage.

Le soir, après dîner, selon son habitude, mon grand-père me proposa une promenade. Elle avait ordinairement un but utile; nous visitions les écuries, les étables, les gens qui rentraient du travail des champs; c'était le prétexte au dernier coup d'œil du maître,[1] aux ordres du lendemain.

Mais mon grand-père me dit:

— Prends ton fusil, nous allons dans le parc; je vais voir la sablonnière où un ouvrier travaillera demain. Tu rencontreras peut-être un lapin sur ta route.

IV.

À ces mots, je sentis un frisson, qui de la pointe des cheveux descendit jusqu'à mes talons; en passant la main sur mon espingole, mes doigts avaient de ces mouvements convulsifs qui caractérisent la profession de pianiste. Je suivis cependant; Morphée, le chien de mon père, galopait autour de nous.

Quand nous eûmes fait cent pas dans la grande allée, nous tournâmes à gauche, et bientôt, entre les arbres, j'aperçus les bancs jaunâtres, confidents muets de mon crime. Passe donc en avant, petit, me disait mon grand père; si Morphée découvrait un lapin, je serais bien aise de juger de ton adresse, et malgré mes quatre-vingts ans, très contrarié si tu me prenais pour lui.

Je ne répondis pas. Une sueur froide baignait mon front; je respirais avec peine; j'entendais distinctement les palpitations de mon cœur; dix fois j'avais été tenté de m'enfuir, et je n'en avais pas trouvé le courage.

Nous étions à la sablonnière.

— Regarde, reprit mon grand-père, est-ce que je vois

bien? Voilà Morphée en arrêt;[1] en avant, mon garçon, en avant!

Et il me poussa devant lui, plus mort que vif; je reconnus trop bien ce qu'arrêtait ce scélérat Morphée. Son infernal odorat l'avait conduit tout droit sur la sépulture de ma victime, et il faisait à son cadavre les honneurs de sa plus gracieuse attitude.

L'émotion était trop forte, j'éclatai: je laissai tomber mon escopette et je demeurai la tête basse, les mains jointes devant mon grand-père.

Mais Morphée avait interprêté à sa façon le cri de grâce qui m'avait échappé. Il avait donné deux ou trois coups de patte à la terre et un grand bruit d'ailes s'était fait entendre. Ma poule, que le gland avait seulement étourdie, que la chaleur du sable avait ranimée, ressuscitait et s'enfuyait avec de grands cris.

Je n'avais été meurtrier que par l'intention! Cependant, comme mon grand-père n'était pas homme à croire que c'est la mode parmi les poules, comme pour les femmes du Malabar, de s'enterrer vives après la perte d'un époux adoré, il fallut expliquer l'ensevelissement de celle-là par des aveux satisfaisants.

Mes remords furent jugés une suffisante expiation, je fus pardonné; et voilà le seul fait remarquable que j'aie dû à mon premier fusil.—G. DE CHERVILLE.

EXERCICES DE CONVERSATION.

MON PREMIER FUSIL.

I.

Jouet.—Qu'est-ce qu'un jouet?

—Qu'est-ce que faire un apprentissage?—Expliquer: *Ce jeune garçon commence demain son* **apprentissage.**—*Nous faisons tous les jours l'***apprentissage** *de la vie.*

Fusil.—Dire les différentes parties d'un fusil.—Le fusil des soldats est-il le même que celui des chasseurs?—Qu'est-ce qu'une baïonnette?

Le nom de baïonnette vient de celui de Bayonne, ville du sud de la France, près des Pyrénées, où cette arme fut fabriquée pour la première fois.

Horizon.—Qu'est-ce que l'*horizon?*—Expliquer le sens de cette phrase: *La jeunesse voit toujours des* **horizons** *dorés.*

Façons.—*La* **façon** *dont on vous reçoit vous montre que l'on aime à vous voir.—De quelle* **façon** *ferez-vous ce voyage?—Acceptez sans* **façon** *ce que je vous offre.—Avez-vous payé cher la* **façon** *de cette robe?*

— Qu'est-ce qu'un *chef-d'œuvre?*—Dire la règle des noms composés correspondant à ce mot.—Dire une chose considérée comme un chef d'œuvre en sculpture.—*La Vénus de Milo.*—En peinture?—*La Vierge à la chaise de Raphaël.—Le jugement dernier de Michel-Ange,* etc.

Tirer les oreilles.—*Ce garçon est si impertinent qu'un jour ou l'autre il se fera* **tirer les oreilles.**

Se faire tirer l'oreille = Résister beaucoup avant d'accorder une chose; Ne céder que peu à-peu et comme par force.—*Soyez sûr qu'il se fera beaucoup* **tirer l'oreille** *avant de céder.*

Escopette.—Fusil ou arquebuse du XVIe siècle qui fonctionnait au moyen d'un mécanisme ayant la forme d'une roue et ressemblant à celui d'une montre.

Espagne.—Où est située l'Espagne?—Comment nomme-t-on les habitants de l'Espagne?—Quelle est la forme géographique de l'Espagne?—Qu'est-ce qu'une péninsule?—Quelle est la capitale de l'Espagne?—Quels sont les souverains d'Espagne qui ont donné à Christophe Colomb les vaisseaux avec lesquels il est venu en Amérique?

— Qu'est-ce qu'un musée?

En droite ligne = *directement.*

— Qu'est-ce qu'une relique?

Damasquinure.—Incrustation de filets d'or ou d'argent dans le fer ou l'acier.

Les Orientaux ont de tout temps employé la damasquinure pour leurs armes de luxe.—Ce nom vient de celui de Damas, en Syrie, qui au moyen-âge était le centre de la fabrication des objets damasquinés.

Fer.—Expliquer ces phrases: *Cette mine donne beaucoup de* **fer.**—*Un* **fer** *de lance.—Un* **fer** *à cheval.—Un* **fer** *à repasser.—Ce prisonnier a été mis aux* **fers.**—*Cette mule a perdu deux de ses* **fers.**

Espingole.—Nom d'une arme du XVIe siècle qui ressemblait à un fusil.

Augure.—Expliquer la phrase: *Du meilleur* **augure.**—Quel est le sens général du mot **augure?**—Qu'étaient les **Augures** chez les Romains?

II.

Quel est le sens de : *Appartenir corps et âme ?*

Philémon *et* **Baucis.**—Baucis était la femme de Philémon.—D'après la fable, ils habitaient la Phrygie en Asie-Mineure. Jupiter et Mercure pour les récompenser de la bonne hospitalité qu'ils en avaient reçue quoiqu'ils n'eussent pas fait connaître leur divinité, les préservèrent d'un déluge qui inonda la contrée, et changèrent leur cabane en un temple dont ils les firent ministres. Philémon et Baucis vécurent jusqu'à un âge avancé et moururent en même temps.—Ils furent changés en arbres, Philémon en chêne et Baucis en tilleul.

Ils représentent l'affection inaltérable ; la fidélité parfaite.—C'est dans ce sens que leur nom sert de terme de comparaison.

Expliquer le sens des mots : *diabolique, angélique,*

Chêne *et* **chaîne.**—Explication.—Quel est le rapport entre ces mots : *chêne, forêts, gui, druides, Gaulois ?*

— Qu'est-ce que le gibier ?

Fantaisies olympiennes.—Qu'était-ce que l'Olympe ?—Quel était le plus puissant des dieux de l'Olympe ?—Comment Jupiter était-il représenté ?—Quel est le sens de *fantaisies olympiennes ?*

III.

Friable *et* **mouvant.**—Expliquer ces deux mots.

— Quel est la différence entre une *écurie* et une *étable ?*

— Qu'est-ce qu'une sablonnière ?

IV.

Morphée.—Quel était le dieu qui portait ce nom ?—Comment ce dieu était-il représenté ?

Bancs.—Expliquer ces mots : *Un* **banc** *de pierre.—Un* **banc** *de bois.—Un* **banc** *de sable.—Un* **banc** *de corail.—Publier des* **bans** *de mariage.*

Quatre-vingts.—Pourquoi une *s* à *vingt ?*—Dire la règle.

Odorat.—Qu'est-ce que l'odorat ?—Dire les cinq sens : *La vue; l'ouïe; l'odorat; le goût; le toucher.*

Les *yeux* sont l'organe de *la vue;* les *oreilles* sont l'organe de *l'ouïe;* le *nez* est l'organe de *l'odorat;* le *palais* est l'organe du *goût;* la *main* est l'organe du *toucher.*

— Où est situé le Malabar ?

MARIANNE ET MIRZA.

I.

Marianne était une autruche; Mirza une gazelle.

Je me rappelle encore les cris d'admiration que je poussai à l'apparition de ces deux bêtes que je n'avais jamais vues que dans les images.

Une autruche et une gazelle dans une maison, cela ne se voit guère; aussi quand cela arrive il est impossible de l'oublier.

C'étaient deux africaines, et je dois dire[1] que malgré cela elles ne parurent pas trop surprises de se trouver dan un jardin après avoir vécu dans un désert.

Pour expliquer leur présence dans notre maison, il faut savoir que j'avais un grand frère aimant passionnément les voyages et les aventures, et qu'on avait envoyé à Tunis pour y faire je ne sais quel commerce.

Après avoir vendu ses marchandises, il revint sur un brick avec une cargaison formidable d'animaux de toute espèce qu'il avait eu grand soin de ne pas annoncer dans ses lettres.

Toute la population bruyante qui passe sa vie sur les quais, accourut pour voir le débarquement de cette cargaison vivante. J'étais dans l'enthousiasme. Il me semblait, dans mon imagination d'enfant, que les choses s'étaient passées ainsi le jour où l'arche de Noé s'arrêta sur le mont Ararat.

On y remarquait un cheval arabe, gris de fer; une demi-douzaine d'oiseaux à ailes roses, que les savants appellent d'un grand nom difficile à dire; un dromadaire blanc, animal fort rare et très-curieux, disait mon frère;

deux porcs-épics, tout hérissés de dards noirs et blancs; une hyène dans sa cage, autour de laquelle je tournais avec effroi, me souvenant des histoires qu'on m'avait racontées sur les habitudes de ces bêtes féroces; une panthère, qui remuait la queue comme un gros chat; une troupe de singes qui s'agitaient, couraient partout en poussant des cris affreux et qu'on eut grand'peine à rassembler; deux ou trois gazelles; et enfin une autruche, qui dominait la bande entière de toute la hauteur de ses pattes et de son cou.

II.

Malgré les réclamations de mon grand frère, toute cette cargaison à plumes et à poil fut envoyée dans une ménagerie qui à cette époque remplissait la ville de ses hurlements. Seules, l'autruche et une gazelle furent séparées de la bande,—je ne sais pourquoi,—et conduites à la maison, au milieu d'un grand concours de curieux. On se mettait aux fenêtres pour les voir passer.

Je marchais en tête du cortège et je me prenais pour un personnage.[1]

Marianne et Mirza—je n'ai jamais su qui les avait ainsi baptisées—introduites dans le jardin, la maison se remplit d'enfants. Tous les écoliers du voisinage venaient leur rendre visite.

Quel tapage on faisait là du matin au soir!

L'autruche et la gazelle succédaient à une population de grenouilles que nous avions transportées, entre frères, amis et cousins, et jetées pêle-mêle[2] dans une petite fontaine, dont l'eau coulait dans un vieux bassin de pierres couvert de mousse, à l'extrémité du jardin.

Les gens du voisinage n'avaient pas dormi vingt nuits durant, par les ébats nocturnes et les concerts de ces pauvres animaux qui pleuraient leurs rives natales et qui se répandaient un peu partout, allant des plates-bandes et du gazon, aux chambres et aux cabinets de

toilette, sautant par dessus les murs et pénétrant jusque dans les alcoves.

Que de sommeils interrompus soudain par leurs coassements! Que de personnes en visite dont les conversations étaient tout-à-coup égayées par les bonds d'une grenouille qui s'asseyait sur les genoux d'une dame!

Marianne mise en possession du jardin en compagnie de Mirza, j'étais vite devenu leur camarade. Jamais je n'ai vu d'amies intimes se quereller avec plus de persévérance. Elles ne pouvaient pas se quitter, mais c'était à la condition de se poursuivre à coups de bec et et à coup de cornes. Aussitôt que l'une finissait l'autre recommençait.

III.

Nos heures de récréation, on le comprend, se passaient dans le jardin. Le tapage y était en permanence, de midi à deux heures et de cinq heures à sept.

Quant à moi je trouvais moyen de m'y introduire en dehors des heures officielles.

Toute ouverture était bonne pour cela, une porte entr'ouverte, une fenêtre, une lucarne, un soupirail. La petitesse de ma taille me permettait ces constantes infractions à la discipline. Toute existence m'eût paru décolorée sans autruche et sans gazelle.

A midi sonnant, et la bouche encore pleine, nous nous précipitions dans le jardin.

Marianne s'y promenait cherchant des grenouilles, dont elle avait fait un horrible massacre pendant les premiers jours. Elles devenaient rares, et les dernières, bêtes prudentes, se réfugiaient sur les murs ou sur les hautes branches d'un poirier, hors de la portée de son bec.

Que d'efforts grotesques pour atteindre à celles qu'elle apercevait et quelles contorsions pour allonger son long cou !

À peine arrivé dans le jardin, mon grand frère m'empoignait par les bras et en un tour de main[1] me mettait à cheval sur le dos de l'autruche.

Marianne qui avait grandi avec cette pensée qu'elle n'était pas sortie d'un œuf pour être cheval, ouvrait ses grandes ailes et prenait le trot.[2] Mirza se jetait derrière elle tâchant de la piquer de ses cornes qui faisaient office d'éperons,[3] et une course terrible commençait, animée par les cris de mes camarades et les claquements d'une demi-douzaine de fouets.

Cette course entre quatre murs m'amusait et m'effrayait beaucoup. Criant et riant tout à la fois, j'empoignais le cou de Marianne de mes bras et je me tenais le mieux que je pouvais sur sa croupe en mouvement.

Quand les cornes de Mirza la piquaient trop fort, l'autruche ruait et chaque ruade me faisait sauter en l'air.

La course se terminait généralement par une culbute qui me faisait dégringoler sur l'herbe, jambe deci, tête delà, et Marianne repliant ses ailes me regardait du coin de ses petits yeux d'un air railleur.

IV.

On ne tarda pas à s'apercevoir que Marianne avait le goût des explorations. Tout était pour elle prétexte pour sortir du jardin son domicile légal. Elle entraînait Mirza dans son vagabondage.

Il faut dire que nous oubliions volontairement de fermer les portes.

La chose faite, Marianne, se mettait en marche,[1] suivie de Mirza.

L'une marchait, l'autre bondissait. Nous, cachés dans les coins, nous regardions.

Bientôt des cris nous avertissaient que les deux bêtes échappées avaient été découvertes par une servante et une chasse fantastique commençait.

Pendant la chasse on cassait toujours quelque verre ou quelque bouteille.

Un jour, Marianne en excursion rencontre une porte devant elle. Elle applique contre le bois un coup de bec.

"Entrez !" répond une voix.

Marianne pousse de tout son corps sur la porte qui s'ouvre subitement et elle entre, au milieu d'un cercle de dames en visite à la maison. Les dames se lèvent bruyamment, agitant les châles et les manchons, et fuient de toutes parts avec mille cris.

Ce fut une panique.

Marianne qui ne s'attendait pas à cette réception, bat des ailes et se met à galoper, croyant sans doute que c'était un jeu.

Mirza, qui faisait des bonds derrière elle, tombait d'une jupe dans une robe. La panique devint une fuite générale.

Nous riions comme des fous.

A leur rentrée dans le jardin j'embrassai Marianne et Mirza.

V.

Enhardie par ce succès, un soir, Marianne ayant trouvé la porte de la rue entr'ouverte en profita pour prendre l'air. Elle n'avait pas fait quinze pas dans la rue qu'un gamin la signala à quelques enfants qui jouaient aux billes.

Une course s'organisa. En cinq minutes tout le quartier fut en mouvement. Jamais les chasseurs de la ville n'avaient vu pareil gibier dans les rues. J'arrivais après la bande qui courait derrière Marianne, criant tout effaré: "Ne lui faites pas de mal !"

Elle se laissa prendre dans une cour dont l'entrée fut bientôt obstruée par la foule. En me glissant à travers les jambes comme une anguille, je parvins jusqu'à

Marianne, qui tremblait de tous ses membres et mourait de peur.

À force de prières j'obtins des agents de police qu'on la ramenât saine et sauve à la maison.

Si Marianne était infatigable dans ses promenades, elle n'était pas moins infatigable dans son appétit. Il était constant, égal, prodigieux. Aussitôt qu'on venait la voir elle ouvrait le bec; et quoiqu'on lui jetât elle l'avalait. Il me semblait que c'était un estomac monté sur deux jambes.

Vainement je remplissais mes poches de morceaux de pain, et ma casquette ou mon chapeau de trognons de choux et de feuilles de salade. Jamais son attitude ne me disait: C'est assez !

Elle eut mangé la casquette si je l'avais laissé faire.

Mirza qui du bout des lèvres broutait à son côté des herbes choisies et croquait gentiment des graines appétissantes, la contemplait d'un air dédaigneux et paraissait étonnée que tant de gourmandise pût s'allier à si peu de délicatesse.

VI.

Il y eut en ce temps-là un grand émoi dans la maison.

La fontaine et le bassin qui faisaient l'ornement du jardin n'avaient pas pour fonction unique de servir de logement aux grenouilles dépaysées.

On y puisait l'eau destinée à l'approvisionnement de grands baquets, où les servantes lavaient le linge, qu'on mettait à sécher sur des cordes suspendues d'un arbre à l'autre.

Bientôt on remarqua une disparition extraordinaire parmi les pièces de linge exposées au soleil et au vent. Tout semblait s'évaporer, les mouchoirs et les bonnets, les fichus et les chaussettes: qu'on étalât les pièces humides sur les cordes on qu'on les laissât tout imbibées d'eau de savon dans ces vases de terre jaune ou rouge

dont se servent les blanchisseuses, on n'en retrouvait plus une seule. C'était une épidémie, la peste ou le vol.

La consternation se répandit dans la cuisine et l'office. Ce n'étaient que plaintes et lamentations. L'une pleurait sa coiffe et l'autre sa paire de bas. Qui pouvait faire cela? Un voleur de la pire espèce on un esprit malin. Mais quel voleur inconnu avait choisi notre jardin pour le théâtre de ses exploits ?

Un jour, une paire de gants oubliée sur l'appui d'une fenêtre en disparut cinq minutes après.

Le lendemain, une cravate accrochée à une branche fut escamotée en un clin d'œil.

On cherchait, on regardait partout, Marianne suivait nos mouvements de cet air prétentieux qu'ont les autruches, et on ne trouvait rien.

De temps à autre, elle seule trouvait encore une grenouille.

VII.

Un matin, un grand cri partit des jardins. On venait de découvrir le voleur mystérieux.[1]

C'était Marianne.

Tout le monde accourut.

" Regardez !" cria une femme de chambre.

Et d'un doigt accusateur elle faisait voir l'autruche qui se promenait le long de son allée favorite, gravement toujours, mais donnant de légers signes d'impatience.

Un bout de ruban de fil sortait de son bec et pendait jusqu'à son poitrail. Une grosseur ronde[2] en forme de boule, faisait saillie au milieu de son cou, et, tout en marchant avec un air d'insouciance, elle se livrait à des efforts inutiles, mais consciencieux, pour aider cette boule à passer du gosier dans l'estomac.

Je ne fis qu'un bond et saisis le bout flottant du ruban révélateur.

Une secousse l'amena tout entier dans ma main.

Marianne tirait de son côté, moi je tirais du mien; bientôt un bout de bonnet blanc parut. Marianne commença à courir; je m'accrochai d'un bras au tronc d'un prunier, le cou de l'autruche s'allongea subitement, et un bonnet garni de dentelles tomba sur le sol.

Mais dans quel état, bon Dieu!

"On ne fera donc jamais rôtir cette vilaine bête!" cria la maîtresse du pauvre bonnet à moitie digéré.

Une autruche, même de Tunis, qui vivait de bonnets et de manchettes coûtait trop cher à nourrir. Mon père prononça le divorce.

Marianne fut vendue à des montreurs de bêtes curieuses qui l'amenèrent de ville en ville. J'avais le cœur bien gros en lui disant adieu. Elle m'avait tant de fois jeté par terre. Ces choses là attachent.

Mirza ne la suivit pas dans son exil. Un ami de la maison obtint sa grâce. On l'emmena à la campagne, où elle fut placée dans un bel enclos pris sur un bois.

Un jour, poussée par l'amour des voyages, elle franchit la clôture et disparut dans les bois.

On ne la revit jamais.—A. ACHARD.

EXERCICES DE CONVERSATION.

MARIANNE ET MIRZA.

I.

Autruche.—Qu'est-ce qu'une autruche?—Description.—Dans quels pays trouve-t-on l'autruche?—Que fait-on des plumes de l'autruche?

On dit autruche *mâle*, autruche *femelle*.

Gazelle.—Qu'est-ce qu'une gazelle?—Description.—Gazelle ou *antilope* a le même nom pour les deux genres.—Quel est le sens de cette expression: *Elle a des yeux de* **gazelle?**

Africaines.—Qu'est-ce que les Africains?—Dire les mers qui entourent l'Afrique; les principales parties de l'Afrique; les principaux peuples.—Où sont situées par rapport à l'Afrique: l'Europe et l'Asie?—Par les descendants de quel fils de Noé l'Afrique a-t-elle était peuplée?—Qu'est-ce qu'un désert?—

Quel est le plus grand désert d'Afrique ?—Où est situé Tunis ? —Quel est le roi de France qui est mort sous les murs de Tunis ? —Qu'est-ce que les croisades ?—Dans quel siècle a vécu St. Louis ?—Y a-t-il eu d'autres croisades après la mort de St. Louis ?—Combien compte-t-on de croisades ? A quelle croisade Richard Cœur-de-Lion a-t-il participé ?

— Qu'est-ce qu'un quai ? un dock ?

— Qu'est-ce que l'arche ? Noé ? le mont Ararat ?—Où est situé le mont Ararat ?

Dromadaire.—Quel est le signe particulier qui distingue le chameau du dromadaire ? Dans quel pays ces animaux sont-ils le plus utiles ? Pourquoi dit-on : *sobre comme un chameau ?* Qu'est-ce qu'un porc épic ? une hyène ? une panthère ?—Comment est la peau d'une panthère ?

II.

Expliquer-l'expression : **à plumes et à poil.**

Ménagerie.—Qu'est-ce qu'une ménagerie ?—Quelle est la plus grande ménagerie d'Amérique ?

Grenouilles.—Qu'est-ce qu'une **grenouille ?**—Qu'est-ce que la grenouille-taureau ? la trouve-t-on aux États-Unis ?—Qu'est-ce qu'un animal *aquatique ?*—Quel fait rappellent ces mots : *Histoire sainte; grenouilles; Egypte; Moïse; Peuple d'Israël.*

Mousse.—*On trouve dans ces bois une quantité de* **mousse.**—*J'ai dans mon verre plus de* **mousse** *que de champagne.—Cette bière* **mousse** *beaucoup.—Ce jeune garçon est* **mousse** *à bord du steamer.*—Explication.—Phrases.

— Quel est le sens de cette phrase : **pleuraient leur rives natales ?**

III.

Expliquer : **était en permanence.**

Expliquer : lucarne, soupirail. -Règle des noms en *ail.*

Expliquer le sens de : **existence décolorée.**—Qu'est-ce qu'une chose **décolorée ?**—Dire le sens *propre* et le sens *figuré* du mot. —Former deux phrases avec ces mots.

— Quel est par opposition le sens *propre* et le sens *figuré* de **colorer ?**

Remarquer la différence entre **colorer** et **colorier.**

Colorer signifie donner *de la couleur; une couleur.*

Colorier signifie *peindre de plusieurs couleurs.*—Ex. : *Par une procédé chimique j'ai* **coloré** *cette eau en rouge; l'autre en bleu. —Elle a le teint très* **coloré.**—*Ce marchand a une collection de gravures* **coloriées.**

Atteindre à.—Atteindre à quelque chose suppose des diffi-

cultés à vaincre; des efforts à faire.—**Ex.** : **Atteindre** *à la perfection.*—**Atteindre** *au but.*

Atteindre quelquechose ne suppose pas de difficulté.—**Atteindre** *l'âge de raison.*

Sortie d'un œuf.—Qu'est-ce que les animaux *ovipares* et les animaux *vivipares ?*—Dire le nom de quelques animaux de ces deux classifications.

IV.

Expliquer : **domicile légal.**—Qu'est-ce qu'une chose *légale ?*

Oubliions.—Les verbes terminés par *iant* au participe présent prennent *deux i* à la 1e et à la 2e personne du pluriel de *l'imparfait* de *l'indicatif* et du *présent* du *subjonctif.* Un de ces *i* est dans le *radical;* l'autre dans la *terminaison.*

Expliquer : **cercle de dames.**—Qu'est-ce qu'un **cercle ?**—Définition.—Qu'est-ce que le centre ? la circonférence ? le diamètre ? un rayon ?—Former une phrase avec le mot **cercle** au sens *propre* et au sens *figuré.*

Qu'est-ce qu'une panique ?

Riions.—Règle.

V.

Qu'est-ce qu'une porte entr'ouverte ?

Billes.—Qu'est-ce que des billes ?—Avec quoi fait-on les billes ?

Trognons de choux.—Dire les différentes parties d'un chou.

VI.

Dépaysées.—Expliquer le sens de ces phrases : *Il s'est volontairement* **dépaysé.**—*Je ne comprends rien aux habitudes de cette maison; je suis complétement* **dépaysé.**

— Qu'est-ce qu'une épidémie ?

Paire.—Expliquer : *Une* **paire** *de bas.—Un bon* **père** *—La chambre des* **pairs.**—*Les nombres* **pairs.**—Faire une phrase. pour chaque mot.

Bas.—Quelles sont les différentes espèces de bas ? Quelle est la différence entre les bas et les chaussettes ?

Gants.—*J'ai perdu un* **gant.**—*J'ai fait un voyage à* **Gand.** —Explication.—Dire les différentes espèces de gants.

Escamotée.—Qu'est-ce qu'escamoter ? un escamoteur ?

VII.

Expliquer : **doigt accusateur.**

Poitrail.—Pluriel *poitrails.*

Expliquer : **ruban révélateur.**

Prunier.—Quel est le fruit du prunier ?—Mange-t-on la prune crue, séchée, ou cuite ?—On appelle *pruneaux,* les prunes

séchées ; les plus renommés sont ceux d'Agen et de Tours, en France.

Il y a une grande variété de pruniers.—Le prunier le plus connu est *le prunier de Damas*, ce qui fait penser que la prune a été importée d'Orient. La prune verte, connue sous le nom de *reine Claude*, a reçu ce nom en souvenir de la reine Claude, appelée par le peuple de France : *la bonne reine*. Elle était fille de Louis XII et femme de François Ier.

Dentelles.—Qu'est-ce que la dentelle ?

— C'est un tissu, à jour et à réseaux très fins fait avec du fil de lin, de la soie, des fils d'or ou d'argent.—Ce nom s'applique plus spécialement aux tissus faits de fil de lin.

Les dentelles se divisent en trois grandes catégories : **les Dentelles** proprement dites, appelées simplement *dentelles;* **les Blondes** ; **les Tulles.**—Les dentelles sont faites avec du fil de lin ; les blondes avec *de la soie;* les tulles avec *du coton.*

Les dentelles les plus renommées sont celles *de France* et *de Belgique.* Elles se distinguent chacune par un genre particulier de fabrication. On les désigne par le nom de la ville dans laquelle on les fabrique. Les principales sont les dentelles de *Bruxelles*, de *Malines*, de *Valenciennes* et d'*Alençon.* La vraie dentelle ou *point de Bruxelles* est souvent appelée : *point d'Angleterre.*

La dentelle ou *point d'Alençon* est également appelée : *point de Venise; point de France.*—On lui a aussi donné le nom de : *reine des dentelles*, à cause de la perfection avec laquelle elle est fabriquée.

Manchettes.—Dire les différents genres de manchettes ?

Divorce.—Qu'est-ce que le divorce ?—Dire le sens *propre* et le sens *figuré.*—Former une phrase.

Cœur.—Expliquer le sens de ces mots : *Avoir le* **cœur** *plein; le* **cœur** *gros; le* **cœur** *brisé ;* un grand *cœur.*

Adieu.—On dit *adieu, au revoir*, au départ seulement, en quittant les personnes.—On dit *au revoir* et non *à revoir.*

Par terre.—Dans quel cas dit-on **par terre** *et* **à terre ?**

Exil.—Qu'est-ce que l'exil ?

Bel.—Pourquoi *bel* et non pas *beau ?*

MON ÎLE DÉSERTE.

I.

Je suis né le 13 mai 18.., dans une ville du Languedoc, où l'on trouve, comme dans toutes les villes du midi de la France, beaucoup de soleil, beaucoup de poussière, un couvent de Carmélites, et deux ou trois monuments romains.

Mon père, qui faisait à cette époque le commerce des foulards, avait aux portes de la ville une grande fabrique, á côté de laquelle il s'était fait construire une habitation charmante tout ombragée de platanes et séparée des ateliers par un vaste jardin. C'est là que je suis venu au monde et que j'ai passé les premières, les meilleures années de ma vie. Aussi ma mémoire reconnaissante a-t-elle gardé du jardin, de la fabrique et des platanes un impérissable souvenir, et lorsqu'à la ruine de mes parents, il a fallu me séparer de ces choses, je les ai positivement regrettées comme des amis.

Ma naissance ne porta pas bonheur[1] à la maison Eyssette. La vieille Annou notre cuisinière m'a souvent raconté plus tard comment mon père, en voyage à ce moment, reçut la nouvelle de mon apparition dans le monde et celle de la disparition d'un de ses correspondants qui emportait avec lui une partie de notre fortune. Aussi, mon père, heureux et désolé en même temps, ne savait pas s'il fallait pleurer pour la perte de son argent ou rire pour l'heureuse arrivée du petit Daniel. Il fallait pleurer, monsieur Eyssette; il fallait pleurer doublement.

C'est une vérité: je fus la mauvaise étoile de mes parents. Sitôt après ma naissance d'incroyables malheurs les assaillirent par vingt endroits. Nous eûmes pre-

mièrement la disparition de notre correspondant; puis, deux fois le feu dans la même année; puis, la grève des ouvrières qui préparaient la soie; puis une discussion de famille qui amena une rupture avec un de mes oncles; puis un procès très coûteux avec nos marchands de couleurs; puis enfin la Révolution de 1848, qui nous donna le coup de grâce.[2]

Dès ce moment la fabrique ne marcha plus qu'à demi;[3] peu à peu les ateliers devinrent déserts. Chaque mois, chaque semaine, un métier dont on n'usait plus; une machine mise de côté.[4] C'était pitié de voir la vie quitter la maison comme un corps malade, lentement, tous les jours un peu. Une fois on n'entra plus dans les salles du second étage. Une autre fois la cour du fond fut fermée. Cela dura ainsi pendant deux ans. Enfin un jour les ouvriers ne vinrent plus, la cloche des ateliers ne sonna pas, les roues des machines cessèrent de tourner, l'eau des grands bassins dans lesquels on lavait les tissus demeura immobile, et bientôt, dans toute la fabrique, il ne resta plus que mon père, ma mère, la vieille Annou, mon frère et moi; puis là bas, dans le fond, pour garder les ateliers, le concierge Colombe et son fils Rouget.

C'était fini, nous étions ruinés.

II.

J'avais alors sept ou huit ans. Comme j'étais très frêle et maladif, mes parents n'avaient pas voulu m'envoyer à l'école. Ma mère m'avait seulement appris à lire et à écrire, plus quelques mots d'espagnol et deux ou trois airs de guitare, ce qui m'avait fait dans la famille une réputation de petit prodige. Grâce à ce système d'éducation, je ne sortais pas de chez nous, et je pus assister dans tous ses détails à l'agonie de la maison de commerce. Ce spectacle me laissa indifférent; j'étais

trop jeune pour comprendre; je trouvai à notre ruine ce côté très agréable, que je pouvais jouer et courir en liberté dans toute la fabrique, ce qui, du temps des ouvriers, ne m'était permis que le dimanche. Je disais gravement au petit Rouget: "Maintenant la fabrique est à moi; on me l'a donnée pour jouer."

Et le petit Rouget me croyait. Il croyait tout ce que je lui disais, cet imbécile.

Pour ma part, donc, j'étais très heureux. On ne s'occupait plus de moi. J'en profitais pour jouer tout le jour avec Rouget parmi les ateliers déserts, où nos pas sonnaient comme dans une église, et les grandes cours abandonnées que l'herbe envahissait déjà. Ce jeune Rouget, fils du concierge Colombe, était un gros garçon d'une douzaine d'années, fort comme un bœuf, dévoué comme un chien, bête comme une oie, et remarquable surtout par une énorme chevelure rouge. C'était à cause de ses cheveux qu'on lui avait donné le surnom de Rouget. Seulement, Rouget pour moi n'était pas Rouget. Il était tour à tour mon fidèle Vendredi, une tribu des sauvages, un équipage révolté, tout ce qu'on voulait. Moi-même en ce temps-là je ne m'appelais pas de mon simple nom: j'étais cet homme singulier, vêtu de peaux de bêtes, dont on m'avait depuis quelques jours donné les aventures, Robinson Crusoé lui-même. Douce folie! Le soir, après souper, je relisais mon Robinson. Je l'apprenais par cœur; le jour, je le jouais, je le jouais avec passion, et tout ce qui m'entourait je l'enrôlais dans ma comédie. La fabrique n'était plus la fabrique; c'était mon île déserte (oh ! bien déserte !). Les bassins jouaient le rôle d'océan. Le jardin faisait une forêt vierge. Il y avait dans les platanes une quantité de cigales qui figuraient dans la pièce et qui ne le savaient pas.

Rouget, lui non plus, ne se doutait guère de l'importance de son rôle. Si on lui avait demandé ce que

c'était que Robinson, on l'aurait bien embarrassé; pourtant il jouait son rôle avec la plus grande conviction, et pour imiter le rugissement des sauvages, il n'y en avait pas comme lui. Où avait-il appris? Je l'ignore. Ce qui est certain, c'est que ces grands rugissements de sauvages qu'il allait prendre dans[1] le fond de sa gorge en agitant sa forte crinière rouge auraient fait frémir les plus braves.[2] Moi-même, Robinson, j'en avais quelquefois le cœur bouleversé, et j'étais obligé de lui dire à voix basse: " Pas si fort, Rouget, pas si fort; tu me fais peur."[3]

III.

Malheureusement, si Rouget imitait le cri des sauvages très bien, il savait encore mieux dire des gros mots d'enfants de la rue et jurer le nom de notre Seigneur. Moi, en jouant, j'appris à faire comme lui, et un jour, en pleine table, un formidable juron m'échappa, je ne sais comment. Consternation générale! " Qui t'a appris cela? Où l'as-tu entendu?" Ce fut un évènement. Mon père très sévère parla immédiatement de me mettre dans une maison de correction; mon grand frère, qui était abbé, dit, qu'avant toute chose, il fallait m'envoyer à confesse, puisque j'avais l'âge de raison. On me mena à confesse. Grande affaire! Il fallait ramasser dans tous les coins de ma conscience une quantité de vieux péchés qui étaient là depuis sept ans. Quel travail! Je n'en dormis pas les deux nuits qui précédèrent cette terrible épreuve. C'est qu'il y en avait tout un panier de ces malheureux péchés; j'avais mis les plus petits dessus, mais malgré cela, on pouvait voir les autres, et lorsque agenouillé dans la petite armoire de chêne, il fallut montrer tout cela à notre curé, je crus que je mourrais de peur et de confusion.

Ce fut fini. Je ne voulus plus jouer avec Rouget. Je savais maintenant, c'est St. Paul qui l'a dit et le curé

me le répéta, que le démon rôde éternellement autour de nous comme un lion, *quærens quem devoret.* Oh! ce *quærens quem devoret*, quelle impression il me fit! Je savais aussi que cet intrigant de Lucifer prend tous les visages qu'il veut pour nous tenter; et vous ne m'auriez pas ôté de l'idée qu'il s'était caché dans la peau de Monsieur Rouget pour m'apprendre à jurer le nom de Dieu. Aussi mon premier soin en rentrant à la fabrique, fut d'avertir Vendredi qu'il resterait chez lui à l'avenir et que nous ne nous amuserions plus ensemble. Cet ordre lui brisa le cœur mais il s'y conforma sans une plainte. Quelquefois, je l'apercevais debout, sur la porte de la loge, du côté des ateliers; il était là, regardant tristement, et lorsqu'il me voyait venir, le malheureux poussait pour m'attendrir les plus effroyables rugissements, en agitant sa crinière rouge; mais, plus il rugissait, plus je restais loin. Je trouvais qu'il ressemblait trop au fameux lion *quærens.* Je lui criais: "Va-t'en! tu me fais horreur."

IV.

Rouget s'obstina à rugir ainsi pendant quelques jours; puis un matin, son père fatigué de ces rugissements à domicile, l'envoya rugir en apprentissage, et je ne le revis plus.

Mon enthousiasme pour Robinson ne fut pas un instant refroidi par ce départ. Juste, vers ce temps-là, mon oncle se dégoûta subitement de son perroquet et me le donna. Ce perroquet remplaça Vendredi. Je l'installai dans une belle cage au fond de ma résidence d'hiver; et plus Crusoé que jamais je passai mes journées en tête-à-tête avec cet intéressant volatile et cherchant à lui faire dire: "Robinson! Mon pauvre Robinson!" Comprenez vous cela? Ce perroquet, que mon oncle m'avait donné pour se débarrasser de son éternel bavardage, s'obstina à ne pas parler dès qu'il fut à moi...

Pas plus "mon pauvre Robinson," qu'autre chose; jamais je ne pus rien lui entendre dire. Malgré cela, je l'aimais beaucoup et j'en avais le plus grand soin.

Nous vivions ainsi, mon perroquet et moi, dans la plus austère solitude, lorsqu'un matin il m'arriva une chose vraiment extraordinaire. Ce jour là, j'avais quitté ma cabane de bonne heure et je faisais, armé jusqu'aux dents, un voyage d'exploration à travers mon île... Tout-à-coup je vis venir de mon côté un groupe de trois ou quatre personnes qui parlaient à voix très haute et gesticulaient vivement. Juste Dieu! des hommes dans mon île! Je n'eus que le temps de me cacher derrière un bouquet de lauriers-roses et de me coucher par terre... Les hommes passèrent près de moi sans me voir... Je crus distinguer la voix du concierge Colombe, ce qui me rassura un peu; mais j'étais très inquiet, et dès qu'ils furent loin, je sortis de ma cachette et je les suivis à distance pour savoir ce que tout cela deviendrait... Ces étrangers restèrent longtemps dans mon île. Ils la visitèrent d'un bout à l'autre dans tous ses détails. Je les vis entrer dans mes grottes et sonder avec leurs cannes la profondeur de mes océans. De temps en temps ils s'arrêtaient, remuaient la tête. Toute ma crainte était de voir découvrir mes résidences... Que serais-je devenu, grand Dieu! Heureusement, personne ne me vit; une demi-heure après les hommes se retirèrent sans avoir seulement en l'idée que l'île était habîtée. Dès qu'ils furent partis, je courus m'enfermer dans une de mes cabanes, et je passai là le reste du jour à me demander quels étaient ces hommes et pour quelle raison ils étaient venus.

V.

Pourquoi ils étaient venus, hélas!... j'allais le savoir bientôt.

Le soir à souper, mon père nous annonça solennelle-

ment que la fabrique était vendue, et que dans un mois nous partirions tous pour Lyon, où nous allions demeurer.

Ce fut un coup terrible. Il me sembla que le ciel tombait. La fabrique vendue! . . . Eh bien! . . . Et mon île, mes grottes, mes cabanes?

Hélas l'île, les grottes, les cabanes, mon père avait tout vendu; il fallait tout quitter. Dieu! Que je pleurai! . . .

Pendant un mois, tandis qu'à la maison on emballait les glaces et la vaisselle, je me promenais triste et seul dans ma chère fabrique. Je n'avais plus le cœur à jouer, vous pensez . . . oh! non! . . . J'allais m'asseoir dans tous les coins, et regardant les objets autour de moi, je leur parlais comme à des personnes . . . je disais aux platanes: "Adieu, mes chers amis," et aux bassins: "C'est fini, nous ne nous verrons plus." Il y avait dans le fond du jardin un grenadier dont les belles fleurs rouges s'épanouissaient au soleil. Je lui dis en sanglotant: "Donne-moi une de tes fleurs." Il me la donna. Je la mis dans ma poitrine, en souvenir de lui. J'étais très malheureux.

Pourtant, au milieu de cette grande douleur, deux choses me faisaient sourire: d'abord, la pensée de voyager sur un navire, puis la permission qu'on m'avait donnée d'emporter mon perroquet avec moi. Je me disais que Robinson avait quitté son île dans des conditions à peu près semblables . . . cela me donnait du courage.

Enfin, le jour du départ arriva. Mon père était déjà parti depuis une semaine avec les gros meubles. Je partis en compagnie de mon frère, de ma mère et de la vieille Annou. Mon grand frère l'abbé ne partait pas; il nous accompagna jusqu'à la diligence, et aussi le concierge Colombe nous accompagna. C'est lui qui marchait devant en poussant une charrette à bras chargée

de malles. Derrière venait mon frère l'abbé donnant le bras à ma mère.

La vieille Annou marchait ensuite, tenant à la main son gros parapluie bleu, ayant à côté d'elle mon frère qui pleurait bien fort . . . Enfin j'arrivais à la queue de la colonne, portant gravement la cage du perroquet et me retournant à chaque pas du côté de ma chère fabrique.

À mesure que la caravane s'éloignait, l'arbre aux grenades semblait se hausser par dessus les murs du jardin pour la voir encore une fois. . . . Les platanes agitaient leurs branches en signe d'adieu. . . . Très ému, je leur envoyais des baisers à tous, silencieusement du bout des doigts . . .

Je quittai mon île le 30 septembre.—A. DAUDET.

EXERCICES DE CONVERSATION.

MON ÎLE DÉSERTE.

I.

Ile.—Qu'est-ce qu'une île ?—Ce mot est-il féminin ? Pourquoi *mon île* et non pas *ma île ?*

13 mai.—Ne pas dire le *treize de mai*, ou *le treizième de mai.* On emploie en français le nombre *cardinal* et non le nombre *ordinal* pour la date des mois, des années.

Languedoc.— Province du sud de la France, autrefois pays de *langue d'oc*, partie de la France au sud de la Loire, ainsi nommée à cause d'une particularité de langage, du mot *oui*, qui s'y prononçait *oc.*—Le pays au nord de la Loire était désigné sous le nom de *pays de langue d'oil*, parce que le même mot *oui* s'y prononçait *oil.*

Midi.—Les quatre points cardinaux en français sont : le *nord* ou *septentrion;* le *midi* ou *sud ; l'est, orient* ou *levant ; l'ouest, occident* ou *couchant.*—On forme de quelques uns de ces noms les adjectifs suivants : Contrées du nord, ou *septentrionales;* du sud, ou *méridionales ;* de l'occident, ou *occidentales ;* de l'orient, ou *orientales.*

Carmélites.—Religieuses de l'ordre du Carmel. Cet ordre fut fondé en Palestine à l'époque des croisades par quelques pélerins qui se firent ermites et allèrent habiter les grottes du Mt.

Carmel où avaient vécu autrefois les prophètes Elie et Elysée. Les Carmes s'établirent plus tard dans différentes parties de l'Europe. Des couvents de femmes furent rattachés à cet ordre.

Monuments romains.—Le Sud de la Gaule fut particulièrement habité par les *Romains*. Ils y fondèrent plusieurs villes et élevèrent de nombreux monuments qui existent encore. Les plus remarquables sont: *les Arènes de Nîmes; un temple de Diane; la tour Magnus; le pont du Gard*, etc.

Foulards.—Ce sont des étoffes de soie ou de soie et coton dont on fait des cravates, des mouchoirs, le plus souvent couverts de dessins imprimés.

Aux portes = *à la sortie de la ville.*—Les villes fortifiées ont des portes qui s'ouvrent sur les différentes voies.

Mauvaise étoile.—Être né sous une *mauvaise* ou une *heureuse* étoile; par allusion à la croyance qui attribuait aux astres une influence sur le sort.

Grève.—Qu'est-ce qu'une **grève**? Se mettre en **grève**?

Soie.—*Une robe de* **soie**?—*Est-il bon de toujours penser à* **soi**? —**Soit**! *n'y pensons plus.*—**Croyez-vous** *qu'il* **soit** *arrivé?*— Expliquer.

D'où provient la soie?—Qu'est-ce que les vers-à-soie? les cocons? de quelles feuilles d'arbres se nourrissent les vers-à-soie?—Pourquoi les vers-à-soie vivent-ils en plein air en Chine, et non dans les différents pays de l'Europe?

Expliquer: *filer, teindre, tisser.*

Rupture.—Expliquer ces deux phrases: *C'est un grave accident que la* **rupture** *d'une veine.—Nous ne nous parlons plus: c'est entre lui et moi une* **rupture** *complète.*

La révolution de 1848 est celle qui a détrôné Louis-Philippe et proclamé la république en France. Cette république a fini en 1852 lorsque Napoléon III s'est fait reconnaître empereur.

Coup de grâce.—Une chose, un évènement qui achève de ruiner quelqu'un. C'est le sens *figuré*. Le coup de grâce au sens *propre* était le coup que, dans certains supplices, le bourreau donnait sur la poitrine du condamné, pour terminer ses souffrances par une mort plus prompte.

Métier.—Expliquer: *C'est une tapisserie faite au* **métier.**— *Cet homme fait un* **métier** *pénible.—Ces étoffes sont faites avec des* **métiers** *perfectionnés.*

— Qu'est-ce que le *premier*, le *second* étage américain comparés au *premier*, au *second* étage français?

— Qu'est-ce qu'un rez-de-chaussée?

II.

Guitare.—Qu'est-ce qu'une guitare? Dit-on dire: *jouer* ou *toucher* du piano?—*Jouer* ou *pincer* de la guitare?—*Jouer* ou *battre* du tambour?

Prodige.—Qu'est-ce qu'un **prodige ?** un **petit prodige ?**

Agonie.—Expliquer : *Cette personne mourra dans quelques heures; elle est à l'***agonie.***—Cette maison ne peut pas résister à des pertes si considérables : son existence est une* **agonie** *perpétuelle.*

Vendredi.—Qu'est-ce que *Vendredi* dans l'histoire de *Robinson Crusoé ?*—Dire en quelques mots cette histoire.—Qui est l'auteur de *Robinson Crusoé ?*—Le sujet du roman est-il vrai ou imaginé ?—Il est vrai.

— Alexander Selkirk était un marin écossais, né dans le comté de Fife, et qui vivait vers la fin du XVIIe siècle. Le capitaine qui commandait le navire sur lequel il était embarqué, mécontent de lui, l'abandonna dans l'île déserte de Juan Fernandez.—Il y vécut quatre ans et demi.—Au bout de ce temps Selkirk fut trouvé, recueilli par un navire et ramené en Angleterre.—Son aventure a fourni à Daniel Foë le sujet de *Robinson Crusoé.*

Peu de romans ont eu un aussi grand succès que le roman de Daniel Foë. Beaucoup de personnes, surtout en Angleterre, ont voulu voir dans l'histoire de Robinson une image des premiers pèlerins venus en Amérique, et un hommage rendu à leur énergie et à leur courage ;—Robinson, en effet, sauve du naufrage avec quelques outils, la hache, symbole de la colonisation, et la Bible.

Apprendre par cœur le passage suivant :

ACTE PASSÉ PAR LES PÈLERINS DE LA NOUVELLE ANGLETERRE A LEUR ARRIVÉE EN AMÉRIQUE, ET ACCEPTÉ PAR TOUS :

" *Nous, dont les noms suivent, qui, pour la gloire de Dieu, le développement de la foi chrétienne et l'honneur de notre patrie, avons entrepris d'établir la première colonie sur ces rivages reculés, nous convenons dans ces présentes, par consentement mutuel et solennel, et devant Dieu, de nous former en corps de société politique, dans le but de nous gouverner, et de travailler à l'accomplissement de nos desseins; et en vertu de ce contrat, nous convenons de promulguer des lois, actes, ordonnances, et d'instituer selon les besoins, des magistrats auxquels nous promettons soumission et obéissance.*"

Apprendre par cœur les lignes suivantes du New England's Memorial, par Nathaniel Norton :

" *J'ai toujours cru que c'était un devoir sacré pour nous dont les pères ont reçu des gages si nombreux et si mémorables de la bonté divine dans l'établissement de cette colonie, d'en perpétuer par écrit le souvenir. Ce que nous avons vu et ce qui nous a été raconté par nos pères, nous devons le faire connaître à nos enfants, afin que les générations à venir apprennent à louer le Seigneur; afin que la postérité d'Abraham, son serviteur, et le fils de Jacob son élu, gardent toujours la mémoire des miracu-*

leux ouvrages de Dieu. Il faut qu'ils sachent comment le Seigneur a apporté sa vigne dans le désert; comment il l'a plantée et en a écarté les païens; comment il lui a préparé une place, en a enfoncé profondément les racines, et l'a laissée ensuite s'étendre et couvrir au loin la terre; et non seulement cela, mais encore comment il a guidé son peuple vers son saint tabernacle et l'a établi sur la montagne de son héritage. Ces faits doivent être connus, afin que Dieu en retire l'honneur qui lui est dû, et que quelques rayons de sa gloire puissent tomber sur les noms vénérables des saints qui lui ont servi d'instruments."

Océan.—Dire les noms des océans.

Forêt vierge.—Qu'est-ce qu'une forêt vierge ?—Dans quels pays trouve-t-on des forêts vierges ?

Pièce.—Expliquer : *Une* **pièce** *de théâtre.—Une* **pièce** *d'étoffe.—Cet appartement est composé de plusieurs* **pièces.**—*Je lui ai donné quelques* **pièces** *d'or.*

III.

Très bien.—**Très** est toujours joint a un *adjectif* ou à un *adverbe;* jamais à un *nom.*—Il ne faut donc pas dire : *J'ai* **très** *faim; j'ai* **très** *soif;* mais *j'ai* **grand** *faim; j'ai* **extrêmement** *soif.*

La petite armoire de chêne.—Le confessional dans les églises catholiques a la forme d'une armoire.

Intrigant.—L'adjectif s'écrit *gant,* le participe *guant.*

Tenter.—Faire deux phrases avec les deux sens du mot : *Vous voulez me* **tenter** *en me proposant ce voyage.—Il veut* **tenter** *d'obtenir cette place.*

Loge.—*La* **loge** *d'un portier.—Une* **loge** *au théâtre.—Il* **loge** *dans cette maison.*—Une **loge** maçonnique.

IV.

Rugir.—Quel est l'animal qui rugit ? Expliquer : **rugissement à domicile.**

Apprentissage.—Qu'est-ce que : *faire un* **apprentissage ?**—*Etre en* **apprentissage ?**—Comment appelle-t-on ceux qui sont en apprentissage ?

Refroidi.—*Le temps s'est* **refroidi.**—*Son enthousiasme s'est beaucoup* **refroidi.**—*Ce gâteau est* **refroidi.**

Tête-à-tête.—Expliquer le mot.—Dire la règle des *noms composés.*—Former une phrase.

Expliquer : **armé jusqu'aux dents.**

Bouquet.—*Un* **bouquet** *de roses; un* **bouquet** *d'arbres.*—Explication.

Lauriers-roses.—Qu'est-ce que le *laurier-rose ?* le *laurier commun ?*—Quel est l'emblème du laurier ?—Lorsqu'on repré-

sente un homme avec une couronne de laurier sur la tête, que veut-on exprimer ?

Demi-heure.—*Demi* devant un nom est toujours invariable.

V.

Vaisselle.—Dire les différents objets qui composent la vaisselle ?—Qu'est-que la faïence ? la porcelaine ?

Grenadier.—Qu'est-ce que le **grenadier** ?—Un régiment de **grenadiers** ?—Le **grenadier** est un arbre cultivé dans le midi de l'Europe et qui, en Perse, forme des bois immenses.—Sa fleur est d'un rouge éclatant ; son fruit est rond comme une orange, et formé d'une quantité de petites graines rouges ou roses symétriquement rangées et enfermées dans l'écorce. On appelle *grenade* le fruit du grenadier.

— Les **grenadiers** sont des soldats organisés autrefois en régiments, sous diverses dénominations : *grenadiers royaux; grenadiers de la garde.* Leur nom vient des bombes que les soldats étaient chargés de lancer sur l'armée ennemie, et que l'on nommait *grenades*, parce qu'elles avaient la forme de ce fruit.

La ville de Grenade en Espagne a également reçu ce nom, parce que ses maisons disposées sur les versants opposés de deux collines lui donnent la forme d'une grenade entr'ouverte.

Voyager sur un navire.—Dire les différentes manières dont on peut voyager.

— Qu'appelle-t-on : *les gros meubles* d'une maison ?

Qu'est-ce qu'une **diligence** ?—*Agir avec* **diligence.**

Malles.—Expliquer : *Nous ne savons pas voyager sans* **malle.** —*Ce steamer a apporté* **la malle** *d'Europe.*

Expliquer : **queue de colonne.**

Caravane.—Qu'est-ce qu'une **caravane** ?—Dire le sens *propre* et le sens *figuré* des deux phrases suivantes : *De nombreuses* **caravanes** *ont traversé le désert.—Nous partons tous ensemble pour la campagne : c'est une vraie* **caravane.**

LE PAPE EST MORT.

I.

J'ai passé mon enfance dans une grande ville de province coupée en deux par une rivière et où j'ai pris de très bonne heure le goût des voyages et la passion de la vie sur l'eau. Il y a surtout un coin de quai, près d'un certain pont, auquel je ne pense jamais, même aujourd'hui, sans émotion. Je revois l'écriteau cloué au bout d'une perche : *Cornet, bateaux de louage;* le petit escalier qui s'enfonçait dans l'eau, humide et noirci; la flottille de petits canots fraîchement peints de couleurs vives rangés en ligne, se balançant doucement bord à bord avec leur jolis noms peints à l'arrière en lettres blanches: *L'oiseau-mouche, l'Hirondelle.*

Puis, parmi les longs avirons dressés contre un mur de pierre et séchant au soleil, le père Cornet s'en allant avec son seau à peinture, ses grands pinceaux, sa figure brune, ridée comme la rivière un soir de vent frais... Oh! ce père Cornet. Il a été le Satan de mon enfance, ma passion douloureuse, mon péché, mon remords. Que de crimes il m'a fait commettre avec les canots! Je manquais l'école; je vendais mes livres. Que n'aurais-je pas vendu pour une après-midi de canotage!

Tous mes cahiers de classe au fond du bateau, sans veste, le chapeau en arrière, et dans les cheveux, la fraîcheur de la brise d'eau, je tirais très fort sur mes rames en fronçant les sourcils pour me donner la figure d'un vieux marin. Pendant que j'étais en ville, je restais au milieu de la rivière, à égale distance des deux rives, où le vieux marin aurait pu être reconnu. Quel triomphe de me mêler à ce grand mouvement de barques, de ra-

deaux chargés de bois, de bateaux à vapeur qui se croisaient, marchaient côte à côte, séparés seulement par une mince bordure d'écume! Il y avait de lourds bateaux qui tournaient pour prendre le courant, et cela en déplaçait une quantité d'autres.

II.

Tout-à-coup les roues d'un bateau à vapeur battaient l'eau près de moi; ou une grande ombre arrivait sur moi, c'était l'avant d'un bateau de pommes.

" Prenez garde, enfant," me criait une voix enrouée, et j'ouvrais les yeux tout grands. J'agitais follement mes rames pris dans le mouvement de va-et-vient[1] du fleuve coupé de distance en distance par la grande ombre des ponts. Et le courant était si fort à la pointe des arches, et les tourbillons et le fameux trou *des fantômes!* Pensez que ce n'était pas une petite affaire de diriger son canot là dedans avec des bras de douze ans et personne pour tenir la barre.

Quelquefois j'avais la chance de rencontrer un remorqueur traînant après lui une longue file de bateaux. Vite je m'accrochais au dernier, et, les rames immobiles, étendues comme des ailes d'oiseaux qui planent, je me laissais entraîner à cette vitesse silencieuse regardant passer des deux côtés les arbres et les maisons. Devant moi, loin, bien loin, j'entendais le battement monotone de l'hélice, un chien qui aboyait sur un des bateaux où montait d'une cheminée basse un petit filet de fumée; et tout cela me donnait l'illusion d'un grand voyage, de la vraie vie d'un marin.

Malheureusement ces rencontres d'un remorqueur étaient rares. Le plus souvent il fallait ramer et ramer aux heures de soleil. Oh! ce soleil de midi tombant sur la rivière, il me semble qu'il me brûle encore. Je ramais en fermant les yeux. Par moment, à la vigueur de mes efforts, au bruit de l'eau sous ma barque, je me

figurais que j'allais très vite; mais en relevant la tête je voyais toujours le même arbre, le même mur en face de moi sur la rive.

Enfin, après bien des fatigues, le visage rouge de chaleur, je parvenais à sortir de la ville. Le bruit diminuait; les ponts devenaient de plus en plus rares; le fleuve plus large. Quelques jardins, une cheminée d'usine s'y reflétaient de loin en loin. A l'horizon paraissaient des îles vertes. Alors je me rapprochais de la rive et au milieu des longues herbes, rompu de fatigue, sentant à la fois l'ardeur du soleil et la chaleur lourde montant de l'eau étoilée de larges fleurs jaunes, le vieux marin saignait du nez pendant des heures. Ces voyages avaient toujours le même dénouement. Mais, que voulez-vous? Je trouvais cela délicieux.

III.

Le plus terrible, par exemple, c'était le retour, la rentrée à la maison. Lorsque l'heure avançait, je revenais à toutes rames, j'arrivais toujours trop tard, longtemps après la sortie des classes. L'impression du jour qui finit, les premiers becs de gaz allumés dans le brouillard, les tambours battant la retraite, tout augmentait ma frayeur et mon remords. Je regardais avec envie les gens rentrant chez eux bien tranquilles, et je courais, la tête lourde, pleine de soleil et d'eau, et déjà sur la figure le rouge du mensonge que j'allais dire.

Car il en fallait un chaque fois pour ce terrible "D'où viens-tu ?" qui m'attendait à la porte. C'est cet interrogatoire de l'arrivée qui m'épouvantait le plus. Il fallait répondre, là, sur l'escalier, avoir toujours une histoire prête, quelque chose à dire, et de si étonnant, de si extraordinaire que la surprise arrêtât toutes les questions. Cela me donnait le temps d'entrer de reprendre un peu de calme; et pour cela, je n'hésitais devant rien. J'inventais des accidents, des révolutions, des choses ter-

ribles, tout un côte de la ville qui brûlait, le pont du chemin de fer s'écroulant dans la rivière. Mais ce que je trouvais encore de plus fort, le voici:

Ce soir-là j'arrivai très tard, plus tard encore que d'habitude. Ma mère, qui m'attendait, depuis plus d'une heure impatiente et inquiète, était debout en haut de l'escalier.

"D'où viens-tu ?" me cria-t-elle.

Qui peut dire les inventions diaboliques d'une imagination d'enfant! Je n'avais rien trouvé, rien préparé. J'étais venu trop vite...Tout-à-coup, une idée folle passe dans mon esprit.

Je savais la chère femme très pieuse, catholique enragée comme une Romaine, et je lui répondis dans tout l'essoufflement d'une grande émotion: [1]

"O maman...si vous saviez...

— Quoi donc ?...Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Le pape est mort.

IV.

— Le pape est mort !..." dit ma pauvre mère, et elle s'appuya toute pâle contre la muraille. Je passai vite dans ma chambre, un peu effrayé de mon succès et de l'énormité du mensonge; pourtant, j'eus le courage de le soutenir jusqu'au bout. Je me souviens d'une soirée triste et douce; le père très grave; la mère consternée, méditant sur le grand malheur. On parlait bas autour de la table. Moi, je baissais les yeux; mais l'histoire de mon absence et l'heure de mon retour étaient si bien perdues dans la désolation générale que personne n'y pensait plus.

Chacun citait à son tour quelque trait de vertu de ce pauvre Pie IX; puis, peu-à-peu, la conversation continuait sur l'histoire des papes. Tante Rose parla de Pie VII, qu'elle se souvenait très-bien d'avoir vu passer dans le midi, au fond d'une voiture, entre des gendarmes,

au temps de Napoléon. C'était pour le moins la centième fois que j'entendais raconter cette histoire; la fameuse scène de l'empereur disant au pape, *Comédiante!* . . . du pape lui répondant, *Tragédiante;* et cela toujours avec les mêmes mots, les mêmes intonations, les mêmes gestes; mais jamais l'histoire ne m'avait paru si intéressante.

Je l'écoutais avec des soupirs hypocrites; des questions, un air de grand intérêt; et tout le temps je me disais:

"Demain matin, en apprenant que le pape n'est pas mort, ils seront si contents que personne n'aura le courage de me gronder."

Et pensant à cela, mes yeux se fermaient lourds de sommeil, et j'avais des visions de petits bateaux peints en bleu; de coins de paysages brillant au soleil et de grandes pattes d'araignées d'eau courant dans tous les sens, en traçant des milliers de raies sur la surface polie du fleuve.—A. DAUDET.

EXERCICES DE CONVERSATION.

LE PAPE EST MORT.

I.

Pape.—Qu'est-ce que le pape?—Qu'est-ce que le pouvoir *temporel* et le pouvoir *spirituel?*—Où réside le pape?—Comment appelle-t-on le palais du pape?—De quel apôtre les papes prétendent-ils être les successeurs?—Quel a été le supplice de St. Pierre?—St. Pierre, condamné à être crucifié, demanda à être crucifié la tête en bas, ne voulant pas, par humilité, subir le martyre de la même manière que Jésus-Christ.

Enfance.—Dire les *quatre âges* de la vie.

Ville de province.—On dit à Paris: *la province,* en parlant des villes, des départements de la France; *de tout ce qui n'est pas Paris.*

Rivière.—Qu'est-ce qu'une rivière?—Comment nomme-t-on l'endroit où une rivière commence? l'endroit où elle finit? le point où elle se jette dans une autre rivière?—Qu'est-ce que le rivage? la rive droite, gauche?—Qu'est-ce que le courant? suivre, remonter le courant?

On appelle *fleuve* un cours d'eau qui se jette *directement* dans la mer, et *rivière*, le cours d'eau qui se jette *dans un fleuve* ou *dans une autre rivière.*

Pont.—Qu'est-ce qu'un pont ?—Faire la description d'un pont.—Tous les ponts sont-ils en fer ?

— Qu'est-ce qu'un *bateau de louage;* un *cheval de louage ?*

— Qu'est-ce qu'une *flotte ?* une *flotille ?*—Une *flotille* est une petite *flotte.*

Canots.—Qu'est-ce qu'un canot ?—Qu'est-ce que *l'avant, l'arrière* d'un canot ; le gouvernail, les avirons ?

Seau.—Expliquer le sens de ces différentes phrases : *Un* **seau** *plein d'eau.—Le* **sceau** *du ministre.—Il parle comme un* **sot.**—*Ce clown fait tous les soirs le* **saut** *périlleux.*

Il a été le Satan de mon enfance.—Expliquer cette phrase.

Brise.—Qu'est-ce que la brise ?

Radeau.—Quelle est la différence entre un *radeau* et un *bateau ?*

II.

Fantômes.—Qu'est-ce qu'un fantôme ?

— Qu'est-ce qu'un remorqueur ?

Expliquer : Ces oiseaux *volent.*—Ces oiseaux *planent* au dessus des arbres.

Hélice.—Les bateaux *à hélice* ont remplacés les bateaux *à roues* pour les longs voyages sur mer. Un anglais, F. P. Smith, et un suédois, T. Ericson, découvrirent en 1836, presqu'en même temps, le moyen de faire marcher les bateaux par l'application d'une *hélice.*

Usine.—Qu'est-ce qu'une usine ?

Etoilée.—Expliquer : *Le ciel est* **étoilé.**—*L'eau est* **étoilée** *de larges fleurs.*—Comment appelle-t-on les plantes qui vivent dans l'eau ?—Nommer une de ces plantes,

Qu'est-ce que le *dénouement* dans une pièce de théâtre ? dans un roman ?

III.

Expliquer : **Je revenais à toutes rames.**

Expliquer la phrase : **J'avais sur la figure le rouge du mensonge.**

Que veut dire le mot : **catholique enragée ?**

IV.

Napoléon.—Où est né Napoléon ?—Où est-il mort ?—À quelle bataille a-t-il été vaincu ?—Dans quel siècle a-t-il vécu ?

Vision.—Qu'est-ce qu'une vision ?

Expliquer : **Coins** *et* **Coings.**

Araignées.—Qu'est-ce que les araignées ?—Pourquoi font-

elles leur toile?—Quelle est la fable qui fait naître l'araignée d'une métamorphose?—La mythologie raconte qu'Arachné (c.-à-d. *araignée*), jeune femme grecque, brodait avec une telle perfection, que dans un concours elle osa porter un défi à Minerve elle-même: elle remporta le prix, mais la déesse, irritée de cette défaite, frappa Arachné de la navette qu'elle tenait à la main. Arachné se tua de désespoir et fut changée en araignée. —Il y a une seule espèce *d'araignée aquatique*.—Les autres variétés sont très nombreuses.

Surface.—Qu'est-ce qu'une surface?

Polie.—Expliquer: *Cette table a été très-bien* **polie.**—*Cette personne est très* **polie.**

MON PROFESSEUR.

I.

C'était, quand j'y pense, un singulier homme que mon maître: moral et pédant; respectable et risible, grave et ridicule; aussi me faisait-il une impression à la fois vénérable et bouffonne. Tel est pourtant l'empire de l'honnêteté; l'effet moral des principes lorsque la conduite est en accord avec eux, que malgré cette impression comique laissée par M. Ratin, il avait sur moi plus d'influence que tel autre maître beaucoup plus habile, mais qui aurait montré le moindre désaccord entre les préceptes qu'il m'aurait donnés à suivre et ceux qu'il aurait suivis lui-même.

Il faut dire aussi que M. Ratin tout rempli de latin et d'ancienne Rome, mais excellent homme cependant, était plus harangueur que sévère. À propos d'un pâté d'encre, il citait Sénèque ; à propos d'une espièglerie, il me proposait Caton d'Utique en exemple ; et si, par cas, il remarquait dans mon travail quelques traces de négligence, il ne manquait jamais de me dire: "Souvenez-vous des Gracques, qui ne donnèrent tant de joie à leur mère que parce qu'ils furent de bonne heure appliqués et studieux. Mais, une chose qu'il ne pardonnait pas c'était le fou rire.[1] Cet homme voyait dans le fou rire les choses les plus singulières, l'esprit du siècle, l'immoralité précoce, le signe certain d'un avenir déplorable. Sur ce point, il pérorait avec passion interminablement. J'attribue ceci à une verrue qu'il avait sur le nez.

Cette verrue était de la grosseur d'un pois et surmontée d'une petite houppe de poils très délicats, très

hygrométriques aussi ; car j'avais remarqué que selon l'état de l'atmosphère, ils étaient plus raides ou plus frisés. Il m'arrivait souvent, durant mes leçons, de la considérer le plus naïvement du monde, comme un objet curieux, sans aucune idée de moquerie; j'étais, dans ce cas, brusquement interpellé et grondé sévèrement sur ma distraction. D'autres fois, plus rarement, une mouche voulait obstinément s'y poser, malgré l'impatiente colère de mon maître qui lisait alors plus rapidement afin que, attentif au texte, je ne pusse m'apercevoir de cette lutte singulière. Mais cela même m'avertissait qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et une curiosité irrésistible me faisait lever les yeux sur son visage. Selon ce que j'avais lu, le fou rire commençait à me prendre, et, si peu que la mouche insistât, il devenait irrésistible aussi. C'est alors que M. Ratin, sans paraître comprendre la cause d'un pareil scandale, pérorait contre le fou rire en général, et m'en démontrait les épouvantables conséquences.

II.

Le fou rire est cependant une des plus douces choses que je connaisse. C'est fruit défendu, par conséquent exquis. Les harangues de mon maître ne m'en ont pas tant guéri que l'âge. Pour fou rire avec délices il faut être écolier, et, si possible, avoir un maître qui ait sur le nez une verrue et trois poils follets.[1] . . .

C'était le temps des hannetons.[2] Ils m'avaient bien diverti autrefois, mais je commençais à n'y plus prendre de plaisir. Comme on vieillit! Toutefois, pendant que, seul dans ma chambre, je faisais mes devoirs avec un mortel ennui, je ne dédaignais pas la compagnie d'un de ces animaux. Il ne s'agissait plus de l'attacher à un fil pour le faire voler, ni de l'attacher à un petit chariot: j'étais déjà trop avancé en âge pour m'abandonner à ces puériles recréations; mais penseriez-vous que ce soit là

tout ce qu'on peut faire d'un hanneton ? Erreur grande; entre ces jeux enfantins et les études du naturaliste, il y a une multitude de degrés à parcourir.

J'en tenais un sous un verre renversé. L'animal grimpait péniblement les parois pour retomber bientôt, et recommencer sans cesse et sans fin. Quelquefois il retombait sur le dos: c'est, vous le savez, pour un hanneton, un très grand malheur. Avant de lui porter secours, je contemplais sa patience à promener ses six bras par l'espace, dans l'espoir toujours déçu de s'accrocher à un corps qui n'y est pas. "C'est vrai que les hannetons sont bêtes!" me disais-je.

Le plus souvent, je venais à son secours en lui présentant le bout de ma plume, et c'est ce qui me conduisit à la plus grande, à la plus heureuse des découvertes; ce qui permettrait de dire avec un auteur connu, qu'une bonne action ne reste jamais sans récompense. Mon hanneton s'était accroché à mon porte-plume, et je l'y laissais reprendre ses sens [3] pendant que j'écrivais une ligne, plus attentif à ses faits et gestes qu'à ceux de Jules César, qu'en ce moment, je traduisais. S'envolerait-il, ou descendrait-il le long de la plume ? Voyez la destinée des choses. S'il avait pris le premier parti,[4] je ne faisais pas ma découverte ; l'idée d'une invention pareille ne me venait pas à l'esprit. Bienheureusement il commença à descendre. Quand je le vis qui approchait de l'encre j'eus le pressentiment que de grandes choses allaient s'accomplir. Ainsi Colomb sans voir la côte pressentait son Amérique. Voici en effet le hanneton qui, parvenu à l'extrémité du bec, trempe sa tarière dans l'encre. Vite un feuillet blanc . . . c'est l'instant de la plus grande attente.

La tarière [5] arrive sur le papier, dépose l'encre sur sa trace, et voici d'admirables dessins. Quelquefois le hanneton, soit génie, soit que le vitriol inquiète ses organes, relève sa tarière et l'abaisse en cheminant; il

en résulte une série de points; un travail d'une délicatesse merveilleuse. D'autres fois, changeant d'idée, il se détourne, puis changeant d'idée encore, il revient: c'est une S! . . . À cette vue, un trait de lumière m'éblouit.

Je dépose l'étonnant animal sur la première page de mon cahier, la tarière bien pourvue d'encre; puis armé d'un brin de paille pour diriger les travaux et barrer les passages, je le force à se promener de telle façon qu'il écrive lui-même mon nom! il fallut deux heures; mais quel chef-d'œuvre!

La plus noble conquête de l'homme dit Buffon, c'est le cheval . . . Non, c'est certainement le hanneton !

III.

Pour diriger cette opération, je m'étais approché du jour. Nous achevions la dernière lettre, lorsque j'entendis un grand bruit dans la rue. Deux agents de police conduisaient en prison un homme pâle, les vêtements en désordre; les mains enchaînées; cette vue me causa une vive impression. C'était un assassin, dont s'occupaient tous les journaux; il avait tué un vieillard pour s'emparer de son argent; les détails du crime étaient horribles; la foule suivait surexcitée avec des cris et des menaces. Ma chambre faisait face à la prison dont l'épaisse muraille d'un aspect noir et triste était percée d'une fenêtre. Le cou tendu, l'œil fixe, j'oubliais tout autour de moi pour regarder à travers les barreaux qui en fermaient l'ouverture, ce qui se passait à l'intérieur. Une heure s'écoula ainsi, puis peu à peu la foule se dispersa et n'ayant plus rien à voir ni dans la prison ni dans la rue, je retournai à mon hanneton.

Je suis certain d'avoir pâli. Le mal était grand, irréparable! Je commençai par saisir celui qui en était l'auteur, et je le jetai par la fenêtre . . . Après quoi, j'examinai avec terreur l'état des choses.

On voyait une longue trace noire qui, partie du

chapitre IV. *de Bello Gallico*, allait droit vers la marge à gauche; là l'animal trouvant la pente trop raide pour descendre était revenu vers la marge à droite; puis étant monté vers le nord, il s'était décidé à passer du livre sur le rebord de l'encrier, d'où, par une nouvelle pente douce et polie, il avait glissé dans l'abîme, dans l'encre, pour son malheur et pour le mien.

Là, le hanneton, ayant malheureusement compris qu'il se trompait, avait résolu de rebrousser chemin, et, en deuil de la tête aux pieds, il était sorti de l'encre pour retourner au chapitre IV. *de Bello Gallico*, où je le retrouvai qui n'y comprenait rien.

C'étaient des pâtés monstrueux, des lacs, des rivières, et toute une suite de catastrophes sans délicatesse, sans génie . . . un spectacle noir affreux!

Et, ce livre, c'était le livre de mon maître, livre rare, édition de grand prix, introuvable, et confié à mes soins avec les plus graves recommandations. Il est évident que j'étais perdu.

J'absorbai l'encre avec du papier brouillard,[1] je mis le feuillet à l'air pour le sécher; après quoi je commençai à réfléchir sur ma situation.

J'éprouvais plus d'angoisse que de remords. Ce qui m'effrayait le plus, c'était d'avoir à avouer le hanneton. Avec quel œil terrible mon maître considérerait cette honteuse manière de perdre mon temps, à cet âge de raison où il disait que j'étais maintenant parvenu, et de le perdre en puérilités dangereuses, et très probablement immorales! Cela me faisait frémir.

IV.

Satan, dont je ne me défiais point à ce moment, commença à m'offrir des calmants. Satan est toujours là à l'heure de la tentation. Il me présentait un tout petit mensonge. Durant mon absence, cet infâme chat de la voisine serait entré dans la chambre et aurait renversé

l'encrier sur le chapitre IV. *de Bello Gallico.* Comme il ne m'était pas permis de sortir entre les leçons, j'aurais motivé mon absence sur la nécessité d'aller acheter des plumes. Comme les plumes étaient dans une armoire près de moi, j'aurais avoué avoir perdu la clef hier au bain. Comme je n'avais pas eu permission hier d'aller au bain, et que je n'y avais réellement pas été, j'aurais supposé y avoir été sans permission, et avoué cette faute, ce qui aurait jeté sur tout l'artifice beaucoup de vraisemblance, et en même temps diminué mes remords, puisque je m'accusais généreusement d'une faute, ce qui à mes yeux m'absolvait presque . . .

Ce chef-d'œuvre de combinaison était prêt, lorsque j'entendis le pas de M. Ratin, qui montait l'escalier!

Dans mon trouble, je fermai le livre, je le rouvris, je le fermai encore pour le rouvrir précipitamment, pensant que le pâté parlerait de lui-même et m'épargnerait l'embarras terrible des premières explications.

M. Ratin venait pour me donner ma leçon. Sans voir le livre, il posa son chapeau, il plaça sa chaise, il s'assit, il se moucha. Pour avoir une contenance, je me mouchai aussi; M. Ratin me regarda fixement car il s'agissait de nez.

Je ne compris pas d'abord que M. Ratin soudait l'intention que j'avais pu avoir eu me mouchant presqu'au même instant que lui, et m'imaginant qu'il avait vu le pâté, je baissai les yeux; plus troublé par son silence scrutateur que je ne l'aurais été par ses questions, auxquelles j'étais prêt à répondre. À la fin, d'un ton solennel: "Monsieur! je lis sur votre figure . . .

— Non, monsieur . . .

— Je lis, vous dis-je . . .

— Non, monsieur, c'est le chat," interrompis-je . . .

Ici, M. Ratin changea de couleur, tant cette réponse lui sembla dépasser toutes les limites connues de l'irrévérence, et il allait prendre un parti violent, lorsque

ses yeux étant tombés sur le monstrueux pâté, cette vue lui produisit une telle impression qu'il sauta sur sa chaise; je fus si effrayé que je sautai aussi. C'était le moment de conjurer l'orage. "Monsieur, pendant que j'étais sorti . . . le chat . . . pour acheter une plume . . . le chat . . . parce que j'avais perdu la clef . . . hier au bain . . . le chat . . . "

À mesure que je parlais, le regard de M. Ratin devenait si terrible, qu'à la fin, ne pouvant plus le soutenir, je passai sans transition à l'aveu de mes crimes. "Je mens . . . monsieur Ratin . . . c'est moi qui ai fait ce malheur."

Il y eut un grand silence.

V.

"Ne vous étonnez point, monsieur," dit enfin M. Ratin d'une voix solennelle, "si l'excès de mon indignation en comprime et en retarde l'expression. Je puis dire même que je ne trouve pas d'expression pour qualifier . . . Ici, une mouche . . . un souffle de fou rire parcourut mon visage."

Il y eut encore un grand silence.

Enfin M. Ratin se leva. "Vous allez, monsieur, garder la chambre pendant deux jours, pour réfléchir sur votre conduite, tandis que je réfléchirai moi-même à ce qu'il convient de faire dans une circonstance aussi grave . . . "

Disant cela M. Ratin sortit de l'appartement, dont il emporta la clef.

L'aveu sincère m'avait soulagé, le départ de M. Ratin m'enlevait la honte; aussi les premiers moments de ma captivité ressemblèrent beaucoup à une heureuse délivrance; et, sans l'obligation où j'étais de songer deux jours à mes fautes, je me serais réjoui comme on est disposé à le faire en sortant des grandes crises.

Je commençai donc à réfléchir; mais les idées ne

venaient pas. Quand je voulais approfondir ma faute, je n'y voyais de grave que le mensonge, réparé pourtant par un aveu qui me semblait spontané. Cependant, pour la bonne règle, j'essayais de me repentir; et, voyant la peine que j'avais à y parvenir, je commençais à craindre que mon cœur ne fût effectivement déjà bien mauvais, immoral, comme disait M. Ratin, et je formais avec contrition le projet de renoncer désormais au fou rire.

"Que c'est bête un hanneton, pensais-je; en voilà un qui, avec quatre ailes pour s'envoler, va se jeter dans un puits! Sans cette stupidité inconcevable, je faisais mes devoirs tranquillement, j'étais sage, M. Ratin content, et moi aussi; point de mensonge, point de prison . . . Stupide animal!

Heureuse idée que j'eus là! J'avais trouvé le bouc expiatoire; aussi, peu à peu, le chargeant de tous mes méfaits, ma conscience reprenait un calme charmant. Ce qui y contribuait, je m'imagine, c'est que l'indignation de M. Ratin avait été si forte, qu'il avait entièrement oublié de me donner des devoirs à faire. Or, deux jours et point de devoirs, c'était, peut-être, de toutes les punitions, celle que j'aurais choisie comme la plus délicieuse.—R. TÖPPFER.

EXERCICES DE CONVERSATION.

MON PROFESSEUR.

I.

Professeur.—Ce mot a-t-il un féminin ?

Singulier.—Expliquer ces phrases: *Pourquoi ne pas écrire ces deux mots au singulier ?—Pourquoi votre ami est-il si singulier dans ses manières et dans ses idées ?—Il ne m'écrit plus; c'est très singulier.*

Maître; **mètre**; **mettre.**—*Il désire* **m'être** *agréable.*—Expliquer le sens et former une phrase avec chaque mot.

Expliquer les mots: moral; pédant; respectable; risible; grave; ridicule; vénérable; bouffonne.—Former une phrase avec chacun d'eux.

Empire.—Expliquer : *La Russie est un vaste* **empire.**—*J'ai beaucoup d'***empire** *sur son esprit.*

Expliquer : *tout rempli de latin.*

Rome.—Dans quelle contrée et sur quel fleuve est Rome ?—A qui attribue-t-on la fondation de Rome ? Nommer un roi de Rome ; trois empereurs ; un grand orateur romain ; deux grands poètes latins ; la place publique de Rome ; le principal temple ; les principaux dieux.—Rome était-elle la capitale de l'*empire d'Occident* ou de l'*empire d'Orient ?*—Quel est le fait que peuvent rappeler ces mots : *Barbares; chute; empire romain; Ve siècle; invasion ?*

—Quel est le siècle que l'on appelle dans l'histoire : *siècle des invasions ?*

Sénèque.—Qui était Sénèque ?—C'était un philosophe romain des premiers temps de l'ère chrétienne qui fut précepteur de Néron, et qui dans ses écrits et dans ses leçons prêchait toujours la morale la plus austère.

Caton d'Utique.—Qui était Caton d'Utique ?—C'était un romain du temps de Pompée et de César, célèbre par l'austérité de son caractère et qui avait adopté comme règle de sa vie, les principes philosophiques des *Stoïciens.*

Les Gracques.—Tibérius *et* **Caïus Gracchus** étaient de célèbres tribuns romains du IIe siècle avant Jésus-Christ. Leur mère **Cornélie** devenue veuve s'était entièrement consacrée à leur éducation, et avait développé en eux les plus généreux sentiments, surtout un grand dévouement à la cause du peuple et au soulagement de ses misères. Rome reconnaissante, lui éleva après sa mort une statue avec cette inscription : CORNÉLIE, MÈRE DES GRACQUES.

Fou rire.—Qu'est-ce que **sourire ; rire ;** *avoir le* **fou rire ?**

Siècle.—Combien y a-t-il d'années dans un siècle ?—Dire le siècle des dates suivantes : 1492 ; 1774 ; 1887.

Dans cette phrase, **l'esprit du siècle,** le sens est-il : les dispositions d'esprit de *tout le siècle,* ou seulement les dispositions générales du temps où l'on vit ?

De bonne heure.—Expliquer : *Aimez-vous à vous lever de* **bonne heure ?**—*Cet enfant a montré de* **bonne heure** *une grande intelligence.*

Pardonnait.—On dit : **pardonner** *une chose* et **pardonner** *à quelqu'un.*—Ex. : *Pour cette fois je* **pardonne** *votre mensonge.*—**Pardonnez** *à ceux qui vous ont offensés.*

Pois.—Expliquer : *Les* **pois** *sont abondants cette année.—Ces* **poids** *sont très lourds.*—Qu'est-ce que les pois ?—Faire la description de la plante.—Quelle est la couleur de la fleur ?—Comment sont placés les pois sur la plante ? dans quoi sont-ils enfermés ?—Qu'est-ce que les *petits-pois ?*

Expliquer le mot : **hygrométriques.**—On dit qu'un corps est

hygrométrique lorsqu'il est particulièrement sensible à l'influence de l'humidité et de la sécheresse.

Naïvement.—Expliquer le tréma.

Curieux.—Expliquer ces phrases : *Je ne suis pas* **curieux.**—*Cet effet de lumière est extrêmement* **curieux.**

Je ne pusse.—On emploie le *subjonctif* en général après *afin que*, et *l'imparfait du subjonctif* après *l'imparfait de l'indicatif*, quand on exprime *un présent* ou *un futur* par rapport au premier verbe.

Lu.—Expliquer : *J'ai* **lu** *dans ce journal un article très intéressant.—J'ai* **lu** *sa réponse sur son visage.*

Que je connaisse.—On emploie le subjonctif après un pronom relatif : *qui, que*, etc., précédé d'un *superlatif relatif.*

Expliquer ces phrases : *Le jardinier nous a* **défendu** *de prendre des fruits,—Ce livre est pour nous un fruit* **défendu.**

Que rappellent les mots suivants : *Adam; Paradis terrestre; Eve; Jardin d'Eden; serpent; fruit défendu ?*

Délices.—Dire la règle.

Délices est féminin au pluriel et masculin au singulier.

II.

À n'y plus prendre de plaisir.—*Y* se décompose par *à cela.*

Devoirs.—Expliquer : *Je fais mes* **devoirs** *pour l'école.—En toute circonstance je fais mon* **devoir.**

Mortel.—Expliquer : *C'est un heureux* **mortel.** *C'est un ennui* **mortel.**

Tout ce qu'on peut faire.—Malgré la forme interrogative du premier verbe on emploie l'*indicatif* et non le *subjonctif*, lorsque le second verbe exprime quelquechose de *certain*, de *positif.*

Naturaliste.—Qu'est-ce qu'un **naturaliste ?**

Une multitude.—Ce mot est-il collectif *général* ou *partitif ?*

Dos.—Expliquer les phrases suivantes : *Le chameau a une bosse sur le* **dos.** *Cette jeune fille a une belle* **dot.** **Do** *est la première note de la gamme.*

Six bras.—Dans quel sens et pour quel mot est employé : **bras ?**

Dire le sens de ces deux phrases : *Je n'aime pas faire du mal aux* **bêtes.**—*Ce garçon est réellement* **bête.**

Jules César.—Qui était Jules César ?—Dans quel siècle a-t-il vécu ?—Après ou avant Jésus-Christ ?—Qu'a-t-il écrit ?—Qu'est-ce que les *Commentaires ?*—Dans quelle langue sont-ils écrits ?

Parti.—Expliquer : *Partez-vous ? restez-vous ? Il faut prendre un* **parti.**—*Quel* **parti** *politique représentez-vous ?*

Colomb.—De quel pays était Christophe Colomb ?—En quelle année a-t-il découvert l'Amérique ?—Raconter en quelques mots son histoire.

Par un document récemment découvert on sait aujourd'hui que Christophe Colomb est né à Calvi, en Corse, et non à Gênes ou près de Gênes comme on l'avait cru jusqu'ici.

Dessin.—Dire les différents genres de dessin.

III.

Police.—Qu'est-ce que la police ? un agent de police ?

Vue.—Expliquer : *Du haut de cette montagne, la* **vue** *est très étendue.—Les yeux sont l'organe de la* **vue.**—*Je l'ai* **vue** *avant son départ.—Cet homme a des* **vues** *particulières en agissant comme il le fait.*

Auteur.—Ce mot a-t-il un féminin ?—Expliquer : *Connaissez-vous l'***auteur** *de ce livre ?—Je suis l'***auteur** *de tout ce désordre.*

Marge.—*Qu'est-ce qu'une* **marge** ?—*Écrire en* **marge** ?

Raide.—Expliquer : *Cette pente est très* **raide.**—*Comme cette personne est* **raide** !—*Ce col est trop* **raide.**

Expliquer la phrase : *en deuil de la tête aux pieds.*

Pâtés.—Qu'est-ce qu'un pâté ?—Dire différentes sortes de pâtés.—Faire une phrase avec le sens *propre* du mot ; une avec le sens *figuré.*

Lacs.—Qu'est-ce qu'un lac ?—Nommer trois grands lacs d'Amérique ; deux lacs de la Suisse.

Rivières.—Nommer trois fleuves ou rivières de l'Amérique du Nord ; deux de l'Amérique du Sud ; un de France ; un d'Espagne ; un d'Allemagne ; un d'Angleterre ; un d'Italie ; un de Russie ; deux de la Turquie d'Asie ; un de l'Inde ; un de l'Egypte.

Âge de raison.—Qu'est-ce que l'*âge de raison ?*—Dire les quatre âges de la vie.

IV.

Encrier.—Dire différents genres d'encriers : en bois ; en cuivre, etc.

Parlerait.—*Elles* **parlent** *beaucoup pour ne rien dire.—Son silence* **parle** *pour lui.*—Explication.

Embarras.—*Je suis dans un grand* **embarras** ; *je ne sais que répondre.—C'est un grand* **embarras** *que d'avoir tant de meubles dans une petite maison.*

Chapeau.—Dire différentes espèces de chapeaux.

Chaise.—Dire différentes espèces de chaises et le nom de quelques étoffes avec lesquelles on recouvre les chaises ?

Conjurer l'orage.—Sens *propre :* Prononcer certains mots, certaines formules au moyen desquels les magiciens prétendaient chasser les démons ; détourner les maladies ; les tempêtes.—Sens *figuré:* Essayer de détourner, de calmer la colère de quelqu'un par une explication ; un moyen quelconque.

Transition.—Expliquer transition, le sens *propre* et le sens *figuré.*

V.

Qualifier.—Expliquer : *L'adjectif* **qualifie** *le nom.—Je ne puis pas* **qualifier** *sa conduite.*

Souffle.—*Les feuilles sont immobiles; il n'y a pas un* **souffle** *de vent.—Ce chapeau de tulle est si léger, que ce n'est pas un chapeau; c'est un* **souffle.**—Expliquer le sens *propre* et le sens *figuré.*

Convient.—L'infinitif **convenir** a deux sens.—Ce verbe est *neutre* et se conjugue avec *être* ou *avoir,* selon le sens.—**Convenir** signifiant : *être convenable* est conjugué aux temps composés avec *avoir.*—Ex. : *Cette maison a* **convenu** *à tout le monde. —Le climat de ce pays* **convient** *aux malades.*

Convenir signifiant : *demeurer d'accord* se conjugue avec *être.—Nous sommes* **convenus** *du prix définitif.—Nous sommes* **convenus** *de demeurer encore ensemble.*

Crises.—*Ce malade a eu cette nuit deux* **crises** *très violentes.—Toutes les affaires sont arrêtées; c'est une grande* **crise** *commerciale causée par les grèves.*

Puits.—Expliquer : *Ce* **puits** *est très profond.—L'eau qui tombe forme un véritable* **puits** *sous les fenêtres.—Cet homme est un* **puits** *de science.—Je fais ce que je* **puis.**

Bouc expiatoire.—On appelait ainsi chez les Juifs le bouc qui, à la fête annuelle *des expiations* ou *du pardon,* était chassé dans le désert par le grand prêtre après avoir été chargé de toutes les iniquités d'Israël.—Au sens *figuré:* celui sur lequel on rejette toutes les fautes.

BOUM-BOUM.

I.

L'enfant était étendu, pâle, dans son petit lit blanc, et, les yeux agrandis par la fièvre, regardait devant lui avec une fixité étrange.

La mère au pied du lit tenant son mouchoir sur sa bouche pour ne pas crier, suivait immobile et désespérée le progrès de la maladie sur le visage de son cher petit, et le père, un brave ouvrier, essayait vainement de retenir les larmes qui lui brûlaient les paupières.

Le jour se levait, clair, doux, un beau matin de juin entrant dans la petite chambre de la rue des Moines où malade, sans connaissance, était le petit François, l'enfant de Jacques Legrand et de Madeleine Legrand, sa femme.

Il avait sept ans. Tout blond, tout rose, et si vif, gai comme un oiseau, le petit, il n'y avait pas trois semaines encore.

Mais une fièvre l'avait pris; on l'avait ramené un soir de l'école, la tête lourde et les mains très chaudes. Et depuis il était là, dans ce petit lit, et quelquefois, dans son délire, il disait en regardant ses souliers bien cirés que sa mère avait soigneusement placés sur une étagère: " On peut bien les jeter maintenant les souliers du petit François ! Petit François n'ira plus à l'école...jamais, jamais !..."

Alors le père disait, criait: " Tais-toi, petit, oh ! tais-toi !" et la mère allait enfoncer sa tête blonde toute pâle dans son oreiller pour que petit François ne l'entendît pas pleurer.

Cette nuit-là l'enfant n'avait pas eu le délire, mais

depuis deux jours il inquiétait le médecin par un abattement profond. Il était silencieux, triste, agitant machinalement sa petite tête maigre sur le traversin, ne voulant rien prendre, n'ayant plus un sourire sur ses lèvres pâles et les yeux hagards, cherchant, voyant on ne savait quoi, là-bas, très loin...

II.

Quand on voulait lui faire prendre un sirop, un peu d'eau ou de bouillon, il refusait. Il refusait tout.

— Veux-tu quelquechose, François ?

— Non, je ne veux rien.

— Il faut pourtant le sortir de là, avait dit le docteur. Cet accablement m'effraie...Vous êtes le père et la mère; vous connaissez bien votre enfant...Cherchez ce qui pourrait ranimer ce petit corps, rappeler cet esprit qui court après les nuages.[1]...

Et il était parti.

— Cherchez !

Oui, sans doute, ils le connaissaient bien, leur François, les braves gens ! ils savaient combien cela l'amusait, le petit, d'aller le dimanche courir à la campagne et de revenir à Paris, chargé de fleurs et de branches vertes, sur les épaules de son père, ou encore de voir au théâtre une de ces grandes représentations que l'on donne en matinée pour les enfants...

Jacques Legrand avait acheté à François des images, des soldats dorés, des ombres chinoises, il les découpait, les faisait danser devant les yeux égarés du petit, et avec de grosses larmes qui roulaient sur ses joues, il essayait de le faire rire...

— Vois-tu, c'est un régiment . . . Voilà les soldats, les tambours, les chevaux ! Et celui-là c'est un général . . . Tu te rappelles, nous en avons vu un, un général, le jour de la revue, il n'y a pas longtemps . . . Si tu prends bien cette tisane, je t'en achèterai un, non pas de papier,

mais avec une tunique de drap et des épaulettes d'or. . . Le veux-tu, dis, le général ?

— Non, répondait l'enfant, avec la voix brusque que donne la fièvre...

— Veux-tu un pistolet, un arc, des billes ?

— Non, répétait la petite voix...

Et à tout ce qu'on lui disait, à tous les pantins, à tous les ballons qu'on lui promettait, la petite voix, tandis que les parents se regardaient désespérés, répondait : Non . . . non . . . non !

III.

Mais que veux-tu enfin, mon François ? demanda la mère. Voyons, il y a bien quelquechose que tu voudrais avoir . . . Dis, dis-le moi ! à moi ! . . . ta mère !

Et elle mettait sa joue sur l'oreiller du petit malade, et elle lui murmurait cela à l'oreille, doucement, comme un secret. Alors l'enfant, avec un accent bizarre, se redressant sur son lit et étendant la main vers quelquechose d'invisible, répondit tout-à-coup d'un ton à la fois suppliant et impératif:

— Je veux *Boum-Boum !*

Boum-Boum !

La pauvre Madeleine regarda son mari avec anxiété. Que disait-il le petit ? Est-ce que c'était encore une fois le délire ? l'affreux délire qui revenait ?

Boum-Boum!

Qu'est-ce que c'était ces mots singuliers que l'enfant maintenant répétait avec une obstination maladive et qu'elle écoutait effrayée : Oui, Boum-Boum ! Boum-Boum ! Je veux Boum-Boum !

La mère avait saisi nerveusement la main de Jacques, disant tout bas comme une folle :

— Jacques ! oh ! Jacques ! entends-le; c'est fini; il est perdu !

Mais le père avait sur son visage rude de travailleur

une expression d'étonnement profond et un sourire presqu'heureux le sourire d'un condamné qui voit le salut possible. Boum-Boum ! Il se rappelait bien la matinée du lundi de Pâques où il avait amené François au cirque. Il avait encore dans l'oreille ses grands éclats de joie, son bon rire d'enfant amusé. Il revoyait le clown, le beau clown tout pailleté d'or avec un grand papillon brillant de toutes les couleurs dans le dos de son costume noir, faisant de grands sauts à travers la piste, donnant un croc-en-jambe à un écuyer, se tenant quelquefois immobile et raide sur le sable, la tête en bas et les pieds en l'air, ou jetant au lustre des chapeaux de feutre mou qu'il attrapait adroitement sur son crâne où ils formaient un à un une pyramide, et à chaque tour, à chaque réflexion comique, poussant le même cri, répétant le même mot, accompagné par un roulement de l'orchestre: Boum-Boum !

Boum-Boum ! et à chaque fois qu'il arrivait Boum-Boum, tout le cirque applaudissait et le petit riait de tout son cœur. Boum-Boum ! C'était ce Boum-Boum là, c'était le clown du cirque, l'amuseur de toute une partie de la ville qu'il voulait avoir, le petit François, et qu'il n'aurait pas et qu'il ne verrait pas puisqu'il était là, couché sans forces dans son lit blanc !

IV.

Le soir, Jacques Legrand apporta à l'enfant un clown articulé, en costume couvert de paillettes d'or, qu'il avait acheté très cher; le prix de quatre de ses journées de mécanicien ! Mais il en eût donné vingt, trente; il eût donné le prix d'une année de son travail pour ramener un sourire sur les lèvres pâle du petit malade. . . .

L'enfant regarda un moment le joujou qui étincelait sur ses draps blancs; puis, tristement:

— Ce n'est pas Boum-Boum !...Je veux voir Boum-Boum !

Ah ! si Jacques avait pu l'envelopper dans ses couvertures, l'emporter au cirque, lui montrer le clown dansant sous le lustre allumé, et lui dire : Regarde !

Il fit mieux, Jacques. Il alla au cirque, demanda l'adresse du clown et, timide, tremblant d'émotion, il monta une à une les marches qui menaient à l'appartement de l'artiste. C'était bien hardi ce qu'il venait faire, Jacques ! Mais les comédiens vont bien chanter dans les salons des gens riches. Peut-être que le clown, oh ! on lui donnerait ce qu'il voudrait ! consentirait à venir dire bonjour au petit François. Mais comment serait-il reçu, lui, Jacques Legrand, là, chez Boum-Boum ?

Ce n'était plus Boum-Boum ! C'était Monsieur Moreno, et dans le logis artistique, des livres, des gravures, des meubles élégants, entouraient un homme charmant qui reçut Jacques dans son cabinet, pareil à celui d'un médecin.

Jacques regardait, ne reconnaissait pas le clown et tournait et retournait entre ses doigts son chapeau de feutre. L'autre attendait. Alors le père s'excusa. C'était bien extraordinaire ce qu'il venait demander là. ...Il savait bien que personne ne le faisait... pardon, excuse... Mais enfin, c'était pour le petit... Un gentil petit, monsieur. Et si intelligent ! Toujours le premier à l'école, excepté dans le calcul qu'il ne comprend pas ... Un rêveur ce petit... Oui, un rêveur, et la preuve ... la preuve... Jacques maintenant hésitait ne pouvant pas finir, puis prenant courage et brusquement :

— La preuve, c'est qu'il veut vous voir, qu'il ne pense qu'à vous, et que vous êtes là, devant lui, comme une étoile qu'il voudrait avoir et qu'il regarde toujours.

V.

Quand il eut dit cela, le père baissa la tête, n'osant pas regarder le clown qui, lui, restait les yeux levés sur l'ouvrier.

— Qu'allait-il dire Boum-Boum ? S'il allait le prendre pour un fou, le mettre à la porte ?

— Où demeurez-vous ? demanda Boum-Boum.

— Oh ! tout près, rue des Moines.

— Allons, dit l'autre. Il veut voir Boum-Boum, votre garçon ? Bien ! il va voir Boum-Boum . . .

Lorsque la porte s'ouvrit, le clown entra et Jacques Legrand cria joyeusement à son fils: François, sois content petit ! Regarde, le voilà Boum-Boum !

L'enfant eut sur le visage une expression de joie. Il se souleva sur le bras de sa mère et tourna la tête vers les deux hommes qui venaient, chercha un moment, à côté de son père, quel était ce monsieur en redingote noire qui lui souriait avec une bonne figure gaie et qu'il ne connaissait pas, et quand on lui dit : " C'est Boum-Boum !" il laissa retomber lentement, tristement, son front sur l'oreiller, fixant devant lui ses beaux grands yeux bleus qui cherchaient toujours au delà des murailles de la chambre, les broderies d'or et le papillon scintillant de Boum-Boum.

— Non, répondit l'enfant d'une voix qui n'était plus rude mais désolée, non, oh non ! ce n'est pas Boum-Boum !

Le clown debout près du lit, le visage grave, se pencha vers l'enfant avec une expression de douceur infinie. Il réfléchit un moment, regarda le père anxieux, la mère désespérée, dit en souriant:

" Il a raison, ce n'est pas Boum-Boum."

Et il partit.

VI.

Je ne le verrai pas, je ne le verrai plus, Boum-Boum ! répétait l'enfant. Oh ! pourquoi, pourquoi ne vient-il pas ? Et tout-à-coup, il n'y avait pas une demi-heure que le clown avait disparu, brusquement la porte se rouvrit, comme la première fois, et, dans son maillot noir

pailleté d'or, une houppe jaune sur le crâne, le papillon d'or sur la poitrine et dans le dos; un large sourire ouvrant ses lèvres rouges dans sa bonne figure enfarinée, Boum-Boum, le vrai Boum-Boum, le Boum-Boum du cirque, le Boum-Boum du petit François, Boum-Boum parut ! Et, sur son petit lit blanc, avec la joie et la vie revenues dans ses yeux; riant, pleurant, heureux, sauvé, l'enfant frappa l'une contre l'autre ses deux petites mains maigres, cria *bravo* et dit avec sa gaîté de sept ans qui éclata comme une fusée[1]: Boum-Boum ! C'est lui, c'est lui, cette fois ! Voilà Boum-Boum ! Oui, c'est Boum-Boum ! Bonjour, Boum-Boum !

Quand le docteur revint ce jour-là, il trouva assis près du lit de petit François, un clown à figure blanche qui faisait rire encore et toujours rire le petit, et qui lui disait, en remuant un morceau de sucre au fond d'une tasse de tisane :

— Tu sais, si tu ne bois pas, toi, petit François, Boum-Boum ne reviendra plus !

Et l'enfant buvait.

— N'est-ce pas que c'est bon ?

— Très-bon ! Merci, Boum-Boum !

Docteur, dit le clown au médecin, ne soyez pas jaloux ...Il me semble vraiment que mes grimaces lui font autant de bien que vos ordonnances !

Le père et la mère étaient dans la joie, ne pouvant croire à cette résurrection.

Et jusqu'à ce que " petit François" fut guéri, une voiture s'arrêta tous les jours devant le logis d'ouvrier de la rue des Moines et un homme en descendit, enveloppé dans un paletot, le collet relevé, et dessous, costumé comme pour le cirque, avec un gai visage enfariné.

— Nous voudrions vous demander le prix de vos visites, monsieur, dit à la fin Jacques Legrand au maître clown, lorsque l'enfant guéri sortit pour la première

fois. Pourrons-nous vous payer jamais ? Vous avez tant fait pour nous !

Le clown présenta au père et à la mère ses deux larges mains.

— Une poignée de main ! dit-il.

Puis donnant deux gros baisers à l'enfant dont les joues étaient redevenues roses :

— Et, ajouta-t-il en riant, la permission de mettre sur mes cartes de visite : BOUM-BOUM, DOCTEUR ACROBATE, MÉDECIN ORDINAIRE DU PETIT FRANÇOIS.—J. CLARETIE.

EXERCICES DE CONVERSATION.

BOUM-BOUM.

I.

Le jour se levait.—Le moment où le jour se lève est *l'aurore* ou le *point du jour.*—Le passage du jour à la nuit est le *crépuscule.*

Juin.—Dire les mois de l'année.—Les mois correspondant à chaque saison.

Sans connaissance.—Expliquer : *Après cet accident, cet enfant est demeuré longtemps* **sans connaissance.**—*Avez-vous eu* **connaissance** *de cet accident ?—Je n'ai pas encore une* **connaissance** *sérieuse de la langue.—Voulez-vous faire* **connaissance** *avec mon ami ? Je vous présenterai.*

Cirés.—Expliquer : *Ces souliers sont bien* **cirés.**—*Ces meubles sont* **cirés** *et non pas vernis.*

Souliers.—Dire la différence entre un soulier et une pantoufle.

Oreiller.—Qu'est-ce qu'un oreiller ? un traversin ? un coussin de canapé ?—Quel est le rapport entre ces deux mots : **oreiller** et **oreille ?**

Yeux.—Dire le singulier ; les différentes couleurs d'yeux.

II.

Sirop.—Qu'est-ce qu'un sirop ?—Dire différentes espèces de sirops.—De quoi est composé le sirop ?—Comment fait-on le sirop ?

Bouillon.—Qu'est-ce que le bouillon de viande ? le bouillon de légumes ?—Quel nom donne-t-on à l'un et à l'autre ?—Quelles sont les différentes viandes employées pour faire le bouillon ?—Comment fait-on le bouillon ?—On appelle bouillon

gras, le bouillon de bœuf, de veau, de poule, etc.; bouillon *maigre*, le bouillon d'herbes ou de légumes sans viande.

Matinée.—*Nous irons vous voir dans la* **matinée.**—*C'est une représentation que l'on donne en* **matinée.**

— Qu'est-ce que des *ombres chinoises?* un régiment? un arc? —Quelle est la forme d'un arc?—Expliquer le sens du mot : *arc-en-ciel.*

— Qu'est-ce qu'un pantin? un ballon?

III.

Ton.—**Ton** *livre est sur la table.—Il parle toujours sur ce* **ton** *désagréable.—Le* **ton** *de ce piano est trop bas.—Nous voulons chanter; donnez-nous le* **ton.**—J'aime dans cette peinture le mélange *des* **tons** *clairs et des* **tons** *obscurs.—Le* **thon** *est un poisson très abondant dans la Méditerranée.*

Impératif.—Quel est le sens du mot **impératif?**—Qu'exprime le **mode impératif?**—Dire les modes d'un verbe.

— Quelle est la différence entre : *un mot* **singulier** et *un mot au* **singulier?**

Pâques.—Qu'est-ce que la fête de **Pâques?**—**Pâque,** *la fête des Juifs*, est *féminin* et s'écrit avec une *minuscule.*—Ex.: *Jésus dit à ses disciples : "Vous savez que la* **pâque** *se fera dans deux jours."*

Pâque ou **Pâques,** *fête chrétienne*, est *masculin*, et s'écrit avec une *majuscule.*—(Littré.) Ex.: *A* **Pâques** *prochain, j'espère vous voir.*

Cirque.—Qu'est-ce qu'un cirque? un clown? la piste? un écuyer? un croc-en-jambe? un lustre? l'orchestre?—Quel est le plus grand cirque d'Amérique?—Quels sont les principaux animaux du cirque de Barnum?—Qu'est-ce que *Jumbo?*—Qu'est-ce qu'un animal savant?—Quel nom donne-t-on au gardien de l'éléphant?—On appelle le gardien de l'éléphant : *un cornac.*

IV.

Articulé.—Qu'est-ce qu'une **articulation?**—Quelle différence y a-t-il entre une poupée *articulée* et une poupée ordinaire?

Adresse.—Expliquer le sens de ces deux phrases : *Pour lui faire visite il faudrait avoir son* **adresse.**—*Pour réussir comme lui, il faudrait avoir son* **adresse.**

Calcul.—Qu'est-ce que le calcul?—Quelles sont les quatre *opérations* ou *règles* de l'arithmétique?—Qu'est-ce que l'addition? la soustraction? la multiplication? la division? un nombre entier? une fraction? le système métrique?

— Qu'est-ce qu'un rêveur?—Expliquer la différence entre : *Je* **rêve** *toutes les nuits; Je* **rêve** *toujours d'aller vivre en Italie.*

V.

Demeurer.—*Je* **demeure** *à la campagne.—Vous êtes* **demeuré** *bien longtemps sans venir.*

Chercha.—*Il* **chercha** *bien longtemps pour avoir ce renseignement.—Il* **chercha** *longtemps dans sa mémoire pour nous donner la date exacte.—Il* **chercha** *à vous voir avant de partir.*

Redingote (*riding-coat*).—C'est le mot anglais écrit d'après la prononciation française.

VI.

Maillot.—Qu'est-ce qu'un **maillot** ?—Un maillot de danseur ; un enfant au maillot.

Docteur.—On dit en français : *un docteur en médecine; un docteur en droit; en théologie.*

Dans la conversation, le mot *docteur* est fréquemment employé pour *médecin : Avez-vous vu le* **docteur** *ce matin ?—Que pense votre* **docteur** *de cette épidémie ?*

Grimaces.—Qu'est-ce que *faire la grimace* au sens *propre ?* au sens *figuré ?*—On dit au *figuré :* Faire la grimace, d'une action faite hypocritement : *Elle montre beaucoup d'intérêt à votre ami, mais c'est par pure* **grimace.**—*S'il n'est pas homme de bien, il en fait la* **grimace.**

Ordonnances = prescriptions.

— Qu'est-ce qu'une carte de visite ? Un acrobate ?

LES CONTES DE FÉES.

I.

En ce temps-là je n'avais pas encore tout à fait huit ans. Je passais une bonne partie de mes journées chez mes grands parents, qui occupaient un petit appartement dans la maison d'un chapelier. La maison était située dans une des rues commerçantes de la ville, à côté d'une salle de spectacle. Le chapelier occupait tout le rez-de-chaussée.[1] Les deux corps de logis étaient séparés par une étroite cour où fleurissaient des balsamines et des capucines; l'escalier, la galerie à pilastres[2] de bois qui y faisait suite[3] conduisaient à l'appartement de mes grands parents situé au premier étage. En jouant sur cette galerie, à l'époque où la troupe ambulante donnait ses représentations, j'entendais parfois, de l'autre côté du gros mur mitoyen, les accords d'un violon et les voix chantantes des acteurs qui répétaient des vaudevilles. Toutes sortes d'idées étranges traversaient mon esprit quand je pensais à ce théâtre des grandes personnes, où les marionnettes que j'avais vues à la foire étaient remplacées par des acteurs en chair et en os.

Le logis de mes grands parents était d'une extrême simplicité. On entrait directement dans la cuisine passablement enfumée, et de là dans une salle à manger très claire, dont les fenêtres ouvraient sur la rue. Cette seconde pièce était tapissée d'un papier gris à personnages, représentant des épisodes de la retraite de Russie: vieux soldats bivouaquant autour du feu où cuisait la soupe, grenadiers chargeant à la baïonnette, des Russes au shako recourbé en pointe; longues files de cavaliers enveloppés de leurs manteaux, traversant une rivière

glacée. J'avais des heures entières de silencieux amusement rien qu'à regarder les murs. Mais ma grand-mère n'aimait pas les enfants passant ainsi leur temps à ne rien faire; elle m'arrachait à ces paresseuses contemplations en m'invitant d'un ton bref à venir auprès d'elle lire à voix haute une page de mon livre de lecture, dont elle suivait les lignes avec son aiguille à tricoter. Je n'allais pas encore à l'école et mon aïeule était chargée de m'inculquer les premiers éléments de lecture et d'écriture.

II.

Elle n'avait pas l'humeur commode, ma grand-mère, et quand j'étais distrait, l'aiguille quittait les lignes du livre pour me cingler lestement les doigts. C'était une petite femme sèche, au teint bilieux, avec un nez camard, et des yeux bleus renfoncés qui dardaient un regard sévère à travers des lunettes à branches d'argent. Excellente ménagère, très active, très propre, elle avait l'esprit méthodique et positif, et n'admettait les fantaisies pour personne. Malgré ses façons[1] un peu revêches, je passais de bonnes matinées dans la petite salle, en attendant l'heure du dîner, qui avait lieu[2] invariablement à la cloche de midi. En hiver surtout, c'était un plaisir de jouer dans cette pièce intime, près du poêle de faïence qui ronflait doucement, tandis que deux canaris, du haut de leur cage accrochée au mur ne cessaient pas de gazouiller. Dans le four du poêle, il y avait toujours quelque bon petit plat qui cuisait doucement ; et en feuilletant un almanach à images, je respirais voluptueusement le fumet qui s'échappait de la porte du four et je cherchais à deviner, d'après l'odeur, quelle était la surprise réservée pour le repas de midi.

Tout-à-coup, le bruit d'une canne frappant le parquet résonnait au fond de la galerie, avec l'accompagnement d'une voix de basse, chantant faux, mais sur un ton très

joyeux: Brum! brum! brum! C'était le grand père qui rentrait de sa promenade matinale. Il ouvrait vivement la porte et apparaissait enveloppé dans son ample manteau marron à agrafe de métal et à collet de fourrure. Avec lui entrait une bouffée de jeunesse et de bonne humeur. Il avait alors près de soixante-huit ans, mais il était resté gai et alerte comme à trente. Grand, sec, droit comme un I, avec de longues jambes, il avait encore tous ses cheveux d'un blanc d'argent et toutes ses dents, saines, solides, bien rangées; avec cela l'oreille rouge, le teint superbe, les yeux gris et vifs sous des paupières ridées, un long nez, de grosses lèvres roses exprimant à la fois la bienveillance et la gourmandise. Il répandait autour de lui une atmosphère de bonté, et d'honnête jovialité.

Son cœur était ouvert à tous comme sa bourse; c'était tout l'opposé de ma grand-mère, qui n'aimait point qu'on fut si généreux. Ajoutez à cela des manières affables, une franchise militaire, il avait été lieutenant de dragons sous le premier empire, puis sous-inspecteur des forêts à la Restauration, et vous aurez le portrait de mon grand-père.

III.

Le dîner terminé, mon grand-père allumant sa pipe, allait lire les journaux au Casino; moi, je restais en tête-à-tête avec ma grand-mère et une page blanche que je devais couvrir de bâtons.[1] C'était la portion la moins amusante de la journée. Heureusement ma grand-mère aimait le jeu; on n'est pas parfait. Vers deux heures arrivaient deux ou trois vieilles dames, ses contemporaines, et on organisait un loto. Je profitais de l'attention avec laquelle ces enragées joueuses surveillaient leurs cartons et poussaient des jetons de verre sur les numéros; je passais doucement sur la galerie par une porte entrebaîllée,[2] et de là, en trois sauts, j'arrivais à la boutique de mon ami le chapelier.

J'aimais cette boutique, bien qu'à première vue, elle ne parût pas offrir grand attrait à un enfant. Dans les vitrines à coulisses qui garnissaient les murs on ne voyait de la plinthe aux corniches que des specimens[3] de toutes les coiffures d'homme alors en usage; chapeaux de soie enveloppés dans une coiffe de papier bleu, chapeaux de paille, feutres gris, casquettes. La clientèle du chapelier était surtout composée de gens de la campagne; les casquettes dominaient. Il y en avait de toutes formes et de toutes couleurs: casquettes plates, curvilignes, à côtes de melon, ornées de galons, fourrées de loutre ou de vulgaire lapin. Au milieu, dans la boiserie, une glace en deux morceaux reflétait de longues rangées de couvre-chefs.[4] A gauche de la porte était le comptoir où s'asseyait la demoiselle de boutique et Lise, la fille aînée cousant des coiffes et piquant des visières. À droite, derrière une muraille de chapeaux étagés sur un chassis à claire-voie,[5] se dissimulaient le laboratoire où le chapelier donnait ses coups de fer et le bureau où il tenait ses écritures. C'était justement dans ce recoin qu'était pour moi le charme de la boutique, car, derrière le bureau, il y avait une armoire vitrée pleine de livres dont on me laissait la libre disposition. Tous les contes de fées reposaient pêle-mêle avec une quantité de vieux livres dans cette modeste bibliothèque; je n'avais qu'à les prendre. Perché sur un haut tabouret de paille, les coudes sur le pupître, le front dans les mains, je dévorais l'un après l'autre ces volumes recouverts d'un papier à marbrures bleues et rouges.

IV.

Pendant ce temps les clients entraient et sortaient; le chapelier essayait des casquettes sur des fronts étroits d'enfants ou sur des têtes de paysans avec des cheveux en broussailles, et cherchait à placer sa marchandise à un prix avantageux; les clients marchandaient sou à sou

la coiffure convoitée. Il y avait des discussions orageuses à propos d'une casquette ou d'un bonnet fourré. Des dialogues passionnés s'établissaient sur le pas de la porte.[1]

Tous ces marchandages comiques, entendus machinalement à travers mes lectures, ne me troublaient guère. J'étais à cent lieues de la boutique du chapelier; je voyageais dans le royaume de la féerie. Je vivais en compagnie des princes, des princesses et des enchanteurs; je marchais dans ces vergers mystérieux, où chaque fleur était un diamant et chaque fruit une émeraude ou une topaze. Les jardins plantés de fleurs qui chantent; les oiseaux doués de la parole; les fées qui changent un homme en arbre et une citrouille en carrosse; les géants qui gardent des fontaines merveilleuses; les princesses exilées qui font paître les dindons dans les champs, et les fils de roi qui arrivent de la chasse, juste à point[2] pour les épouser; c'était mon monde à moi, le seul beau et le seul vrai à mon sens. Avec cette croyance naïve et ce respect du livre imprimé qui caractérisent l'enfant et le paysan, je croyais que tout ce que je lisais était arrivé. Je connaissais par cœur les moindres volumes de la petite bibliothèque et les personnages dont ils racontaient l'histoire avaient pris dans mon imagination une telle intensité de vie que si j'avais rencontré au détour d'une rue la fée Réséda ou la marraine de Cendrillon, la chose m'eût semblé naturelle. C'était comme une hallucination; j'avais la mémoire pleine de leurs propos et de leurs gestes; je voyais devant mes yeux reluire les robes couleur de lune et couleur de soleil de Peau d'âne.[3]

V.

Une jour comme je finissais de lire une des histoires qui me charmaient le plus je vis tout-à-coup briller devant moi le reflet d'étoffes éblouissantes sur le chêne ciré du comptoir. Il y en avait de jaunes d'or, de vert-pomme,

de lilas et de brun clair. Au milieu de l'obscur magasin c'était comme une fête de couleurs.[1] Lise et une ouvrière maniaient doucement ces étoffes soyeuses et les faisaient miroiter à la lumière; puis elles en garnissaient des chaperons, des toques et des bonnets pointus, ornés de plumes, d'étoiles et de dessins bizarres d'or et d'argent. Quel client princier avait pu commander ces superbes coiffures au vieux chapelier? Est-ce que les gens du pays des fées, sachant son goût pour leur histoire, lui avaient soudain donné leur pratique?... Je me décidai à descendre de mon tabouret et à questionner les demoiselles du comptoir qui m'expliquèrent la raison de ce luxueux étalage de soie et d'ornements.

Une troupe ambulante, jouant la pantomime et le ballet venait d'arriver à la ville. Elle avait annoncé sa première représentation au théâtre pour le lundi suivant, et le directeur avait commandé au chapelier le plus voisin, une série de coiffures destinées aux figurants. Et, savez-vous quelle était cette attrayante pièce de début? Rien que le titre me remua des pieds à la tête, quand je lus le jour même, imprimé en lettres grandes comme la main, sur l'affiche rouge collée au mur du théâtre: "La belle au bois dormant, ballet-féerie en sept tableaux, avec changements à vue[2] et costumes entièrement neufs." Dans l'après-midi, tandis que j'errais sur notre galerie, collant mon oreille au mur mitoyen, je distinguai les sons d'une musique aérienne, toute différente des airs de vaudevilles que j'avais entendus jusque là, et cela acheva de me troubler la tête. Le lendemain matin, je manœuvrai de façon à sortir avec mon grand-père, je l'entraînai devant l'affiche rouge, et je n'eus de repos qu'après lui avoir arraché la promesse de m'emmener au spectacle du lundi.

VI.

Le plus difficile fut de faire ratifier cette promesse par

ma grand-mère. Outre son horreur pour les dépenses de luxe, sa sévérité lui suggérait de nombreuses objections: il n'était, ni bon, ni prudent de donner si tôt aux enfants le goût des plaisirs; c'était malsain de se coucher tard; cela m'exciterait l'imagination, je serais fatigué le lendemain, etc. Il fallut batailler[1] longtemps, avec énergie. Nous eûmes la victoire cependant, et on décida qu'après le spectacle, je reviendrais coucher chez mes grands parents. Comme vous pensez, la journée du lundi me parut d'une longueur démesurée; enfin le le soir arriva, mon grand-père prit son manteau et nous partîmes pour le théâtre.

La petite salle modestement tapissée d'un papier vert d'eau, avec ses deux galeries et son étroit parterre,[2] me parut magnifique. J'ouvrais les yeux tout grands pour admirer le lustre qui descendait lentement du haut des frises[3] et dont les lampistes[4] allumaient un à un "les quinquets fumeux;[5] je regardais les deux uniques loges," à l'avant-scène:[6] celle du maire et celle du préfet; les bancs de l'orchestre où de vieux amateurs accordaient leurs instruments: et surtout le grand rideau rouge masquant[7] la scène et d'où de temps à autre, par deux trous pratiqués à hauteur d'appui[8] des doigts mystérieux s'agitaient curieusement. La salle s'emplit peu à peu et devint tumultueuse; le chef d'orchestre attaqua l'ouverture.

Mon cœur battait violemment. Trois coups résonnèrent sur le théâtre et le rideau se leva. Je ne vous dirai pas mon éblouissement et mes transports à la vue des seigneurs et des pages en costumes chatoyants qui peuplaient la scène. Aux sons d'une musique douce, en sourdine, les fées arrivaient sur des chars vaporeux. Elles descendaient d'un nuage, aigrette au front, baguette en main, passaient et faisaient en tournant vivement, un don à la jeune princesse. Les instruments de cuivre faisaient des accords menaçants; la vieille fée

qu'on avait oubliée apparaisait et prédisait en branlant sa tête coiffée d'un bonnet pointu que la princesse mourrait en se perçant la main d'un fuseau. Au tintement d'un timbre invisible, le décor changeait et l'on était transporté dans la chambre d'une fileuse, où la prédiction de la méchante fée devait s'accomplir.

VII.

J'avais le cou tendu vers la scène. Tout ce qui s'y passait constituait pour moi la réalité; le reste n'existait plus ou ne me semblait qu'un accessoire désagréable. Les entr'actes m'étaient insupportables et je ne commençais à vivre que lorsque le rideau se relevait. Mon enivrement fut au paroxysme quand l'enchantement de la fée Azur commença, et qu'une fois la princesse évanouie sur son lit à colonnes, toute la cour fut soudain engourdie. Les pages accoudés aux portes, les suisses appuyés sur leur hallebarde, les files de marmitons apportant des plats; tout ce monde, par un coup de baguette tomba subitement dans un profond sommeil. Puis le silence s'étendit sur le palais endormi, les arbres grandirent autour, le lierre couvrit les fenêtres de ses branches jusqu'au moment où le fils du roi arriva, beau comme le jour, resplendissant dans son costume de velours pailleté d'acier. Il traversa lentement la scène assoupie, s'agenouilla au chevet de la belle princesse qui se réveilla et sourit; et immédiatement les pages agitèrent les bras, les hallebardiers firent résonner leurs piques, les marmitons reprirent leur course affairée; les dames commencèrent à se faire des compliments et à danser des sarabandes. Un ballet succéda à la pantomime, avec des mouvements de pieds rapides, des jupes de gaze tournoyantes. . . . Le rideau était tombé, et je ne bougeais pas, espérant qu'il se relèverait encore sur un nouveau tableau. Il fallut que mon grand-père m'arrachât de ma place et m'entraînât dehors. Au logis,

nous trouvâmes ma grand-mère qui nous attendait en tricotant de mauvaise humeur. Tout excité encore, je voulais lui raconter les merveilles de la représentation, mais elle ne m'en laissa pas le temps. En un tour de main,[1] je fus déshabillé et couché dans le lit de la *chambre d'amis.* Je m'assoupis difficilement; il me semblait toujours être en pleine féerie. A un certain moment, je me réveillai en sursaut, j'entendis le tintement grave d'un timbre et j'ouvris les yeux dans l'obscurité, croyant assister à un nouveau changement de décor . . . Mais ce n'était que la sonnerie de la pendule d'albâtre, et je me me rendormis du profond sommeil des enfants.

A. THEURIET.

EXERCICES DE CONVERSATION.

LES CONTES DE FÉES.

I.

Grands-parents.—À qui donne-t-on le nom de grands-parents ?

— Qu'est-ce qu'un chapelier ?—Comment appelle-t-on l'ouvrière qui fait des chapeaux de femmes ?

Dire les différentes parties d'une salle de spectacle.

— Qu'est-ce qu'un *rez-de-chaussée ?*—Qu'est-ce que *la chaussée ?*

Fleurir.—Au *figuré,* ce verbe fait **florissait** à *l'imparfait de l'indicatif,* et **florissant** au *participe présent.*—Ex.: *Les arts* **florissaient** *à cette époque.—Un pays* **florissant** *par l'industrie et le commerce.*—**Florissant** est aussi *adjectif qualificatif: Un pays* **florissant** ; *une nation* **florissante.**

Balsamines.—Qu'est-ce que les balsamines ?—Faire la description de la plante.—Comment sont placées les fleurs sur la tige ?—La balsamine croît particulièrement dans *les Indes orientales* et *l'Archipel indien.*—Les différentes espèces sont nombreuses ; l'Europe, l'Amérique du Nord n'en ont qu'*une seule.*—Les balsamines sont surtout remarquables par la force élastique avec laquelle les parties du fruit se séparent à l'époque de la maturité en disséminant les graines.

Capucines.—Faire la description de la plante.—Quelle est la couleur de la capucine ?—Le nom de *capucine* vient de la forme de la fleur qui se termine par un prolongement ressemblant au capuchon des moines *capucins.*

— Qu'est-ce qu'une troupe *ambulante ?*

Mitoyen.—Expliquer le sens du mot ; former une phrase.

Acteur.—Quel est le féminin ?

Vaudeville.—C'est le nom que l'on donne à certaines pièces de théâtre dont le dialogue est entremêlé de couplets chantés.

Marionnettes.—Les *marionnettes* sont de petites figures de bois ou de carton qui représentent des hommes ou des femmes, et que l'on fait mouvoir ordinairement par des fils ou par des ressorts, et quelquefois seulement avec les mains.

Les *marionnettes* étaient connues des Grecs et des Romains. Leur usage s'est conservé en Italie, où ce genre de spectacle est encore aujourd'hui très populaire.—Les *marionnettes* étaient en usage en France au moyen-âge ; leur nom a une origine religieuse. *Marionnette* est le diminutif de **Marion**, synonyme *populaire* de **Marie** ; on désignait ainsi certaines statuettes animées de la Vierge que l'on faisait figurer dans des fêtes particulières.—Plus tard on nomma ainsi les poupées mobiles de tout genre.

A la foire.—Les *foires* sont de grands marchés publics qui ont lieu dans certaines villes et à certaines dates fixes de l'année.

Tapissée.—*Les différentes pièces de la maison sont toutes* **tapissées.**—*Ce mur est* **tapissé** *de verdure.*

Retraite de Russie.—Que rappellent ces mots : *Campagne de Russie; Napoléon; incendie; Moscou; hiver; déroute; Bérézina?*

Bivouaquant.—**Bivouaquer** ; **être au bivouac.**—C'est la station que les soldats en campagne font en plein air, le jour ou la nuit, pour prendre du repos.

Arracher.—**Arrachez** *ces mauvaises herbes.—Faites-vous* **arracher** *votre dent?—Pourquoi l'***arracher** *à ses réflexions ?*

II.

— Quelle est la couleur d'un teint *bilieux?*

Camard.—Quel est la forme d'un nez *camard?* d'un nez *aquilin ?*

Lunettes.—Qu'est-ce que les *lunettes?* les *pince-nez?* les *lorgnons?* les *lorgnettes d'opéra?* les *monocles?* les *binocles?* les *lunettes astronomiques?*

On attribue généralement l'invention des lunettes à Roger Bacon vers la fin du XIIIe siècle, mais les lunettes étaient connues beaucoup plus anciennement en Chine.

Canaris.—Faire la description d'un canari.—On appelle le *serin des Canaries* simplement *serin* ou *canari.*—Son nom vient des *Iles Canaries* où il vit en plein air et d'où il a été importé en Europe vers le XVe siècle.—Où sont situées les *Canaries ?*

Almanach.—Qu'est-ce qu'un *almanach ?*—L'almanach est un livre publié chaque année, qui contient *un calendrier* indiquant

les jours et les mois de l'année; les fêtes ecclésiastiques; les heures du lever et du coucher du soleil; les phases de la lune; les éclipses, etc.

Le nom d'*almanach* vient d'un mot arabe qui veut dire: *la lune.*

Les almanachs ont été connus des différents peuples de l'antiquité particulièrement des *Indous* et des *Chinois* depuis un temps immémorial. L'usage s'en est surtout répandu en Europe depuis la propagation du christianisme parce qu'ils servaient à indiquer les jours de fêtes dont la célébration était ordonnée aux fidèles. Jusqu'à l'invention de l'imprimerie on les affichait dans les églises afin qu'ils fussent consultés plus facilement. Les rédacteurs des premiers almanachs furent des astrologues et des médecins. Ils ajoutèrent aux observations astronomiques des prédictions relatives aux changements de température et aux événements politiques, ainsi que des conseils ridicules sur les jours favorables ou néfastes pour les principaux actes de la vie. Les almanachs, le seul livre que lisent encore beaucoup d'habitants des campagnes, ont contribué plus que toute autre chose a entretenir l'ignorance et la superstition parmi les paysans des divers pays d'Europe.

Résonnait.—Expliquer: *Le tambour* **résonne** *au loin.—Je crois que vous* **raisonnez** *bien.*

Voix de basse.—Quels sont les différents genres de voix?

Fourrure. — Qu'est-ce que la fourrure? — Dire différents genres de fourrures.—Quelques animaux à fourrure.—Les pays qui en fournissent le plus.—Les différentes usages de la fourrure.

Bouffée: Même sens que *souffle.*—Ex.: *L'air frais vient par* **bouffées**; par *petits souffles* subits et interrompus.—**Bouffée** *de jeunesse;* sens *figuré.*

Atmosphère.—Qu'est-ce que *l'atmosphère?*—Former une phrase avec le sens *propre* et le sens *figuré.*

— Qu'appelle-t-on le *premier empire* dans l'histoire de France?—Le règne de Napoléon III est le *second empire.*

— Qu'est-ce que la *Restauration?*—Quelle est l'époque de la Restauration?—Qu'est-ce que la famille des *Bourbons?*

III.

Casino.—Mot italien.—Établissement où l'on se réunit pour lire, causer, entendre de la musique; se divertir.

Tête-à-tête.—Expliquer le mot.—Faire une phrase.—Dire la règle des noms composés.

Contemporaines.—Qu'est-ce qu'un *contemporain;* un évènement *contemporain?*

Expliquer le sens de: *tenait ses écritures.*

Pêle-mêle.—Dire le sens du mot.—Faire une phrase.

— Qu'est-ce qu'un tabouret ?—Quelle est la différence d'un tabouret *siège* avec un tabouret de pieds ?

Coude.—Dire les différentes parties du bras et de la main, de l'épaule aux ongles.—Expliquer cette phrase : *La rivière fait un* **coude** *à quelque distance du village.*

Dévorais.—*J'avais si grand faim, que j'ai* **dévoré** *tout ce qu'on m'a servi.—J'étais si curieuse de connaître cet ouvrage, que j'ai* **dévoré** *le premier volume.*—Expliquer les deux sens et former deux nouvelles phrases.

Marbrures.—Qu'est-ce que des marbrures ?—Ce sont des dessins imitant les veines du marbre.

IV.

Fronts.—Dire différentes formes de fronts.

Cheveux.—Dire les différentes couleurs de cheveux.—Qu'est-ce que des cheveux lisses ? ondulés ? frisés ? des cheveux *en broussailles ?* une perruque ?

Marchandaient.—*Marchander*, c'est offrir à un marchand moins que le prix qu'il demande et essayer d'avoir pour ce prix l'objet que l'on veut acheter.

Discussions orageuses = discussions animées où chacun montre de l'obstination, de la colère ou de l'impatience.

Machinalement.—Qu'est-ce que faire une chose *machinalement ?* étudier, travailler ? etc.

J'étais à cent lieues.—Le sens est-il : *J'étais à une distance de cent lieues ?*—Dire la règle de *cent.*

Enchanteurs.—Qu'est-ce qu'un enchanteur ?—Les enchanteurs existent-ils ?

— Qu'est-ce qu'un diamant ? une émeraude ? une topaze ? les rubis ? les saphirs ? les turquoises ? les améthystes ? les perles ? —Dire la couleur de ces différentes pierres.—Dans quels pays trouve-t-on les diamants ?—Dans quelques parties de l'Inde : *Visapour, Golconde,* le *Bengale.*—Dans le *Brésil;* les *Monts Ourals;* l'île *Bornéo.*—On trouve les perles dans le golfe *Persique* et sur les côtes de l'île *Ceylan.*

Carrosse.—Le carrosse est originaire d'Italie ; le premier que l'on ait vu en France est celui d'Isabeau de Bavière lorsque cette princesse fit son entrée solennelle à Paris après son mariage avec Charles VI. Avant cette époque les femmes, même les reines, allaient en litière, espèce de voitures portées sur l'épaule par plusieurs hommes, ou montaient à cheval en croupe derrière leur mari ou leur écuyer.

Géants.—Qu'est-ce qu'un géant ?—Dire l'histoire de David et Goliath.

— Qu'est-ce que : *savoir une chose par cœur ?*

Marraine.—Qu'est-ce que la marraine d'un enfant ? le par-

rain ?—On dit de l'enfant *fille* ou *garçon;* le *filleul*, la *filleule.*—Former des phrases avec ces différents mots.

— Qu'est-ce que le conte de *Cendrillon ?* de *Peau d'âne.*—Ce sont des contes écrits par un auteur français du XVIIe siècle, Charles Perrault, et qui ont été traduits dans toutes les langues.—Dire en quelques mots l'histoire de *Cendrillon* et celle de *Peau d'âne.*

V.

Étoffes soyeuses = étoffes souples, fines comme la soie.—On dit d'un animal qui a le poil fin, souple : *Il a le poil soyeux; la queue soyeuse.*

Miroiter.—*Réfléchir* la lumière ; présenter des reflets.

Pantomime.—Qu'est-ce qu'une pantomime ? un ballet ? un acteur ? un figurant ?

Musique aérienne = douce et légère comme l'air.

VI.

Ratifier.—Expliquer le mot ; former une phrase.

En sourdine = *d'une manière qui fait peu de bruit.*

Fées.—Qu'est-ce qu'une *fée ?* une *féerie ?*—Comment représente-t-on les fées ?

— Qu'est-ce qu'un fuseau ? un quenouille ? un timbre ? un décor ? une fileuse ?

VII.

Accessoire.—Expliquer le mot.

— Qu'est-ce qu'un entr'acte ?

Enivrement.—Expliquer : *Etre* **ivre** *de joie;* **ivre** *d'enthousiasme;* paroxysme.

Evanouie.—Expliquer : *Ma sœur est si faible qu'elle s'est* **évanouie** *deux fois ce matin.—Nos beaux projets sont* **évanouis** *maintenant.*

— Qu'est-ce qu'un lit à colonnes ?—Cette forme de lit est-elle ancienne ou nouvelle ?

Engourdie.—Expliquer : *Cet enfant est* **engourdi** *de sommeil.—J'ai les mains* **engourdies** *de froid.—C'est une intelligence* **engourdie** *incapable d'un travail sérieux.*

Les Suisses.—Les Suisses vendaient autrefois leurs services comme soldats et formaient en France des régiments que l'on désignait sous le nom de *Suisses,* abrégé de : *régiment des Suisses.*—Ils étaient en général armés de la hallebarde.

Marmitons.—On appelle : *marmiton* l'enfant ou le jeune homme qui dans les grandes cuisines a l'emploi le plus bas ; le plus simple.

Lierre.—Qu'est-ce que le lierre ?

Beau comme le jour ; beau comme un astre, sont des expressions emphatiques ; le sens est *très beau.*

Affairée = *pressée.*—On dit *affairé* d'une personne qui a beaucoup d'affaires ; beaucoup de travail qu'elle fait en hâte.—*Cet homme est toujours* **affairé.**—*Il a l'air* **affairé.**

Sarabandes.—Qu'est-ce que cette danse ?—C'est une danse espagnole au caractère grave et à trois temps, que l'on dansait beaucoup en France au XVIIe siècle.

Gaze.—Qu'est-ce que la gaze ?

— Qu'est-ce que l'albâtre ?—C'est une sorte de pierre *demi-transparente* et remarquable par sa blancheur, dont on fait des vases, des pendules, des statuettes, etc.

LA PRINCESSE VERTE.

I.

Mon grand-père avait été garde-forestier, et bien qu'il eut pris sa retraite depuis plusieurs années il conservait les goûts et les habitudes de son ancienne vie. L'existence paisible de la ville, les distractions qu'il pouvait y trouver, ne lui suffisaient pas; pendant les jours d'hiver il souffrait visiblement de la nostalgie des arbres. Il fallait toujours à ses poumons l'air et l'odeur des forêts où il avait vécu pendant les années de sa verte maturité. Aussi, de mars à novembre, il passait le meilleur de ses journées dans une jolie maisonnette entourée de bois, qu'il avait fait construire sur les hauteurs d'une colline et où je l'accompagnais les jours de congé.

Après les haies du jardin il y avait un grand champ de blé, puis un vaste fossé envahi par les fougères et les ronces qui ondulaient, vertes et blondes, sous le ciel; plus loin, à une distance qui me semblait infranchissable, le terrain se relevait et les bois commençaient. Mon grand-père appelait cette lointaine forêt "le grand bois," et rien que ce nom faisait germer dans ma tête un monde de suppositions mystérieuses. J'avais fini par m'imaginer que ce "grand bois" devait être le véritable séjour des fées et de princesses enchantées qui dédaignaient de venir dans les forêts trop modestes. Pendant de longues après-midi je regardais avec des yeux pleins de convoitise et d'anxiété cette masse boisée et brumeuse, où des arbres de haute futaie s'élevaient de distance en distance comme des nuages verdoyants. Le soir surtout, quand les ombres grandissaient au soleil couchant, quand les vapeurs s'élevaient, je sentais un

vague et tourmentant désir de franchir les blés et les grandes fougères et d'aller chercher aventure dans cet inconnu. Le vent murmurait faiblement dans les branches au feuillage sombre; des pigeons traversaient lentement le ciel où couraient des nuages roses ; les oiseaux aux approches de la nuit volaient vers le taillis, se posaient sur les arbres en se disputant la place; parfois un berger, enveloppé dans son grand manteau, apparaissait dans l'espace découvert, poussant devant lui ses moutons serrés les uns contre les autres. Et je rêvais à la fabuleuse princesse qui habitait, sans doute, quelque palais enchanté dans le plus profond de cette forêt ténébreuse.

II.

À force d'y rêver,[1] j'étais arrivé à me persuader que la princesse existait réellement. Mes yeux constamment fixés sur le même point de l'horizon finissaient par avoir des visions qui ressemblaient à un mirage. Je croyais, comme dans le conte de *la Belle au bois dormant*, apercevoir au dessus des cimes des arbres, les vagues formes des tourelles pointues et les toits aigus d'un château fantastique. J'avais, par un effort d'imagination, rétabli toute l'histoire merveilleuse de ma princesse inconnue. Elle s'appelait la *Princesse Verte*. On l'avait nommée ainsi parcequ'elle était vêtue d'une tunique de soie verte et qu'elle avait dans ses cheveux blonds un diadème d'émeraudes. Un enchanteur ennemi de sa famille l'avait enlevée à son père et à sa mère, probablement le roi et la reine du Kurdistan, et l'avait enfermée au fond du bois, dans ce château dont l'accès était défendu par des dragons et des salamandres.

À dater de ce moment tout ce qui m'arrivait de bon ou de mauvais je le rapportais à la Princesse Verte. Quand j'avais été fortement grondé à propos d'une leçon mal sue ou d'une page d'écriture faite sans soin, je rê-

vais de me sauver du logis, de courir à la recherche de la princesse et de la délivrer de son enchantement. Mon plan était fait. Je partirais de grand matin et je serais certainement guidé vers la forêt par quelque oiseau de bon conseil avec lequel j'aurais fait connaissance en route comme cela était arrivé à un prince dont j'avais lu l'histoire. Grâce à cet oiseau charitable j'arriverais sain et sauf jusqu'au château de l'enchanteur. J'endormirais les dragons en leur jetant quelques gâteaux de mon dessert de la veille que j'aurais eu soin d'emporter dans mon mouchoir, et je me glisserais ensuite jusqu'à la salle d'honneur où je trouverais la petite Princesse Verte occupée à peigner ses cheveux blonds avec un peigne d'or.

III.

En attendant la mise à exécution de ce beau projet, je me livrais à des extravagances préparatoires qui avaient le don d'exaspérer l'humeur déjà passablement revêche de ma grand-mère. Un seul point m'embarrassait; j'avais souvent lu un conte fantastique : l'histoire de *la Belle aux cheveux d'or*, mais l'auteur avait omis de dire en quel pays se trouvait le château de cette dame. Peut-être ne faisait elle qu'une seule et même personne avec la Princesse verte. Cela m'inquiétait fort, car elles avaient certains traits de ressemblance, et j'aurais volontiers donné les confitures de mon goûter pour être renseigné sur ce détail important. Une après-midi, tandis que ma grand-mère me faisait réciter une page de géographie, je l'interrompis brusquement au milieu d'une question qu'elle me posait d'un ton grave: "Quelle est la ville, située sur le cours d'un grand fleuve, qui possède une cathédrale?"

— Bonne-maman, demandai-je, quel était le pays de la *Belle aux cheveux d'or?*

Ma grand-mère ébahie agita son aiguille à tricoter, et me regarda sévèrement à travers ses lunettes,

— Soyez plus appliqué à votre leçon, monsieur, et ne me coupez point la parole pour me conter des âneries.[1]

— Mais, bonne-maman, ce ne sont pas des âneries, puisque c'est dans un livre, dans le même livre qui parle de *l'Oiseau bleu* et de la fée *Soussio*. Seulement on a oublié de dire où était le château de la princesse et j'ai pensé que peut-être je le trouverais dans la géographie.

— La géographie n'est point faite pour de pareils mensonges, monsieur; occupez-vous de votre leçon et sachez qu'il n'y a point de fées.

— Il n'y a point de fées, bonne-maman, cela vous plaît à dire, mais moi je les ai vues, l'autre soir au spectacle . . . De jolies fées, avec des robes d'or et d'argent, assises sur des chars traînés par des oiseaux . . . Je les ai vues comme je vous vois.

— J'ai menti alors, dit ma grand-mère en fermant le livre. Elle me regardait très en colère, d'un air méfiant et soupçonneux, et je me demandais en moi-même, si véritablement elle aussi n'était pas une fée, et des plus maussades. Elle reprit son tricot et sans parler davantage me tourna brusquement le dos. Le soir quand mon père vint nous voir, elle lui dit:

— Cet enfant est élevé comme un païen; à huit ans il ne sait pas un mot de catéchisme, et sa tête n'est remplie que de contes de nourrices . . . Il est grand temps de lui apprendre des choses raisonnables. Si vous comprenez votre devoir, vous le conduirez à l'école des Sœurs de la doctrine.

IV.

Le soir même, il fut décidé en famille que le moment était venu de songer sérieusement à mon instruction, et que j'irais à l'école chez les Sœurs le lundi suivant. Cette perspective ne me souriait guère,[1] la seule vue des grandes coiffes et du costume noir des religeuses me causait une terrible impression.

Malgré mes répugnances, le lundi après le dîner de midi, ma grand-mère ayant déposé au fond de mon panier deux tartines de confitures, confia à mon grand-père le soin de me conduire chez les Sœurs, dont la maison était située à l'extrémité de la ville.

J'allais lentement, inventant je ne sais quels prétextes pour retarder le moment de l'entrée à l'école; enfin nous arrivâmes à la porte, il fallut entrer. Une sœur prévenue vint au devant de nous; en voyant la frayeur qu'exprimait mon visage elle me fit beaucoup de caresses pour me rassurer: mon grand-père très ému finit, après avoir hésité un moment, par me déposer entre ses mains.

La classe des garçons était au rez-de-chaussée, sur la rue, dans une pièce enfumée dont les murs étaient blanchis à la chaux. Le long des murs s'alignaient des bancs de bois, sur lesquels étaient assis, leur livre à la main, une vingtaine de garçons, dont les plus jeunes avaient six ans et les aînés à peu près neuf.

À l'extrémité opposée à la fenêtre, au dessous d'un crucifix orné d'un rameau de buis, se dressaient sur une estrade, la table et le pupitre de la sœur Euloge, la directrice de la classe.

C'était une fille de trente-cinq ans, au teint pâle, aux yeux noirs surmontés d'épais sourcils, sa figure était menaçante, son geste brusque, sa voix masculine et dure.

Sur sa table, à côté d'une pile de livres, il y avait une règle plate et un gros timbre qu'elle faisait retentir de temps en temps pour obtenir le silence.

Elle avait toujours les yeux sur ses élèves qui la craignaient comme le feu et ne bronchaient pas. Ces vingt bambins, dont quelques uns étaient assez mal élevés et mal habillés, me firent un singulier effet. Je me sentais dépaysé, j'avais le cœur gros et je renfonçais difficilement mes larmes. La sœur me mit dans les mains une *Histoire Sainte* par demandes et réponses, et de sa voix

rude, m'indiqua un bout de banc où elle m'invita à m'asseoir, après avoir fortement marqué de l'ongle la page qu'il fallait apprendre par cœur.

V.

Mon voisin sur ce banc était un garçon de neuf ans à la tête frisée, aux joues joufflues à l'air vif et de bonne humeur, qui se nommait Claude Bigeard. Il me regardait avec de gros yeux étonnés et curieux, et ma toilette soignée lui inspira sans doute une certaine déférence, car il se serra complaisamment pour me faire place et m'instruisit en quelques mots de l'heure à laquelle on récitait les leçons et des précautions à prendre pour ne pas exciter l'humeur très irritable de la sœur Euloge. Au bout de quelques jours nous devînmes une paire d'amis. Bigeard était le fils d'un menuisier du voisinage; il n'avait pas grand goût pour la lecture, mais il était fort adroit de ses mains et savait confectionner quantité de de jouets très divertissants. Nul mieux que lui ne savait métamorphoser un carré de papier en cocotte ou un double bateau; avec un canif et un morceau de carton, il fabriquait d'élégantes boîtes à mouches, hermétiquement closes, où il pratiquait adroitement une petite porte, d'étroites fenêtres, et où, pendant la récréation, il enfermait une dizaine de ces insectes que nous nourrissions conscieusement avec de la mie de pain. En échange, moi, je lui racontais toutes mes histoires de fées; c'était un auditeur excellent, très naïf, très crédule, et qui ne se lassait pas d'écouter. Parfois, cependant, mes histoires devenaient si fantastiques que son gros bon sens se révoltait. Après m'avoir écouté la bouche ouverte, les yeux fixes, il se grattait la tête et alors hasardait timidement une objection bien triviale qui m'embarrassait un peu.

— Je te dis que je l'ai lu dans les livres, répliquais-je vivement, et les livres ne mentent jamais,

C'était surtout ma mystérieuse Princesse Verte qui faisait le sujet de nos conversations.

— Et tu l'as vue, cette princesse ? me demandait Bigeard en ouvrant ses gros yeux; tu l'as vue, Jacques ?

— Non, répondais-je, pas encore, mais je sais où elle demeure . . . là bas dans le grand bois, et du haut d'un arbre où je suis monté j'ai aperçu un soir, comme je te vois, les tours de son château . . . un jour j'irai la visiter, et si tu veux, je t'emmènerai.

VI.

Au bout d'un mois nous avions tant parlé sur ce sujet que nous ne doutions plus ni l'un ni l'autre de l'existence de la Princesse Verte; c'était le thème de toutes nos conversations faites à voix basse au milieu d'un chapître d'histoire sainte. Ces confidences, dont le charme était augmenté par le soin que nous prenions d'échapper à l'œil vigilant de la sœur Euloge, étaient une de mes meilleures distractions surtout dans les matinées d'hiver. Le poêle ronflait gaîment et jetait une lueur rose sur le mur enfumé. On entendait au dehors le clic-clac des sabots des passants sur le pavé de la rue; au dedans le bourdonnement sourd des élèves répétant leurs leçons à demi-voix. Une odeur de pain grillé et de pommes cuites se répandait dans la classe et l'emplissait d'une atmosphère somnolente à laquelle la sœur Euloge elle-même ne résistait que par un grand effort.

Un jour, l'imagination plus exaltée encore que d'habitude, je faisais à Bigeard une description magnifique.

— Le château, disais-je, est bâti tout en marbre et en agate; au milieu, il y a une salle entièrement revêtue de miroirs; c'est là qu'habite la princesse . . . Tout-à-coup, patatra ! nous fûmes réveillés en pleine féerie par un bruit significatif. C'était la règle plate de la sœur Euloge tombant avec fracas à nos pieds. En pareil cas il fallait rapporter la règle à la sœur qui vous en dé-

chargeait un bon coup sur la paume de la main. Nous regardions avec terreur, Bigeard et moi, la fatale règle tombée entre nous deux, et lui, me poussant du coude, murmurait:

— C'est pour toi, vas-y.

— Non, vas-y, toi.

— Venez tous le deux, s'écria la sœur, voilà un quart d'heure que vous me faites bouillir le sang avec vos bavardages . . . Monsieur Jacques, rapportez la règle.

Et il fallut la rapporter! Humiliés et confus, Bigeard et moi nous nous acheminâmes lentement vers la table de la sœur Euloge et je remis d'une air contrit à la terrible fille l'instrument de notre supplice. Elle ne se laissa pas fléchir par nos figures repentantes, et chacun à notre tour nous tendîmes la main pour recevoir un coup bien appliqué. Bigeard poussa des cris de chouette, moi, plus stoïque, je reçus silencieusement la correction. Je surmontai mon envie de crier, je retins les larmes qui roulaient dans mes yeux, mais intérieurement je vouais la sœur Euloge à toutes les vengeances des enchanteurs et des fées de ma connaissance.

VII.

Un supplice qui me paraissait plus cruel peut-être que les coups de la règle d'acajou, c'était l'obligation d'apprendre par cœur des pages entières de l'histoire sainte.

J'avais pourtant beaucoup aimé les récits des aventures du peuple d'Israël: le passage de la Mer Rouge; Joseph vendu par ses frères ; les raisins de la terre promise; le combat de David et de Goliath ; mais aujourd'hui, l'esprit plein de mes contes fantastiques, je n'avais plus d'admiration que pour les jardins merveilleux aux fruits d'or et aux fleurs de diamants ; les luttes rusées du petit Poucet avec l'Ogre et les transformations prodigieuses accomplies par les fées. Tout ce qui m'avait tant ému me paraissait, comparé à cela, froid, terre-à-terre et sans

intérêt. Je ne dissimulais point mon sentiment à cet égard et la sœur Euloge punissait mes airs irrespectueux en doublant la longueur des morceaux qu'elle me donnait à apprendre. Un matin que j'avais exprimé tout haut mon dédain pour les ruses par lesquelles David échappe à Saül, et que Bigeard comme un écho, avait cru nécessaire de manifester la même opinion, elle nous donna comme pensum deux pages de l'histoire d'Absalon. Il fallait les savoir pour onze heures, si non nous resterions à l'école après les autres. Onze heures allaient sonner et je n'avais pas pu me mettre deux lignes du texte dans la tête. La sœur nous appela près de sa table et ordonna à Bigeard de commencer. Il récita les dix premières lignes tout d'une haleine, puis s'arrêta essoufflé, bouche béante, et il lui fut impossible de lui tirer un mot de plus.

— À vous, monsieur Jacques, dit la sœur, qu'advint-il d'Absalon?

Ce qu'il advint d'Absalon, je l'ai su depuis, et je vous jure que son supplice n'était rien auprès de celui que je souffrais en contemplant la figure de mon interrogatrice. J'entendais onze heures sonner à toutes les horloges; les autres élèves rassemblaient leurs cahiers et leurs livres et quittaient bruyamment la classe, je pensais que la journée était belle, le soleil dans tout son éclat et, nouvel Absalon, je restais mentalement accroché au livre que la sœur Euloge agitait nerveusement dans ses doigts en me répétant d'un ton impératif:

— Répondez ! qu'advint-il d'Absalon ?

Je finis par lui dire avec impatience:

— Je n'en sais rien, chère sœur.

— Ah ! vous n'en savez rien, reprit la sœur, en fermant le livre, bien! vous resterez ici avec votre ami Bigeard jusqu'à ce que vous l'ayez su. . . . Et si vous ne le savez pas pour midi, vous dînerez par cœur, monsieur !

Disant cela, elle se leva, passa sa main sur sa jupe pour en effacer quelques plis, et sortit de la classe après nous avoir enfermés à double tour. Nous nous regardions Bigeard et moi d'un air stupéfait. Mon compagnon de captivité lança avec fureur son histoire sainte au plafond, je fis la même chose et nous commencâmes à trépigner rageusement sur nos malheureux livres. Quand le premier moment de colère fut passé l'industrieux Bigeard alla examiner la serrure, et voyant qu'elle ne cédait pas, il revint vers moi et me dit d'un ton convaincu:

— Si tu appelais à notre secours un de ces enchanteurs qui n'ont qu'à souffler sur une porte pour l'ouvrir. . . . Ce serait le moment, toi qui es bien avec eux.

VIII.

Oui, c'était bien le cas ou jamais d'appeler la féerie à notre aide, mais je n'étais pas bien sûr que la féerie répondit à mon appel. Pourtant, voulant conserver mon prestige aux yeux de Bigeard, je répondis avec assurance :

— Les enchanteurs que je connais sont occupés à dîner, et ils ne se dérangent jamais à l'heure des repas.

— Ils mangent, eux, soupira Bigeard; ils ont de la chance! . . . Nous, nous dînerons par cœur. Hélas ! et pour nous exaspérer encore plus, il faisait un beau soleil de juin; nous entendions les exclamations joyeuses des enfants qui jouaient dans la rue. . . .

— Maudite porte! m'écriai-je en essayant de pousser les battants.

— Il y a la fenêtre, insinua diaboliquement Bigeard; elle n'est pas bien haute.

— Je n'oserais jamais.

— Bah ! j'en ai escaladé bien d'autres; en deux sauts nous serons dans la rue; vois. . . .

Il monta sur un banc, ouvrit la fenêtre et sauta dans l'embrasure:

— Viens donc, murmura-t-il, il n'y a rien de plus aisé, et personne ne nous voit.

L'occasion était trop belle, je le suivis, et nous nous élançâmes sur le pavé. Au bout de quelques minutes nous entrions dans une petite rue déserte; nous la suivîmes, et toujours courant, nous arrivâmes hors de la ville. Nous nous assîmes sur l'herbe un instant, puis subitement calmés, nous nous regardâmes tous les deux d'un air mélancolique.

— Qu'allons-nous faire, maintenant, me dit Bigeard en se grattant la tête, nous ne pouvons pas rester ici jusqu'à quatre heures. . . . Ce ne serait pas amusant. Si nous allions nous promener sur la place? il y a aujourd'hui une belle ménagerie et toutes sortes d'animaux curieux.

— Non, répliquai-je, nos parents nous cherchent et nous rencontrerions peut-être quelqu'un.

— En ce cas, allons au bois.

— Au bois!—une idée lumineuse et triomphante traversa mon esprit. Écoute, dis-je à Bigeard d'un air inspiré, en lui prenant le bras, tu n'as pas peur? Montons au bois, et si tu veux me suivre nous irons tout droit jusqu'au château de la Princesse Verte. Les jours sont longs, et il n'est pas deux heures: avant que le soleil soit couché, nous serons arrivés. Bigeard hésitait encore. Mon air convaincu et mon enthousiasme triomphèrent de ses derniers doutes.

— Soit, partons, dit-il à demi-voix.

Nous nous levâmes. Devant nous s'ouvrait la route pleine de soleil; les arbres de la forêt formaient à l'horizon une masse sombre.

— Maintenant, m'écriai-je, de l'air de Fernand Cortès partant pour Mexico, suis-moi et allons délivrer la Princesse Verte!

IX.

Il faisait une des plus chaudes journées de la fin de juin. Tandis que nous montions la côte pierreuse et sans arbres, nous recevions, Bigeard et moi, un soleil torride tombant presque droit d'un ciel sans nuages. A droite et à gauche les versants caillouteux des vignes nous renvoyaient la chaleur; nous entendions de toutes parts le bruissement rythmé des sauterelles; de temps à autre, par dessus nos têtes mouillées de sueur, nous voyions quelques uns de ces insectes passer, déployant leurs ailes rouges ou bleues qui tranchaient sur le vert éclatant des vignes. Mais nous nous moquions de la chaleur, heureux d'être débarrassés de la sœur Euloge et de vagabonder en plein air, nous nous amusions de tout, cueillant des fleurs jaunes le long des talus, mangeant des fraises et des mûres sauvages, courant après les papillons bleus qui tourbillonnaient au bord des fossés; nous livrant à toutes les voluptés de l'école buissonnière.

Pendant longtemps nous marchâmes droit devant nous. Les champs de blé ou d'avoine, les terres couvertes de ronces, les hautes fougères qui nous montaient jusqu'à mi-corps, rien ne nous arrêtait. Derrière nous la plaine ondulait à perte de vue. Au dessus de nos têtes dans le ciel bleu des alouettes montaient en gazouillant toujours plus haut, toujours .... comme pour se baigner plus longtemps dans la lumière du soleil déclinant. Devant nous à cent pas, pareilles à une haute muraille verdoyante, s'allongeaient les lisières des grands bois.

À la vue de ces vertes profondeurs dont l'ombre paraissait si fraîche, de ces arbres inclinés au vent et qui semblaient nous faire signe, je pensais: "La voilà donc cette forêt aux enchantements!" Et en même temps, le cœur me battait bien fort à l'idée d'entrer dans cet inconnu. Je tournai la tête vers Bigeard, qui se taillait à coups de couteau une canne dans une touffe d'érables, et

me dressant droit sur mes pieds, le visage animé, la main étendue, je dis à mon camarade:

— Voici la forêt où demeure la Princesse Verte.

— Ah! reprit-il d'un air flegmatique qui me surprit, tant mieux! Ce n'est pas trop tôt.

Il remit son couteau dans sa poche, brandit sa canne, et franchissant en quelques minutes l'espace qui nous séparait de la lisière, nous entrâmes enfin dans la forêt. Nous avions à peine fait vingt pas que nous nous arrêtâmes de nouveau comme éblouis.

X.

Jamais rien de plus beau et de plus imposant n'était encore apparu à nos yeux. À droite, à gauche, de magnifiques arbres formaient une sorte de colonnade, le long d'une verte avenue qui fuyait au loin se retrécissant toujours et qui semblait ne pas finir. Au milieu, un gazon fin, épais couvrait le sol; au bord des talus, de grandes digitales élançaient leurs tiges sveltes chargées de fleurs; le soleil se couchait dans des vapeurs rouges et jetait sous la futaie déjà sombre, de longs rayons de feu. Des papillons aux ailes nacrées passaient et repassaient dans cette lumière, des insectes bourdonnaient au milieu des ronces, et parmi les branches, on entendait des gazouillements d'oiseaux entrecoupés de battements d'ailes. L'émotion me gagnait. Assurément, si la Princesse Verte habitait quelque part, c'était au fond de cette forêt fleurie, là-bas, où le soleil resplendissait dans une fumée de pourpre. Les rougeurs qui coloraient l'extrémité de l'avenue étaient peut-être le reflet des toitures d'or d'un palais enchanté. Alors étendant ma main avec un geste solennel vers le couchant couleur de rose:

— C'est par là, dis-je; marchons.

— J'ai faim, s'exclama tout-à-coup Bigeard, qui depuis,

un moment devenait tout rêveur. Est-ce encore loin chez ta princesse ?

— Je ne crois pas, répondis-je, choqué d'une aussi vulgaire préoccupation. Mais attends, . . . j'ai encore les deux tartines de mon goûter.

Je tirai de mon sac les deux minces tartines de pain que mon économe grand-mère avait sobrement enduites de confiture et qui étaient enveloppées dans un lambeau de journal, et je les lui donnai; il n'en fit qu'une bouchée sans songer à m'en offrir, et nous reprîmes notre route.

Nous marchions, nous marchions et nous n'avions pas encore atteint l'extrémité de l'avenue; à la place où un instant avant brillaient de vives lueurs, il n'y avait plus que des nuages passant du rose tendre au jaune safran, puis au lilas pâle: entre les nuées de plus en plus décolorées, le ciel avait pris des tons vert-d'eau, une première étoile brillait. Sous les branches de la futaie, la nuit tombait, les objets devenaient confus.

J'essayais encore de faire le brave, mais j'étais fort inquiet, et la physionomie que prennent les bois au crépuscule m'emplissait d'une terreur secrète. Par ces longues journées de juin, je m'étais imaginé que la nuit ne viendrait jamais, puis, j'avais tant espéré que quelque aventure nous surprendrait avant la tombée du jour; mais rien ne se montrait, et je commençais à sentir tout le poids de la responsabilité que j'avais prise en entraînant Bigeard dans le "grand bois." Ajoutez à cela que mes bottines n'étaient pas faites pour de longues courses et que mes pieds gonflés me faisaient cruellement souffrir.

XI.

Le sentier dans lequel nous marchions devenait plus étroit et plus couvert. La lune n'était pas levée, et la futaie était si sombre que nous ne voyions plus à deux pas devant nous. Tout-à-coup nous entendîmes dans

les profondeurs du bois un cri lugubre et prolongé. C'était le cri de la chouette, qui ressemble à la plainte d'un enfant en détresse. Je n'étais jamais venu dans les bois à pareille heure, et je ne pouvais savoir d'où venait cette clameur pleine d'épouvante. Un frisson me courait dans le dos; j'avais la gorge serrée. Bigeard tremblant me tenait le bras.

— J'ai peur, s'écriait-il d'une voix larmoyante.

— Où est le château? où me mènes-tu? Je ne veux pas aller plus loin; je veux retourner chez nous.

Chez nous!... Oh! comme dans ce moment j'aurais donné toutes les princesses et toutes les fées pour être assis dans la petite salle à manger de mon grand-père, sous la cage des canaris et en compagnie des personnages du papier de tenture. Dans la journée, au milieu des distractions et des émotions qui avaient suivi notre départ de l'école, je n'avais pas trop pensé à la maison. Maintenant le souvenir des calmes soupers qu'on faisait le soir en famille me causait une vive émotion, en même temps qu'un grand remords emplissait mon cœur. Je me représentais l'inquiétude où ma disparition avait plongé tout le monde, il me semblait entendre mon grand-père se désoler et ma grand-mère jeter de grands cris. Plus je pensais à tout cela plus je me sentais le cœur gros; les yeux fixés tour à tour sur la futaie ténébreuse, sur le sol pierreux, les grandes herbes pleines de frémissements, je songeais avec un chagrin profond à la chambre éclairée d'une lumière douce où mon petit lit s'étendait tout blanc sous des rideaux bleus. J'étais humilié et confus, et, regardant de côté mon camarade, je devinai à sa figure qu'il était furieux contre moi. Nous suivions depuis un moment le sentier ouvert devant nous; peu à peu les arbres s'éclaircirent, et nous arrivâmes à une lisière. Là, d'un commun accord, sans rien dire nous nous laissâmes tomber sur la mousse du fossé et assis, la tête dans nos mains; balançant machina-

lement nos genoux écartés, nous demeurâmes silencieux, occupés chacun de notre côté à songer à notre triste situation.

XII.

Bigeard, dis-je enfin timidement, tu es de mauvaise humeur pourquoi?

Bigeard secoua les épaules.

Tu m'ennuies, répondit-il; oui je suis furieux de t'avoir écouté....Toutes tes histoires ne sont que des mensonges et je suis une bête d'y avoir cru....Il est joli le plaisir!...toujours courir dans les épines, manger des fruits sauvages et ne pas savoir où dormir, merci! Laisse-moi tranquille avec tes fées. Qu'est-ce que cela me fait qu'elles soient enchantées? Si quelqu'un les désenchante ce ne sera pas moi.

À une petite distance s'ouvraient deux chemins; l'un descendait dans la direction du village, l'autre s'enfonçait dans l'épaisseur du bois. Bigeard demeura un instant immobile comme plongé dans ses réflexions, puis subitement se levant, "Attends-moi, dit-il; je reviens." Il partit en courant vers le sentier tracé aux flancs de la colline; j'entendis les cailloux rouler sous ses pas; puis, plus rien. Étonné de ce long silence, je l'appelai, le suppliant de m'attendre ou de revenir; mais il avait disparu. Il me sembla l'apercevoir, loin déjà au tournant de la route; je l'appelai encore à grands cris; les oiseaux seuls me répondirent par des gazouillements ironiques.

Je restai debout, immobile, de grosses larmes roulant dans mes yeux, larmes où il y avait à la fois de la colère et de l'angoisse. Qu'allais je devenir tout seul? La compagnie de Bigeard m'avait donné de l'assurance. Bigeard était pour moi comme un fil intermédiaire entre la maison paternelle et le monde étrange, inconnu du "grand bois." Maintenant le fil était rompu, et j'étais seul dans le désert verdoyant de la forêt. Pourtant je

ne pouvais rester là sans bouger, immobile sur ce grand chemin. J'avais peur d'avancer et je n'osais demeurer en place. À la fin je me décidai à suivre parmi les sentiers celui qui me paraissait plus frayé que les autres et je me mis en marche....J'allai ainsi longtemps, longtemps enfin j'aperçus la ville où brillaient de distance en distance des points lumineux et bientôt, rompu de fatigue, les cheveux pleins de poussière et de brins de mousse; mes vêtements en lambeaux, je me trouvai devant la maison, face à face avec ma grand-mère. Elle m'entraîna dans la salle à manger où j'aperçus tout d'abord mon père et mon grand-père.

— Avance, vagabond, mugissait ma grand-mère.

Le premier mouvement de mon grand-père fut de me serrer dans ses bras, mais il s'arrêta devant la figure courroucée de sa femme.

Qu'il se couche, dit sévèrement mon père; nous verrons demain!

— C'est moi qui le ramènerai à la sœur Euloge, continua ma grand-mère en allumant un bougeoir et en me poussant vers la *chambre d'ami;* je le recommanderai... au lit! au lit! Mauvais sujet!

XIII.

Le lendemain était un dimanche. Je le passai enfermé en tête-à-tête avec un morceau de pain sec et mon *Histoire sainte.* Puis le jour du châtiment arriva, le terrible lundi où je devais reprendre le chemin de l'école en compagnie de ma grand-mère. La sombre perspective de cette rentrée me tint éveillé une partie de la nuit du dimanche au lundi. Assis sur mon petit lit, je regardais avec effroi les premiers rayons du jour à travers mes persiennes. Je souhaitais ardemment que cette nuit ne finit jamais et que le soleil oubliât de se lever. Malheureusement il se leva malgré toutes mes prières et se

montra radieux comme pour mieux éclairer ma confusion. À la cloche de huit heures, ma grand-mère inflexible comme le destin me traîna vers l'école. Quand nous entrâmes dans la classe de la sœur Euloge, tous les élèves étaient à leur place, sauf le perfide Bigeard, que j'aperçus au pied de l'estrade, à genoux, un bonnet d'âne sur la tête et les mains en croix. Il me tira la langue en signe de bienvenue, mais cette grimace injurieuse me laissa indifférent; je ne pensais qu'à mes propres misères et à la punition qui m'attendait.

Elle fut cruelle. Après avoir écouté les recommandations de ma grand-mère, et l'avoir reconduite jusque dans le couloir, la sœur Euloge revint vers mois les sourcils froncés:

— Ah! dit-elle, monsieur Jacques vous aimez la promenade; eh bien, vous vous promenerez encore ce matin avec moi. Je vais vous conduire à toutes nos sœurs; et pour qu'elles sachent bien ce que vous êtes, je vais d'abord vous accrocher ceci au dos.

En même temps, elle tira de son pupitre un large écriteau de carton, sur lequel on lisait moulé en belle ronde: VAGABOND; et malgré mes résistances, elle me l'attacha entre les deux épaules; puis, me prenant par la main, elle m'emmena, ainsi accoutré, à travers les classes des filles.

À mon arrivée dans chaque salle, les petites filles se levaient sur leurs bancs, et me montraient du doigt en chuchotant; la sœur Euloge contait tout haut mes forfaits à ses collègues, et c'étaient des : oh! monsieur Jacques! vous avez fait cela, monsieur Jacques! puis des roulements d'yeux, des bras levés au ciel, qui m'agaçaient singulièrement. Mais ce qui m'humiliait le plus, c'étaient les rires étouffés et les exclamations moqueuses de toutes ces petites filles; à chaque classe, la scène recommençait, et il y avait six classes! À la fin, exaspéré, rouge de honte et pleurant de rage, je me

roulai sur le parquet, cachant ainsi à tous les yeux l'abominable pancarte, et j'eus une crise nerveuse qui termina mon supplice. . . .

Aujourd'hui, c'est avec un sourire que je pense à ces souffrances enfantines, et je comprends ce qu'il y a de vrai, de profondément humain, dans ce vers de Virgile:

Forsan et hæc meminisse juvabit.[1]

Oui, le souvenir des douleurs passées et des lointaines épreuves devient pour nous plus tard un motif de joie. Je me rappelle avec bonheur le brave grand-père; l'austère grand-maman et l'impitoyable sœur Euloge. J'ai fait depuis de fréquentes visites au grand bois. Le temps m'a appris à connaître la véritable Princesse Verte; c'est-à-dire, la forêt avec toutes ses merveilles et ses enchantements; la forêt, mon amie, qui m'a fait comprendre la poésie de la nature, et a laquelle j'ai voué un éternel et violent amour.—A. THEURIET.—*Revue des Deux-Mondes.*

EXERCICES DE CONVERSATION.

LA PRINCESSE VERTE.

I.

Garde-forestier.—C'est le nom donné à certains employés du gouvernement français, chargés de veiller à l'exécution des règlements relatifs à la conservation ou à l'exploitation des grandes forêts de l'État.

Retraite.—*Ce général a pris sa* **retraite** *depuis quelques années.—Le tambour bat la* **retraite.**—*Elle a quitté la ville; elle vit maintenant dans une* **retraite** *absolue.*—Explication.

Nostalgie.—Qu'est-ce que la nostalgie ou *mal du pays* (*homesickness*)?—C'est un désir si ardent de revoir son pays, sa famille, qu'il prend chez quelques personnes le caractère d'une monomanie et peut en amenant graduellement l'altération des organes nécessaires à la vie, déterminer la mort.

Maturité.—Expliquer: *Elle arrive à l'âge de la* **maturité.**—*Ne cueillez pas ces fruits avant leur complète* **maturité.**

Mars—novembre.—A quelle saison correspondent ces mois de l'année?

Fait construire.—Dire la règle du *participe passé* suivi de l'*infinitif*.

Congé.—Qu'est-ce que *les jours de congé?* les grandes vacances?

Blé.—Faire la description de la plante.

—Que fait-on avec le blé? avec la tige du blé?—Par quel verbe exprime-t-on l'action de mettre le grain dans la terre? de couper le blé? de ramasser les épis que les moissonneurs laissent après eux dans les champs.—Que rappellent ces mots: *Histoire sainte; glaner; Ruth; champs; Booz?*

Un monde de suppositions.—Quel est le sens de cette expression?

S'imaginer = signifie: *croire; se persuader.—Il* **s'imagine** *que tout le monde l'admire.*

Imaginer signifie: *créer; inventer.—Il a* **imaginé** *ce mécanisme qui est à la fois simple et ingénieux.*

Haute futaie.—On appelle arbres *en futaies* les arbres des forêts que l'on ne coupe que lorsqu'ils ont atteint toute leur croissance naturelle.—Les arbres de *haute futaie* ont de 60 *à* 100 *ans.*—Ce sont dans les forêts de France: les *chênes; les hêtres;* les *mélèzes;* les *pins* et les *sapins.*

Nuages.—Dire les différentes couleurs des nuages.—Expliquer; **nuages verdoyants.**

Ombres.—Pourquoi les ombres grandissent-elles au soleil couchant?—Au soleil de midi, l'ombre est-elle plus petite ou plus grande qu'aux autres heures de la journée?—Pourquoi?—Comment est l'ombre des corps à l'*équateur?*

Branches.—Feuillage.—Dire les différentes parties d'un arbre.

II.

Horizon.—Qu'est-ce qu'une ligne *horizontale?*—Quelle est la ligne opposée à la ligne *horizontale?*

Mirage.—Qu'est ce que *le mirage?*—Lorsqu'on regarde des objets éloignés, il arrive, dans certaines circonstances, que ces objets donnent plusieurs images droites, obliques ou renversées et toujours plus ou moins altérées dans leurs contours. C'est cette illusion d'optique que l'on appelle *le mirage.* Ce phénomène est fréquemment observé dans les plaines étendues lorsque le temps est calme et le sol échauffé par le soleil. Il est très commun dans le désert de *Sahara* et en *Egypte.*

Le mot *mirage* est employé au figuré pour exprimer tout ce qui a une apparence trompeuse. Dans un de ses passages le *Koran* dit: *Les actions de l'incrédule sont semblables au mirage de la plaine; celui qui a soif le prend pour de l'eau jusqu'à ce qu'il s'en approche, et trouve que ce n'est rien.*

Kurdistan.—Contrée d'Asie entre l'Arménie et la Perse.

Accès.—Expliquer : *Cette place n'est pas fortifiée, mais l'***accès** *en est difficile.—Je ne crois pas cette piété sincère; c'est un* **accès** *de dévotion.—Cet enfant a eu un violent* **accès** *de fièvre.*

Dragons.—Avez-vous lu cette fable : *Le* **dragon** *à plusieurs têtes et le* **dragon** *à plusieurs queues?—***Les dragons** *se sont illustrés à Waterloo.*—Expliquer ces deux sens.

Salamandre.—Qu'est-ce que la salamandre ?—Trouve-t-on ce reptile aux États-Unis ?—La salamandre a une particularité, quelle est-elle ?—La salamandre a sur les côtés des rangées de petits tubercules d'où sort un liquide épais quand l'animal se sent en danger. C'est cette particularité qui a donné naissance à la fable répandue depuis l'antiquité que non seulement le feu ne tuait pas la salamandre, mais encore que ce reptile possédait la faculté magique de l'éteindre.

Sauver.—Expliquer : *J'ai essayé d'attraper cet oiseau, mais il s'est* **sauvé.**—*Deux hommes se sont* **sauvés** *à la nage lorsque le navire a sombré.—En vous donnant ces explications, je vous* **sauve** *d'un grand danger.*

Sain.—Saint.—Sein.—Ceint.—Seing.—Cinq.—*Rien n'est plus* **sain** *pour la santé qu'une exercice régulier.—***Saint** *Jean prêchait dans le désert.—Le* **sein** *de la terre est d'une fécondité inépuisable.—La reine parut le front* **ceint** *d'un diadème.—Mettez votre* **seing** *au bas de cette page.—Nous sommes* **cinq** *dans notre classe.*

Salle *et* **sale.**—*Cette* **salle** *est très belle, mais l'entrée en est très* **sale.**

III.

Géographie.—Qu'est-ce que la géographie ?—Quelles sont les trois principales divisions de la géographie ?—La géographie *mathématique;* la géographie *physique;* la géographie *politique.*—Quel est l'objet de la géographie *mathématique ?*—Elle détermine la forme et les dimensions de la terre ; ses relations avec les corps célestes ; la position et la distance des différents lieux à sa surface ; la représentation de la terre entière ou de certaines positions de la surface sur des globes ou sur des cartes appelés pour cela : *globes* et *cartes géographiques.*

—Qu'est-ce que la géographie *physique ?*—Cette division de la géographie a pour objet la description de la surface du globe. Elle indique les proportions des mers et des continents ; l'étendue et la configuration des continents et des îles ; l'élévation et la direction des chaînes de montagnes ; la conformation des plaines et des vallées ; leur hauteur au dessus du niveau de la mer ; le sol, le climat, et les productions, animales ou végétales, des différentes contrées.—Elle étudie également les divers phénomènes que présentent la surface des eaux du globe : *les marées; les glaces polaires; le cours des fleuves; les courants de l'Océan,* etc.

— Qu'est-ce que la géographie *politique?*—La géographie *politique* considère la terre comme la demeure de l'espèce humaine. Elle a pour objet tout ce qui a rapport aux différentes nations au point de vue de l'étendue de leur territoire; de leur population; de leur condition morale et sociale; de leur langue, de leur religion, de leur gouvernement, du degré de leur civilisation, etc.

— Qu'est-ce qu'une cathédrale?

Païen.—Qu'est-ce qu'un païen?

IV.

Crucifix.—Qu'est-ce qu'un crucifix?

— Qu'a de particulier la voix masculine?

— Qu'est-ce que l'histoire *sainte?* l'histoire *ancienne?* l'histoire du *moyen-âge?* l'histoire *moderne?* l'histoire *contemporaine?*—Dire à quel siècle commence l'histoire du *moyen-âge?* —A quel siècle commence l'histoire *moderne?*—Quels sont les deux grands évènements qui marquent le commencement de chacune de ces deux périodes.

V.

Paire.—Expliquer: *une* **paire** *de bottines; une* **paire** *de gants.* —Quel est le sens de: *Une* **paire** *d'amis.*

— Qu'est-ce qu'un menuisier?—Quels sont les principaux objets que fait un menuisier?

Lassait.—*Je ne me* **lasse** *pas d'entendre ce morceau de musique.—Ce corsage se* **lace** *et n'a pas de boutons.*—Explication.

— Qu'est-ce qu'une expression, une réflexion triviale?

Mentent.—Expliquer: *Je ne veux pas qu'il* **mente.**—*Avez-vous vu les* **mantes** *à la mode cette année?—Préférez-vous ces pastilles à la* **menthe** *ou au citron?—La ville de* **Mantes** *n'est pas très loin de Paris.—Ils* **mentent** *tous.*

VI.

Thème.—Expliquer: *Traduisez ce* **thème** *avant de partir.—Ce compositeur a fait sur un* **thème** *bien simple, les plus brillantes variations.—Ce voyage en Italie est le* **thème** *de toutes nos conversations.*

— Qu'est-ce que les sabots?—Avec quoi sont faits les sabots? —Expliquer ces deux phrases: *Nous avons reçu de Suisse de très jolis* **sabots.**—*Ce cheval a les* **sabots** *très larges.*

— Qu'est-ce que le marbre?—Quelles sont les différentes couleurs de marbre?—Dans quelles parties du monde trouve-t-on le plus beau marbre?—Quel usage fait-on du marbre généralement?—A quel usage spécial les Grecs réservaient-ils le *marbre de Paros?*

Marbre.—On trouve le marbre dans les différents pays du monde : En *Amérique;* en *Egypte;* en *Grèce;* en *Italie;* en *Algérie;* en *Belgique;* dans les *Pyrénées* et le midi de la France. Le marbre *de Paros* dans l'Archipel grec et le marbre de *Carrare* en Italie ont fourni au monde entier depuis la plus haute antiquité les blocs de marbre blanc destinés à la sculpture. Les plus belles statues *grecques* sont en marbre *de Paros.*

Agate.—Qu'est-ce que *l'agate?*—C'est une espèce de pierre très dure, très fine.—On appelle ainsi tous les *quartz demi-transparents,* et qui peuvent être très bien polis. Les *agates* ont une grande diversité de couleurs et de nuances : tantôt leur couleur est uniforme ; tantôt les couleurs sont mélangées de mille façons différentes. Les principales variétés d'*agates* sont : Les *cornalines,* d'un rouge orangé, dont les plus belles viennent du *Japon;* les *chrysoprases,* couleur vert-pomme ; les *onyx,* qu'on trouve en *Allemagne,* en *Ecosse,* au *Mexique,* etc.

On emploie les nombreuses variétés d'*agate* pour fabriquer des cachets ; des camées ; des vases ; pour les camées et les vases on emploie principalement l'*onyx.*

On trouve les agates dans les diverses parties de l'ancien et du nouveau monde.

Les noms des différentes variétés d'*agates* se retrouvent dans la Bible, particulièrement dans la description du temple bâti par Salomon.

Miroirs.—Qu'est-ce qu'un miroir ?—Expliquer ces deux phrases : *J'ai reçu en cadeau un très beau* **miroir** *à cadre d'argent.—Les yeux sont le* **miroir** *de l'âme.*

Les miroirs des anciens étaient faits de métal, particulièrement de cuivre ou de bronze ; les plus riches avaient des miroirs d'argent. Ces miroirs étaient en général de petite dimension ronds ou ovales et pouvaient se tenir à la main. Les miroirs de métal ne sont plus employés aujourd'hui que dans les arts et les sciences comme la physique et l'astronomie ; ils ont été remplacés par les miroirs de verre recouverts d'étain par derrière, tels que nous les avons. Les miroirs *de Venise* étaient dans ce genre les plus renommés.

Règle.—Qu'est-ce qu'une règle plate ?—Quelle autre forme peut avoir une règle ?—Quel est l'usage de la règle ?—Expliquer ces phrases : *Nous avons pour l'école de petites* **règles** *très commodes.—Nous avons un très petit nombre des* **règles**, *mais nous les observons strictement.—Connaissez-vous bien ces* **règles** *de grammaire ?*

Paume.—La paume de la main est-elle la partie intérieure ou extérieure de la main ?—On appelle : *jeu de paume,* un jeu dans lequel deux ou plusieurs personnes se renvoient une balle, soit avec la *paume* de la main, ce qui lui a fait donner ce nom, soit avec une *raquette* ou un *battoir.*

Le *jeu de paume* remonte à la plus haute antiquité. Il était

très répandu chez les Grecs et les Romains. Il fut particulièrement en vogue en France au XVe et au XVIe siècle ; on le jouait avec la main nue ; *la raquette* fut inventée sous Henri IV. La mode de ce jeu passa ; peu-à-peu mais les seigneurs de la cour la conservèrent. C'est dans la salle du **jeu de paume** de Versailles, qu'en 1789, les députés du *tiers état* firent le serment de ne point se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France.

Tous les deux signifie : chacun de *son* côté.—*Ils vinrent* **tous les deux** *à peu près à la même heure.*

Tous deux signifie : ensemble.—Ex. : *Ils entrèrent* **tous deux** *en se donnant la main.*—Cette règle s'applique à *tous trois; tous quatre,* etc.

Quart.—Qu'est-ce qu'un *quart?* un *tiers?* un *demi?*—Combien y a-t-il de minutes dans une heure ; une demi-heure ; un quart d'heure?—On dit en français : une heure *et quart;* une heure *et demie;* une heure *vingt* (vingt minutes).—Une heure *moins un quart; moins vingt,* etc.

Fléchir.—Expliquer les phrases suivantes : **Fléchissez** *le corps en avant pour bien faire cet exercice de gymnastique.—Nos larmes n'ont pu le* **fléchir.**—*Cette pièce de bois n'est pas assez forte, elle commence à* **fléchir.**—*Tout le monde* **fléchissait** *devant lui.—C'est un caractère doux qui* **fléchit** *aisément.*

Chouette.—Qu'est-ce que la chouette ?—En France, les habitants des campagnes ont une grande aversion pour les chouettes ; le cri lugubre de cet oiseau pendant la nuit, joint au voisinage des cimetières et des églises, dont il fréquente les tours, inspire la crainte aux enfants et aux femmes.

Lorsque la chouette se fait entendre dans le voisinage d'une maison où il y a un malade, les paysans croient fermement qu'elle annonce la mort prochaine du patient et que rien ne peut le sauver. Ce sentiment est un reste des anciennes superstitions grecques et romaines. Les peuples de l'antiquité considéraient les chouettes comme des oiseaux de mauvais augure à cause de leurs habitudes nocturnes et de leur cri habituel qui ressemble à un gémissement. Il est assez difficile de comprendre pour quel motif les Grecs qui redoutaient la chouette comme une espèce de mauvais présage, avaient fait de cet oiseau le compagnon et l'attribut de Minerve, la déesse de la sagesse ; on suppose que c'est à cause de son air calme et réfléchi.

VII.

Acajou.—Qu'est-ce que l'acajou ?—Quel est la couleur de ce bois ?—Qu'en fait-on ?—L'acajou se trouve dans les contrées de l'Amérique du Sud.

— Quel peuple appelle-t-on le *peuple d'Israël?—Israël* est un

nom qui vient de l'hébreu **Sara** : combattre ; *el*, Dieu ; selon la Bible il fut donné à Jacob après sa lutte avec l'ange.
—Qu'est-ce que le passage de la mer Rouge ?—Où est située la mer Rouge ?—Par quoi communiquent la mer Rouge et la mer Méditerranée ?—Qui a fait percer l'isthme de Suez ?

— Qu'est-ce que **les raisins de la terre promise** ?—Quel autre nom avait cette terre ?

— Qu'est-ce que l'histoire de *l'ogre*, du *petit Poucet* et de ses bottes de sept lieues ?

— Quel est le sens du mot **terre-à-terre** dans ces phrases : *C'est un esprit* **terre-à-terre** ; *une vie* **terre-à-terre** ?

— Qui était David ? Saül ?

Echo.—Qu'est-ce que l'écho ?

Parmi les fables de la mythologie grecque il en est plusieurs, qui évidemment ont eu pour objet d'expliquer certains phénomènes physiques que l'on ne savait à quoi attribuer ; telle est celle de la nymphe **Echo**. **Echo** était fille *de la Terre* et *de l'Air*, et faisait partie de la suite de Junon, qui dans un moment de colère la punit d'une faute, en la privant de la parole et en la condamnant à ne plus répéter que la dernière syllabe des mots qui frapperaient son oreille.

L'écho est un simple effet de la réflexion du son.

Expliquer ces deux phrases : *Il y a des échos qui répètent plusieurs fois.—Cet homme n'est que l'écho de son frère.*

Pensum.—Travail supplémentaire que l'on donne à un écolier comme punition.

— Qui était Absalon ?—Dire en quelques mots son histoire. —Comment mourut-il ?

Tout d'une haleine = sans s'arrêter pour respirer.

— Quel est le sens de ces mots : *Dîner par cœur; dîner en esprit ?*

Jupe.—Dire les différentes parties d'une robe.

Plafond.—Dire les différentes parties d'une salle d'étude ; les objets, les meubles qui y sont habituellement.

VIII.

Qu'est-ce qu'une ménagerie ?—Quels sont les principaux animaux qu'on y voit ?

— Qui était Fernand Cortès ?—Fernand Cortès était un capitaine espagnol qui fit la conquête du Mexique. Les Indiens se soumirent à lui, dès son arrivée ; il marcha sur la capitale du pays, Mexico, qui lui avait ouvrit ses portes et où l'empereur Montezuma le reçut comme son maître,

IX.

Soleil torride = soleil *de la zône torride.*—Combien y a-t-il de *zônes ?*—Dire le nom des différentes *zônes.*

Versants.—On nomme ainsi les deux côtés d'une montagne ; les côtés d'un terrain en pente.

Tranchaient.—Expliquer les phrases suivantes : **Trancher** *la tête à quelqu'un.*—**Trancher** *la difficulté.—Il fait l'homme important; il décide; il* **tranche** *sur tout.—Le rouge* **tranche** *trop près du vert ou sur le vert.*

Ecole buissonnière.—On appelait : *écoles buissonnières,* au temps des persécutions religieuses, les écoles tenues secrètement dans la campagne, derrière les buissons, par les protestants, afin d'échapper aux recherches dirigées contre eux. *Au figuré* on dit : *Faire l'école buissonnière,* d'un écolier qui va jouer, se promener, au lieu d'aller à l'école.

X.

Journal.—Qu'est-ce qu'un journal ?—Quel nom donne-t-on à un journal ou à une publication qui paraît tous les jours ? toutes les semaines ? tous les mois ? tous les ans ?

Bouchée.—Qu'est-ce qu'une *bouchée ?* une *assiettée ?*

Poids.—Expliquer : *Ce n'est pas par le* **poids,** *mais par la qualité qu'il faut juger de cette marchandise.—Les horloges à* **poids** *ont remplacé les horloges à eau.—Il est accablé par le* **poids** *des affaires.—Il commence à sentir le* **poids** *des années.—Ce témoignage est d'un grand* **poids** *et amènera sûrement la condamnation de l'accusé.*

XI.

Lune.—Dire les *phases* de la lune ; *nouvelle* lune ; *premier quartier,* etc.

Lisière.—Sens *propre :* le bord qui termine une étoffe des deux côtés de sa largeur et qui est ordinairement d'une autre couleur et même d'un autre tissu : *Cette pièce de soie noire a les* **lisières** *blanches.*—Par extension, on dit : *lisières,* des bandes d'étoffes ou des cordons qu'on attache par derrière aux robes des petits enfants et avec lesquels on les soutient quand ils marchent : *Cet enfant commence à marcher sans* **lisières.**—*Au figuré,* on dit d'un homme qui n'a pas de volonté : *C'est un homme qu'on conduit à la* **lisière.**—On emploie également ce mot en parlant des extrémités d'un pays considéré comme la limite d'un autre.—*La lisière* d'un bois est la partie où le bois commence ou finit.

Mousse.—Comment appelle-t-on une pierre, un arbre cou-

verts de mousse ?—Une pierre *moussue;* un arbre *moussu.*—Que signifie mousseux, mousseuse ?—On dit *mousseux, mousseuse,* de toute chose qui *mousse: du vin* **mousseux**; *de la bière* **mousseuse**.—On dit par une habitude généralement répandue : *Une rose mousseuse,* mais sans qu'aucune règle autorise cette expression.

XII.

Fil.—Expliquer le sens de ces différentes phrases : *Ce* **fil** *est trop gros.—Coupez cette étoffe droit* **fil**.—*Ne croyez pas cette chose tellement sûre; elle ne tient qu'à un* **fil**.—En poésie : *La Parque a tranché le* **fil** *de ses jours.—La ville fut prise d'assaut et les habitants passés au* **fil** *de l'épée.—Suivre le* **fil** *de ses idées. —Cette histoire m'intéresse; reprenons le* **fil** *des événements.—Il a trouvé le* **fil** *d'Ariane qui l'a guidé dans ses recherches.*

Qui était Ariane ?—D'après la fable, Ariane était fille de Minos, roi de Crète. Thésée, un héros grec, étant venu dans l'île de Crète pour combattre le Minotaure, monstre enfermé dans *le labyrinthe,* Ariane lui donna un fil qui lui permit de retrouver son chemin. Thésée en quittant la Crète, enleva Ariane et l'abandonna bientôt dans l'île de Naxos. Bacchus eut pitié d'elle, l'épousa, et lui fit don d'une couronne de diamants qui, à sa mort, fut changée en constellation. Cette constellation est connue sous le nom de : *couronne d'Ariane.*

— Qu'est-ce qu'un vagabond ?

Bougeoir.—Qu'est-ce qu'un bougeoir ?—Ce nom vient de bougie. C'est une espèce de chandelier sans pied que l'on porte au moyen d'un manche ou d'un anneau.—Le mot *bougeoir* était autrefois spécialement donné au petit chandelier d'or qu'un valet de chambre portait au coucher du roi et que le roi, lorsqu'il quittait ses vêtements, faisait donner, par distinction, à l'un de ses courtisans.

XIII.

Persiennes.—Qu'est-ce que des persiennes ?

— Qu'est-ce qu'une estrade ?

Bonnet d'âne.—Dans les écoles de garçons, on punissait autrefois les enfants qui ne savaient pas leur leçon ou qui avaient commis quelque faute, en les faisant mettre à genoux et en leur mettant sur la tête un bonnet surmonté de longues oreilles d'âne.

Tira la langue.—Les écoliers ou les écolières ont-ils l'habitude de tirer la langue ?—Est-ce une manière élégante, gracieuse ?—Est-il bon de l'imiter ou mieux d'essayer de perdre cette habitude, si par hasard on l'a prise ?

En belle ronde = en belle écriture ronde.—Quels sont les dif-

férents genres d'écritures modernes ?—Les calligraphes distinguent cinq espèces d'écritures : la *Gothique;* la *Ronde;* la *Bâtarde;* la *Coulée* et l'*écriture anglaise* ou *Cursive.* Cette distinction est fondée sur la pente, la hauteur et la largeur des lettres ; sur le rapport des pleins et des déliés et la manière de les joindre. La *Cursive* ou *anglaise* est l'écriture enseignée aujourd'hui dans les écoles quoique l'invention en soit relativement récente, et généralement adoptée, parce qu'elle permet une assez grande rapidité. Les quatre autres ne sont guère employées que dans des cas particuliers pour des titres de chapîtres et pour les passages ou les mots sur lesquels on veut appeler l'attention.

Virgile.—Qui est Virgile ?—Dans quel temps a-t-il vécu ?—Quelles sont ses œuvres ?—Qu'est-ce que l'**Énéide ?**

— Virgile est un des plus grands poètes latins ; il est né près de Mantoue dans le premier siècle avant Jésus-Christ.—On l'appelle souvent : le *prince des poètes latins;* parfois aussi : *le cygne de Mantoue.*

Ses principaux ouvrages sont : **Les Églogues.** Dans la première de ces poésies, une admirable allégorie, il remercie Octave Auguste de ses bienfaits. Dans un genre plus sérieux et plus élevé, Virgile a composé successivement **les Géorgiques,** poème en quatre chants, où il décrit les travaux des champs et le bonheur de la vie champêtre ; **l'Énéide,** poème épique en douze chants, où il chante l'origine des Romains qui prétendaient descendre d'Énée.

UN MIRACLE.

I.

On prétend que la rose de Jéricho, plongée dans l'eau bouillante, reprend sa forme et sa couleur primitives. Certains phénomènes extérieurs ont sur notre mémoire la même action revivifiante. Nos souvenirs sont comme des roses de Jéricho: un parfum, un vieil air, un bruit insignifiant, ressuscitent tout-à-coup pour nous les heures du passé dans toute leur fraîcheur d'autrefois. Ainsi, ce matin, le bois vert qui brûle dans la cheminée avec des jets de flamme bleue et un joyeux petit bruit, me reporte au temps de mon enfance et me rappelle les matins de ma dixième année, dans la chambre de ma grand'tante.

Je revois la chambre haute de plafond, lambrissée de noyer verni, et décorée dans le goût du XVIIIe siècle, avec des panneaux représentant des scènes de chasse et des bergeries; le lit de bois peint, dans l'angle; sur la console un groupe de faïence représentant les Quatre Éléments; dans l'un des tiroirs ouverts du chiffonnier, une tapisserie au petit point et un volume de poésies; à l'abri d'un paravent à personnages, la cheminée à trumeau, où brûlait un feu de vieux bois et de branches de poiriers, débris de la taille des arbres du jardin.

Et au coin du feu, je revois la grand'tante, alerte encore malgré ses soixante-dix ans, droite et si propre dans sa robe de laine brune, avec un fichu croisé sur sa poitrine et un bonnet à la mode du pays encadrant sa longue figure un peu virile. Son tour de cheveux bruns, ses yeux bleus enfoncés, son nez aquilin et son menton proéminent, lui donnaient au repos une expression sévère et imposante; mais quand sa grande bouche spirituelle

souriait, tout son visage s'illuminait et l'on ne voyait plus que sa bonté si grande. Sa jeunesse s'était passée à la fin du siècle dernier, et elle avait conservé les façons de vivre et de penser, les enthousiasmes et les habitudes de ce temps-là; elle récitait des pages entières de ses auteurs de prédilection; et chantait des airs naïfs et tendres en préparant ses confitures.

II.

Ce qui est surtout resté dans mon souvenir, c'est son amour de la vérité et des choses simples; ce sentiment du devoir qui réglait sa vie; la droiture inflexible de ses actes. Passionnée dans la discussion, parlant librement de toutes choses, grande liseuse, romanesque et sensible, elle passait pour une indépendante et un esprit fort, mais son esprit qui pouvait tout comprendre savait aussi tout respecter. Moi, je l'avais en grande vénération, parce qu'elle me contait de belles histoires du temps jadis; la multiplicité de ses connaissances, sa perspicacité, son intuition rapide, m'inspiraient une admiration mêlée de crainte.

En été, quand elle me permettait d'aller dans son jardin, elle ne manquait pas de me recommander, en grossissant sa voix: "Surtout, ne touche pas aux framboises!" Au bout de cinq minutes de promenade le long des framboisiers, dont les fruits d'un rouge transparent, pendaient par centaines aux branches touffues, je ne résistais pas à la tentation, et pour m'encourager je me répétais en regardant attentivement les framboises: "Bah! c'est impossible que tante Thérèse s'aperçoive que j'en ai pris." J'en cueillais vite quatre ou cinq, puis après avoir couru dans tous les sens, je revenais d'un air innocent vers la chambre de la grand'tante, sans me douter que le parfum des fruits défendus était resté sur mes lèvres. "N'as-tu touché à rien?" s'écriait-elle en

m'apercevant, et comme je jurais mes grands dieux que non, elle ajoutait: "Approche. . . . Souffle!" Je soufflais. Alors elle levait le doigt et roulant de gros yeux: "Tu as mangé des framboises, je le sais!" Et j'étais honteusement forcé de confesser mon vol; aussi l'idée que ma tante était sorcière me venait souvent à l'esprit.

Oh! ce jardin de l'ancien temps, plein de fleurs autrefois à la mode, aujourd'hui dédaignées comme il était gai au soleil, avec ses roses, ses œillets, ses bordures de marguerites, ses murs tapissés de vignes et trois pruniers de reines-Claude, dont les vieilles branches crevassées distillaient des gouttes de gomme transparente couleur d'or.

Et de l'autre côté d'un petit mur bas que dépassaient les hautes tiges des plantes, s'étendait parallèlement au nôtre, le jardin des demoiselles Pêche, les couturières, dont l'atelier était le mieux achalandé de la ville.

III.

En jouant le long des framboisiers, j'entendais le babil des apprenties, le craquement des étoffes déchirées, et aussi parfois la voix aigre de Mlle Célénie Pêche, qui entonnait un cantique, car, les voisines de ma grand'-tante étaient de pieuses filles qui consacraient à l'église tout le temps que leur laissait leur métier de couturière en robes.

Mlle Hortense Pêche, l'aînée, grande, solide, forte comme un homme, avec un nez plat, de gros sourcils, une large bouche et un peu de barbe au menton, était la doyenne d'une congrégation; sa sœur, Mlle Célénie, maigre, vêtue de noir comme une religieuse, ayant toujours à la ceinture un chapelet dont les médailles cliquetaient au moindre mouvement, raccommodait les devants d'autel et les surplis du curé.

Les murs de l'atelier étaient ornés d'images naïvement

coloriées en rouge et en bleu: Les douze Stations, Sainte Madeleine et le Bon Pasteur portant un agneau sur ses épaules. Quelle différence avec la chambre de ma grand'tante où les gravures pendues entre les panneaux représentaient: l'Amour et Vénus; les trois Grâces; des portraits d'auteurs célèbres et des scènes pastorales à la mode du vieux temps! Néanmoins, malgré la figure austère de Mlle Célénie, les moustaches de Mlle Hortense, et l'atmosphère dévote du logis, l'atelier ne me déplaisait pas, et les jours de pluie, je me glissais dans la maison des demoiselles Pêche, qu'une cour commune mettait en communication directe avec l'habitation de ma tante. Les vieilles filles m'ennuyaient un peu en me questionnant sur mon catéchisme, mais elles me donnaient toujours des friandises, et j'aimais aussi à entendre les cantiques entonnés avec onction par Célénie et repris en chœur à toute volée par les voix fraîches des ouvrières.

IV.

J'avais trouvé encore un autre lieu de refuge pour les dimanches pluvieux: c'était un cabinet attenant au grenier et servant à la fois de fruitier et de débarras. Ma grand'tante y rangeait ses confitures et y mettait les fruits de son verger. En automne, ce réduit exhalait une savoureuse odeur de poire et de pomme. Les raisins dorés étaient étalés sur les étagères; les poires y attendaient dans l'ombre l'heure de la complète maturité. Dans ce cabinet tapissé de papier bleu en lambeaux, il y avait un fauteuil aux bras cassés, un carquois plein de flèches, rapporté par un vieux cousin qui avait été aux Indes, et une grosse caisse pleine de livres. L'entrée de ce sanctuaire m'était rigoureusement interdite, mais je me moquais de la défense et pendant les interminables parties de cartes qui absorbaient l'attention de ma tante, je m'y glissais; irrésistiblement attiré par l'attrait de

tous ces fruits défendus: les poires des étagères et les vieux livres de la caisse.

Il y avait toute espèce de choses dans ces livres à couverture brune, à tranche rouge: le bon et le mauvais, le médiocre et le pire; des ouvrages de philosophie et des livres de cuisine, une histoire naturelle, des romans et des comédies. Mon bon génie permit que mon choix tombât sur l'ouvrage le plus inoffensif, Don Quichotte, en six petits volumes ornés d'estampes amusantes qui attirèrent tout d'abord mon attention. Mon cœur bat au souvenir des délicieuses après-midi de congé passées en compagnie de l'Ingénieux Hidalgo. Dès les premières pages, cette merveilleuse histoire m'avait passionné. À ma première minute de liberté, je grimpais au grenier, et je m'installais dans le fauteuil délabré, près de la lucarne qui ouvrait sur le jardin. J'avais pris au sérieux mon héros de la Triste Figure et je m'indignais des coups de bâton qui tombaient comme la grêle sur ses maigres épaules. Sancho ne me plaisait qu'à demi, je le trouvais prosaïque; mais mon cher chevalier, comme je m'identifiais avec lui, comme je partageais ses enthousiasmes et comme je souffrais de ses déboires! . . . Je ne rêvais plus qu'aventures et coups de lance. L'incomparable Dulcinée m'apparaissait aussi belle et imposante qu'elle était sortie du cerveau fêlé du pauvre hidalgo. Je parcourais à cheval avec lui les plaines ensoleillées de l'Espagne, les gorges sauvages de la Sierra Morena. Pendant ce temps les cloches des vêpres sonnaient lentement, et le grand acacia qui montait jusqu'au toit, frôlait doucement les vitres de la lucarne de ses longues grappes jaunes! . . .

V.

Je savais par cœur des pages entières de mon Don Quichotte et je n'avais plus qu'un désir en tête: trouver une Dulcinée à laquelle je consacrerais mon amour et

toutes les actions d'éclat que je ferais sûrement par la suite. Je ne cherchai pas bien longtemps. Dans l'atelier Pêche, tout plein de refrains de cantiques, je vis un jour entrer avec sa mère, une petite fille du voisinage qui avait à peu près mon âge et qui s'appelait Francine. Elle était mignonne, un peu maigre et pâle avec un front bombé et des lèvres très rouges.

Son teint mat, ses yeux noirs et de longues tresses brunes qui lui tombaient dans le dos, lui donnaient un air espagnol. Si tôt que je l'eus aperçue, mon choix fut fait, et sans qu'elle s'en doutât, elle devint la dame de mes pensées.

Nous étions de la même paroisse et j'eus bientôt découvert le banc où elle se plaçait à la grand'messe. J'étais l'un des premiers arrivés et quand à la fin du service, je la voyais passer enveloppée dans sa mante bleue, mon cœur battait à grands coup et il me semblait que les dévotes agenouillées autour de moi, devaient lire mon émotion sur mon visage. Quels bons moments que ces stations à l'église! Le curé entonnait le *Gloria*, les enfants de chœur en robes rouges se rangeaient sur un banc à gauche de l'autel, l'orgue alternait avec le plainchant, et quand les fidèles se levaient à l'évangile, je me dressais sur la pointe des pieds, pour apercevoir, à travers les fines fumées bleuâtres de l'encens, le sommet de la tête brune de Francine. . . .

Que ceux qui seraient disposés à rire de cet amour éclos dans mon cœur de bambin essaient de se rappeler leur enfance et de penser que quand ou a dix ans, les moindres émotions prennent de l'importance en raison inverse de la petite taille de ceux qui les ressentent. À cet âge, un bois d'un arpent parait un domaine sans limites, une leçon mal sue et une veste déchirée sont des catastrophes, et un amour d'écolier a le sérieux, les émotions et les joies d'une grande passion. Seulement ces amours se contentent de peu et se nourrissent d'eux-

mêmes comme ces plantes grasses qui poussent sur les roches et s'alimentent de la riche substance de leurs feuilles. Je voyais Francine une heure à peine tous les dimanches et je ne lui avais jamais parlé, mais je me sentais heureux de l'adorer en secret et de l'associer à mes rêves. Je prononçais cent fois par jour son nom tout bas comme ces dévots qui ne peuvent bien prier qu'en remuant les lèvres; mais le rouge me montait au visage quand on la nommait devant moi, et j'avais une peur terrible que les demoiselles Pêche ne pussent, un jour, lire mon secret dans mes yeux.

VI.

Je prenais ma revanche dans mon fruitier; j'en avais fait mon sanctuaire et je l'avais consacré à mon idole. Perché sur le fauteuil aux pieds inégaux, j'avais gravé ses initiales dans un recoin sombre du mur, d'où elles ne rayonnaient que pour moi; c'est là que j'ai rimé aussi mes premiers vers en son honneur. Je ne sais plus comment débutait ce beau morceau, mais j'ai retenu la dernière strophe:

O Francine, je t'aime
Et t'aimerai toujours,
Jusqu'à ce que la Parque blême
Tranche le fil de mes jours.

Cette *Parque blême* m'avait été inspirée par les lectures mythologiques du fruitier et les souvenirs classiques dont était peuplé le logis de la grand'tante; mais j'étais extrêmement satisfait de ma strophe finale et je me la répétais du matin au soir à satiété comme le loriot qui n'a que trois notes et qui les redit tout le long du jour sans se lasser.

On était à la fin du printemps; après le dîner mon père et ma mère m'emmenaient avec eux dans la campagne. Nous faisions le tour de la promenade des

Saules, eux marchant en avant sous les platanes, moi courant à droite et à gauche entre les deux avenues parallèles. Il y avait là une prairie couverte d'herbe touffue, un peu humide à cause du voisinage de la rivière, et coupée çà et là de chènevières avec des trous pleins d'eau où les paysans font rouir leur chanvre; mais cette humidité donnait aux prés un charme de plus, à cause des fleurs, qui y venaient à foison plus belles que partout ailleurs. Un soir de juin, tandis que mon père et ma mère marchaient lentement sous l'avenue et que je courais au bord des talus, j'aperçus tout-à-coup à l'autre extrémité de la prairie un groupe de fillettes occupées à cueillir des marguerites. J'avais de bons yeux, je reconnus l'uniforme de la pension de Francine, et parmi l'herbe verte, je distinguai ma Dulcinée à la mante bleue.

VII.

La dame de mes pensées était là, à cent pas de moi; c'était le cas ou jamais de me montrer à elle, la lance au poing, comme un preux chevalier. J'eus bientôt cueilli une gerbe de fleurs sauvages au milieu desquelles brillait le rouge éclatant des coquelicots; mon projet était d'accourir bride abattue vers Francine en levant ma lance, c'est-à-dire une baguette de noisetier que j'avais toujours à la main; je voulais ensuite jeter rapidement mes fleurs à ses pieds en faisant courber devant elle mon coursier imaginaire, puis, m'enfuir mystérieusement au galop de ma monture, après avoir rendu cet hommage à la reine de mon cœur. Donc, rajustant sur ma tête ma toque polonaise que je métamorphosais par la pensée en un casque empanaché, serrant ma gerbe de fleurs sur ma poitrine et brandissant ma baguette de noisetier, je m'élance à travers l'herbe épaisse. En chevauchant ainsi, je regardais amoureusement la mante

bleue, là bas, au fond des prés et je répétais ma fameuse strophe:

O Francine je t'aime,
Et t'aimerai toujours,
Jusqu'à ce que la Parque blême. . . .

Plouf ! . . . mon pied glisse et je tombe dans un de ces trous profonds qui s'ouvraient traîtreusement à fleur de terre pleins d'eau sous la grande herbe. Ces trous sont ordinairement carrés et assez profonds. Sans avoir eu le temps de pousser un cri, en moins d'une seconde, j'eus de l'eau par dessus la tête. Je sentais rouler sous mes pieds les grosses pierres que l'on met sur le chanvre pour le submerger; l'eau m'entrait dans les narines et me faisait glou glou aux oreilles. Pourtant je ne perdis pas la tête, et je me rappelle très bien la série de réflexions qui traversèrent mon cerveau avec une rapidité électrique: Je vais me noyer,—mes parents ne m'ont pas entendu tomber,—ils ne viendront pas à mon secours, c'est fini pour moi! Si seulement je pouvais mettre ma tête hors de l'eau! Et poussé par l'instinct de conservation, me haussant sur les pierres croulantes, tâtant les parois d'une main convulsive, j'eus la bonne fortune de rencontrer une grosse racine. Je m'y cramponnai, et ma tête émergeant de l'eau parmi les grandes herbes, je criai de toutes mes forces: "Maman!"

VIII.

Mon père et ma mère inquiets de ma brusque disparition étaient déjà retournés sur leurs pas. À mon cri, ils accoururent vers le trou. Il était temps, mes forces s'épuisaient, un instant de plus je lâchais les branches d'osier que je tenais dans mes mains crispées. Rapidement, mon père me repêcha et me déposa sur l'herbe. Dans quel état! J'étais vert comme une grenouille, mes vêtements couverts de vase, ma toque polonaise était

restée au fond de l'eau, et de mes cheveux, de mon nez, de mes oreilles pendaient de longs filaments verdâtres qui exhalaient une insupportable odeur sulfureuse de chanvre pourri. Malheureux enfant! s'écriait ma mère avec des sanglots dans la voix. Mon père avait bonne envie de me gronder, mais ce n'était pas le moment; le plus pressé était d'arriver à la maison pour m'y faire sécher. Quant à moi, heureux d'être sorti de la fosse, au chanvre, je pensais: Pourvu que Francine ne me voie pas dans ce piteux état! Dépêchons-nous! murmura mon père en me prenant par la main. Je voulais certainement quitter bien vite cette maudite prairie qui, pour sûr, était *enchantée;* mais le moyen de marcher rapidement avec des souliers pleins de vase, qui, à chaque pas lançaient des jets d'eau par leurs ouvertures! Mes vêtements me semblaient lourds comme du plomb, et me plaquaient au corps; j'étais transi et mes dents claquaient. Il y a assez pour le tuer, gémissait ma mère; avant que nous soyons chez nous, il aura pris une fluxion de poitrine!

À mi-chemin, en face de la gendarmerie, il fallut s'arrêter; je ne pouvais plus marcher.

Mon père nous fit monter chez le brigadier et lui conta ma mésaventure. Sa femme prise de compassion alluma bien vite un grand feu, et, pendant qu'on me déshabillait, une belle flamme eut bientôt réchauffé mon corps grelottant. Il ne fallait pas songer à me revêtir de mes habits; la brigadière, me prêta ceux d'un de ses enfants, et je me souviens encore de la sensation que me fit sur la peau la rude chemise de grosse toile du petit gendarme. Les culottes de ce jeune brigadier étaient trop longues pour mes jambes et sa veste me tombait au bas du corps. C'est dans ce costume peu chevaleresque que je rentrai au logis, où l'on me coucha, avec un beau sermon sur mon imprudence et une tasse de tilleul très chaud que j'avalai à moitié endormi.

IX.

Dans une petite ville comme la nôtre, mon aventure devint le sujet de toutes les conversations. Les trous pleins d'eau de la prairie furent proclamés un danger public et le journal de la localité adressa au conseil municipal un long article pour qu'ils fussent comblés immédiatement. J'étais devenu un personnage, ce nouveau rôle me causait une certaine vanité. Aussi, le surlendemain, bien que je fusse encore enroué à la suite de mon plongeon, je courus chez les demoiselles Pêche. Mon entrée fit sensation. Les apprenties tout émues se levèrent pour m'embrasser, et Mlle Hortense frotta contre mes joues son menton barbu.

— Te voilà enfin, mon chéri ! s'écria-t-elle ; à quel danger tu as échappé, pauvre petit. Au moment où tu entrais nous parlions de toi avec ces dames. . . .

Je ne pus répondre, pris tout-à-coup d'une grande émotion en apercevant derrière les apprenties, Francine avec sa mère. La Dulcinée aux tresses brunes fixait curieusement sur moi ses grands yeux noirs, dont le regard me fit refluer le sang au cœur.

— Il en est encore tout blême, remarqua Mlle Célénie, se méprenant sur la cause de ma pâleur.

— Ce n'est pas étonnant après un pareil bain. Raconte nous comment la chose est arrivée, dit Mlle Hortense.

Je repris un peu d'assurance, et fier de l'attention de Francine, je contai comment j'étais tombé dans le trou couvert d'herbe; seulement je gardai prudemment le silence sur le motif qui m'avait poussé à caracoler à travers les prés.

Ah ! s'écriait la bonne Hortense en joignant les mains, voyez-vous cela ? Une minute de plus et c'était fini!... c'est merveilleux que cet enfant soit sorti de là.

— Son bon ange l'a protégé ajouta gravement Mlle Célénie.

— Certes, il y a là une intervention miraculeuse. Les saints protègent ceux qui les prient et ils savent que Jacques est un enfant pieux...Je suis sûre, petit, que, lorsque tu t'es vu en danger, tu as dit une invocation à Saint-Barnabé, le patron de notre ville.

Je tournais d'un air embarrassé ma casquette entre mes mains et je regardais hypocritement le bout de mes souliers.

— Vraiment, demanda Mlle Célénie, aurais-tu songé à faire cela? ce serait admirable, mon enfant.

Dame! mettez-vous à ma place; j'étais très perplexe. D'un côté répondre oui, c'était mentir effrontément; mais si je répondais non, je passais pour un impie, je scandalisais ces pieuses filles et je perdais leur bonne amitié. Et puis, il y avait là Francine et sa mère qui écoutaient, sans compter les apprenties; mon importance m'exaltait l'esprit, et je n'étais pas fâché d'entretenir l'intérêt qu'excitait ma petite personne...J'hésitais, j'étais devenu rouge comme un coquelicot.

— N'aie pas de fausse honte, insista Mlle Hortense; réponds, mon petit, tu as dit une invocation à Saint-Barnabé, n'est-ce pas? C'est si naturel dans un pareil moment.

— Mais, murmurai-je, mais...oui, mademoiselle.

— Voyez-vous, s'écria triomphalement Hortense, Saint-Barnabé l'a entendu et l'a miraculeusement sauvé!

— Oui, c'est un miracle, affirma solennellement Mlle Célénie; Saint-Barnabé a visiblement protégé cet enfant ...voilà ce qui fera peut-être réfléchir les incrédules et les esprits forts, ajouta-t-elle en lançant un coup d'œil significatif du côté du mur de ma grand'tante.

Cette fois, j'étais devenu tout-à-fait un héros. Tout le monde s'occupait de moi. Mlle Hortense m'avait apporté un grand morceau de tarte, les apprenties me caressaient, la mère de Francine en s'en allant me tapa amicalement sur l'épaule, et ma Dulcinée, sur le pas de

la porte, tourna encore la tête d'une air d'admiration et d'envie pour contempler ce garçon dont Saint-Barnabé daignait s'occuper si spécialement. J'étais dans l'enthousiasme. Il me semblait que les ailes me poussaient dans le dos et que j'avais échangé ma toque polonaise contre une auréole. . . .

Pourtant, une fois au grand air, les fumées de ma gloire se dissipèrent un peu. Je ne songeai pas sans un certain remords au mensonge dont j'avais chargé ma conscience. Tout cela n'était pas très chevaleresque, et mon illustre modèle, le vertueux et brave don Quichotte, n'aurait certainement pas menti aussi impudemment. Après tout, me dis-je pour me calmer, pourquoi ces vieilles filles m'obligeaient-elles par toutes leurs questions à leur répondre ainsi. La chose, d'ailleurs, n'a pas d'importance; tout le monde sait que les demoiselles Pêche sont très simples, ridiculement crédules; on croira que j'ai voulu m'amuser et on leur rira au nez.

XI.

Mais j'avais compté sans mes deux dévotes. Elles avaient pour leur miracle le même sentiment que si elles l'eussent opéré elles-mêmes. Mlle Hortense le contait à toutes ses pratiques, et le dimanche suivant Mlle Célénie en fit un récit pathétique à sa congrégation. Bientôt l'histoire miraculeuse fut connue de toute la ville s'enjolivant d'un nouveau détail merveilleux à chaque narration. Le petit Jacques ayant roulé au fond d'une des fosses de la prairie, avait de l'eau jusque par dessus les oreilles et sentait déjà la mort venir, quand il avait eu la pensée de s'adresser à Saint Barnabé; à peine avait-il murmuré les premiers mots de son invocation qu'un bras invisible s'était étendu vers lui et l'avait tiré hors du gouffre. Quel honneur pour la paroisse et quel sujet d'édification! Les vieilles femmes de la ville allèrent en

troupe visiter la prairie témoin de cette intercession miraculeuse, et quelques unes rapportèrent dans des bouteilles de l'eau bourbeuse du grand trou. Le jeudi suivant quand j'arrivai chez ma tante, je lui trouvai une physionomie pensive et préoccupée. "Entre et ferme la porte," me dit-elle d'une voix grave.

Elle était assise dans son grand fauteuil de velours d'Utrecht, près d'une table chargée de pots de confiture qu'elle recouvrait de papier blanc. Le soleil qui passait à travers les rideaux de vieille cretonne jetait un rayon sur le trumeau de la cheminée, où un berger, jouant de la flûte, semblait nous regarder d'un air ironique. Ma tante découpait son papier, fronçant les sourcils et passant de temps en temps la pointe de ses ciseaux dans son tour de cheveux bruns.

— Jacques, dit-elle, d'un ton plus solennel que d'habitude, regarde-moi bien en face . . . On parle beaucoup de toi en ville, à cause de ton plongeon dans la fosse de la prairie . . . On raconte la chose d'une manière toute différente de celle que tu nous a contée. Est-ce vrai ?

Mon cœur battait, je baissai le nez et je répondis jésuitiquement:

— Quoi! ma tante . . . Je ne sais pas ce qu'on dit, moi.

— On dit des choses singulières qui confondraient ma raison, si elles étaient réellement arrivées.

En murmurant cela, elle semblait se parler à elle-même: oh! non, non, répétait-elle, que personne ne soit trompé! Si j'avais eu plus d'expérience je me serais aperçu du trouble de ma grand'tante; l'histoire de Saint-Barnabé la bouleversait; l'idée d'un pareille mensonge la mettait hors d'elle-même.

XII.

— Voyons, continua-t-elle, ne baisse pas le nez et réponds-moi franchement . . . Je ne te gronderai pas, si tu me dis la vérité.

En même temps, ses yeux clairs semblaient vouloir fouiller dans ma conscience.

— On prétend, poursuivit-elle avec un accent assez ému, que lorsque tu étais dans le trou, tu as récité une invocation à Saint-Barnabé; si c'est vrai, dis-le simplement.

Son regard honnête et droit m'embarrassait étrangement, tous mes remords se réveillaient et je ne me sentis pas le courage de mentir une seconde fois. Je balbutiai très ému:

— Non, ma tante.

Le front de ma tante s'éclaircit; elle poussa un soupir de soulagement, hocha avec satisfaction son grand menton et s'écria:

— Je savais bien, moi, que tout cela était une invention ridicule . . . Mais alors, petit drôle, pourquoi as-tu fait un pareil conte aux demoiselles Pêche ?

Pourquoi ? . . . Ah! voilà où commençait le délicat de l'explication. Je détournai les yeux et regardai les murailles et le plafond. La vue de la gravure: l'Amour et Vénus, me remit heureusement en mémoire le goût de ma grand'tante pour les aventures romanesques, et, avec cette ruse de l'enfance qui sait deviner les faiblesses des gens âgés et en tirer une excuse, j'eus l'idée de rejeter mon mensonge sur mes préoccupations amoureuses. Je contai timidement combien j'étais amoureux de Francine; elle assistait à l'interrogatoire des demoiselles Pêche, et c'était pour gagner son cœur que j'avais menti, comme c'était pour la voir de plus près que je m'étais laissé choir dans la fosse de la prairie . . . À mesure que j'avançais dans mes confidences, les traits de ma tante se détendaient; sa grande bouche finit par sourire.

— Comment! petit, tu es amoureux, à ton âge ? . . . En vérité, il n'y a pas plus d'enfants.

XIII.

Ces platoniques et enfantines amours étaient faites pour plaire à ma tante, et elle ne se lassait pas de m'interroger. Elle s'attendrissait visiblement, et je m'imaginais déjà qu'elle allait me donner l'absolution pour mon miracle, quand brusquement elle se leva:

— Jacques, dit-elle, tu as eu grand tort de mentir. Je ne veux pas que l'on parle encore de cette histoire. Respectons la foi des autres, mais disons la vérité et agissons avec droiture. Viens!

Elle me prit par la main et m'entraîna hors de la chambre. En un clin d'œil nous traversâmes la cour commune, et ma tante, ouvrant la porte des demoiselles Pêche, me poussa devant elle dans l'atelier.

Je vois encore l'aspect de cette pièce au moment où nous y entrâmes. Mlle Hortense perchée sur son estrade et découpant des patrons, Mlle Célénie bâtissant un corsage, les ouvrières penchées sur leur couture, et la porte du jardin ouverte toute grande, encadrant un coin de tonnelle d'où une branche de chèvre-feuille s'élançait fleurie dans l'atelier. Au loin on entendait le nasillement des canards au bord de la rivière; une douce odeur de syringa arrivait du jardin.

À la vue de la tante Thérèse qui mettait rarement les pieds chez ses voisines, tous les bruits de l'atelier s'arrêtèrent, les apprenties redressèrent la tête, Mlle Célénie se leva en faisant cliqueter son chapelet, et Mlle Hortense descendit bruyamment de son estrade.

— Mesdemoiselles, je vous salue, commença ma tante, et je vous demande pardon de vous déranger . . . Mais comme il circule à propos de mon neveu une ridicule et impertinente histoire de miracle, et comme je ne veux pas contribuer à la propagation de l'erreur et de la superstition, je viens vous déclarer que votre bonne foi a

été trompée . . . Il n'y a pas un mot de vrai dans les sottises que vous a dites ce gamin.

XIV.

Il y eut un oh! de stupéfaction qui s'échappa en même temps de toutes les bouches des apprenties, puis un silence effrayant régna dans l'atelier. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre, j'aurais consenti à dégringoler de nouveau au fond du trou plutôt que de subir cet affront public. Mlle Célénie semblait changée en statue, et Mlle Hortense, rouge comme un coq, avait laissé tomber le mètre de bois qu'elle avait à la main.

— Sainte-Vierge! murmura-t-elle enfin, mademoiselle! . . . Ce n'est pas possible; cet enfant n'aurait pas exposé son salut en commettant un pareil sacrilège . . . J'aime mieux croire qu'il s'est parjuré devant vous dans la crainte de vous déplaire . . . Le respect humain nous pousse parfois à déguiser la vérité aux personnes qui vivent dans le monde, et . . .

— Je ne suis pas du monde, interrompit ma tante, et cet enfant n'a aucun intérêt à me tromper . . . D'ailleurs, nous allons savoir clairement la chose. Un mensonge est un mensonge et je veux que mon neveu ne trompe ni moi, ni les autres . . . Voyons, garçon, réponds sans hésiter, m'as-tu dit toute la vérité et rien que la vérité ?

— Oui, ma tante.

— As-tu conté des histoires à ces demoiselles pour te donner des airs intéressants ?

— Oui.

— Ainsi, c'est entendu,[1] tu n'as pas dit de prière quand tu étais au fond de l'eau ?

— Non, ma tante.

— Vous le voyez, mesdemoiselles, il n'y a pas plus de miracle que sur ma main. La seule chose merveilleuse,

c'est que vous ayez cru si facilement aux inventions de ce gamin . . . C'est comme cela que se fabriquent les légendes; les choses sérieuses méritent plus de prudence.

XV.

— Vous êtes bien prompte et bien téméraire dans vos jugements, mademoiselle! répliqua aigrement Mlle Célénie; qui vous dit que Saint-Barnabé n'a pas sauvé cet enfant à son insu ? [1]

— Alors, ríposta vivement la tante Thérèse, dans ce cas Saint-Barnabé ne connaissait guère ce qui se passait dans le cœur du garçon . . . S'il avait su que ce gamin était amoureux de la petite Francine et qu'il courait après elle, juste au moment où il s'est laissé choir dans le trou, il n'aurait probablement pas tendu la main pour l'en retirer . . . Saint-Barnabé est-il donc le patron des amoureux ? Dans ce cas, priez le bien, mesdemoiselles! Adieu! Qu'il ne soit plus question de cette histoire.

Disant cela, la tante Thérèse sortit majestueusement, m'abandonnant à ma honte au milieu de l'atelier scandalisé. Je ne savais plus où me mettre; je lançais des coups d'œil désespérés à droite, à gauche.

— Fi! le vilain menteur! s'écrièrent en chœur les apprenties.

Mlle Hortense avait ramassé son mètre de bois et le brandissait d'une façon significative en me montrant la porte:

— Méchant petit renégat! s'écria-t-elle, sors d'ici et n'y remets plus les pieds, où . . .

— Le bon Dieu te punira, ajouta Mlle Célénie d'une voix terrible tandis que je me sauvais en courant, et cela finira mal pour toi!

Cela finit mal en effet. À la suite de cette histoire ma famille jugea qu'il était bon d'arrêter cette précocité de

sentiment qui avait déjà fait tant de bruit; on me mit comme interne au collège. Francine entra au couvent des Dominicaines, et je n'entendis plus parler d'elle. La pauvre tante mourut quelques années après. La chambre aux lambris peints n'existe plus, et on a rebâti la maison; mais j'ai gardé mon Don Quichotte. Quand je le feuillette, il me semble que les années s'envolent à mesure que je tourne les pages. Je revois la caisse aux vieux livres, le fauteuil délabré, les grappes jaunes de l'acacia, les étagères pleines de fruits embaumés; je crois respirer l'odeur savoureuse de trente étés disparus; et ce passé qui ressuscite à chaque tour de feuillet, avec ses couleurs, ses formes, ses parfums, c'est là pourtant, un étonnant et beau miracle; et la grand'tante, elle-même, aurait été forcée d'en convenir et de s'en émerveiller.—A. THEURIET.—*Revue des Deux-Mondes.*

EXERCICES DE CONVERSATION.

UN MIRACLE.

I.

Rose de Jéricho.—On appelle de ce nom une fleur sans racine et sans feuilles qui a l'apparence d'une fleur désséchée et dont les pétales sont roulés en boule. Trouvées dans un tombeau égyptien, ces fleurs furent données comme chose très précieuse à un médecin européen, par un Arabe auquel il avait sauvé la vie. Lorsqu'on les plonge dans l'eau bouillante, elles reprennent pour quelques instants leur forme, leur couleur, toutes les apparences de la vie ; puis se dessèchent de nouveau.

On pense qu'elles étaient pour les Egyptiens et les peuples de l'Orient, le symbole de l'immortalité.

La *rose de Jéricho* se retrouve sculptée sur les tombes de pierre de chevaliers croisés morts en Palestine.

Console.—On appelle *console* une pièce d'architecture saillante et ornée, destinée à porter une statue, une vase, etc., ou à soutenir une corniche, un balcon. Les *consoles* en usage dans l'architecture *grecque* et dans l'architecture *romaine* avaient toujours la forme d'une **S** renversée. Par analogie, on désigne actuellement sous le nom de *console* une espèce de meuble qui

imite la forme d'une console antique et sur lequel on pose habituellement des bronzes, des vases, etc.

—Quels sont les *quatre éléments?*

Chiffonnier.—Qu'est-ce qu'un chiffonnier?—C'est un petit meuble à plusieurs tiroirs dans lequel on met habituellement des ouvrages à l'aiguille, des lettres, des bijoux, etc.—Ce nom de *chiffonnier* est aussi donné aux hommes qui, dans les rues des grandes villes, ramassent les vieux papiers et les chiffons.

Tapisserie.—Qu'est-ce que la tapisserie *à l'aiguille?*—C'est une broderie qui se fait avec une toile plus ou moins claire, entre les fils de laquelle on passe au moyen d'une aiguille, des fils colorés de laine, de soie, d'or, etc.—Quels objets fait-on en tapisserie?—Toutes les tapisseries sont-elles faites à la main?—On fait aussi des tapisseries tissées dont on couvre les murs des salons, des chambres, etc.

La fabrication des tapisseries tissées ou faites à la main est originaire de l'Orient et remonte à la plus haute antiquité; il en est fait mention dans la Bible et dans Homère.

— Qui était Pénélope?—Quel rapport y a-t-il entre Pénélope et un travail de tapisserie?—Dire en quelques mots l'histoire de Pénélope.

Comment appelle-t-on la toile sur laquelle on brode en tapisserie?—*Canevas.*

— Le *canevas* jusqu'à une certaine époque était une toile à larges trous dont on comptait les fils pour broder; on l'a perfectionné en marquant régulièrement les points dans la toile; ces trous ressemblent à ceux que laisse dans le canevas une broderie défaite; c'est cette particularité qui a fait donner à ce tissu le nom de *Canevas Pénélope.*—On dit aujourd'hui simplement *canevas.*

Trumeau.—Qu'est-ce qu'un trumeau?—C'est, en *architecture,* la partie d'un mur entre deux fenêtres; on appelle aussi *glace à trumeau* une glace que l'on place au dessus d'une cheminée que l'on surmontait autrefois d'une peinture,

— Qu'est-ce qu'un tour de cheveux? Une perruque.—Dire les différentes couleurs de cheveux et d'yeux.

— Qu'est-cequ 'un nez *aquilin?* un nez *camard?* un nez *grec?*

— Quel était le siècle dernier?

II.

— Qu'est-ce que des **connaissances multiples?**

Sorcière.—Qu'est-ce qu'une sorcière?—Quel était au moyen-âge le supplice auquel étaient condamnés ceux que l'on accusait d'être sorciers?

Mode.—Quelle est la différence de sens entre **un mode** et **une mode?**

— Qu'est-ce que la gomme?—D'où vient la gomme?—La

gomme la plus employée est la gomme *arabique* produite par diverses espèces d'acacias. Ce nom d'*arabique* lui a été donné parce que les pays arabes la fournissaient autrefois. Cette espèce de gomme vient surtout aujourd'hui du Sénégal.

Parallèlement.—Qu'est-ce que des lignes, des plans **parallèles ?**

Couturières.—Qu'est-ce qu'une couturière ? Une modiste ?

III.

Expliquer : *Nous allons directement à l'***hôtel.**—*Cette église a un* **autel** *très remarquable.*

— Qu'est-ce qu'un surplis ?

Coloriées signifie : peintes de plusieurs couleurs ; **colorée** signifie : avoir une couleur dominante.

Ex.: *Avez-vous vu cette collection de gravures* **coloriées ?**—*Cette jeune fille a le teint trop* **coloré.**—*Par ce procédé nous pouvez* **colorer** *l'eau en rouge.*

— Qu'est-ce que des **scènes pastorales ?**

Dire le sens de : *atmosphère dévote.*

A toute volée = avec toute l'étendue de la voix ; comme les cloches quand on leur donne tout le mouvement possible.

IV.

— Qu'est-ce qu'un grenier ? un fruitier ? un chambre de débarras ?

Pomme.—Quelles sont les différentes couleurs de pommes ?—Que fait-on avec les pommes ?

Raisins.—Dire les différentes couleurs de raisins.—Que fait-on avec le raisin ?

— Quelle est la différence entre un fauteuil et une chaise ?

— Qu'est-ce qu'un carquois ? des flèches ?

Aux Indes.—Aller *dans l'Inde;* aller *aux Indes.*—Quel est le sens de ces phrases ?—On appelle ordinairement *l'Inde,* les *Grandes Indes* ou *Indes orientales,* les deux grandes péninsules de l'*Asie méridionale* séparées par le *Gange.* On donne parfois le nom d'*Indes occidentales* à *l'Amérique,* à cause de la situation de ce continent à l'ouest de l'Europe et par opposition à *l'Inde.* —On appelle *Indiens,* les tribus sauvages de l'Amérique ; et *Indous,* les habitants de *l'Inde.*

Sanctuaire.—On appelait ainsi chez les *Juifs* la partie du temple où l'arche était déposée. Pour les *païens* c'est la partie du temple qui est la plus vénérée et ordinairement celle où est la statue du dieu.

Pour les *chrétiens,* c'est l'endroit d'une église où est le *maître-autel,* et qui est ordinairement fermé d'une balustrade.

Cartes.—Qu'est-ce que les *cartes de visite ?* les *cartes de*

géographie? les *cartes à jouer?*—Quel est le sens de ces deux expressions: *Je vous donne carte blanche; Je connais le dessous des cartes?*

L'invention des *cartes de géographie* est attribuée au philosophe Anaximandre de Milet en Asie-Mineure, VIe siècle avant Jésus-Christ.

Les *cartes à jouer* sont moins anciennes; on en attribue l'invention aux Chinois vers le XIIe siècle. Les cartes primitives étaient de simples recueils d'images, destinés à l'instruction des hommes, non à leur divertissement. C'est en France que ces cartes ont eu leur première transformation sous le règne de Charles VII. Leurs couleurs: le rouge et le noir étaient à cette époque les couleurs françaises; les noms *pique; trèfle; cœur; carreau* avaient un sens. Le *Pique* et le *Carreau* représentaient les armes du même nom; le *trèfle*, la garde d'une épée; et le *cœur*, la bravoure. Le jeu de cartes tel qu'il est aujourd'hui date du XVIe siècle; les figures en furent à cette époque, définitivement réglées. On pense que le roi de pique, **David**, est l'emblême de Charles VII menacé par son fils Louis XI; la dame de trèfle, **Argine**, anagramme de **Regina**, représente Marie d'Anjou, femme de Charles VII; la dame de pique, **Pallas**, représente Jeanne d'Arc; la dame de cœur, Isabeau de Bavière, femme de Charles VI; les valets Ogier et Lancelot sont des compagnons de Charlemagne; Hector et Lahire des capitaines de Charles VII. Le jeu français ou *jeu de Charles VII* est composé de *trente-deux cartes* dont la moindre ne dépasse pas *sept*.

Le pire.—Quel est le sens de: le pire; le moindre; le meilleur; antérieur; postérieur; majeur; mineur?

Bon génie.—Expliquer le sens de ces deux phrases: *Son* **bon génie** *l'a inspiré dans cette circonstance.—Un grand* **génie** *pouvait seul inspirer d'aussi admirables tragédies.*

Don Quichotte.—Qu'est-ce que *Don Quichotte?*—C'est un roman espagnol qui sous une forme plaisante fait la critique des aventures romanesques et chevaleresques dont le goût dominait au XVIe siècle.—Quel est l'auteur de Don Quichotte?—Michel Cervantès.

L'ingénieux hidalgo ou le *chevalier de la Triste figure* est le nom sous lequel Don Quichotte est désigné dans le roman.—*Hidalgo* est un titre que prennent en Espagne, les nobles qui prétendent descendre d'ancienne race chrétienne sans mélange de sang juif ou more.—**Sancho Pança** est le nom de l'écuyer de Don Quichotte.—**Dulcinée du Toboso** était, d'après l'expression du temps: "*la dame de ses pensées.*"

Fêlé.—Expliquer: *Ce vase est* **fêlé**.—*N'espérez rien de sérieux de cet homme; c'est un cerveau* **fêlé**.

V.

Expliquer : *Ces* **chœurs** *sont très beaux.—Ne doutez pas de sa bonté; vous connaissez son* **cœur**.—*Croyez-vous qu'il ait une maladie de* **cœur** ?

— Qu'est-ce que le *plain-chant ?*—C'est le chant ordinaire dans les églises *catholiques;* on l'appelle ainsi parce qu'il se compose de sons égaux en durée. Il diffère du chant profane par l'uniformité perpétuelle de sa mesure et par sa tonalité.

Encens.—Qu'est-ce que l'encens ?—C'est une gomme-résine aromatique qui découle d'un arbre de l'Inde. L'encens brûle avec une flamme blanchâtre, une fumée abondante et répand une odeur très pénétrante.—Les anciens l'employaient particulièrement dans les cérémonies religieuses.—L'encens servait à masquer la mauvaise odeur résultant de la combustion des victimes. Plusieurs auteurs pensent que, si les premiers chrétiens adoptèrent cet usage païen, ce fut comme moyen de désinfection pour purifier l'air des lieux souterrains où pendant les persécutions ils célébraient les mystères de leur culte. Plus tard, ils conservèrent une pratique devenue respectable pour son ancienneté et qui leur rappelait *les Catacombes* et les premiers évènements de la vie de Jésus, la visite des *Mages,* apportant au nouveau-né de l'or, de l'encens et de la myrrhe.—L'encens est employé dans toutes les cérémonies solennelles de l'église catholique.

VI.

Vers.—Qu'est-ce que le **vers** ? la **prose** ?—Combien les *vers français* peuvent-ils avoir de syllabes ?—*Douze, dix, huit, sept,* jusqu'à *une.*—Il n'y a de vers ni de *neuf* ni de *onze* syllabes.—Qu'est-ce que *la rime ?*—Ce sont les mots qui, à la fin des lignes, ont le même son ou la même terminaison.—Qu'est-ce que *la césure ?*—C'est le repos marqué entre la *sixième* et la *septième* syllabe dans les vers de *douze* syllabes et entre la *quatrième* et la *cinquième* dans les vers de *dix* syllabes.

Parque.—Qu'est-ce que **les Parques** ?

Chènevières = champs où est cultivé le chanvre.

Rouir = vieux mot français.—On dit **rouir** *le chanvre* lorsqu'on le met un certain temps dans l'eau pour en ramollir les fibres textiles et les séparer plus facilement de la partie dure de la tige.

Près.—Expliquer le sens de ce mot dans les phrases suivantes : *Les* **prés** *sont couverts de jolies fleurs.—Venez* **près** *de moi.—Le jardin est* **près** *de la maison.—Je suis* **prêt** *à tout vous dire.—Je suis* **près** *de partir.—Pourrez-vous obtenir un* **prêt** *de dix mille dollars ?*

VII.

Je ne perdis pas la tête.—Expliquer le sens *propre* et le sens *figuré* dans ces phrases : *J'ai* **perdu** *ma bague.—J'ai* **perdu** *courage au dernier moment.—Il faut avoir* **perdu** *l'esprit pour parler comme il le fait.*

VIII.

Vase.—Expliquer : *C'est un* **vase** *antique.—Le fond de ce ruisseau est couvert de* **vase.**

Verdâtres.—Expliquer : verdâtre, grisâtre, rougeâtre, etc.

IX.

Qu'est-ce que le *lendemain* d'un jour ; le *surlendemain.*

Tout émues.—Pourquoi *tout* invariable devant ce mot pluriel ?

X.

Dame !—Ce mot était autrefois employé comme un jurement par lequel on invoquait la Sainte Vierge ; il est encore usité aujourd'hui, soit pour donner plus de force à une affirmation ou à une négation, soit pour marquer son étonnement ou simplement comme exclamation.

— Quel est le sens de cette phrase : **Les ailes me poussaient dans le dos ?**

Qu'est-ce qu'une auréole ?

Fumées.—Au pluriel le mot s'emploie dans le sens suivant : *Les* **fumées** *du vin troublent son cerveau.—Il ne voit plus les choses qu'à travers les* **fumées** *de l'ambition.*

Fumée *singulier,* sens *réel : La maison est pleine de* **fumée.**—Expliquer le sens de ces proverbes : *Il n'y a pas de* **fumée** *sans feu.—Il n'y a pas de feu sans* **fumée.**—Dire le sens de ces expressions : *Tous ces beaux projets s'en sont allés en* **fumée.**—*Toutes les choses du monde ne sont que* **fumée.**

Simple.—Qu'est-ce *qu'une chose* **simple ?** *une personne* **simple ?** *une caractère* **simple ?** *une personne* **simple** *d'esprit ?*

XI.

Pratiques.—Expliquer le sens de ces deux phrases : *Ce marchand a beaucoup de bonnes* **pratiques.**—*La religion des Indous est pleine de* **pratiques** *superstitieuses.*

XII.

Fouiller.—*Êtes-vous sûr de n'avoir pas d'argent ? Avez-vous* **fouillé** *dans vos poches ?—Je voudrais me rappeler, mais je*

fouille *en vain dans ma mémoire.—On a longtemps* **fouillé** *la terre avant de découvrir les tombeaux des anciens rois d'Égypte.*

Poursuivit.—*Les gens de la maison ont* **poursuivi** *le voleur.—Il a* **poursuivi** *son discours malgré les interruptions.—Le malheur le* **poursuit** *toujours.—S'il ne paie pas cette somme, il sera* **poursuivi.**

XIII.

Amour.—Dire la règle.

Patrons.—*Nous avons reçu de Paris de très bons* **patrons** *de robes.—Chaque ouvrier veut être* **patron.**—*St. Martin est le* **patron** *de cette ville.*

Bâtissant.—*Ces maisons sont* **bâties** *depuis longtemps.—Ces oiseaux ont* **bâti** *leur nid dans les arbres du jardin.—Ce corsage n'est pas cousu, mais il est réglé et* **bâti.**

XIV.

Expliquer **oh! ô! ho!**

— Quel est le sens de cette expression : **J'aurais voulu être à cent pieds sous terre.**

— Qu'est-ce qu'une légende ?

Fi!—Quel est le sens de ce mot ?—C'est une interjection que l'on emploie pour exprimer le mépris, le dégoût qu'inspire quelqu'un ou quelquechose.

— Qu'est-ce qu'un renégat ? un sceptique ?

LE BACHELIER DE NÎMES.

I.

C'était en 1847. Je n'avais pas tout-à-fait dix-sept ans. Je venais de terminer mes études au lycée d'Avignon. Mon père me dit: "Maintenant, puisque c'est la mode; il te faut aller, mon garçon, passer bachelier."

Je me préparai donc pour le voyage de Nîmes où, dans ce temps, les jeunes gens passaient leurs examens. Ma mère m'enveloppa deux chemises bien repassées avec mon habit des dimanches dans un grand mouchoir à carreaux soigneusement piqué de quatre épingles; mon père me donna dans un petit sac de toile, cinquante écus de grande dimension en me recommandant de ne pas les perdre, et je partis de la maison pour la ville de Nîmes, mon petit paquet sous le bras, le chapeau sur l'oreille et le bâton à la main.

En arrivant à Nîmes, je rencontrai quantité d'écoliers des environs qui venaient comme moi pour passer bacheliers. Ils étaient presque tous accompagnés de leurs parents, beaux messieurs et belles dames, les poches pleines de recommandations: l'un avait une lettre pour le recteur, l'autre pour l'inspecteur; celui-ci pour le préfet, celui-là pour le grand vicaire. . . . Et tous avec un grand air de satisfaction, faisaient sonner leurs talons en marchant dans la rue et levaient la tête semblant dire aux passants: Pour nous, nous sommes sûrs de notre affaire.

Moi, pauvre paysan, je me sentais devant eux bien petit, bien timide, car je ne connaissais personne, et je n'avais d'autre secours à attendre que celui de "Saint

Baudeli" le patron de Nîmes auquel j'adressais de temps en temps une invocation, le suppliant de mettre un peu d'indulgence au cœur de mes juges.

On nous amena dans une grande salle de la maison commune, nue comme la main, et bientôt, un vieux professeur nous dicta d'un accent nasillard, une version latine; après quoi, aspirant longuement une prise de tabac, il nous dit: "Messieurs, vous avez une heure pour traduire en français la dictée que je vous ai faite... Maintenant à l'ouvrage et attention!" Alors nous commençâmes notre travail; à grands coups de dictionnaire, nous traduisîmes les mots latins; puis à l'heure sonnante, le vieux professeur ramassa les copies de tous et nous mit à la porte en disant: À demain!

Ce fut la première épreuve.

II.

Messieurs les écoliers se dispersèrent dans la ville, et je me retrouvai seul, dans les rues de Nîmes, mon petit paquet et mon bâton à la main.

"Maintenant, pensais-je, il faut se loger." Et je commençai à chercher une auberge convenable. Comme j'avais le temps, je fis peut-être dix fois, le tour de la ville en regardant les enseignes. Mais tous ces beaux hôtels avec leurs domestiques en habit noir, qui à cinquante pas me dévisageaient avec insolence ne me plaisaient guère. À nous, gens de la campagne, il faut des gens qui nous ressemblent, et nous avons horreur des grands saluts, des grandes manières, et de toutes ces cérémonies en usage dans le monde.

En passant dans un faubourg, j'aperçus une enseigne avec cette inscription: Au petit St Jean. Ce petit St Jean me remplit de joie. Il me sembla tout-à-coup que j'étais en pays de connaissance. St Jean, c'est presqu'un saint de notre village: St Jean amène la moisson; il y a les

feux de St Jean, l'herbe de St Jean, les pommes de St Jean. J'entrai donc au petit St Jean.

J'avais deviné juste. Dans la cour de l'auberge, il y avait des charrettes recouvertes en toile grise, comme des tentes; des voitures dételées et des filles de Provence qui parlaient en riant très fort. J'entrai dans le cabaret et je me mis à table.

La salle était déjà pleine de jardiniers des villages voisins qui se connaissaient tous, car ils venaient au marché chaque semaine et qui tous aussi ne parlaient que de légumes et de jardins.

Jean Pierre, avez vous vendu vos melons?

— Oui, mais il y en avait une telle quantité que je les ai donnés pour rien.

— Que pensez-vous des haricots? Seront-ils bons cette année.

— Le soleil les a brûlés.

— Et des oignons?

— La récolte sera mauvaise:

— Et le céleri? et les pommes de terre? et les concombres? et les salades?

Une heure durant, même conversation.

III.

Moi, je mangeais tranquillement, nettoyant consciencieusement mon assiette sans dire un mot. À la fin, un de ces braves gens qui me faisait face et que les autres appelaient "Le Sermonnant"* me dit, en parlant fortement de la gorge:

— Et vous, jeune homme, s'il n'y a pas d'indiscrétion, êtes-vous jardinier? vous ne paraissez pas l'être. . . .

— En effet, répondis-je un peu timidement, je suis venu à la ville pour passer bachelier.

* *Sermonnant* = celui qui parle avec une intonation affectée spéciale, comme certains prédicateurs dans leurs sermons.

— Bachelier; batelier? fit en chœur toute la troupe. . . . S'il veut être batelier, il n'y a pas de rivière ici.

Je souris, voyant qu'ils ne comprenaient pas, et prenant la parole, je leur expliquai de mon mieux ce que c'est qu'un bachelier.

— Quand nous sortons des écoles, leur dis-je, que nos maîtres nous ont appris...tout: le français, le latin, l'histoire, la rhétorique, les mathématiques, la physique, la chimie, l'astronomie, la philosophie, que sais-je? tout ce que vous pouvez imaginer, alors, on nous envoie à Nîmes, où des messieurs très-savants nous font passer un examen.

— Ah! oui, c'est comme nous quand nous allions au catéchisme et que le curé nous demandait: Êtes-vous chrétien?

— C'est cela. Ces gros savants nous font des questions sur tous les mystères contenus dans les livres; et si nos réponses sont bonnes, ils nous nomment bacheliers ...grâce à cela nous pouvons être notaires, médecins, avocats, juges, sous-préfets, tout ce que vous voudrez.

— Et si vos réponses sont mauvaises?

— Ils nous renvoient à une autre fois. On a lu aujourd'hui la liste des bons...mais c'est demain que ceux-là passent l'autre épreuve.

— Oh! cria-t-on autour de la table, nous voudrions bien être là. Et qu'est-ce qu'on vous demandera? S'il vous plaît, dites-nous un peu pour voir. . . .

— Eh bien, peut-être qu'on nous demandera les dates de toutes les batailles qui se sont livrées depuis qu'on se bat dans le monde: bataille des Juifs, bataille des Romains, bataille des Sarrazins, des Allemands, des Espagnols, des Français, des Anglais, des Hongrois et des Polonais. . . . Non seulement les batailles, mais encore le nom des généraux qui commandaient les armées; les noms des rois, des reines de tous leurs ministres et de tous leurs enfants,

IV.

Bonté divine! mais, quel avantage ont-ils donc à vous faire raconter tout ce qui s'est passé dans un temps si loin de nous! Il ne semble pas vraiment possible que des gens de tant de science soient bêtes à ce point! Il est facile de voir qu'ils n'ont pas autre chose à faire! S'il leur fallait comme nous, travailler la terre, du matin au soir, je ne crois pas qu'aucun d'eux s'intéressât longtemps aux batailles des Sarrasins ou aux ancêtres du roi Hérode. . . . Enfin, continuez, nous vous écoutons.

— Et non seulement le nom des rois, mais encore ceux de toutes les nations, de tous les pays, de toutes les rivières, de toutes les montagnes, et de tout ce qu'il y a sous le ciel. . . . Et quant aux rivières, il faut dire en outre d'où elles sortent et où elles vont aboutir!

On nous demande encore ce qui produit la gelée blanche, la pluie, la grêle, les éclairs, le tonnerre. . .d'où provient le vent et le chemin qu'il fait par heure, par minute, par seconde. . .et de plus les races d'animaux, d'oiseaux, de poissons, et aussi de reptiles. . . .

" Excusez-moi, jeune homme, me dit le jardinier qu'on appelait Jean-Pierre, sait-on d'où vient ce vent qui souffle si fort et dessèche nos terres; si quelqu'un pouvait l'enfermer ou le conduire ailleurs, ce serait là vraiment une fameuse invention; tous les jardiniers deviendraient riches et la Provence serait un vrai paradis.

— " Vous-a-t'on parlé, dit un autre qui écoutait avec attention, de ce poisson merveilleux connu dans tout le midi et dont on montre le cachette au bord du Rhône. Personne ne l'a jamais vu que sur les armes d'une ville, mais peut-être vos livres en disent-ils quelquechose. . . . A-t-il existé oui ou non ?

— Je ne sais rien à cet égard, répondis-je, mais la science n'a pas dit son dernier mot, et peut-être un jour,

l'explication en sera donnée. Que de choses extraordinaires deviendront ainsi simples pour tous !

V.

Enfin on nous demande le nombre, la grosseur et la distance des étoiles, combien il y a de mille lieues de la terre, à la lune, et de millions de lieues de la terre au soleil. . . .

— Oh! pour cela vous ne me le ferai pas croire, s'exclama un grand brun près de moi. Qui donc va là haut pour mesurer les lieues? ne voyez-vous pas que les savants se moquent de nous et qu'ils nous persuaderont bientôt que les poissons ont des plumes? Une jolie science que de vouloir compter les lieues de la terre à la lune! . . . Eh! qu'est-ce que cela nous fait ? Encore, si vous me parliez de connaître la lune pour semer des céleris, en temps convenable, cueillir des pois, des haricots, ou guérir la maladie des porcs, je vous dirais: voilà une science ! Mais tout ce que nous raconte ce jeune homme me paraît réellement une histoire pour amuser les innocents!

— Tais-toi donc, ignorant ! cria toute la bande....ce brave garçon a plus appris de choses dans un mois que tu n'en sauras dans toute ta vie! . . . Mais mes pauvres amis, quelle tête il faut avoir pour y pouvoir mettre tout ce qu'il nous a dit! Aussi, disaient les filles de Provence, regardez comme il est pâle! On voit assez par sa figure que la lecture, cela ne fait pas de bien. À quoi est-il bon, je vous le demande, de savoir tant de choses ?

— Moi, dit un des plus vieux aux bout de la table, je n'ai jamais été qu'à l'école de mon village et je ne sais ni A ni B . . . , mais je vous assure que s'il avait fallu me faire entrer dans la tête la cent-millième partie de ce qu'on demande pour être bachelier; croyez-moi, on aurait pu pour cela prendre un marteau et des clous et

frapper fort; les clous auraient perdu leurs pointes; j'ai la tête si dure qu'elle eut résisté à tout.

— Mes braves amis, conclut le plus important de la troupe, savez-vous ce qu'il faut faire? Quand nous venons aux fêtes de la ville, qu'il y a des courses de taureaux ou de belles luttes, il nous arrive souvent de rester un jour de plus pour voir le résultat et la distribution des prix. Nous sommes à Nîmes. . . . Voilà l'enfant d'un de nos villages qui demain matin va passer bachelier. Ne partons pas cette nuit, couchons à la ville, et demain, nous saurons si notre villageois a été reçu.

— C'est cela! fit on en chœur. D'une manière ou d'une autre, la journée est perdue . . . il faut voir la fin.

VI.

Le lendemain matin, le cœur légèrement ému, je revins à la maison commune, avec tous les autres candidats. Il y en avait déjà qui n'étaient plus aussi satisfaits que la veille.

Dans une chambre immense, devant une grande table chargée d'écritoires, de livres, de papiers, se tenaient raides sur leurs chaises, cinq professeurs en robes jaunes, l'hermine sur l'épaule, la toque sur la tête. C'était la faculté des lettres.

Le sort me favorisa. Je fus reçu . . . et sortant de la grande salle, j'allai au hasard dans la ville, marchant comme si les anges me portaient. On était au mois d'août, et il faisait chaud à Nîmes! Je me souviens que j'eus soif. En passant devant les cafés, mon bâton en l'air, je me délectais de voir blanchir dans les chopes la bonne bière mousseuse; mais j'étais si neuf dans la vie de ce monde, et si craintif, que je n'avais jamais mis les pieds dans un café, et que je n'osais pas en franchir le seuil.

Et que faisais-je alors? Je marchais dans les rues, levant la tête, le visage si resplendissant de joie; que tout le monde me regardait et que certains disaient: Celui-là pour sûr c'est un bachelier! Et chaque fois que je rencontrais une fontaine, je m'abreuvais de son eau fraîche, pensant que le roi de Paris n'était pas plus heureux que moi.

Mais ma plus belle joie fut au Petit St Jean. Mes braves jardiniers m'attendaient dans l'angoisse. Quand ils me virent venir, touchant les nuages du front, ils s'écrièrent: "Il a passé!"

Les hommes, les femmes, les filles, l'hôte, l'hôtesse, le valet d'écurie; tout le monde accourut, et d'un côté et de l'autre, des embrassades, des poignées de mains! cela tombait de tous les côtés comme la manne au peuple d'Israël.

Alors, "le Sermonnant," celui qui parlait de la gorge, demanda la parole; ses yeux larmoyaient. Il me dit: Enfant de nos campagnes, nous sommes heureux! Tu leur as fait voir à ces beaux messieurs, que de la terre il peut sortir autre chose que des fourmis et des insectes qu'on écrase. . . . Il en sort aussi des hommes! Il en sort des hommes! Allons, petit, allons! la farandole en ton honneur.

Et nous nous prîmes par la main, et dans la cour du Petit St Jean, nous dansâmes tous la farandole. Puis on alla dîner; on mangea les plats du pays, on but, on chanta et . . . nous partîmes.

Il y a de cela trente ans. Toutes les fois que je vais à Nîmes et que de loin j'aperçois l'enseigne du Petit St Jean, cette heure de ma jeunesse apparaît radieuse à mes yeux et je pense avec douceur à ces bonnes gens qui, d'un coup, me firent connaître le cœur du peuple et la popularité.—(Traduit du provençal.)—F. MISTRAL.

EXERCICES DE CONVERSATION.

LE BACHELIER DE NÎMES.

I.

Qu'est-ce qu'un bacheller ?

En France, un *bachelier* est celui qui a passé ses premiers examens dans une faculté pour les *lettres* ou pour les *sciences*.—*Être bachelier*, c'est avoir son premier grade universitaire.

1847.—Dire la règle de *mille*.

Avignon.—C'est une ville du midi de la France, qui a été pendant longtemps la résidence des papes.

— Qu'est-ce qu'un examen ?—Faut-il dire en français *examen* ou *examination ?*—Quelle est en général la règle des noms empruntés des langues étrangères ?—Pourquoi **examen** prend-il la marque du pluriel ?

— Quelle idée peut-on avoir d'une personne qui en marchant fait sonner ses talons ?—Dire les différentes parties d'une bottine.

— Qu'est-ce qu'un paysan ?

— Qu'est-ce que la *maison commune* ou *la mairie* dans une ville ?

— Qu'est-ce qu'une version latine ?

Tabac.—Qu'est-ce que le tabac ?—Quels sont les différents usages du tabac ?—Dans quels états d'Amérique le cultive-t-on ? —Qui a importé le tabac en Angleterre ? en France ?—Le premier tabac apporté en France par l'ambassadeur français en Espagne, Jean Nicot, fut offert à Catherine de Médicis. C'est à cause de ces deux circonstances que le tabac fut primitivement appelé : *herbe à la reine* et *nicotiane*.—Ce nom a été remplacé par *tabac* dans le langage ordinaire, mais il a été gardé dans le langage scientifique.—On ne prononce pas le *c* dans *tabac*.

Quel est le sens de ce mot : **à grands coups de dictionnaire ?**

Épreuve.—*Cette mort a été pour nous une terrible* **épreuve.**—*Nous ne connaissons pas le résultat de notre examen; nous n'avons passé que la première* **épreuve.**—*Essayez ce remède; j'en ai fait l'***épreuve.**—*J'ai fait l'***épreuve** *de sa discrétion.—Ce vase est à l'***épreuve** *du feu.—Il a pour vous un dévouement à toute* **épreuve.**

II.

— Qu'est-ce que les faubourgs d'une ville ?

— Qu'est-ce que la moisson ?

Feux de St. Jean.—Ce sont des feux que l'on allume, dans

certaines contrées, en signe de réjouissance, le jour de la fête de St. Jean (24 juin).

Expliquer : *Les Arabes vivent sous la* **tente**.—*Rien ne me* **tente**.—*J'ai vu votre* **tante**.

— Qu'est-ce que la Provence ?

III.

Batelier.—Qu'est-ce qu'un batelier ?

— Qu'est-ce que l'histoire ? la rhétorique ? les mathématiques ? la physique ? la chimie ? l'astronomie ? la philosophie ?

La rhétorique est l'art de bien s'exprimer, et l'art de parler de manière à persuader.

La physique est une science qui se rapporte aux conditions, aux lois de la nature. Les *sciences physiques* étudient les caractères naturels des corps ; les forces qui agissent sur eux et les phénomènes qui en résultent.

La chimie est la science dans laquelle on étudie les lois de la composition des corps naturels ou artificiels, et les lois des phénomènes de combinaison ou de décomposition résultant de leur action les uns sur les autres.

L'astronomie est la science qui s'occupe de la connaissance des astres et des lois qui règlent leur mouvement.

La philosophie est l'étude des principes et des causes ; le système des notions générales sur l'ensemble des choses.

Quel est le sens de ce mot : **gros savants** ?

— Qu'est-ce qu'un notaire ? un médecin ? un avocat ? un juge ? un sous-préfet ?

— Qu'est-ce que les Juifs ?—Où est située la Palestine ?—Qu'est-ce que Jérusalem ?—Qu'est-ce que les Romains ? les Sarrazins ? les Allemands ? les Espagnols ? les Français ? les Anglais ? les Hongrois ? les Polonais ?

— Dire le nom et la situation géographique des contrées habitées par ces différents peuples.—Quel est la guerre entre l'Angleterre et la France à laquelle Jeanne d'Arc a pris part.—Quel fait rappellent ces mots : *Angleterre; Waterloo; bataille; Napoléon ?*—Quel général commandait l'armée anglaise à Waterloo ?—Quels généraux commandaient les armées américaines du Nord et du Sud pendant la guerre *de la sécession ?*—Dire le nom de deux empereurs d'Allemagne ; de deux rois ; de deux reines d'Angleterre ; de deux rois et de deux reines de France.—Quel nom donne-t-on au fils aîné du roi d'Angleterre ? d'un roi de France ? d'un roi d'Espagne ? d'un czar ?

IV.

— Quel différence y a-t-il entre un *aïeul*, un *ancêtre* et un *descendant ?*

— Qui était le roi Hérode ?—Quel fait rappellent ces trois noms: *Hérode ; Jésus-Christ ; Judée ?*

S'intéressât.—A quel *temps* et à quel *mode* est ce verbe ? Pourquoi le *subjonctif ?*

— Dire deux contrées ; deux rivières ; deux montagnes d'Amérique, d'Asie, d'Afrique, d'Europe.—Comment nomme-t-on l'endroit où une rivière sort de terre ; les deux côtés d'une rivière ; l'endroit où une rivière se jette dans une autre ; le sens que suit l'eau ?—En français, on appelle *embouchure* l'endroit où un fleuve se jette dans la mer ; on dit : *bouches*, si le fleuve a plusieurs *embouchures*.—Une *rivière* est un cours d'eau qui se jette dans un *fleuve* ou dans une autre *rivière*.

Gelée blanche.—Expliquer les phrases suivantes : *La* **gelée** *blanche est de la rosée congelée.—Cette* **gelée** *de groseilles est très belle.—Cette plante a été* **gelée** *la nuit dernière.*

Éclairs.—Expliquer ces phrases : *Les* **éclairs** *brillent.—Sa prospérité ne fut qu'un* **éclair**.—*Il a eu quelques* **éclairs** *de raison, mais sa folie est sans remède.*

— Combien y a-t-il de secondes dans une minute ; de minutes dans une heure ; d'heures dans un jour ; de jours dans une semaine ; de semaines, de mois, dans une année ; d'années dans une siècle ?

Faire la description d'un oiseau ; d'un poisson.—Qu'est-ce qu'un reptile ?—Qu'est-ce qu'un serpent ?

V.

Armes.—Les *armes* ou *armoiries* sont des emblèmes de noblesse ou de dignités régulièrement donnés ou autorisés par un pouvoir souverain pour la distinction des personnes, des familles, des corporations, et des villes. Les *armoiries* se composent de figures diverses ; elles sont ainsi nommées parcequ'on les portait principalement sur le bouclier, sur la cuirasse, sur la cotte d'armes, et sur la bannière.

Dire le nom de trois étoiles.—Comment appelle-t-on les étoiles qui, dans les nuits d'été, semblent tomber du ciel ?

— Quel est le sens de l'expression : **ne connaître ni A ni B ?**

Expliquer : *Il a remporté tous les* **prix** *de sa classe.—Je ne connais pas le* **prix** *de ces robes.—Il veut arriver à tout* **prix.**

Villageois.—Qu'est-ce qu'un villageois ? un citadin ?

VI.

Veille.—Qu'est-ce que la veille ?—Le jour précédent.

Ex.: *La* **veille** *de Pâques.—J'arrivai la* **veille** *de son départ.*

Chez les anciens Romains la nuit était divisée en quatre parties : la *première veille* qui commençait à six heures du soir; la *seconde veille* à neuf heures, etc.

Écritoires.—Qu'est-ce qu'une écritoire ?—Dire différentes espèces d'écritoires : bronze, verre, etc.—Dire les différentes parties d'un livre.—Qu'est-ce qu'un feuillet ? la tranche ? la couverture ? un livre broché ? un livre relié ?

Expliquer le sens de: *J'ai acheté du* **papier.**—*J'ai perdu des* **papiers** *importants.*

Robes jaunes, l'hermine sur l'épaule.—Qu'est-ce que l'hermine ?—Le costume officiel des professeurs de facultés en France, diffère de couleur ou d'ornements dans chaque branche : *Lettres* ou *Sciences.*

Comme si les anges me portaient.—Quel est le sens de cette expression ?

A quelle saison correspond le mois d'août ?—Quand commence l'été ? l'automne ? l'hiver ? le printemps ?

Qu'est-ce qu'un café ? une chope ?

Expliquer ces deux phrases : *Aimez-vous la* **bière ?**—*Aussitôt notre arrivée on a mis le mort dans la* **bière.**

Faut-il dire : *de la bière* **mousseuse** *ou* **moussue ?** Pourquoi ?

J'étais si neuf dans la vie.—Expliquer le sens.

Je m'abreuvais.—**S'abreuver** veut dire : boire abondamment.

Le roi de Paris = dans l'esprit du paysan : *Le roi qui est à Paris,* qui possède Paris.

Touchant les nuages du front.—**Incliner le front jusqu'à terre.**—Quel sentiment exprime chacune de ces phrases ?

Hôte.—*À l'auberge du village,* **l'hôte** *nous attendait sa serviette sur le bras.*—*Vous êtes notre* **hôte** *pour ce soir; vous ne partirez pas.*—Expliquer.

Comme la manne au peuple d'Israël.—Quel fait rappellent ces mots : *manne; désert; peuple d'Israël; Moïse?*

Quel sentiment exprime-t-on quand on compare quelqu'un à un insecte ; à une fourmi ; à un lion ?

Farandole.—La farandole est une espèce de danse ou de course cadencée très populaire en Provence et qu'exécutent un grand nombre de personnes en se tenant par la main de manière a former une chaîne.

Cour.—*Votre maison a une grande* **cour.**—*La reine a reçu les ambassadeurs avec le cérémonial de la* **cour.**—*Ce chemin est très* **court.**—*Je* **cours** *plus vite que vous.*—*Nous avons chaque semaine un* **cours** *d'histoire très intéressant.*—*Il a dit quelques phrases, et subitement il est resté* **court.**—Explication.

LA CLASSE DES PETITS.

I.

Sarlande est une petite ville des Cévennes, bâtie au fond d'une étroite vallée que la montagne entoure de toutes parts comme un grand mur. Quand le soleil brille, c'est une fournaise; quand le vent souffle, une glacière.

Le soir de mon arrivée, le vent soufflait avec rage depuis le matin; et quoiqu'on fut au printemps, perché sur le haut de la diligence, je sentis en entrant dans la ville le froid me saisir jusqu'au cœur.

Les rues étaient noires, désertes. . . . Sur la place, quelques personnes attendaient la voiture, en se promenant devant le bureau mal éclairé.

À peine descendu, je me fis conduire au collège* sans perdre une minute. Je venais pour être maître d'étude et j'avais hâte d'entrer en fonctions.

Le collège n'était pas loin de la place; après m'avoir fait traverser deux ou trois rues silencieuses, l'homme qui portait ma malle s'arrêta devant une grande maison, où tout semblait mort depuis des années.

— C'est ici, dit-il, en soulevant l'énorme marteau de la porte. . . .

Le marteau retomba lourdement, lourdement. . . . La porte s'ouvrit. . . . Nous entrâmes.

J'attendis un moment sous le porche, dans l'ombre. L'homme posa la malle par terre, je le payai et il s'en alla bien vite. . . . Derrière lui, l'énorme porte se referma lourdement, lourdement. . . . Bientôt après un portier

* L'Académie française a récemment décidé de mettre un accent grave sur *e* devant *g* comme devant les autres consonnes, et d'écrire *collège; abrège.*—Whitney's *Practical French Grammar.*

tenant à la main une grosse lanterne, s'approcha de moi.

— Vous êtes sans doute un nouveau! me dit-il d'un air endormi.

Il me prenait pour un élève. . . . Je répondis en me redressant:

— Je ne suis pas un élève du tout. Je viens ici comme maître d'étude; conduisez-moi chez le principal . . .

Le portier parut surpris; il souleva un peu sa casquette et m'engagea à entrer une minute dans sa loge. Pour le moment, monsieur le principal était à l'église avec les enfants. On me conduirait chez lui dès que la prière serait terminée.

Dans la loge on achevait de souper. Un grand beau garçon à moustaches blondes dégustait un verre d'eau-de-vie aux côtés d'une petite femme maigre, souffreteuse, jaune comme un coing, enveloppée jusqu'aux oreilles dans un châle fané.

— C'est le nouveau maître d'étude, dit le portier en me désignant. . . . Monsieur est si petit que je l'avais d'abord pris pour un élève.

On m'offrit une chaise, puis ils commencèrent à parler entre eux à voix basse, le nez dans leur affreuse eau-de-vie en me regardant du coin de l'œil. . . . Au dehors on entendait le vent qui soufflait et la voix criarde des élèves récitant les litanies à la chapelle. Tout-à-coup une cloche sonna; il se fit un grand bruit de pas dans le vestibule.

— La prière est finie, me dit le portier en se levant; montons chez le principal.

Il prit sa lanterne, et je le suivis.

II.

Le collège me sembla immense. . . . D'interminables corridors, de grands porches, de larges escaliers avec des rampes de fer ouvragé. . . . tout cela vieux, noir, enfumé,

... Le portier m'apprit qu'avant 1789 la maison était une école de marine, et qu'elle avait compté jusqu'à huit cents élèves, tous de la plus grande noblesse.

Comme il achevait de me donner ces précieux renseignements, nous arrivions devant le cabinet du principal.... le portier poussa doucement une double porte matelassée et frappa deux fois contre la boiserie.

Une voix répondit: "Entrez." Nous entrâmes.

C'était un cabinet de travail très vaste, à tapisserie verte. Au fond, devant une longue table, le principal écrivait à la lueur pâle d'une lampe dont l'abat-jour était complétement baissé.

— Monsieur le principal, dit le portier en me poussant devant lui, voici le nouveau maître qui vient pour remplacer monsieur Serrières.

— C'est bien, dit le principal sans se déranger.

Le portier s'inclina et sortit. Je restai debout au milieu de la pièce, tortillant mon chapeau entre mes doigts.

Quand il eut fini d'écrire, le principal se tourna vers moi, et je pus examiner à mon aise sa petite face pâle et sèche, éclairée par deux yeux froids, sans couleur. Lui, de son côté, releva, pour mieux me voir, l'abat-jour de la lampe et mit son lorgnon sur son nez.

— Mais c'est un enfant! s'écria-t-il en bondissant dans son fauteuil. Que veut-on que je fasse d'un enfant?

J'eus une peur terrible; je me voyais déjà dans la rue, sans ressources.... J'eus à peine la force de balbutier deux ou trois mots et de remettre au principal la lettre d'introduction que j'avais pour lui.

Le principal prit la lettre, la lut, la relut, la plia, la déplia, la relut encore, puis il finit par me dire que, grâce à la recommandation toute particulière du recteur et à l'honorabilité de ma famille, il consentait à me prendre chez lui, bien que ma grande jeunesse lui fit peur. Il commença ensuite de longues déclamations sur la gravité de mes nouveaux devoirs; mais je ne

l'écoutais plus. . . . Pour moi l'essentiel était qu'on ne me renvoyât pas. . . . On ne me renvoyait pas; j'étais heureux, follement heureux. J'aurais voulu que monsieur le principal eût mille mains et les lui embrasser toutes.

III.

Un grand bruit de clefs remuées m'arrêta dans mes effusions. Je me retournai vivement et me trouvai en face d'un long personnage, à favoris rouges, qui venait d'entrer dans le cabinet sans qu'on l'eût entendu; c'était le surveillant général.

La tête penchée sur l'épaule, il me regardait avec le plus doux des sourires, en secouant un trousseau de clefs de toutes dimensions, suspendu à son index.

— Monsieur Viot, dit le principal, voici le remplaçant de Monsieur Serrières qui nous arrive.

Monsieur Viot s'inclina, me regarda, et sourit en agitant ses clefs d'un air ironique comme pour dire:

Ce petit homme remplacer Serrières, quelle folie! est-ce possible!

Le principal comprit aussi bien que moi ce que disaient les clefs, et il ajouta avec un soupir:

Je sais qu'en perdant M. Serrières nous faisons une perte presqu'irréparable, mais je suis sûr qui si M. Viot vent prendre le nouveau maître sous sa tutelle spéciale et lui indiquer ses précieuses idées sur l'enseignement, l'ordre et la discipline de la maison ne souffriront pas trop du départ de M. Serrières. Toujours souriant et doux, M. Viot répondit que sa bienveillance m'était acquise et qu'il m'aiderait de ses conseils; mais les clefs s'agitaient, grinçaient furieusement, elles semblaient dire: " Mon petit homme, je suis là; si tu ne marches pas comme je veux, nous verrons."

— Monsieur Eyssette, conclut le principal, vous pouvez

vous retirer. Pour ce soir encore, il faudra que vous couchiez à l'hôtel. . . . Soyez ici demain à huit heures. . . . Allez. . . .

Et il me congédia d'un geste digne.

M. Viot, plus souriant et plus doux que jamais, m'accompagna jusqu'à la porte; mais avant de me quitter, il me glissa dans la main un petit cahier.

— C'est le règlement de la maison, me dit-il. Lisez et méditez. . . .

Puis il ouvrit la porte et la referma sur moi, en agitant ses clefs avec énergie. . . . frinc! frinc! frinc!

Ces messieurs avaient oublié de m'éclairer. . . . J'errai un moment dans les grands corridors tout noirs, tâtant les murs pour essayer de retrouver mon chemin. De loin en loin la lumière de la lune entrait par le grillage d'une fenêtre haute et m'aidait à m'orienter. Je fis ma route à tâtons, mais le cœur me battait bien fort.

IV.

Il fallait cependant découvrir un logement pour la nuit; ce n'était pas une petite affaire. Heureusement, l'homme aux moustaches, que je trouvai fumant sa pipe devant la loge du portier, se mit à ma disposition et m'offrit de me conduire dans un bon petit hôtel point trop cher, où je serais servi comme un prince. Vous pensez si j'acceptai de bon cœur.

Cet homme à moustaches avait l'air très bon enfant; pendant la route j'appris qu'il s'appelait Roger, qu'il était professeur de danse, d'équitation, d'escrime et de gymnase au collège de Sarlande, et qu'il avait servi longtemps dans les chasseurs d'Afrique. Ceci acheva de me le rendre sympathique. Les enfants sont naturellement disposés à aimer les soldats. Nous nous séparâmes à la porte de l'hôtel avec de fortes poignées de mains, et la promesse de devenir une paire d'amis.

Sans perdre une minute, en entrant dans ma chambre, je commençai la lecture du règlement de M. Viot, pour connaître mes nouveaux devoirs.

Ce règlement recopié avec amour de la propre main de M. Viot était un véritable traité, divisé méthodiquement en trois parties: 1° Devoirs du maître d'étude envers ses supérieurs; 2° Devoirs du maître d'étude envers ses collègues; 3° Devoirs du maître d'étude envers les élèves.

Tous les cas y étaient prévus, depuis le carreau de vitre brisé jusqu'au moindre bruit fait pendant l'étude; tous les détails de la vie des maîtres y étaient consignés, depuis le chiffre de leurs appointements, jusqu'à la demi-bouteille de vin à laquelle ils avaient droit à chaque repas.

Le réglement se terminait par une belle pièce d'éloquence; un discours sur l'utilité du règlement lui-même; mais malgré mon respect pour l'œuvre de M. Viot, je n'eus pas la force d'aller jusqu'au bout, et juste au plus beau passage du discours je m'endormis. . . .

Cette nuit-là, je dormis mal. Mille rêves fantastiques troublèrent mon sommeil. . . . Tantôt c'étaient les terribles clés de M. Viot que je croyais entendre, frinc! frinc! frinc! tantôt le surveillant général lui-même assis au pied de mon lit, son règlement à la main, me regardant avec une étrange obstination.

V.

Le lendemain, à huit heures, j'arrivai au collège. M. Viot, debout à la porte, son trousseau de clefs à la main, surveillait l'entrée des externes. Il m'accueillit avec son plus doux sourire.

— Attendez un instant, me dit-il; quand les élèves seront rentrés, je vous présenterai à vos collègues.

J'attendis dans le vestibule me promenant de long en

large, saluant jusqu'à terre MM. les professeurs qui arrivaient essoufflés.

La cloche sonna. Les classes se remplirent.... Quatre ou cinq grands garçons de vingt-cinq à trente ans, mal vêtus, figures communes, arrivèrent à la porte en dansant et s'arrêtèrent interdits à l'aspect de M. Viot.

C'étaient mes futurs collègues.

— Monsieur, dit le surveillant général à l'un d'eux, vous allez pour la dernière fois conduire vos élèves à l'étude; dès qu'ils seront entrés, M. le principal et moi nous viendrons installer le nouveau maître.

En effet, quelques minutes après, le principal, M. Viot et le nouveau maître faisaient leur entrée solennelle à l'étude.

Tout le monde se leva.

Le principal me présenta aux élèves, dans un discours un peu long, mais plein de dignité, puis il se retira. M. Viot resta un instant. Il ne prononça pas de discours, mais ses clefs, frinc! frinc! frinc! parlèrent pour lui, d'une façon si terrible, frinc! frinc! frinc! si menaçante, que toutes les têtes se cachèrent sous les couvertures des pupîtres et que le nouveau maître lui-même n'était pas rassuré.

Aussitôt que les terribles clefs furent dehors, une quantité de figures malicieuses sortirent de derrière les pupîtres, un porte-plumes ou un crayon aux lèvres, tous ces petits yeux, brillants, moqueurs, effarés se fixèrent sur moi, tandis qu'un long chuchotement courait de table en table.

Un peu troublé, je montai lentement les degrés de ma chaire; j'essayai de regarder autour de moi avec des yeux féroces, puis, prenant ma plus grosse voix, je criai en frappant deux grands coups sur la table:

— Travaillons, messieurs, travaillons!

C'est ainsi que je commençai ma première étude.

Ces enfants les plus jeunes n'étaient pas méchants comme les grands élèves; ils n'avaient pas pris encore les mauvais habitudes de collège; je les aimai dès les premiers jours parce qu'ils étaient bons et qu'on voyait toute leur âme dans leurs yeux.

Je ne les punissais jamais. Pourquoi l'aurais-je fait? Est-ce qu'on punit les oiseaux?... Quand ils parlaient trop haut, je n'avais qu'à crier: "Silence!" Aussitôt, comme des oiseaux ils se taisaient, au moins pour cinq minutes.

VI.

Le plus âgé de l'étude avait onze ans. Onze ans! et mon prédécesseur qui se vantait de les mener militairement. Moi, je n'étais pas si sévère. J'essayai d'être toujours bon, voilà tout.

Quelquefois, quand ils avaient été bien sages, je leur racontais une histoire. Une histoire!... Quel bonheur! Vite, vite, on fermait les cahiers, les livres; encriers, règles, porte-plumes, on jetait tout pêle-mêle au fond des pupîtres, puis, les bras croisés sur la table, on ouvrait de grands yeux et on écoutait. J'avais composé à leur intention cinq ou six petits contes fantastiques: Histoire d'une Cigale; les Infortunes de Jean Lapin, etc. Alors, comme aujourd'hui, Lafontaine était mon auteur de prédilection, et mes romans ressemblaient à ses fables; seulement j'y mêlais un peu de ma propre histoire. Il y avait toujours un pauvre grillon obligé de gagner sa vie, comme moi, et un joli insecte très doux et très actif qui collait toujours quelquechose, comme faisait mon frère. Cela amusait beaucoup mes petits, et moi aussi cela m'amusait beaucoup. Malheureusement M. Viot ne supportait pas que l'on s'amusât ainsi.

Trois ou quatre fois par semaine, le terrible homme, ses clefs à la main, faisait l'inspection du collège, pour voir si tout s'y passait en règle.... Or, un de ces jours

là, il arriva dans notre étude, juste au moment le plus pathétique de l'histoire de Jean Lapin. En voyant entrer M. Viot tous les élèves sautèrent sur leur banc, les petits épouvantés, se regardèrent. Le narrateur s'arrêta court.

Debout devant ma chaire, M. Viot regardait avec étonnement autour de lui. Il ne parlait pas, mais ses clefs s'agitaient d'un air féroce: "Frinc! frinc! frinc! elles disaient: Misérables! et le règlement? On ne travaille donc plus ici."

J'essayai en tremblant de l'apaiser par une explication:

— Ces messieurs ont beaucoup travaillé ces derniers jours, balbutiai-je . . . J'ai voulu les récompenser en leur racontant une petite histoire.

M. Viot ne répondit pas. Il s'inclina en souriant, agita ses clefs une dernière fois et sortit.

Le soir, à la récréation de quatre heures, il vint vers moi, et me remit, toujours souriant, toujours muet, le cahier du règlement ouvert à la page 12: *Devoirs du maître envers les élèves.*

Je compris qu'il ne fallait plus raconter d'histoire et je n'en racontai plus jamais.

VII.

Pendant quelques jours, mes petits furent inconsolables. Il me demandaient l'histoire de Jean Lapin avec des supplications et j'avais réellement le cœur gros de ne pouvoir la leur dire. Je les aimais tant, ces petits! Jamais nous ne nous quittions. . . . Le collège était divisé en trois quartiers très distincts: les grands, les moyens, les petits; chaque quartier avait sa cour, son dortoir, son étude. Mes petits étaient donc à moi, bien à moi. Il me semblait que j'avais trente-cinq enfants.

En réalité, j'avais quelques bonnes heures dans ma nouvelle vie.

J'en avais de mauvaises aussi. Deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, il fallait mener les enfants en promenade. Cette promenade était un supplice pour moi.

Généralement, nous allions à la *Prairie*, une grande pelouse qui s'étend comme un tapis au pied de la montagne, à une demi-lieue de la ville. . . .

Quelques gros châtaigniers, trois ou quatre petites maisons peintes en jaune, une source vive courant dans l'herbe, faisaient l'endroit charmant et gai à l'œil. . . . Les trois classes s'y rendaient séparément; une fois là, on les réunissait sous la surveillance d'un seul maître qui était toujours moi. Rester là pour garder les élèves. . . . Un dur métier dans ce bel endroit!

Il aurait été si bon de s'étendre sur l'herbe verte, dans l'ombre des châtaigniers, de respirer le parfum des plantes sauvages, en écoutant chanter la petite source! . . . Mais non, il fallait surveiller, crier, punir. . . . J'avais tout le collège sur les bras, c'était terrible.

Mais le plus terrible encore, ce n'était pas de surveiller les élèves à la Prairie, c'était de traverser la ville avec ma division, la division des petits. Les autres divisions marquaient admirablement le pas et frappaient les talons comme de vieux soldats. On comprenait vite à leur marche, la discipline, l'exercice fait au tambour. Mes petits ne comprenaient rien à toutes ces belles choses. Ils n'allaient pas en rang, se tenaient par la main et bavardaient le long de la route. Je leur criais vainement toutes les dix minutes: "Gardez vos distances!" ils ne me comprenaient pas et marchaient tout de travers.

J'étais assez content de ma tête de colonne. J'y mettais les plus grands, les plus sérieux, ceux qui portaient l'uniforme; mais la queue, quelle confusion! quel désordre! Une troupe folle d'enfants avec des cheveux

ébouriffés, des mains sales, des culottes en lambeaux!... Je n'osais pas les regarder.

Desinit in piscem,[1] me disait à ce sujet le souriant M. Viot, homme d'esprit à ses heures. Le fait est que ma queue de colonne avait une triste mine.

VIII.

Comprenez-vous mon désespoir de me montrer dans les rues de Sarlande, en pareille compagnie, et le dimanche surtout?... Les cloches sonnaient, les rues étaient pleines de monde. On rencontrait des pensions de demoiselles qui allaient à l'église, des modistes en bonnets roses, des jeunes gens élégants en pantalons grisperle. Il fallait traverser tout cela avec un habit râpé et une division ridicule. Quelle honte!...

Parmi tous ces diablotins ébouriffés que je promenais deux fois par semaine dans la ville, il y en avait un surtout, un demi pensionnaire, qui me désespérait par sa laideur et sa mauvaise tenue.

Imaginez un horrible petit avorton, si petit, si petit, que c'était ridicule; avec cela disgracieux, sale, mal peigné, mal vêtu, un enfant de la rue, et pour tout compléter, affreusement bancal.

Jamais pareil élève, s'il est permis de donner à *ça* le nom d'élève, ne figura sur les feuilles d'inscription de l'Université. Il était fait pour déshonorer un collège.

Pour ma part, je l'avais pris en aversion; et quand je le voyais, les jours de promenade, se dandiner à la queue de la colonne avec la grâce d'un jeune canard, je sentais un furieux désir de le chasser à grands coups de bottes pour l'honneur de ma division.

Bamban, nous l'avions surnommé Bamban à cause de sa démarche plus qu'irrégulière, Bamban n'appartenait pas à une famille aristocratique. On voyait cela très vite à ses manières, à son langage, et surtout aux belles relations qu'il avait dans le pays.

Tous les gamins de la ville étaient ses amis.

Grâce à lui, quand nous sortions, nous avions toujours a notre suite une nuée de polissons qui faisaient la roue par derrière, appelaient Bamban par son nom, le montraient au doigt, lui jetaient des peaux de châtaignes, et mille autres bonnes singeries. Mes petits s'en amusaient beaucoup, mais moi je ne riais pas et j'adressais chaque semaine au principal un rapport circonstancié sur l'élève Bamban et les nombreux désordres que sa présence entraînait.

Malheureusement mes rapports restaient sans réponse et j'étais toujours obligé de me montrer dans les rues, en compagnie de M. Bamban, plus sale et plus bancal que jamais.

IX.

Un dimanche entre autres, un beau dimanche de fête et de grand soleil, il arriva pour la promenade dans un tel désordre de toilette que nous en fûmes tous épouvantés. Vous n'avez rien rêvé de semblable. Des mains noires, des souliers sans cordons, de la boue jusque dans les cheveux, presque plus de culottes . . . un monstre.

Le plus risible, c'est qu'évidemment on l'avait fait très-beau, ce jour là, avant de me l'envoyer. Sa tête mieux peignée qu'à l'ordinaire, était encore roide de pommade, et le nœud de cravate avait quelquechose qui montrait les soins maternels. Mais il y a tant de ruisseaux dans les rues avant d'arriver au collège! . . .

Bamban s'était roulé dans tous.

Quand je le vis prendre son rang parmi les autres, paisible et souriant comme s'il n'y avait rien, j'eus un mouvement d'horreur et d'indignation.

Je lui criai: "Va-t-en!"

Il me regarda d'un air triste et soumis, son œil suppliait; mais je fus inexorable et la division partit, le laissant seul, immobile au milieu de la rue.

Je me croyais délivré de lui pour toute la journée, lorsqu'en sortant de la ville, des rires et des chuchotements à mon arrière-garde me firent retourner la tête.

À quatre ou cinq pas derrière nous, Bamban suivait la promenade gravement.

— Doublez le pas, dis-je aux deux premiers.

Les élèves comprirent que je voulais laisser Bamban, derrière, et la division partit presqu'en courant.

De temps en temps, on se retournait pour voir si Bamban pouvait suivre, et on riait de l'apercevoir, là-bas, très loin, gros comme le poing, trottant dans la poussière de la route, au milieu des marchands de gâteaux et de limonade.

Ce malheureux arriva à la Prairie presqu'en même temps que nous. Seulement il était pâle de fatigue et tirait la jambe à faire pitié.

J'en eus le cœur touché, et, un peu honteux de ma cruauté, je l'appelai près de moi doucement.

Il avait une petite blouse fanée, à carreaux rouges, une blouse comme j'en avais eu une moi aussi, quand mes parents devenus pauvres m'envoyaient au collège.

Je la reconnus tout de suite, cette blouse, et au dedans de moi-même je me disais: "Misérable, tu n'as pas honte. Mais c'est toi, c'est le petit Daniel d'autrefois que tu t'amuses à martyriser ainsi." Et plein de larmes intérieures, je commençai à aimer de tout mon cœur ce pauvre déshérité.

Bamban s'était assis par terre, à cause de ses jambes qui lui faisaient mal. Je m'assis près de lui. Je lui parlai. . . . Je lui donnai une orange. . . . J'aurais voulu lui laver les pieds. . . .

Depuis ce jour, Bamban devint mon ami. J'appris sur son compte des choses attendrissantes. . . .

X.

C'était le fils d'un maréchal-ferrant qui, entendant vanter partout les bienfaits de l'éducation, faisait les plus grands sacrifices, le pauvre homme! pour envoyer son enfant demi-pensionnaire au collège. Mais hélas! Bamban n'était pas fait pour le collège, et il n'y profitait guère.

Le jour de son arrivée, on lui avait donné un modèle d'écriture, de simples bâtons pour commencer, en lui disant: "Fais des bâtons!"

Et depuis un an, Bamban faisait des bâtons. Et quel bâtons, grand Dieu! . . . tortus, sales, boîteux, difformes, des bâtons de Bamban.

Personne ne s'occupait de lui. Il ne faisait spécialement partie d'aucune classe; en général, il entrait dans celle qu'il voyait ouverte. Un jour on le trouva faisant ses bâtons dans la classe de philosophie. . . . Un singulier élève, ce Bamban.

Je le regardais quelquefois à l'étude, courbé en deux sur son papier, suant, soufflant, tirant la langue, tenant sa plume à pleines mains et appuyant de toutes ses forces comme s'il eût voulu traverser la table. . . . A chaque bâton il reprenait de l'encre, et à la fin de chaque ligne, il rentrait sa langue et se reposait en se frottant les mains.

Bamban travaillait de tout son cœur, maintenant que nous étions amis. . . .

Quand il avait terminé une page, il s'empressait de gravir ma chaire à quatre pattes et posait son chef-d'œuvre devant moi, sans parler.

Je lui frappais affectueusement sur l'épaule en lui disant: "C'est très-bien!" C'était hideux, mais je ne voulais pas le décourager.

Il est certain que peu à peu les bâtons commençaient à être plus droits; la plume jetait moins d'encre; il y

avait moins de taches sur les cahiers. . . . Je crois que je serais parvenu à lui apprendre quelquechose; malheureusement la destinée nous sépara. Le maître des moyens quittait le collège; je fus désigné pour prendre sa place.

Je considérai cela comme une catastrophe.

Les moyens m'épouvantaient. Je les avais vus dans nos promenades à la *Prairie* si impertinents, si mauvais! la pensée que j'allais vivre sans cesse avec eux me serrait le cœur.

Puis il fallait quitter mes petits, mes chers petits que j'aimais tant. . . . Comment serait pour eux mon successeur? Que deviendrait Bamban? J'étais réellement malheureux.

Et mes petits aussi étaient désolés de me voir partir. Le jour où je leur fis ma dernière étude, il y eut un moment d'émotion quand la cloche sonna. . . . Ils voulurent tous m'embrasser. . . . Quelques uns même, trouvèrent des choses charmantes à me dire.

Et Bamban? . . .

Bamban ne parla pas. Seulement au moment où je sortais, il s'approcha de moi, tout rouge, et me mit dans la main, avec solennité, un superbe cahier de bâtons qu'il avait dessinés à mon intention.

Pauvre Bamban!—A. DAUDET.

EXERCICES DE CONVERSATION.

LA CLASSE DES PETITS.

I.

Qu'est-ce que les Cévennes?—Ce sont des chaînes de montagnes qui s'étendent du sud-ouest au nord-est de la France et relient les Pyrénées aux Vosges.

Vallée.—Qu'est-ce qu'une vallée? un vallon? une fournaise? une glacière?

Souffait avec rage.—Expliquer cette expression.

Qu'est-ce qu'**une diligence ?—Avoir de la diligence ?**—*Avoir plusieurs* **diligences** *à son service ?*

Sans perdre une minute ; une seconde.—Expliquer le sens.

Maître d'étude.—C'est celui qui dans les colléges surveille les élèves pendant les heures d'étude ou de récréation.

Marteau.—*Cette porte a un* **marteau** *très artistique.—Le forgeron bat le fer à grands coups de* **marteau.**—Expliquer.

— Qu'est-ce qu'**un porche ?** le *porche* d'une église ?—Qu'est-ce qu'une lanterne ? une *lanterne magique ?*

Il souleva sa casquette.—Qu'exprime ce mouvement : *soulever* son chapeau, sa casquette, en parlant à quelqu'un ?

— Qu'est-ce qu'un portier ? Une loge de portier ?

— Qu'est-ce qu'une apparence souffreteuse ?

Coing.—*Nous avons cueilli de beaux* **coings** *dans le verger.—Pourquoi êtes-vous toujours assis dans ce* **coin ?**—*Observer quelqu'un du* **coin** *de l'œil.*

Litanies.—Les litanies étaient des prières publiques accompagnées de jeûnes et de processions que l'on faisait autrefois dans l'église catholique pour remercier Dieu de quelque bienfait ou apaiser sa colère dans les grandes calamités publiques. Aujourd'hui on ne donne plus ce nom qu'à certaines prières adressées à Dieu, à la Vierge et aux Saints, et dites ordinairement à deux ou plusieurs chœurs qui se répondent. Les formules de ces prières se terminant par ces mots : *Ayez pitié de nous;* ou, *Priez pour nous,* selon qu'elles s'adressent à Dieu ou à la Vierge, ont été faites très courtes, afin que le clergé et le peuple puissent prier plus commodément sans interrompre la marche de la procession.

Le mot *litanie* est aussi employé dans le sens d'une longue et fatigante énumération. Ex.: *Quand cette femme commence ses plaintes, c'est une* **litanie** *à n'en plus finir.*

II.

— Qu'est-ce que le fer *poli ?* le fer *ouvragé ?*

— Quel grand fait historique rappelle pour la France cette date 1789.—La révolution française.

Huit cents élèves.—Pourquoi *s* à *cent ?*

Le cabinet du principal.—Quel est dans cette phrase le sens de : **cabinet ?**—Qu'est ce qu'un **cabinet** *de toilette ? un* **cabinet** *de lecture ? un* **cabinet** *de travail ? un* **cabinet** *d'avocat ?*

— Qu'est-ce qu'une porte en bois plein ? une porte matelassée ?

Dire différentes espèces de lampes.—Qu'est-ce qu'un *abat-jour;* avec quoi sont faits les abat-jour ?—Dire la règle des *noms composés.*—Pourquoi abat-jour singulier ?

— Qu'est-ce qu'un lorgnon ?

J'aurais voulu qu'il eût mille mains et les lui embrasser toutes.—Expliquer le sens de la phrase.—*Baisemain* est une expression qui vient de la *féodalité*. Le *baisemain* était l'hommage que le vassal rendait à son seigneur en lui baisant la main. Les pauvres gens de certains pays expriment leur respect ou leur reconnaissance en baisant la main de celui qui leur donne quelque chose.

III.

Trousseau.—Expliquer : *Ma vieille tante a toujours un* **trousseau** *de clefs à la main.—Cette jeune fille se marie; on a commencé pour elle un magnifique* **trousseau.**—*Mon fils sera bientôt pensionnaire au collège; son* **trousseau** *est prêt.*

— Qu'est-ce que prendre quelqu'un sous sa tutelle ?

Enseignement.—*Il n'a guère profité des bons* **enseignements** *qu'on lui a donnés.*—Qu'est-ce que l'enseignement *public, privé?*

Qu'est-ce qu'un cahier ? un règlement ?

Qu'est-ce que s'orienter ?—*Nous continuâmes notre chemin en nous* **orientant** *avec la boussole ?—Je ne reconnais pas le lieu où nous sommes venus; laissez-moi m'*__orienter.__—*Ne me pressez pas tant de conclure cette affaire; donnez-moi de temps de m'*__orienter.__

— Qu'est-ce que **marcher à tâtons ?**

IV.

Comment est faite une pipe ?—Qu'est-ce que le fourneau, le tuyau de la pipe ?—Dire différentes espèces de pipes.—Quelles sont les plus belles pipes ?—Les pipes d'*écume de mer*.—Pourquoi donne-t-on ce nom à ces pipes ?—A cause de la légèreté et de la blancheur de la substance avec laquelle on les fabrique.—Qu'est-ce que cette matière ?—C'est ce que les minéralogistes appellent la *magnésite;* on la trouve en Espagne, en Crimée, dans l'Asie-Mineure. Les pipes d'*écume de mer* sont toujours d'un prix très élevé.

— Qu'est-ce que l'équitation ? l'escrime ? la gymnastique ?

Chasseurs d'Afrique = régiment français.

— Qu'est-ce que la sympathie ? une personne sympathique ?

Une paire d'amis.—Quel sentiment d'amitié plus ou moins fort exprime-t-on par : **deux amis ? une paire d'amis ?**—Quelle idée exprime *paire* dans ce sens ?

— Quel est le sens de : **recopié avec amour ?**

— Qu'est-ce que les supérieurs ; les collègues ; les inférieurs ?

— Quel nom donne-t-on aux élèves d'un collège qui habitent dans l'établissement ? à ceux qui y prennent leurs repas mais sans y habiter ? A ceux qui n'y prennent que leurs leçons ?

— Qu'est-ce qu'un carreau de vitre ?

— Qu'est-ce qu'**un chiffre ? chiffrer ?**—Ex.: *Écrivez* **les chiffres** *régulièrement.*—Savez-vous chiffrer ?

— Qu'est-ce que *des appointements ?*

Rêve.—Expliquer ; *Je* **rêve** *aussitôt que je m'endors.—Je* **rêve** *souvent de voyages lointains.*

Clés.—*Avez-vous vu la* **clé** *de mon tiroir ?—Qu'est que la* **clef** *de Sol ? la* **clef** *de Fa ?—J'ai la* **clef** *de l'énigme.*—Quel est le sens de ces deux expressions : *Tout le monde est surpris de ce qui arrive; ce marchand est parti; il a mis la* **clef** *sous la porte. —Nous donnons la* **clef** *des champs à tous nos écoliers.—Gibraltar est pour l'Angleterre la* **clef** *de la Méditerannée.*

V.

— Qu'est-ce que se promener de long en large ?

Dire différents genres de porte-plumes ? de crayons ?

Qu'est-ce qu'une chaire ? les degrés d'une chaire ?

Toute leur âme dans leurs yeux.—Expliquer cette expression.

Est-ce qu'on punit les oiseaux ?—Dire le sens.

VI.

Expliquer : **prédécesseur ; successeur.**

Venter.—*Il se* **vante** *constamment d'avoir fait votre fortune. —On* **vante** *beaucoup son esprit, ses manières.—Il* **vente** *très fort au bord de la mer.*

Mener militairement.—Expliquer.

Pêle-mêle.—Ouvrir de grands yeux.—Dire le sens.

Qu'est-ce qu'un **conte fantastique ?** une **cigale ?**

La Fontaine.—Qui est **Lafontaine ?**—Jean **Lafontaine** est un auteur français du XVIIe siècle. Il a écrit *des fables* remarquables par leur naïveté apparente et leur grande finesse. Ces fables sont connues du monde entier.

— Quelles sont les fables les plus connues ?—*La cigale et la fourmi; le renard et le corbeau; la laitière et le pot au lait; les animaux malades de la peste.*—Comment appelle-t-on l'auteur qui écrit des fables ?—Un fabuliste.

Qu'est-ce qu'une chose pathétique ?

VII.

Quelle est la différence de sens entre : **avoir un grand cœur ; avoir un gros cœur** et **avoir le cœur gros ?**

— Qu'est-ce qu'un dortoir ?

Dire les différentes parties d'une montagne.

Demi-lieue.—La règle de *demi.*

—Qu'est-ce qu'un châtaignier ?—Quel est le nom du fruit du châtaignier ?—Comment est faite la châtaigne ?

Expliquer : **J'avais tout le collège sur les bras.**

Homme d'esprit à ses heures.—Expliquer : *Il a toujours de l'***esprit**.—*Il a de l'***esprit** *à ses heures.*

VIII.

Église.—Qu'est-ce qu'une église ; le clocher d'une église.—Dire le nom de différentes églises correspondant à différentes sectes.—Église protestante ; catholique ; épiscopale ; presbytérienne, etc.

Modistes.—Qu'est-ce qu'une modiste ? une couturière ?

Dire différentes nuances de gris et trois objets gris.

Expliquer : **diablotins ; ébouriffés ; demi-pensionnaire.**

—Qu'est-ce qu'avoir une *bonne*, une *mauvaise tenue ?*

Expliquer : **avorton ; enfant de la rue.**

—Qu'est-ce qu'être : bancal ? boiteux ? bossu ? borgne ? chauve ? sourd ? manchot ? myope ? presbyte ?

—Quel est le sentiment exprimé par le mot *ça* en parlant d'une personne ?

Se dandiner avec la grâce d'un jeune canard.—Un canard est-il bien gracieux ?—Expliquer le sens de cette phrase.

Démarche.—*J'ai à faire une* **démarche** *bien désagréable.—Quelle* **démarche** *disgracieuse a ce jeune homme !*—Expliquer avec le sens de ces phrases l'expression : **sa démarche plus qu'irrégulière.**

—Qu'est-ce qu'une famille **aristocratique ?**—Quelle opinion exprime-t-on par ces mots : *Il est visible quil n'appartient pas à une famille* **aristocratique ?**

Relations.—*Nous avons avec nos voisins des* **relations** *très agréables.—Nous lisons des* **relations** *de voyage qui nous intéressent beaucoup.*—Quel est le sens *réel* de l'expression : *On voyait cela aux belles* **relations** *qu'il avait dans le pays.*

Suite.—*Lisez à la* **suite** *de cette page.—Cet enfant est resté infirme à la* **suite** *de cet accident.—Le prince avait une* **suite** *nombreuse qui l'accompagnait dans son voyage.—Ce mendiant est toujours à notre* **suite** *quand nous sortons.*

Expliquer : **une nuée de polissons étaient . . .**—Pourquoi le verbe au *pluriel ?*

—Quel est le mouvement d'une roue ?—Qu'est-ce que : **faire la roue ?**—Expliquer : *Ce clown fait* **la roue** *avec une rapidité extraordinaire.—Regardez ce paon comme il fait* **la roue !**

Montrer quelqu'un du doigt.—Montrer un objet du doigt.—Est-il indifférent de montrer du doigt de la même manière : *quelqu'un* ou *quelquechose ?*

Singeries.—Qu'est-ce que : *Faire des* **singeries ?**—De quel mot **singeries** dérive-t-il ?

IX.

— Qu'est-ce qu'une **arrière-garde ?** une **avant-garde ?**
— Qu'est-ce que doubler le pas ?

Martyriser.—*Cet homme est un vrai* **martyr** *de l'injustice.—Les premiers chrétiens supportaient le* **martyre** *avec un courage inébranlable.*—Qu'est-ce que **martyriser ?** un **martyr ?** le **martyre ?**

Déshérité.—*Notre ami a été* **déshérité** *par son oncle.—Ce pauvre enfant est laid, difforme et peu intelligent; il est bien* **déshérité.**

J'aurais voulu lui laver les pieds.—Quel est le sens de cette expression ?—Quel sentiment aurait exprimé cet acte ?

X.

Qu'est-ce qu'un **maréchal ?** un **maréchal-ferrant ?—Maréchal** est, en France et dans la plupart des pays de l'Europe, le premier titre de l'armée.—On dit : *Un maréchal de France.*

Quel est après la description de l'élève, le sens de cette expression : **des bâtons de Bamban.**

Qu'est-ce que marcher **à quatre pattes ?**

Chef-d'œuvre.—Dire le pluriel.

Taches *et* **tâches.**—*Ma robe est couverte de* **taches.**—*J'ai une* **tâche** *difficile à remplir.—J'ai fini ma* **tâche** *avant le temps.*

Tout rouge.—Expliquer le sens.

LA MORT DU DAUPHIN.

I.

Le petit dauphin est malade, le petit dauphin va mourir. . . . Dans toutes les églises du royaume, le Saint sacrement[1] demeure exposé nuit et jour, et de grands cierges brûlent pour la guérison de l'enfant royal. Les rues de la vieille résidence sont tristes et silencieuses, les cloches ne sonnent plus, les voitures vont au pas. . . . Aux abords[2] du palais, les bourgeois curieux regardent, à travers les grilles, des suisses à livrées dorées qui causent dans les cours d'un air important.

Tout le château est en émoi. Des chambellans, des majordomes, montent et descendent en courant les escaliers de marbre. . . . Les galeries sont pleines de pages et de courtisans, en habit de soie, qui vont d'un groupe à l'autre demander des nouvelles à voix basse... Sur les larges perrons, les dames d'honneur éplorées se font de grandes révérences en essuyant leurs yeux avec de jolis mouchoirs brodés.

Dans l'Orangerie,[3] il y a nombreuse assemblée de médecins en robe. On les voit, à travers les vitres, agiter leurs longues manches noires et incliner doctoralement leurs perruques à marteaux. . . . Le gouverneur et l'écuyer du petit dauphin se promènent devant la porte, attendant les décisions de la faculté. Des marmitons passent à côté d'eux sans les saluer; monsieur l'écuyer jure comme un païen, M. le gouverneur récite des vers d'Horace...Et, pendant ce temps, là bas, du côté des écuries, on entend un long hennissement plaintif: c'est l'alezan du petit dauphin que les palefreniers

oublient et qui appelle tristement devant sa mangeoire vide.

Et le roi? Où est monseigneur le roi? Le roi s'est enfermé tout seul dans une chambre au bout du château. ...Les majestés n'aiment pas qu'on les voie pleurer!... Pour la reine, c'est autre chose!... Assise au chevet du petit dauphin, elle a son beau visage baigné de larmes, et sanglote bien haut devant tous, comme ferait une simple drapière.

II.

Dans sa couchette de dentelles, le petit dauphin, plus blanc que les coussins sur lesquels il est étendu, repose les yeux fermés. On croit qu'il dort; mais non! le petit dauphin ne dort pas. Il se retourne vers sa mère, et, voyant qu'elle pleure, il dit: "Madame la reine, pourquoi pleurez-vous? Est-ce que vous croyez bonnement, comme les autres, que je m'en vas mourir?"[1] La reine veut répondre; les sanglots l'empêchent de parler. "Ne pleurez donc pas, madame la reine; vous oubliez que je suis le dauphin et que les dauphins ne peuvent pas mourir ainsi...." La reine sanglote encore plus fort, et le petit dauphin commence à s'effrayer: "Holà! dit-il, je ne veux pas que la mort vienne me prendre, et je saurai bien l'empêcher d'arriver jusqu'ici.... Qu'on fasse venir sur l'heure quarante lansquenets très forts, pour monter la garde autour de notre lit!... Que cent gros canons veillent nuit et jour, mèche allumée, sous nos fenêtres! et malheur à la mort si elle ose s'approcher de nous!..."

Pour complaire à l'enfant royal, la reine fait un signe. Sur l'heure, on entend de gros canons qui roulent dans la cour, et quarante lansquenets, la pertuisane au poing, viennent se ranger autour de la chambre. Ce sont de vieux soldats à moustaches grises. Le petit dauphin bat des mains en les voyant. Il en reconnaît un et l'appelle;

"Je t'aime bien, mon vieux Lorrain...Fais voir un peu ton grand sabre...Si la mort veut me prendre, il faudra la tuer n'est-ce pas?" Lorrain répond: "Oui, monseigneur..." Et il a deux grosses larmes qui coulent sur ses joues tannées.

III.

À ce moment, l'aumônier s'approche du petit dauphin et lui parle longtemps à voix basse, en lui montrant un crucifix. Le petit dauphin l'écoute d'un air fort étonné; puis, tout-à-coup l'interrompant: "Je comprends bien ce que vous me dites, monsieur l'abbé; mais enfin, est-ce que mon petit ami Beppo ne pourrait pas mourir à ma place, en lui donnant beaucoup d'argent?"...L'aumônier continue à lui parler à voix basse, et le petit dauphin à l'air de plus en plus étonné.

Quand l'aumônier a fini, le petit dauphin reprend, avec un gros soupir: "Tout ce que vous me dites là est bien triste, monsieur l'abbé; mais une chose me console; c'est que là-haut, dans le paradis des étoiles, je vais être encore le dauphin...Je sais que le bon Dieu est mon cousin et ne peut manquer de me traiter selon mon rang." Puis il ajoute, en se tournant vers sa mère: "Qu'on m'apporte mes plus beaux habits, mon pourpoint d'hermine blanche et mes escarpins de velours; je veux me faire brave pour les anges et entrer en paradis en costume de dauphin."

Une troisième fois l'aumônier se penche sur le petit dauphin et lui parle longuement à voix basse...Au milieu de son discours, l'enfant royal l'interrompt avec colère: "Mais alors, crie-t-il, d'être dauphin, ce n'est rien du tout!" Et sans vouloir plus rien entendre, le petit dauphin se tourne vers la muraille et il pleure amèrement.—A. DAUDET.

EXERCICES DE CONVERSATION.

LA MORT DU DAUPHIN.

I.

Qu'est-ce qu'**un dauphin ?**

— C'est un poisson auquel les anciens attribuaient des qualités merveilleuses.—Pourquoi donnait-on le nom de *dauphin* au fils aîné des rois de France ?—Un comte *du Dauphiné*, ancienne province de l'ouest de la France, n'ayant pas d'enfants, abandonna ses états à Philippe VI, sous la condition que le fils aîné des rois de France prendrait à l'avenir le titre de **dauphin.** Charles V fut le premier qui porta ce nom.

— Qu'est-ce que le **saint-sacrement** dans les églises catholiques ?

Des cierges brûlent pour la guérison de l'enfant royal.— Quelle idée ou quel sentiment a la personne qui fait brûler un cierge dans une église ?

Aux abords du palais.—*Ce port est d'un* **abord** *facile.—Les* **abords** *de la ville ont été fortifiés.—Cette femme a l'*abord *gracieux.*

Suisses.—Les Suisses vendaient autrefois leurs services comme soldats, et formaient dans plusieurs pays et surtout en France, des régiments spéciaux que l'on appelait *régiments des Suisses.*—On nomme encore aujourd'hui : *suisse*, le portier ou concierge qui garde une maison, une église, parce que cet emploi était autrefois donné à un Suisse.

Livrées.—*Ces domestiques ont de très belles* **livrées.**—*Ces marchandises ont été* **livrées** *hier.—Cette femme a été* **livrée** *à la justice—La bataille a été* **livrée.**—*La ville a été* **livrée** *au pillage. —Elle s'est* **livrée** *toute sa vie à l'étude.—Vous êtes trop confiante, vous vous êtes* **livrée** *à des gens qui vous trompent.*

Dans les premiers temps de la monarchie et particulièrement aux fêtes de Noel et de Pâques, les rois de France distribuaient aux prélats et aux seigneurs qui les entouraient, des vêtements qu'on appela *livrées*, parcequ'ils étaient un don, une libéralité du monarque. Cet usage se conserva en France depuis Pépin le Bref jusqu'en 1789. Seulement les grands officiers de la couronne recevaient des sommes d'argent au lieu d'habits.—On appelait aussi *livrée* dans les tournois et dans les carrousels l'ornement dont les chevaliers se paraient, lorsqu'ils portaient la *livrée* de leurs dames. Cette *livrée* consistait le plus souvent en une écharpe de la couleur qu'elles affectionnaient Quelques chevaliers firent porter ces mêmes couleurs à leurs écuyers et à leur varlets, et de là est venu l'usage des *livrées* que portaient

seuls, sous l'ancienne monarchie, les domestiques des maisons titrées.

Orangerie.—La serre où l'on place les orangers pendant la mauvaise saison.

Médecins en robe.—Les médecins portaient autrefois une robe comme les juges, et au dix-huitième siècle, la perruque.

— Qu'est-ce que l'*écuyer* d'un prince ? l'*écuyer* d'un cirque ?

— Quelle idée exprime-t-on par cette phrase : **les marmitons passent près d'eux sans les saluer ?**

Des vers d'Horace.—Qui est Horace ?—C'est un poète latin du Ier siècle avant Jésus Christ ; il a écrit des *Odes*, des *Epîtres*, des *Satires* et *l'Art poétique*. C'est un des plus beaux génies de l'antiquité.

Alezan.—Quel est la couleur d'un cheval *alezan ?*—Une couleur roussâtre dont la teinte varie du clair au foncé ; les principales nuances sont *alezan clair; alezan doré; alezan brûlé.*—En français on emploie aussi le mot *alezan* comme nom, à la place de cheval.—Ex. : *Il était monté sur un* **alezan.**

Qu'on les voie pleurer.—Pourquoi le subjonctif ?

Drapière.—Une marchande d'étoffes.—Dire le masculin.—De quel mot *drapier* dérive-t-il ?

II.

Coussins.—Dire différentes espèces de coussins.

Que je m'en vas mourir.—Vieille forme de langage = que je vais mourir.

Sur l'heure = immédiatement ; aussitôt.

Pertuisane.—Espèce de lance à lame tranchante des deux côtés et très large à son extrémité inférieure. On en attribue l'invention aux Suisses.

Lansquenets.—C'étaient des soldats allemands enrôlés volontaires, payés et recrutés par les nations étrangères, et qui formaient des régiments d'infanterie.

Aumônier.—Qu'est-ce qu'un aumônier ? un crucifix ?—Dire différentes espèces de crucifix.—Les crucifix de bois, d'ivoire, etc.

Pourpoint.—C'était une partie de l'ancien costume français qui couvrait le corps depuis le cou jusqu'à la ceinture.

Escarpins.—Souliers à simples semelles et très découverts.

LE SOUS-PRÉFET AUX CHAMPS.

I.

Monsieur le sous-préfet est en tournée. Cocher devant, laquais derrière, la calèche de la sous-préfecture l'emporte majesteusement au concours régional de la Combe-aux-Fées. Pour cette journée mémorable, monsieur le sous-préfet a mis son bel habit brodé, son petit claque, sa culotte collante à bandes d'argent et son épée de gala a poignée de nacre. Sur ses genoux repose une grande serviette en chagrin gaufré qu'il regarde tristement.

Monsieur le sous-préfet regarde tristement sa serviette en chagrin gaufré; il songe au fameux discours qu'il faudra prononcer tout-à-l'heure devant les habitants de la Combe-aux-Fées . . . " Messieurs et chers administrés . . ." Mais il tortille vainement la soie blonde de ses favoris, répétant vingt fois de suite . . . " Messieurs et chers administrés . . ;" la suite du discours ne vient pas.

La suite du discours ne vient pas. Il fait si chaud dans cette calèche! À perte de vue, la route de la Combe-aux-Fées s'étend blanche de poussière sous le soleil du midi. L'air est embrasé, et sur les ormeaux du bord du chemin, des milliers de cigales se répondent d'un arbre à l'autre . . . Tout-à-coup, M. le sous-préfet tressaille. Là-bas, au pied du coteau, il vient d'apercevoir un petit bois de chênes verts qui semble lui faire signe.

Le petit bois de chênes verts semble lui faire signe: " Venez donc par ici, monsieur le sous-préfet, pour composer votre discours; vous serez bien mieux sous mes arbres . . ." Monsieur le sous-préfet est sé-

duit; il saute à bas de sa calèche et dit à ses gens de l'attendre qu'il va composer son discours dans le petit bois de chênes verts.

Dans le petit bois de chênes verts il y a des oiseaux, des violettes, et des sources sous l'herbe fine. Quand ils ont aperçu monsieur le sous-préfet avec sa belle culotte et sa serviette en chagrin gaufré, les oiseaux ont eu peur et se sont arrêtés de chanter; les sources n'ont plus osé faire de bruit, et les violettes se sont cachées dans le gazon . . . Tout ce petit monde-là n'a jamais vu de sous-préfet, et se demande à voix basse quel est ce beau seigneur qui se promène en culotte d'argent.

À voix basse sous la feuillée on se demande quel est ce beau seigneur en culotte d'argent . . . Pendant ce temps M. le sous-préfet ravi du silence et de la fraîcheur du bois, relève les pans de son habit, pose son claque sur l'herbe, et s'assied dans la mousse au pied d'un jeune chêne; puis il ouvre sur ses genoux sa grande serviette en chagrin gaufré et en tire une large feuille de papier-ministre.[1] "C'est un artiste," dit la fauvette. "Non," dit le merle, "ce n'est pas un artiste puisqu'il a une culotte d'argent; c'est plutôt un prince."

II.

"C'est plutôt un prince," dit le merle. "Ni un artiste, ni un prince," interrompt un vieux rossignol qui a chanté toute la saison dans les jardins de la sous-préfecture . . . "Je sais ce que c'est; c'est un sous-préfet." Et tout le petit bois chuchote: "C'est un sous-préfet; c'est un sous-préfet!" "Comme il est chauve!" remarque une alouette à grande huppe. Les violettes demandent: "Est-ce que c'est méchant?"

"Est-ce que c'est méchant?" demandent les violettes. Le vieux rossignol répond: "Pas du tout!" Et sur cette assurance les oiseaux se remettent à chanter, les

sources à courir, les violettes à embaumer, comme si le monsieur n'était pas là . . . Impassible au milieu de tout ce joli tapage, M. le sous-préfet invoque dans son cœur la muse des comices agricoles, et, le crayon levé, commence à déclamer de sa voix de cérémonie : " Messieurs et chers administrés . . ."

" Messieurs et chers administrés," dit le sous-préfet de sa voix de cérémonie . . . Un éclat de rire l'interrompt; il se retourne et ne voit rien qu'un gros pivert qui le regarde joyeusement perché sur son claque. Le sous-préfet hausse les épaules et veut continuer son discours; mais le pivert l'interrompt encore et lui crie de loin: "À quoi bon ?" " Comment ! à quoi bon ?" dit le sous-préfet qui devient tout rouge; et chassant d'une geste cette bête effrontée, il recommence : " Messieurs et chers administrés."

" Messieurs et chers administrés," a répété le sous-préfet; mais alors, voilà les petites violettes qui se haussent vers lui sur le bout de leurs tiges et qui lui disent doucement : Monsieur le sous-préfet, sentez-vous comme nous sentons bon ? Et les sources lui font sous la mousse une musique divine, et dans les branches, au dessus de sa tête, des fauvettes viennent lui chanter leurs plus jolis airs, et tout le bois conspire pour l'empêcher de composer son discours.

Tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours . . . M. le sous-préfet, grisé de parfums, ivre de musique,[1] essaie vainement de résister au charme nouveau qui l'envahit. Il s'accoude sur l'herbe, dégrafe son bel habit, balbutie encore deux ou trois fois: " Messieurs et chers administrés . . Messieurs et chers admi . . . Messieurs et chers . . ." Puis il envoie bien loin les administrés, et la muse des comices agricoles[2] n'a plus qu'à se voiler la face.

Voile-toi la face, ô muse des comices agricoles ! Lorsque, au bout d'une heure, les gens de la sous-pré-

fecture, inquiets de leur maître, sont entrés dans le petit bois, ils ont vu un spectacle qui les a fait reculer d'horreur. M. le sous-préfet était couché dans l'herbe, sans cravate, les cheveux au vent. Il avait ôté son habit et, des violettes entre les lèvres, M. le sous-préfet faisait des vers.—A. DAUDET.

EXERCICES DE CONVERSATION.

LE SOUS-PRÉFET AUX CHAMPS.

I.

Qu'est-ce qu'un sous-préfet? être en tournée?—Qu'est-ce qu'un cocher? un laquais? une calèche? une sous-préfecture? un concours? un concours *régional?*

Bel habit.—Pourquoi **bel?**

Son petit claque.—Quelle est la forme d'un chapeau à claque?

Bande.—Expliquer: *J'ai acheté de belles* **bandes** *de broderie.—Le soleil couchant est comme une* **bande** *lumineuse à l'horizon.—Coupez ce papier par* **bandes.**—*Une* **bande** *de brigands s'est refugiée dans les montagnes.*

—Quelle est la forme d'une épée?—Description.—Qu'est-ce qu'une épée de *gala?* un carosse de *gala?*—Qu'est-ce que la nacre?—A quel usage est-elle employée?

Serviette.—On donne ce nom à un grand portefeuille, et dont se servent habituellement les avocats et les fonctionnaires et qui se replie comme une serviette.

Expliquer: **la soie blonde de ses favoris.**

Cigale.—Qu'est-ce que la fable de: *La cigale et la fourmi?*—Qui en est l'auteur?

Chênes.—Qu'est-ce qu'un chêne?—Quel rapport y a-t-il entre ces mots: **chêne; Gaule; gui; forêt; druides?**

Signe.—*Faire* **signe** *à quelqu'un de venir.—Il y a dans l'air bien des* **signes** *de mauvais temps.—Nous avons vu les beaux* **cygnes** *qui nagent sur le lac.*

Ravi.—*Je suis* **ravi** *de tout ce que je vois.—Tout lui a été* **ravi** *à la fois: le bonheur et la fortune.*

Pans.—Qu'est-ce que les **pans** *d'un habit? le dieu* **Pan?** *un* **paon?**

—Qu'est-ce qu'un artiste?

II.

Plutôt *et* **plus tôt.**—Dire le sens des deux mots.

Muse.—Qu'est-ce qu'une muse?—C'est une des déesses qui chez les anciens présidaient aux arts, mais principalement à

l'éloquence et à la poésie.—Combien comptait-on de *Muses* dans la mythologie grecque ?—Neuf.

Clio était la muse de l'histoire ; **Euterpe** de la musique ; **Thalie** de la comédie ; **Melpomène** de la tragédie ; **Terpsichore** de la danse ; **Polymnie** et **Erato** des divers genres de poésie ; **Uranie** de l'astronomie ; **Calliope** de la poésie *épique* et de l'éloquence.

Comment représente-t-on les *Muses ?*—Les *Muses* sont représentées sous la forme de jeunes filles et avec différents attributs. Sur d'anciens monuments on voit les *neuf Muses* dansant en chœur et se tenant, comme *les Grâces*, par la main.

— Qu'est-ce qu'un *comice agricole ?*—C'est une association libre formée dans le but de favoriser l'amélioration des procédés agricoles et des races les plus utiles d'animaux domestiques.

Airs.—*L'***air** *des montagnes est très pur.—J'aime beaucoup les* **airs** *que vous avez chantés.—Cette jeune fille a l'***air** *très aimable.—Ce magistrat a l'***air** *imposant.—Une personne qui déplaît quelquefois par son* **air**, *plaît souvent par ses manières.*

— Qu'est-ce qu'**envoyer quelqu'un bien loin ?**

Quel est le sens de : **se voiler la face ?**—Quelle impression exprime-t-on lorsqu'on se voile la face ?

LES VIEUX.

I.

"Une lettre, père Azan?

— Oui, monsieur...ça vient de Paris."

Il était tout fier que ça vint de Paris, ce brave père Azan...Pas moi. Quelque chose me disait que cette Parisienne de la rue Jean-Jacques, tombant sur ma table à l'improviste[1] et de si grand matin allait me faire perdre[2] toute ma journée. Je ne me trompais pas, voyez plutôt:

Il faut que tu me rendes un service,[3] *mon ami. Tu vas fermer ton moulin pour un jour et t'en aller tout de suite à Eyguières...Eyguières est un gros bourg à trois ou quatre lieues de chez toi,—une promenade. En arrivant tu demanderas le couvent des Orphelines. La première maison après le couvent est une maison basse à volets gris avec un jardinet derrière. Tu entreras sans frapper, la porte est toujours ouverte; et, en entrant, tu crieras bien fort: "Bonjour braves gens, je suis l'ami de Maurice."...Alors tu verras deux petits vieux, oh! mais vieux, vieux, vieux, te tendre les bras du fond de leurs grands fauteuils, et tu les embrasseras de ma part avec tout ton cœur comme s'ils étaient à toi. Puis vous causerez; ils te parleront de moi, rien que de moi; ils te raconteront mille folies que tu écouteras sans rire . . . Tu ne riras pas n'est-ce pas? . . . Ce sont mes grands parents, deux êtres dont je suis toute la vie et qui ne m'ont pas vu depuis dix ans . . . Dix ans, c'est long! mais que veux-tu? moi, Paris, me tient; eux, c'est le grand âge . . . ils sont si vieux, s'ils venaient me voir, ils se casseraient en route . . . Heureusement, tu es là-bas, mon cher ami, et en t'embrassant, les pauvres gens croiront m'embrasser un peu moi-même . . . Je leur ai si souvent parlé de nous et de cette bonne amitié dont. . . .*

Ah ! l'amitié, quel tyran ! Justement ce matin-là il faisait un temps admirable, mais qui ne valait rien pour courir les routes ; trop de vent et trop de soleil, une vraie journée de Provence. Quand cette maudite lettre arriva, j'avais déjà choisi une place abritée entre deux roches, et je rêvais de rester là tout le jour comme un lézard, à boire de la lumière, en écoutant chanter les pins . . . Enfin, que vouliez-vous faire ? Je fermai la maison en mangréant, je mis la clef sous la porte. Mon bâton, ma pipe et me voilà parti.

II.

J'arrivai à Eyguières vers deux heures. Le village était désert, tout le monde aux champs. Dans les ormes blancs de poussière qui bordaient la rue, les cigales chantaient comme en pleine campagne. Il y avait sur la place de la mairie un âne qui prenait le soleil, un vol de pigeons sur la fontaine de l'église; mais personne pour m'indiquer l'orphelinat.

Par bonheur, j'aperçus une vieille femme accroupie en filant dans le coin de sa porte; je lui dis ce que je cherchais; elle n'eut qu'à lever sa quenouille, le couvent des Orphelines était devant moi. Cette grande maison triste et noire avait au dessus de son portail sculpté une vieille croix de grès rouge avec un peu de latin autour. À côté de cette maison j'en aperçus une autre plus petite. Des volets gris, le jardin derrière. . . . Je la reconnus tout de suite et j'entrai sans frapper. Je reverrai toute ma vie ce long corridor frais et calme, la muraille peinte en rose, le jardinet paraissant au fond à travers un store de couleur claire, et sur tous les panneaux, des fleurs et des violons fanés. . . . Au bout du couloir, sur la gauche, par une porte entr'ouverte, on entendait le tic-tac d'une grosse horloge et une voix d'enfant, mais d'enfant à l'école, qui lisait en s'arrêtant à chaque syllabe: "A . . .

LORS . . . SAINT . . . I . . . RÉ . . . NÉE . . . S'É . . . CRIA . . . JE . . . SUIS . . . LE . . . FRO . . . MENT . . . DU . . . SEI . . . GNEUR . . . IL . . . FAUT . . . QUE . . . JE . . . SOIS . . . MOU . . . LU . . . PAR . . . LA . . . DENT . . . DE . . . CES . . . A . . . NI . . . MAUX." Je m'approchai doucement et je regardai.

Dans le calme et le demi-jour[1] d'une petite chambre, un bon vieux à pommettes roses, ridé jusqu'au bout des doigts, dormait au fond d'un fauteuil, la bouche ouverte, les mains sur ses genoux. À ses pieds une fillette habillée de bleu, grande pèlerine et petit bonnet, le costume des orphelines, lisait la vie de St Irénée dans un livre plus gros qu'elle. Cette lecture miraculeuse avait opéré sur toute la maison. Le vieux dormait dans son fauteuil, les mouches au plafond, les canaris dans leur cage, là-bas, sur la fenêtre. La grosse horloge ronflait, tic-tac, tic-tac. Il n'y avait d'éveillé dans toute la chambre qu'une grande bande de lumière qui tombait droite et blanche entre les volets clos, pleine d'étincelles vivantes . . . Au milieu de l'assoupissement général, l'enfant continuait sa lecture d'un air grave: " AUS . . . SI . . . TÔT . . . DEUX . . . LIONS . . . SE . . . PRÉ . . . CI . . . PI . . . TÈ . . . RENT . . . SUR . . . LUI . . . ET . . . LE . . . DÉ . . . VO . . . RÈ . . . RENT." C'est à ce moment que j'entrai. . . . Les lions de St Irénée se précipitant dans la chambre n'y auraient pas produit plus de stupeur que moi. Un vrai coup de théâtre! la petite pousse un cri, le gros livre tombe, les canaris, les mouches se réveillent, la pendule sonne, le vieux se dresse en sursaut[2] tout effaré, et moi-même, un peu troublé, je m'arrête sur le seuil en criant bien fort: Bonjour, braves gens, je suis l'ami de Maurice.

III.

Oh ! alors, si vous l'aviez vu, le pauvre vieux, si vous l'aviez vu venir vers moi les bras tendus, m'embrasser,

me serrer les mains, courir égaré dans la chambre en faisant: "Mon Dieu! mon Dieu!!..." Toutes les rides de son visages riaient. Il était rouge. Il bégayait: "Ah! monsieur... Ah! monsieur..." puis il allait vers le fond en appelant: "Mamette!..."

Une porte qui s'ouvre, un petit pas dans le corridor ... c'était Mamette. Rien de joli comme cette petite vieille avec son bonnet à rubans, sa robe feuille morte, et son mouchoir brodé qu'elle tenait à la main pour me faire honneur, à l'ancienne mode. Chose attendrissante! ils se ressemblaient, avec un tour de cheveux bruns et un bonnet à rubans il aurait pu s'appeler Mamette lui aussi. Seulement, la vraie Mamette avait beaucoup pleuré dans sa vie et elle était encore plus ridée que l'autre. Comme l'autre aussi, elle avait près d'elle une enfant de l'orphelinat, petite garde en pèlerine bleue, qui ne la quittait jamais; et de voir ces vieillards protégés par ces orphelines, c'était ce qu'on peut imaginer de plus touchant.

En entrant, Mamette avait commencé par me faire une grande révérence, mais, d'un mot le vieux lui coupa sa révérence en deux: "C'est l'ami de Maurice!... Aussitôt la voilà qui tremble, qui pleure, qui perd son mouchoir, qui devient toute rouge, encore plus rouge que lui...." "Vite, vite, une chaise!" dit la vieille à sa petite. "Ouvre les volets!" crie le vieux à la sienne; et, me prenant chacun par une main, ils m'emmènent en trottinant jusqu'à la fenêtre, qu'on a ouverte toute grande pour mieux me voir. On approche les fauteuils, je m'installe entre les deux sur une chaise, les petites bleues derrière nous, et l'interrogatoire commence: "Comment va-t-il? Qu'est-ce qu'il fait? Pourquoi ne vient-il pas? Est-ce qu'il est content! Comme cela pendant des heures."

IV.

Moi, je répondais le mieux possible à toutes leurs questions, donnant sur mon ami les détails que je savais, inventant ceux que je ne savais pas, n'avouant pas surtout que je n'avais jamais remarqué si ses fenêtres fermaient bien ou de quelle couleur était le papier de sa chambre.

"Le papier de sa chambre!... il est bleu, madame, bleu clair, avec des guirlandes....

— Vraiment! faisait la pauvre vieille attendrie, et elle ajoutait en se tournant vers son mari: "C'est un si brave enfant!"

— "Oh! oui, c'est un brave enfant!" reprenait l'autre avec enthousiasme; et tout le temps que je parlais, c'étaient entre eux des hochements de tête, de petits rires fins, des clignements d'yeux, ou bien encore le vieux qui se rapprochait pour me dire: "Parlez plus fort.... Elle a l'oreille un peu dure." Et elle de son côté: "Un peu plus haut, je vous prie.... Il n'entend pas très-bien. ..." Alors j'élevais la voix, et tous deux me remerciaient d'un sourire; et dans ces visages fanés qui se penchaient vers moi, cherchant jusqu'au fond de mes yeux l'image de leur Maurice, moi, j'étais tout ému de la retrouver cette image, vague, voilée, presqu'insaisissable, comme si je voyais mon ami me sourire, très-loin, dans un brouillard.

Tout-à-coup, le vieux se dresse sur son fauteuil:

"Mais, j'y pense, Mamette.... Il n'a peut-être pas déjeuné?"

Et Mamette effarée, les bras au ciel:

"Pas déjeuné!... Grand Dieu!"

Je croyais qu'il était encore question de Maurice, et j'allais répondre que ce brave enfant n'attendait jamais plus tard que midi pour se mettre à table. Mais non, c'était bien de moi qu'on parlait, et il faut voir quelle

agitation quand j'avouai que j'étais encore à jeun. "Vite le couvert, petites bleues! La table au milieu de la chambre, la nappe du dimanche, les assiettes à fleurs. Et ne rions pas tant s'il vous plaît et dépêchons-nous. . . ." Je crois bien qu'elles se dépêchaient! À peine le temps de casser trois assiettes, le déjeuner fut servi.

"Un bon petit déjeuner, me disait Mamette en me conduisant à table; seulement vous serez tout seul. . . . nous, nous avons déjà mangé ce matin."

V.

Le bon petit déjeuner de Mamette c'était une tasse de lait, des dattes et un grand gâteau suffisant pour la nourrir elle et ses canaris pendant huit jours. . . . Moi seul, je finis toutes ces provisions! Aussi quelle indignation autour de la table! Comme les petites bleues chuchotaient en se poussant du coude, et là-bas, au fond de leur cage, comme les canaris regardaient curieusement et avaient l'air de dire:[1] "Oh! Ce monsieur qui mange tout ce grand gâteau!"

Je le mangeai tout, en effet, et presque sans m'en apercevoir, occupé que j'étais à regarder autour de moi dans cette chambre claire et paisible où flottait comme une odeur de choses anciennes. . . . Il y avait surtout deux petits lits dont je ne pouvais pas détacher mes yeux. Ces lits, je me les figurais, le matin, avant le jour quand ils sont encore enfouis sous leurs rideaux à franges. Trois heures sonnent. C'est l'heure où tous les vieux se réveillent: "Tu dors, Mamette?—Non, mon ami.—N'est-ce pas que Maurice est un brave enfant? —Oh! oui, c'est un brave enfant!"

Et j'imaginais comme cela toute une causerie, rien que pour avoir vu ces deux petits lits de vieux dressés l'un à côté de l'autre.

Pendant ce temps un drame terrible se passait à l'autre bout de la chambre devant l'armoire. Il était question d'atteindre là-haut, sur le dernier rayon, certain bocal de cerises à l'eau-de-vie qui attendait Maurice depuis dix ans et que l'on voulait ouvrir pour moi. Malgré les supplications de Mamette, le vieux avait voulu prendre les cerises lui-même sur l'étagère; et, monté sur une chaise au grand effroi de sa femme, il essayait d'arriver là-haut . . . vous voyez le tableau: le vieux qui tremble et qui se hisse, les petites bleues cramponnées à sa chaise. Mamette derrière lui haletante, les bras tendus, et sur tout cela un léger parfum de plantes odorantes qui s'exhale de l'armoire ouverte et des grandes piles de linge roux. . . . C'était charmant.

VI.

Enfin, après bien des efforts, on parvint à le tirer de l'armoire ce fameux bocal, et avec lui une vieille timbale d'argent toute bosselée, la timbale de Maurice quand il était petit. On me la remplit de cerises jusqu'au bord; Maurice les aimait tant, les cerises! Et, tout en me servant, le vieux me disait à l'oreille d'un air de gourmandise: "Vous êtes bien heureux, vous, de pouvoir en manger. . . . C'est ma femme qui les a faites. . . . Vous allez goûter quelquechose de bon."

Hélas! sa femme les avait faites, mais elle avait oublié de les sucrer. Que voulez-vous? on devient distrait en vieillissant. Elles étaient atroces, vos cerises, ma pauvre Mamette . . . mais cela ne m'empêcha pas de les manger jusqu'au bout sans sourciller.

Le repas terminé je me levai pour prendre congé de mes hôtes. Ils auraient bien voulu me garder encore un peu pour causer du brave enfant, mais le jour baissait, le chemin était long, il fallait partir.

Le vieux s'était levé en même temps que moi: "Ma-

mette, mon habit! . . . je veux le conduire jusqu'à la place." Bien sûr qu'au fond d'elle-même Mamette trouvait qu'il faisait déjà un peu frais pour me reconduire jusqu'à la place; mais elle n'en laissa rien paraître. Seulement, pendant qu'elle l'aidait à passer les manches de son habit, un bel habit couleur tabac d'Espagne à boutons de nacre, j'entendais la chère créature qui lui disait doucement: "Tu ne rentreras pas trop tard, n'est-ce-pas?" Et lui d'un petit air malin: "Hé! Hé! . . . je ne sais pas . . . peut-être. . . ." Ils se regardaient en riant, et les petites bleues riaient de les voir rire, et dans leur coin les canaris riaient aussi à leur manière. Entre nous, je crois que l'odeur des cerises à l'eau-de-vie les avait tous un peu grisés.[1]

. . . La nuit tombait quand nous sortîmes le grand-père et moi. La petite bleue nous suivait de loin pour le ramener, mais lui ne la voyait pas, et il était fier de marcher à mon bras, comme un jeune homme. Mamette, rayonnante, voyait cela du pas de sa porte,[2] et elle avait en nous regardant de jolis petits hochements de tête qui semblaient dire: Mon pauvre homme! . . . Qui le croirait? Comme il marche bien!—A. DAUDET.

EXERCICES DE CONVERSATION.

LES VIEUX.

I.

Lettre.—Expliquer: *Cet enfant connaît déjà toutes les* **lettres.** —*J'attends tous les jours une* **lettre.**—*Vous êtes heureux; je voudrais* **l'être.**—*Mon ami est professeur de* **lettres.**

Expliquer le sens de: **cette parisienne de la rue St Jacques.**

Plutôt.—Quel est le sens?

Moulin.—Qu'est-ce qu'un moulin?—Dire les différentes espèces de moulins; les différents usages: *Les moulins à l'eau; à vent; à vapeur; les moulins à papier; à café; à l'huile,* etc.

Qu'est-ce qu'un bourg? un *gros* bourg?

Lieues.—La **lieue** ou mesure de chemin française a quatre mille mètres.—Expliquer: *Ils ont fait plusieurs* **lieues** *aujour-*

d'hui.—Nous aimons à revoir les **lieux** *qui nous rappellent des souvenirs.—Cette cérémonie aura* **lieu** *dans huit jours.—Cet enfant est seul au monde, sans feu ni* **lieu**.—*Au* **lieu** *de partir, venez avec moi.*

Couvent.—Qu'est-ce qu'un couvent ? une orpheline ?

— Quelle est la différence entre un *jardin* et un *jardinet ?*

Comme s'ils étaient à toi.—Expliquer le sens.

Vous causerez.—Dire le sens de : *Vous* **causerez** *de votre ami avec elle.— Vous vous* **causerez** *mutuellement bien des peines.*

Parleront de moi.—Dire le sens de : **parler** *de quelqu'un;* **parler** *à quelqu'un; se* **parler** *à l'oreille; se* **parler** *à soi-même.*

— Quel est le sens de **mille** dans **mille folies ?**—C'est-il le nombre **mille** exactement ?

Qu'est-ce que les **parents ?** les **grands parents ?**

Paris me tient.—Dire le sens.

Comme un lézard.—Pourquoi cette comparaison ?—Le lézard aime-t-il le soleil ?

Boire de la lumière.—Expliquer.

Ecouter chanter les pins.—Dire le sens.—Qu'est-ce qu'un **pin ?**—Que fait-on des jeunes **pins** à Noël ?

La France a d'immenses forêts de **pins** *sur le bord de l'Océan. —Ces pauvres gens sont sans* **pain.**—*Ces tableaux sont admirablement* **peints.**

Mon bâton, ma pipe = je pris mon bâton et ma pipe.

— Quel est le nom de cette construction de phrase qui supprime un ou plusieurs mots sans changer le sens = l'**Ellipse.**

II.

Champs.—*Nous aimons la vie des* **champs.**—*Ces* **champs** *sont bien cultivés.—Avez-vous visité le* **champ** *de bataille?—Voici un vaste* **champ** *ouvert à votre activité.—Aimez-vous les* **chants** *nègres?*

Prenait le soleil.—*Je* **prends** *tous ces livres pour les emporter à la campagne.—Ne vous pressez pas,* **prenez** *votre temps.— Nous* **prenons** *l'air et le soleil ; c'est toute notre occupation.*

Vol.—*Cette gravure représente Paris à* **vol** *d'oiseau.—Le* **vol** *de l'hirondelle est rapide.—Les journaux parlent d'un* **vol** *important fait à la poste.—Aimez-vous le* **vol-au-vent ?**

— Qu'est-ce qu'un orphelinat ?

— Qu'est-ce qu'une quenouille ? un fuseau ?—Qu'est-ce que filer ?—Que file-t-on avec la quenouille ?

Portail.—Dire le pluriel.

Un peu de latin autour.—Dire le sens.

— Qu'est-ce qu'un store ? un panneau ? une chose fanée ?

— Qu'est-ce qu'une pèlerine ?

St Irénée vint de l'Asie-Mineure dans les Gaules au IIe siècle

pour y répandre la foi chrétienne ; il fut évêque de Lyon. Il subit le martyre sous Septime-Sévère et fut condamné à être dévoré par des lions.

Un vrai coup de théâtre.—Expliquer le sens.

III.

Bégayait.—Qu'est-ce que **bégayer ? balbutier ? blaiser ? bredouiller ?**

Feuille-morte.—Quel est la couleur feuille-morte ?

Qu'elle tenait à la main ; à l'ancienne mode.—On attribue à l'impératrice Joséphine, première femme de Napoléon Ier, l'invention de cette mode de tenir son mouchoir à la main. L'impératrice avait les dents un peu noires ; et pour les cacher, elle portait par un geste gracieux ce mouchoir à la bouche, lorsqu'elle riait ou qu'elle parlait avec animation.

IV.

De quelle couleur était le papier de sa chambre ?—Qu'est-ce que ce papier.—Dire différents genres de papier de tapisserie.

Des clignements d'yeux.—Qu'est-ce que **faire des clignements d'yeux ?**—Est-ce une habitude élégante, distinguée, surtout pour les jeunes filles ?

— Qu'est-ce qu'**avoir l'oreille dure ?**—Comment appelle-t-on ceux qui entendent difficilement ?

— Qu'est-ce que le brouillard ?

— Qu'est-ce qu'être **à jeun ; jeûner ?**

Couvert.—Qu'est-ce que **mettre le couvert ? mettre un couvert de plus ? être trop couvert ? se mettre à couvert ?**

— Quels sont les objets nécessaires pour **mettre le couvert ?**

Table.—Dire les différentes parties d'une table.—Diverses espèces de tables : **table** *de cuisine, de salon,* etc.—Quels sont les différents bois que l'on emploie pour faire les tables ?

Qu'est-ce qu'une nappe ? un napperon ? une serviette ? une nappe unie ? une nappe damassée ?—Avec quoi fait-on les nappes ?—Quel est le sens de cette expression : *La* **nappe** *du dimanche ? l'habit du dimanche ?*

Assiettes.—Dire différentes espèces d'assiettes ; l'usage des assiettes selon leur forme et leur dimension.

V.

Une odeur de choses anciennes.—Dire le sens.

Dressés.—**Dresser** *un lit dans un coin.—Ce cheval* **dresse** *la tête.—Les Grecs* **dressaient** *à leurs dieux des autels et des statues.* —**Dresser** *la table;* **dresser** *les plats, le dessert.*—**Dresser** *un cheval au manège.*—**Dresser** *un chien à rapporter.—Se* **dresser** *sur les pieds pour mieux voir.—Mes cheveux se* **dressent** *sur ma tête.*

Atteindre *à quelque chose.*—**Atteindre** *quelque chose.*—Dire les deux sens.

Rayon.—*Il ne faut qu'un* **rayon** *de soleil pour sécher la terre.* —*Un* **rayon** *d'espérance vite disparu.*—*Il n'est pas possible de trouver une aussi belle habitation dans un* **rayon** *de vingt lieues.* —*Le fermier a apporté des* **rayons** *de miel.*—*Prenez ce livre sur le troisième* **rayon** *de la bibliothèque.*

— Qu'est-ce qu'un bocal ?

Piles.—*Une* **pile** *de bois; de livres.*—*Les* **piles** *d'un pont.*—*Jouer* **à pile** ou *face.*—**Pile** se dit du côté d'une pièce de monnaie opposé à l'effigie du souverain et qui habituellement représente les *armes royales* ou celles de la nation. Sur cette partie des pièces d'argent du moyen-âge, était représentée une porte entre *deux piles;* c'est à cause de cela que ce nom avait été donné et est resté en usage.

VI.

Timbale.—*Les* **timbales** *font un grand effet dans la musique militaire.*—*Une* **timbale** *d'argent fait toujours partie du trousseau des écoliers.*

Sans sourciller.—*Ce remède était bien mauvais; mais il l'a bu sans* **sourciller.**—*Il a écouté mes reproches sans* **sourciller.**

Congé.—*Prendre* **congé** *de quelqu'un.*—*Donner* **congé** *aux écoliers.*—*Être* **en congé.**—*Recevoir* **son congé.**—*Demander* **un congé.**—Explication.

Qu'est-ce que *le pas* de la porte?

LA LÉGENDE DU ROUGE-GORGE.

Quand Jésus, portant sa croix, s'achemina vers le Calvaire, tous ceux qui avaient vécu de sa parole s'étaient enfuis.

Seul, un petit oiseau, auquel, le jour de la Cène,[1] il avait jeté quelques miettes, suivait la victime et les bourreaux.

Seul des amis du Fils de l'Homme, il assista au lamentable drame du Golgotha.

Quand Jésus sentit approcher sa délivrance, il baissa les yeux vers un buisson, dans lequel l'oiseau agitait ses ailes, et lui dit :

— Tu es béni, toi qui n'as pas abandonné celui que son père lui-même abandonne.

Alors, volant sur la tête du crucifié expirant, le rouge-gorge détacha une épine de sa couronne ensanglantée et l'emporta dans son bec.

Et une goutte de sang se détacha de la sainte relique, descendit sur la poitrine de l'oiseau, et la décora du plus glorieux de tous les signes.

Il y a dix-huit cents ans que ceci se passait; et au milieu de tant d'exemples de races si singulièrement dégénérées, le rouge-gorge est resté digne de cette page de son histoire : il a fidèlement gardé la tradition du courage et de la fidélité au malheur.

Avec ses mœurs douces, ses habitudes pacifiques, le rouge-gorge est cependant un vaillant entre les vaillants; il semble que la tache de feu de sa poitrine s'étende à son cœur et l'embrase; il soutient le choc d'un ennemi trois fois gros comme lui.

C'est l'ami des mauvais jours; il nous arrive quand ils commencent; il ne nous quitte que quand ils sont finis;

volant du toit de chaume, sous le rebord duquel il s'abrite, à la fenêtre, osant quelquefois se hasarder dans l'intérieur de la maison, fixant sur nous ses grands yeux bruns, humides, parlants, qui nous disent: Courage, tu ne peux pas succomber aux épreuves de ce cruel hiver, puisque moi, que Dieu a fait si frêle et si petit, je les brave pour ne songer qu'au printemps et aux amours qui reviendront avec lui.—G. DE CHERVILLE.

EXERCICES DE CONVERSATION.

LA LÉGENDE DU ROUGE-GORGE.

— Qu'est-ce que **le Calvaire** ? un calvaire ? sens figuré.
— Quel est le sens de l'expression : **vécu de sa parole** ?

Cène.—Qu'est-ce que **la Cène** ?—C'est le dernier souper que Jésus-Christ fit avec ses apôtres, la veille de *la Passion.* Les protestants ont donné ce nom à la communion. On dit **la Cène** ou **la Sainte-Cène.**

Expliquer : **Cène ; Seine ; Scène.**—*La* **Seine** *est un fleuve qui passe à Paris.—Au dernier acte de la pièce, tous les acteurs sont sur la* **scène.**—*Il y a dans cette comédie deux* **scènes** *très amusantes.*—Expliquer.

Miettes.—Qu'est-ce que **la mie** du pain ? **les miettes** ?
— À qui donne-t-on ce nom de : **Fils de l'homme** ?
— Qu'est-ce que : **Le drame du Golgotha** ?
— Qu'est-ce qu'une relique ?
— Quel est le sens de : **cette page de son histoire** ?
— Qu'est-ce qu'**une tradition** ?

Parlants.—Dire la règle du *participe passé* et de l'*adjectif verbal.*

HISTOIRE D'UN ÂNE ET D'UN MARCHAND DE PANIERS.

I.

Si dans mon titre j'ai nommé l'âne avant le marchand de paniers, ne pensez pas que je veuille établir la supériorité de l'animal sur l'homme.

Dans cette histoire, ou plutôt dans ce récit, car c'est un souvenir que je vais vous raconter ; mes deux héros s'élèvent à d'égales hauteurs de sentiments.

Il est juste d'ajouter qu'ils avaient vécu dans une intimité si grande, qu'il eût été étrange que les méchantes dispositions du bipède, s'il en avait, n'eussent pas changé dans la fréquentation d'un aussi vertueux quadrupède.

Un matin, en ouvrant ma croisée pour jouir une fois de plus, de la lutte des premiers rayons du soleil avec les vapeurs blanches de la rivière, je reconnus que la population du village s'était augmentée pendant la nuit d'une maison et de plusieurs habitants.

Si soudaine que fût l'apparition, elle n'avait aucun caractère fantastique; Satan n'était pour rien dans la construction. La maison n'eût été maison que dans un pays sauvage ; dans le village, le plus petit bourgeois n'aurait pas voulu l'avoir pour abriter ses lapins.

C'était un de ces vieux chariots dont les ais disjoints ne tiennent ensemble que pour démontrer tout le pouvoir de l'habitude et dont les roues oscillant sur leurs essieux communiquent à l'équipage l'allure chancelante d'une ivrogne.

Une toile le recouvrait, diaprée comme un de ces couvre-pieds, chefs-d'œuvre de la patience des ménagères

de province ; sur cette toile toutes les couleurs étaient réunies ; toutes les étoffes figuraient en échantillons un bariolage sans nom, dont la fumée, la poussière et la crasse avaient avec le temps harmonisé les vives nuances.

Ces guenilles cousues étaient un toit, le misérable chariot était une demeure, ses propriétaires avaient comme moi le nez à leur fenêtre pour aspirer la brise du matin, quoique peut-être ils fussent moins sensible que je ne l'étais, aux séductions des flots d'émeraude miroitant entre leur double encadrement d'un vert sombre.

II.

Une espèce de rideau qui fermait le devant de la tente ambulante avait glissé sur ses tringles, et dans l'obscurité je distinguais une tête de femme et deux ou trois enfants.

Les rides accumulées sur le visage brun de la femme semblaient appartenir à la vieillesse, cependant elle avait dans les bras un enfant né—de la veille peut-être.

En revanche,[1] les petits reluisaient comme des rayons de soleil dans ces ténèbres. Le doigt de Dieu est sur l'enfance ; si profondément qu'elle soit dans la boue et dans la misère, elle n'y perd ni sa grâce, ni le sourire par lequel le fils du mendiant ressemble aux anges aussi bien que le fils du roi.

Les trois têtes de ces enfants demi-nus qui se montraient à l'entrée de la charrette, les boucles rousses de leurs cheveux brûlés au soleil, leurs faces barbouillées et leurs grands yeux sauvages me semblèrent autrement charmants que ceux des petits bonshommes qui font aux Tuileries leur apprentissage de la fashion. Je descendis pour les admirer de plus près.

La petite troupe ne fut pas effarouchée de ma curiosité ; petits et grands sautèrent, roulèrent au bas de leur

maison avec une remarquable agilité tendant vers moi les mains avec des gestes plus significatifs encore que leurs prières.

En même temps je découvrais le complément de cette tribu de nomades : le chef, le maître, le père ; un homme beaucoup plus jeune que ne l'était la femme, maigre, chétif, pâle, vêtu d'une mince blouse de toile bleue, collant à la peau, montrant ainsi l'absence de tout autre vêtement, et d'un pantalon de soldat dont la nuance rouge avait pris par place une teinte jaune.

Il était assis sur une pierre, et de ses mains s'aidant de ses pieds nus sur le gazon humide, il tissait des paniers d'osier avec une activité fébrile, presque féroce, qui disait la faim, non seulement la sienne, celle surtout de tout ce petit monde dont il avait charge.

III.

Un peu plus loin, enfoncé dans l'herbe de la berge, paissait la cavalerie, un petit âne.

J'aime le chien, mais j'éprouve pour l'âne un sentiment qui commence à l'attendrissement pour aller jusqu'au respect. M. de Buffon a dépeint la triste destinée de cet animal dans des pages fort éloquentes ; mais l'écrivain grand seigneur n'a pas tout dit.

L'âne est le grand déshérité d'ici-bas, parce qu'il est déshérité même d'espérance.

Le cheval, le chien peuvent amener un bon numéro à la grande loterie des conditions sociales ; leur sort peut devenir digne d'envie pour les neuf-dixièmes de l'espèce humaine. Pour l'âne, il n'est point de ces caprices de la fortune ; de quelque côté qu'il se tourne, son existence s'écoulera entre le travail et le bâton. Je n'en ai connu qu'un dont la position fut couleur de rose comparée à celle de ses semblables, l'âne Spadois sur lequel trottait Meyerbeer en composant ces admirables mélodies.

Encore ne suis-je pas bien sûr que l'illustre maëstro ait songé avant de mourir à assurer la perpétuité du picotin d'avoine à ce fidèle collaborateur.

La possession de cet âne acheva de concilier mes sympathies à la tribu ; je m'assis à côté du marchand de paniers et je commençai avec lui une conversation dont son industrie et l'installation de son singulier établissement firent tous les frais.

Cependant les marmots étaient allés échanger leurs quelques pièces de monnaie contre un pain ; ce pain, l'homme le partagea avec sa serpette ; il en envoya le plus gros morceau à la mère, il en donna un à chaque enfant ; je remarquai non sans surprise, qu'il en avait deux parts pour lui.

Ce procédé avait, je l'avoue, fait quelque tort à l'amitié naissante que je ressentais pour le marchand de paniers ; je ne tardai pas à reconnaître une fois de plus, l'imprudence des jugements téméraires.

Si abondantes, si tendres, si fleuries que fussent les herbes de la rive, le petit âne avait, paraît-il, l'œil ouvert sur ce qui se passait dans la famille ; à la vue du pain, il était accouru, ses longues oreilles pointues en avant. Il s'arrêta devant son maître et tandis que les enfants accrochés à ses jambes, le caressaient de leurs petites mains, il fit entendre un braiement qui était évidemment dans sa langue la plus énergique des revendications.

IV.

— Ah ! dis-je à l'homme aux paniers en le voyant distribuer un de ces morceaux de pain au quadrupède, il paraît que vous comptiez sur ce convive ?

— Pourquoi Pierrot ne serait-il pas de moitié dans les bonnes fortunes, me répondit-il, puisqu'il a sa part dans toutes nos peines ?

Et il embrassa le muffle noir de l'âne avec une effu-

sion significative ; celui-ci paraissait décidé à faire échange de tendres démonstrations ; à chaque fragment de pain qu'il recevait il frottait doucement son nez contre le visage de l'homme aux paniers ; après ce merci, il reposait sa tête sur l'épaule de son maître pour triturer amoureusement sa nourriture.

— Vous l'aimez bien, dis-je au vannier en caressant l'âne à mon tour.

— Sans doute. Je l'ai eu tout petit ; il avait quinze jours quand le bourgeois auquel était sa mère, me l'a donné ; nous avons bien souvent mangé un peu moins de pain pour lui acheter du lait ! Dans ce temps-là, ce n'était pas lui qui traînait la charrette ; il avait sa litière au pied de notre matelas, et il a bien souvent voyagé en voiture comme un prince. Tout ceci, monsieur, attache à un animal, voyez-vous ? Et puis les bêtes ne sont pas pour nous ce qu'elles sont pour vous autres ; il y a si peu de différence entre les pauvres et elles, qu'elles les reconnaissent pour des frères et leur donnent leur amitié comme leurs services. N'est-ce pas, Pierrot, que toi aussi tu nous aimes ?

Pierrot avait compris ; il promena ses lèvres sur la main que lui tendait son maître, tandis que ses yeux demi-clos, ses oreilles couchées sur son encolure, appuyaient sa réponse affirmative.

— Il n'a qu'un défaut, reprit le vannier.

— Lequel ?

— Il est gourmand.

— Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ! dis-je en me levant pour rentrer chez moi.

Je partis pour Paris en me promettant de revoir mes nouvelles connaissances, si elles prolongeaient leur séjour au village.

V.

Lorsque je revins le soir, au moment de monter dans mon bateau pour traverser la Marne, j'aperçus un rassemblement sur la rive opposée, et, au milieu des indigènes qui parlaient et gesticulaient, la petite charrette de mes nomades.

Voici ce qui avait causé ce tumulte inusité. J'avais été trop indulgent pour le vice de Pierrot ; si modeste qu'il fut, ce vice avait provoqué une catastrophe.

Profitant du moment où la femme et les enfants étaient allés vendre leur marchandise, où le vannier prenait un peu de repos à l'abri de sa voiture, Pierrot avait sournoisement gagné la côte, et, ne trouvant là que l'embarras du choix, il avait tour à tour fêté Cérès et Bacchus, moissonné les blés verts et vendangé les raisins dans leurs fleurs !

L'ange gardien de ce paradis terrestre était, hélas ! apparu. Pris en flagrant délit de maraude dans cette propriété sacro-sainte [1] qu'on appelle une vigne, le malheureux animal avait été reconduit à son maître, auquel le propriétaire de la vigne, évaluant le dommage d'après l'enthousiasme que l'animal avait témoigné pour le vin du crû,[2] réclamait une indemnité qui eût suffi à l'acquisition de deux pièces de terre.

Voyant l'impossibilité où était le vannier de le satisfaire, il avait déclaré qu'il gardait l'âne comme à-compte sur la somme due ; et forcé d'agir par indignation générale, le garde champêtre avait ordonné aux pauvres gens de quitter à l'instant même le territoire de la commune.

Le vannier avait obéi avec cette résignation sombre et muette qui est un fruit de l'extrême indigence. Traînée par lui, poussée par sa femme, la petite charrette avait été placée sur le bac qui allait les transporter sur l'autre rive.

Pendaut ce temps, le vigneron ayant attaché à un arbre son nouveau pensionnaire, était entré au cabaret pour se consoler d'un désastre si incomplétement réparé.

VI.

À la vue de ses amis qui s'éloignaient Pierrot avait donné des signes d'une vive impatience. À force de s'agiter et de tirer sur sa longe, il avait cassé la corde à laquelle il était retenu, et il avait galopé sur la rive en envoyant aux ingrats qui semblaient l'abandonner, les braiements d'un âne aussi désespéré qu'indigné.

Ce spectacle avait donné à la joie des gamins grands et petits qui étaient là, les proportions d'une ivresse ; ils suivaient le petit baudet, en le frappant de bâtons et de pierres, en l'excitant à se jeter à la nage. Profitant du moment où ils se trouvaient dans un endroit où la berge était à pic, l'un d'eux le poussa et le fit tomber dans la rivière.

Un cri répondit au bruit de la chute ; ce cri, il venait du marchand de paniers ; on vit celui-ci, debout à l'extrémité du bac, suivre avec une indicible angoisse, tous les mouvements de l'animal.

Hélas ! le pauvre Pierrot n'avait reparu que pour disparaître ; la branche qu'il traînait à son licol s'était accrochée aux herbes du fond, et ses pattes étaient embarrassées dans la corde.

Le vannier reconnut le péril de son ami ; il se jeta à la nage ; arrivé à l'endroit où celui-ci avait sombré, il plongea deux fois, trois fois, pâle, livide, exténué, si près de la mort lui-même, et cependant si décidé à ne pas faiblir que ce spectacle éveilla un peu de pitié dans tous ces cœurs de granit et que deux ou trois bateaux furent détachés de la rive pour aider le malheureux à ramener le corps du pauvre Pierrot au rivage.

Malheureusement, tant de dévouement avait été inu-

tile : l'asphyxie était complète, ce corps n'était plus qu'un cadavre.

Lorsque j'arrivai, lorsque j'eus traversé les rangs des spectateurs, je vis le vannier accroupi, les yeux fixes, contemplant le petit baudet, dont la langue serrée entre les dents contractées, dont les yeux éteints, attestaient la mort.

VII.

Sa douleur était si poignante qu'elle s'imposait. La foule était silencieuse. Seul, le vigneron jurait sur tous les modes.

— Dire que voilà un misérable animal qui m'aura coûté deux pièces de vin ! s'écria-t-il. Je n'aurai pour me payer qu'une peau que je ne vendrai pas trois francs. Et il donna un coup de pied à la carcasse.

Je vis courir un frisson sur le corps du vannier, son regard étincelait, je crus un moment que cet homme si patient dans sa vie de misère allait s'élancer et venger cette insulte à ces tristes restes. Le bac avait ramené la charrette sur la rive où s'était passé ce petit drame ; entre les brancards, les enfants s'étaient groupés, les uns pleurant, les autres consternés. Sous la tente, on apercevait la femme assise, la tête reposant sur sa main et dans l'immobilité d'une statue : avec sa face cuivrée, autour de laquelle la brise agitait ses cheveux roussâtres, ses yeux ardents chargés d'une indicible haine, on eût dit[1] la tête de Gorgone.

Cependant la foule s'était dissipée, je m'approchai du vannier.

— Courage, lui dis-je, mon brave garçon ! Nous avons ici des âmes charitables ; demain je m'adresserai à elles, et nous donnerons un remplaçant à ce pauvre Pierrot.

— Non, me répondit-il, je souffrirai moins à tirer ma charrette que je n'ai souffert ce soir en me séparant de lui !

Le lendemain quand je descendis, la voiture et les bohémiens, le corps de l'âne, tout avait disparu.

En me promenant sur la berge, je reconnus que la terre avait été fouillée à l'extrémité de mon jardin ; en enfonçant un bâton à cette place, je rencontrai une résistance.

Le vigneron avait trois francs de plus à enregistrer au total de ses pertes ; mais Pierrot avait reçu la sépulture honorable dont il était digne. Jusques ici j'avais religieusement gardé ce secret.—G. DE CHERVILLE.

EXERCICES DE CONVERSATION.

HISTOIRE D'UN ÂNE ET D'UN MARCHAND DE PANIERS.

I.

Croisée.—On donne ce nom aux fenêtres parce qu'autrefois ces ouvertures de la façade étaient divisées en quatre parties séparées par de la pierre ou du bois formant un croix.

N'était pour rien.—Expliquer le sens.

Chariots.—Remarquer la différence d'orthographe entre **chariot** *et* **charrette**.

Oscillant sur leurs essieux.—Dire la règle du *participe présent* et de l'*adjectif verbal.*

Diaprée = variée de plusieurs couleurs.

— Qu'est-ce qu'un couvre-pieds ?

Dire les différentes espèces d'étoffes de soie, de laine, etc.—Qu'est-ce qu'un échantillon ?

Emeraude.—Qu'est-ce que l'émeraude ?—Quelle est sa couleur ?—Dire les différentes espèces de pierres précieuses.—Expliquer : **des flots d'émeraude ; miroitant.**

II.

Qu'est-ce qu'une **habitation ambulante ? une troupe ambulante ?**

— Qu'est-ce qu'un rideau ? une tringle ?—Avec quoi fait-on les rideaux ?

Le doigt de Dieu est sur l'enfance.—Expliquer le sens et également celui de : **si profondément qu'elle soit dans la boue.**

Les Tuileries = le palais que les rois de France habitaient à Paris et qui a été brûlé pendant l'insurrection *de la Commune* en 1871.

— Qu'est-ce que : **faire son apprentissage de la fashion** ?

Complément.—*Ce volume forme le* **complément** *de l'ouvrage.* — *Qu'est-ce que le* **complément** *dans une phrase?*—Explication.

— Qu'appelle-t-on **nomades** ? **indigènes** ? **tribu** ?

— Qu'est-ce que l'osier ?—Que fait-on avec l'osier ?

Expliquer : **activité fébrile presque féroce.**

III.

— Qu'est-ce qu'une berge ?

Monsieur de Buffon.—Qui est Buffon ?—C'est un célèbre naturaliste français du XVIIIe siècle. *L'histoire naturelle* qu'il a écrit a occupé toute sa vie. Les ouvrages de Buffon sont aussi remarquables par le style que par l'étendue des connaissances scientifiques.

Qu'est-ce qu'un écrivain ? un grand seigneur ?

Quelle idée exprime : **amener un bon numéro à la loterie des conditions sociales** ?

— Qu'est-ce qu'**une chose digne d'envie** ?

— Qu'est-ce que les *neuf-dixièmes* comparés à *dix ?*—Qu'est-ce qu'un *entier ?* une *fraction ?* une *fraction décimale ?* une *fraction à deux termes?*—Comment appelle-t-on les *deux termes* d'une *fraction ?*—Quelles sont les subdivisions du *système décimal ?*—Qu'est-ce que *deci, centi, milli ?*—Qu'est-ce que *déca, hecto, kilo, myria ?*

— Qu'est-ce qu'**une existence entre le travail et le bâton** ?

Dire le sens de : **une existence couleur de rose ; des rêves couleur de rose.**

Meyerbeer.—Qui est **Meyerbeer** ?—C'est un compositeur allemand qui a vécu dans la première partie de ce siècle. Meyerbeer est un admirable *harmoniste.* Peu de compositeurs ont eu au même degré que lui l'art de l'instrumentation. Ses principales œuvres sont : *La Marche aux Flambeaux; les Huguenots; Robert le Diable; le Prophète; l'Africaine;* et plusieurs grandes compositions de musique religieuse.

Assurer la perpétuité du picotin d'avoine = assurer l'existence.—Le *picotin* est une ancienne mesure française employée pour les grains. Cette mesure généralement en bois et de forme cylindre contient exactement la quantité d'avoine jugée suffisante pour réparer les forces d'un cheval.

Singulier.—*Ne pensez-vous pas que c'est un* **singulier** *caractère ?—Mettez ces mots au* **singulier.**—Expliquer le sens.

Faire les frais.—*C'est moi qui ai fait* **tous les frais** *pour terminer cette affaire.—Il a fait à lui seul* **les frais** *de la conversation.—Le voyage et les joies de l'arrivée ont fait* **les frais** *de la conversation.*—Explication.

Serpette.—Qu'est-ce qu'une serpette ?

Procédé.—*Il a pour moi les meilleurs* **procédés.**—*Nous employons tous les nouveaux* **procédés.**—*Il a* **procédé** *avec ordre dans cette affaire.*—Explication.

Fait tort.—*Il a* **fait tort** *à sa réputation.*—*Il a* **fait tort** *au sentiment que j'avais pour lui.*—*Il n'a jamais* **fait tort** *à* **personne.**—Explication.

— Qu'est-ce qu'une : **amitié naissante ?**

Braiement.—Qu'est-ce que le **braiement ?** le **rugissement ?** le **miaulement ?** l'**aboiement ?** le **hennissement ?**

— C'est le cri de . . . . Dire le nom de l'animal.

— Par quel verbe exprime-t-on cette action : faire un miaulement ?—Même question pour le cri de chaque animal.

IV.

Le chien a-t-il un **museau** ou un **muffle ?**—La vache a-t-elle un **muffle** ou un **museau ?**

—Qu'est-ce que **broyer ? triturer ? triturer amoureusement ?**

Vannier.—Qu'est-ce qu'un vannier ?—Quelle est la différence entre un **vannier** et un **vanneur ?**

Attache.—*Ce col a deux rubans pour* **attaches.**—*J'ai mon cheval à l'***attache.**—*C'est sa bonté qui nous* **attache.**

Appuyaient = confirmaient.

—Qu'est-ce qu'une réponse **négative ? affirmative ? indécise ?**

Expliquer le sens de cette phrase : **"Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre."**

V.

Bateau.—Dire les différentes espèces de bateaux.—**Bateaux à rames, à voiles,** etc.—Qu'est-ce qu'**une rame ? un aviron ? une voile ?**—Comment s'appelle la partie du bateau *à vapeur* ou *à voile,* sur laquelle on marche ? la partie de *devant ?* de *derrière ?* la partie par où s'échappe *la fumée ?*—Qu'est-ce que *l'hélice ?*

Marne.—Rivière de France qui se jette dans la Seine.

—Qu'est-ce qu'avoir **l'embarras du choix ?**

—Qu'est-ce que : **fêter Cérès et Bacchus ?**—Qui était **Cérès ? Bacchus ?**

—Qu'est-ce que moissonner ?—Quelle est la couleur des blés *mûrs ?*—Moissonne-t-on les blés *verts ?*—Comment un âne peut-il moissonner ?—Qu'est-ce que vendanger ?—Les raisins sont-ils des fruits à *pepins* ou à *noyaux ?*

—Qu'est-ce qu'un **ange gardien ?** le **Paradis terrestre ?**

— Qn'est-ce qu'évaluer ?

Expliquer : *Il y a en Bourgogne des* **crûs** *de vins très renommés.*—*Mangez-vous ces fruits* **crus** *ou cuits ?*—*On m'a dit que*

vous étiez partie; je ne l'ai pas **cru**.—*Après ces grandes pluies, la rivière a beaucoup* **crû**.

Qu'est-ce qu'une *indemnité?* un *à-compte?* un *garde champêtre?*

Expliquer le sens de ces phrases: *Nous avons d'excellents* **fruits**.—*Il jouit du* **fruit** *de son travail.—La dépravation est bien souvent le* **fruit** *de la misère.*

— Qu'est-ce qu'un bac?

VI.

Ivresse.—*Il n'a bu que très peu de vin; mais il a ressenti tous les symptômes de l'*ivresse.—*J'écoute cette musique avec* **ivresse**.

— Qu'est-ce qu'un **rocher à pic**?

— Quel est le sens de l'expression : **avoir un cœur de granit**?

— Qu'est-ce que l'asphyxie?—Qu'est-ce que se noyer?

VII.

Expliquer : **Sa douleur était si poignante qu'elle s'imposait.**

Sur tous les modes = sur tous les tons.

Qu'est-ce qu'une carcasse d'animal?

La tête de Gorgone.—Expliquer.

Les Gorgones étaient trois sœurs, filles d'un dieu marin. On représente les **Gorgones** sous la forme de vierges ailées à la chevelure de serpents. La plus connue des trois, **Méduse**, changeait en pierre tous les mortels qui osaient la regarder. Persée parvint à la tuer ; il lui coupa la tête et l'offrit à Minerve, qui la plaça sur son égide.

Âmes charitables.—Dire le sens.

Bohémiens.—A qui donne-t-on ce nom de **bohémiens**?—Comment appelle-t-on les habitants **de la Bohême**?—Tous les **Bohémiens** sont-ils **des bohémiens**?

Vigneron.—Qu'est-ce qu'un vigneron? un laboureur? un fermier?

Qu'est-ce que **garder religieusement un secret**?

LES PÊCHES.

I.

La première fois que je revis, après vingt-cinq ans, mon vieux camarade Vital Herbelot, ce fut dans un banquet des anciens élèves d'un lycée de province où nous avions fait nos études. Ces sortes de réunions se ressemblent presque toutes ; poignées de mains, reconnaissances bruyantes, tutoiements qu'on est étonné de reprendre après un silence d'un quart de siècle ; constatations mélancoliques des changements apportés par les années dans les physionomies et les fortunes ; puis le discours solennel du président, les toasts, les évocations des souvenirs du collège, dont le temps a évaporé les amertumes, pour ne laisser subsister que la mielleuse saveur des jours où chacun de nous tenait dans sa main une boîte de Pandore pleine d'espérances dorées....

Je fus passablement surpris de trouver un Vital Herbelot tout différent de celui dont j'avais gardé souvenance. Je l'avais connu mince et timide, tiré à quatre épingles,[1] correct et réservé, réunissant toutes les qualités aimables d'un jeune surnuméraire qui veut faire son chemin dans l'administration où sa famille l'a placé. Je revoyais un gaillard solide, au cou et au teint hâlés, ayant l'œil vif, la voix haute, nette et éclatante d'un homme qui n'est pas habitué à peser ses paroles. Avec ses cheveux coupés en brosse, son costume de drap anglais, sa barbe poivre et sel en éventail, il avait dans toute sa personne quelque chose d'aisé, de décidé, qui ne sentait en rien le fonctionnaire.[2]

— Ah ! çà, lui demandai-je, qu'es-tu devenu ? N'es-tu plus dans l'administration ?

— Non, mon ami, répondit-il, je suis tout bêtement cultivateur. . . . J'exploite à une demi-lieue d'ici, à Chanteraine, une propriété assez importante, où je sème du blé et où je récolte un petit vin dont je te ferais goûter quand tu viendras me voir.

— En vérité ! m'écriai-je, toi, fils et petit-fils de bureaucrates, toi qu'on citait comme le modèle des employés et auquel on prédisait un brillant avenir, tu as abandonné ta carrière ?

— Mon Dieu, oui.

— Comment cela est-il arrivé ?

— Mon cher, répliqua-t-il en riant, les grands effets sont souvent produits par les causes les plus futiles. . . . J'ai donné ma démission pour deux pêches.

— Deux pêches ?

— Ni plus ni moins, et quand nous aurons pris le café, si tu veux m'accompagner jusqu'à Chanteraine, je te conterai cela.

***

II.

Après le café, nous quittâmes la salle du banquet et tandis qu'en fumant un cigare nous longions le canal, par une tiède après-midi de la fin d'août, mon ami Vital commença son récit :

— Tu sais, me dit-il, que mon père, vieil employé, ne voyait rien de comparable à la carrière des bureaux. Aussi, dès que je fus débarrassé de mon baccalauréat, on n'eut rien de plus pressé que de me mettre comme surnuméraire dans l'administration paternelle. Je ne me sentais pas de vocation bien déterminée et je m'engageai docilement sur cette banale grand'route de la bureaucratie, où mon père et mon grand-père avaient lentement, mais sûrement cheminé. J'étais un garçon laborieux, discipliné, élevé dès le berceau dans le respect des employés supérieurs et la déférence qu'on doit aux

autorités, je fus donc bien noté par mes chefs et je conquis rapidement mes premiers grades administratifs. Quand j'eus vingt-cinq ans, mon directeur, qui m'avait pris en affection, m'attacha à ses bureaux et mes camarades envièrent mon sort. On parlait déjà de moi comme d'un futur employé supérieur et on me prédisait le plus bel avenir. C'est alors que je me mariai. J'épousai une jeune fille fort jolie, et, ce qui vaut mieux, très bonne et très aimante,—mais sans fortune. C'était un tort grave aux yeux du monde d'employés dans lequel je vivais. On y est très positif, on ne voit guère dans le mariage qu'une bonne affaire et on y prend volontiers pour règle que "si le mari apporte à déjeuner, la femme doit apporter à dîner." Ma femme et moi, nous avions à peine à nous deux de quoi chichement souper.[1] On cria très haut que j'avais fait une sottise. Plus d'un brave bourgeois de mon entourage déclara net que j'étais fou et que je gâchais à plaisir une belle situation. Néanmoins, comme ma femme était très gentille et très bonne enfant, comme nous vivions modestement, et qu'à force d'économies nous réussissions à joindre les deux bouts,[2] on ne songea plus à condamner mon imprévoyance et la société locale daigna continuer à nous accueillir.

III.

Mon directeur était riche, il aimait la représentation, recevait souvent, donnait de superbes dîners et de temps à autre invitait à une sauterie, les familles des fonctionnaires et des notables de la ville. À cette époque, ma femme très souffrante dut garder la maison, et bien que j'eusse préféré lui tenir compagnie, je fus obligé d'assister aux réceptions habituelles, car mon chef n'admettait pas qu'on déclinât ses invitations, et, chez lui, ses employés devaient s'amuser par ordre.

Un soir, il y eut grand bal à la direction, il me fallut donc bon gré, mal gré, prendre mon habit noir.

A l'heure du départ, tout en faisant artistiquement le nœud de ma cravate blanche, ma femme m'adressa force recommandations : Ce sera très beau...N'oublie pas de bien regarder afin de tout me raconter en détail : Les noms des dames qui seront à la soirée, leurs toilettes et le menu du souper...Car il y aura un souper ; il paraît qu'on a fait venir de Paris quantité de bonnes choses... des primeurs ; on parle de pêches qui ont coûté trois francs pièce...Oh ! ces pêches !...Sais-tu ! si tu étais gentil, tu m'en rapporterais une...

J'essayai de lui remontrer que la chose était peu pratique et combien il était difficile à un monsieur en habit noir d'introduire un ces fruits dans sa poche, sans risquer d'être vu et mis à l'index...Plus j'élevais d'objections et plus elle s'entêtait dans sa fantaisie:

Rien de plus facile au contraire !...Au milieu du va-et-vient des soupeurs, personne ne s'en apercevra...Tu en prendras une comme pour toi et tu la dissimuleras adroitement...Ne hausse pas les épaules !...C'est vrai, c'est un enfantillage, mais c'est si peu ce que je te demande. ...Promets-moi de m'en rapporter au moins une, jure-le moi !...

Le moyen d'opposer un refus catégorique á une jeune femme qu'on aime, qui, à peine convalescente, va passer seule sa soirée et penser à celles qui dansent, là-bas !...

Je finis par murmurer une promeses vague et me hâtai de partir, mais au moment où je prenais le bouton de la porte, elle me rappela. Je vis son beau visage pâle, ses grands yeux bleus tournés doucement vers moi, et elle me dit encore avec un sourire :

— Tu me le promets ?...

IV.

Un très beau bal : des fleurs partout, des toilettes fraîches, un orchestre excellent. Le préfet, le président du tribunal, les officiers de la garnison, tout le dessus

du panier[1] se trouvait là. Mon directeur n'avait rien épargné pour donner de l'éclat à cette fête dont sa femme et sa fille faisaient gracieusement les honneurs. A minuit, on servit le souper et, par couples, les danseurs passèrent dans la salle du buffet. Je m'y faufilai en palpitant, et, à peine entré, j'aperçus en belle place, au milieu de la table, les fameuses pêches envoyées de Paris.

Elles étaient magnifiques, les pêches ! Disposées en pyramide dans une corbeille de faïence de Lunéville, espacées et séparées par des feuilles de vigne, elles étalaient avec orgueil leur couleur appétissante où des rougeurs foncées diapraient le blanc verdâtre de la peau veloutée. Rien qu'à les voir, on devinait la fine saveur parfumée de la chair rosée et fondante. De loin je les caressais de l'œil et je songeais aux joyeuses exclamations qui m'accueilleraient au retour, si je parvenais à rapporter à la maison un échantillon de ces fruits exquis. Elles excitaient l'admiration générale ; plus je les contemplais, plus mon désir prenait la forme d'une idée fixe, et plus fort s'enfonçait dans mon cerveau la résolution d'en prendre une ou deux. Mais comment ?... Les domestiques préposés au service faisaient bonne garde autour de ces rares et coûteuses primeurs. Mon directeur s'était réservé le plaisir d'offrir lui-même ses pêches à quelques privilégiés. De temps en temps, sur un signe de mon chef, un maître d'hôtel prenait une pêche délicatement, la coupait à l'aide d'un couteau à lame d'argent, et présentait les deux moitiés sur une assiette de Sèvres à la personne désignée. Je suivais avidement ce manège et je voyais en tremblant s'effondrer la pyramide. Néanmoins on n'épuisa pas le contenu de la corbeille. Soit que la consigne eût été adroitement exécutée, soit qu'on y mît de la discrétion, quand les soupeurs, rappelés par une prélude de l'orchestre, se précipitèrent dans

le salon, il restait encore une demi-douzaine de belles pêches sur le lit de feuilles vertes.

Je suivis la foule, mais ce n'était qu'une fausse sortie. J'avais laissé mon chapeau dans une encoignure,—un chapeau haut de forme qui m'avait considérablement gêné pendant toute la soirée. Je rentrai sous prétexte de le reprendre et, comme j'étais un peu de la maison, les domestiques ne se méfièrent pas de moi. D'ailleurs ils étaient occupés à transporter à l'office la vaisselle et les verres qui avaient servi aux soupeurs, et à un certain moment, je me trouvai seul près du buffet. Il n'y avait pas une minute à perdre. Après un furtif coup d'œil à droite et à gauche. je m'approchai de la corbeille, je fis rouler prestement deux pêches dans mon chapeau, où je les tamponnai à l'aide de mon mouchoir, puis—très calme en apparence, très digne, bien que j'eusse un affreux battement de cœur,—je quittai la salle à manger en appliquant soigneusement l'orifice de mon couvre-chef contre ma poitrine, l'y maintenant à l'aide de ma main droite passée dans l'ouverture de mon gilet, ce qui me donnait une pose très majestueuse et presque napoléonienne.

V.

Mon projet était de traverser doucement le salon, de m'esquiver à l'anglaise,[1] et, une fois dehors, de rapporter victorieusement à la maison les deux pêches enveloppées dans mon mouchoir.

La chose n'était pas aussi facile que je l'avais pensé tout d'abord. On venait de commencer le cotillon. Tout autour du grand salon il y avait un double cordon d'habits noirs et des dames mûres, entourant un second cercle formé par les chaises des danseuses ; puis, au milieu, un large espace vide où valsaient les couples. C'était cet espace qu'il me fallait traverser pour gagner la porte de l'antichambre.

Je m'insinuais timidement dans les interstices des groupes, je serpentais entre les chaises avec la souplesse d'une couleuvre.... Je tremblais à chaque instant qu'un brutal coup de coude ne vînt déranger la position de mon couvre-chef et ne fît choir mes pêches. Je les sentais ballotter dans l'intérieur de la coiffe, et j'en avais chaud aux oreilles et aux cheveux. Enfin, après bien des peines et bien des transes, j'entrai dans le cercle au moment où on organisait une nouvelle figure : la danseuse est placée au centre des danseurs qui exécutent autour d'elle une ronde en lui tournant le dos ; elle doit tenir un chapeau à la main et en coiffer au passage celui des cavaliers avec lequel elle désire valser. A peine avais-je fait deux pas, que la fille de mon directeur, qui conduisait le cotillon avec un jeune conseiller de préfecture, s'écria :

— Un chapeau ! Il nous manque un chapeau!

En même temps elle m'aperçut avec mon tuyau de poêle collé sur ma poitrine ; je rencontrai son regard et tout mon sang se figea....

— Ah ! me dit-elle, vous arrivez à point, Monsieur Herbelot! . . . Vite, votre chapeau! . . .

Avant que j'eusse pu seulement balbutier un mot, elle s'empara de mon chapeau . . . si brusquement que, du même coup, les pêches roulèrent sur le parquet, entraînant mon mouchoir et deux ou trois feuilles de vigne...

Tu vois d'ici le tableau. Les danseuses riaient sous cape en contemplant mon méfait et ma mine déconfite ; mon directeur fronçait le sourcil, les gens graves chuchotaient en me montrant du doigt, et je sentais mes jambes fléchir . . . J'aurais voulu m'enfoncer dans le parquet et disparaître.

La jeune fille se pinça les lèvres pour réprimer un éclat de rire, puis me rendant mon chapeau :

— Monsieur Herbelot, me dit-elle d'une voix ironique, ramassez donc vos pêches !

Les rires alors partirent de tous les coins du salon, les domestiques eux-mêmes se tenaient les côtes, et, pâle, hagard, chancelant, je m'enfuis, écrasé de confusion ; j'étais si égaré que je ne trouvais plus la porte, et je m'en allai, la mort dans le cœur, conter mon désastre à ma femme.

VI.

Le lendemain, l'histoire courait la ville. Quand j'entrai dans mon bureau, mes camarades m'accueillirent par un : " Herbelot, ramassez vos pêches ! . . ." qui me fit monter le rouge au visage. Je ne pouvais hasarder un pas dans la rue, sans entendre derrière moi une voix moqueuse murmurer : " C'est le monsieur aux pêches ! . . ." La place n'était plus tenable, et huit jours après je donnai ma démission.

Un oncle de ma femme exploitait une propriété aux environs de ma ville natale. Je le priai de me prendre comme auxiliaire. Il y consententit et nous nous installâmes à Chanteraine. . . . Que te dirai-je encore ? . . . Je mis résolument la main à l'œuvre, me levant avec l'aube et ne plaignant pas ma peine. Il paraît que j'avais plus de vocation pour la culture que pour les paperasses, car je devins un peu de temps un agriculteur sérieux. La domaine prospéra si bien, qu'à sa mort, notre oncle nous le laissa par testament. Depuis je l'ai arrondi et je l'ai amené à l'état satisfaisant où tu vas le voir. . . .

***

Nous étions arrivés à Chanteraine. Nous y pénétrâmes par un verger plein de fruits. Les branches chargées de pommes, et de poires pliaient jusqu'à terre. À l'extrémité du clos, une prairie en pente dévalait vers la rivière bleuissante, au delà de laquelle se relevait un coteau de vigne où les raisins commencaient à grossir et où les oiseaux chantaient. À gauche, derrière les arbres, un ronflement de batteuse indiquait l'emplacement des

granges et, quand nous eûmes traversé le potager, nous aperçûmes la façade blanche de la maison d'habitation, où grimpaient en espalier des pêchers couverts de belles pêches mûrissantes.

— Tu le vois, me dit Vital Herbelot, je rends un culte aux pêches. Je leur dois mon bonheur. Sans elles je serais resté un pauvre fonctionnaire, tremblant au moindre froncement de sourcils de mon directeur et vivant toujours dans la crainte de ne pouvoir nourrir ou élever ses enfants ; tandis que maintenant je suis mon maître, je cultive mon blé, et tu vas voir ma famille. . . .

Au même moment, j'entendis de joyeux rires de garçons et de filles dans l'intérieur du logis. Et à la fenêtre du rez-de-chaussée, dans l'encadrement des espaliers couverts de pêches, Mme Herbelot apparut, robuste et belle encore aux approches de la quarantaine,—pêche mûre elle-même et dorée par la chaude lumière d'un magnifique soleil couchant.—A. THEURIET.

EXERCICES DE CONVERSATION.

LES PÊCHES.

I.

— Qu'est-ce qu'un banquet ?

Reconnaissances.—*Il n'avait pas vu son fils depuis vingt ans, il le retrouva et je fus témoin de cette* **reconnaissance.**—*Avant de prendre possession de la maison, nous avons fait la* **reconnaissance** *des meubles.—Le général a donné des ordres pour faire la* **reconnaissance** *du camp ennemi.—Ces* **géographes** *ont fait eux-mêmes la* **reconnaissance** *de la côte.—Il m'a remis des papiers et de l'argent dont j'ai fait une* **reconnaissance.**—*Le service que vous m'avez rendu mérite toute ma* **reconnaissance.**

— Combien y a-t-il d'années dans **un quart de siècle** ?

Toasts.—Qu'est-ce que porter un **toast** ?

Mielleuse saveur.—Dire le sens.

Quelle est la légende mythologique de la **boîte de Pandore** ? —**Pandore** est la première femme d'après la fable ; c'est l'**Eve des Grecs.**—Animée par Minerve elle fut dotée de toutes les qualités par les autres dieux qui chacun lui firent un don. Jupiter l'envoya sur la terre après avoir mis entre ses mains une

boîte où tous les maux étaient enfermés et qu'il lui défendit d'ouvrir. Pandore oublia cette recommandation; ouvrit la boîte; les maux se répandirent sur la terre; il ne resta au fond que l'espérance.

Surnuméraire.—On appelle **surnuméraire** dans une administration française, un commis sans rétribution, en attendant une nomination de **commis en tître.**

Peser ses paroles.—*Le tout ensemble* **pèse** *plus de cent livres.* —*Il* **pèse** *la valeur de chaque mot.—Ces mauvaises paroles lui* **pèsent** *sur le cœur.*

De quelle couleur est une barbe *poivre* et *sel?*—Quelle forme a une barbe *en éventail?*

Je suis tout bêtement = tout simplement.

— Quel est le sens de cette expression : **ni plus ni moins ?**

II.

Cigares.—Avec quoi sont faits les cigares ?—Quels sont les meilleurs cigares ?

Bureaux.—On appelle ainsi certains établissements qui dépendent en général de l'administration publique et qui sont destinés à quelque service public.

Baccalauréat.—C'est le premier degré que l'on prend dans une *Faculté de lettres* ou *de sciences* pour parvenir aux degrés supérieurs. Ce nom vient de l'usage que l'on avait autrefois de donner une couronne de laurier chargée de ses baies à celui qui avait obtenu un premier grade dans une université et qui recevait alors le tître de **bachelier.**

Banale.—Qu'est-ce qu'une chose banale ?

Chichement = très économiquement.

III.

Gâchais à plaisir.—Sens *propre :* **Gâcher** *du plâtre :* Mélanger du plâtre avec de l'eau pour faire un travail de maçonnerie. Au *figuré :* Faire un travail sans goût; grossièrement; avec négligence, ou faire mauvais usage d'une chose: *Voilà un ouvrage complétement* **gâché.**—*Il a* **gâché** *sa vie et sa fortune.*

—Quel est le sens de ces deux expressions : *C'est une enfant* **très bonne.**—*C'est une personne simple et* **bonne enfant.**

Recevait souvent = avait des soirées ; des réceptions.

Sauterie = petit bal.

Expliquer : **bon gré, mal gré.**

—Quel est le sens de : **Il me fallut prendre mon habit noir ?**

— Quel est le sens de : **force recommandations ?**

Le menu.—Qu'est-ce que **le menu** d'un souper ? d'un dîner ?

—Qu'est-ce que des primeurs ?

— Qu'est-ce que **l'index ? être mis à l'index ?**—Dire le nom des différents doigts.

— Qu'est-ce que le mouvement de **va-et-vient ?**

IV.

Qu'est-ce qu'un **orchestre** ? un **solo** ? un **trio** ? un **quatuor** ? —Quels sont en général, les instruments dont un orchestre est composé ?

Tout le dessus du panier.—Expression gardée du vieux langage dont le sens est : tout ce qu'il y a de mieux choisi.

Je m'y faufilai.—Dire le sens de ces deux phrases : *Je* **faufile** *cette couture; je la coudrai plus tard.—Cet homme est très habile; il se* **faufile** *partout.*—Expliquer *à quelle forme de verbe* correspond chaque expression.

Lunéville est une ville de France située dans la Lorraine et qui a des fabriques de faïence renommées.

Couteau.—Dire les parties d'un couteau.—Avec quoi sont faits les manches des couteaux ?—Quelles sont les différentes espèces de couteaux ?

Assiette de Sèvres.—Qu'est-ce que **Sèvres** ? **la porcelaine de Sèvres** ?—Sèvres est une ville près de Paris. Louis XV y fonda une manufacture de porcelaine qui est aujourd'hui la première du monde et dont les produits sont extrêmement recherchés.

Ce manège.—*Je prends tous les jours une leçon d'équitation au* **manège.**—*Cette personne est très habile; mais je connais son* **manège.**—Expliquer les deux sens.

Consigne.—*La* **consigne** *a été donnée à toutes les sentinelles.—Il est défendu d'entrer avec un chien dans le jardin public; c'est la* **consigne.**

—Qu'est-ce qu'un **prélude** dans un morceau de musique ?—Expliquer le sens de ces phrases : *L'agitation des esprits est le* **prélude** *d'une révolution.—Les symptômes que vous avez remarqués sont le* **prélude** *d'une maladie.*

Qu'est-ce qu'une **fausse sortie** ? une **encoignure** ? un **orifice** ? un **couvre-chef** ? une **pose napoléonienne** ?

V.

—Qu'est-ce que : **s'esquiver à l'anglaise** ?

—Qu'est-ce que : **danser un cotillon** ?—Quel est le sens de **cotillon** dans ces deux vers :

Ayant mis, ce jour-là, pour être plus agile:
Cotillon *simple et souliers plats.*

Expliquer : **Un double cordon d'habits noirs ; des dames mûres ; antichambre ; interstices.**

Expliquer : *La rivière coule en* **serpentant** *dans les prairies.—Je* **serpentais** *entre les chaises.*

—Qu'est-ce qu'une couleuvre ?

—Qu'est-ce que **la coiffe** d'un chapeau ? **la coiffe** d'une paysanne ?

Quel est le sens de cette expression : **Je les sentais balloter et j'en avais chaud aux oreilles et aux cheveux** ?

— Qu'est-ce qu'avoir des transes ?

Qu'est-ce qu'une figure de *quadrille*, de *cotillon* ?—Quelles sont les différentes danses d'Europe et d'Amérique ?

Mon tuyau de poêle.—Qu'est-ce qu'un tuyau de poêle ?—Pourquoi donne-t-on ce nom à certains chapeaux d'hommes ?

Collé.—Expliquer le sens de ces phrases : *Ces enfants ont* **collé** *des images toute la matinée; ils sont aimables, mais toujours* **collés** *à la robe de leur mère.—Ce corsage est très bien fait; il est* **collé** *sur vous.*

— Qu'est-ce qu'**arriver à point**?—Qu'est-ce qu'une chose **cuite à point** ?

Balbutier.—Expliquer : *Cet enfant commence à* **balbutier**, *mais il ne parle pas encore.—Très confuse, cette personne a* **balbutié** *quelques excuses avant de partir.*

Tu vois d'ici le tableau.—Expliquer cette expression.

Riaient sous cape.—Qu'est-ce que **rire sous cape**? **rire du bout des lèvres** ?

Ma mine déconfite.—Expliquer : *Cet homme a belle* **mine.**—*Il possède une très belle* **mine** *de fer.—Avoir la* **mine** *déconfite*, c'est être si confus, si troublé que l'on ne sait ni que dire ni que faire.

— Quel sentiment ou quelle impression exprime le froncement des sourcils ?

— Qu'est-ce que chuchoter ?

VI.

Expliquer : **la place n'était plus tenable.**

— Qu'est-ce que la ville *natale* ? le pays *natal* ?

Auxiliaire.—Les verbes *passifs* sont toujours conjugués avec l'auxiliaire *être.—Mon ami a été pour moi un puissant* **auxiliaire** ; *sans lui je n'aurais pas obtenu cette place.*

Je l'ai arrondi.—*Le menuisier a* **arrondi** *les angles de cette table.—Depuis que nous possédons cette propriété, nous l'avons bien* **arrondie.**

— Qu'est-ce qu'une rivière *bleuissante* ? une lumière *blanchissante* ?

Qu'est-ce qu'une batteuse ? une grange ? un potager ? un espalier ?

Mûrissantes.—Dire la règle de l'*adjectif verbal* et du *participe présent.*

Je rends une culte aux pêches.—Expliquer cette expression.

Qu'est-ce qu'un encadrement ; sens *propre* et sens *figuré* ?

LE ROSSIGNOL.

CONTE CHINOIS.

(HISTOIRE À RACONTER.)

I.

Il y avait une fois en Chine un empereur qui habitait un palais de porcelaine renommé par sa magnificence et les merveilles de ses jardins ornés des fleurs les plus rares, et dont la plupart étaient remarquables par les petites sonnettes d'argent qui tintaient dès qu'on passait près d'elles, comme pour dire à chacun : Regardez-moi ! admirez-moi ! Quant à l'étendue de ces jardins, elle était telle que les jardiniers eux-mêmes ne la connaissaient pas, et tout ce qu'on pouvait dire de plus précis à cet égard, c'est qu'ils allaient se confondre avec une immense forêt qu'on découvrait au loin, et au milieu de laquelle il y avait des lacs si vastes et si profonds qu'ils ressemblaient à de petites mers et qu'ils portaient de grands navires. Il y avait dans cette forêt un habitant qui était encore plus merveilleux que les palais, le jardin, les lacs et les bois ; c'était un rossignol qui chantait si délicieusement que ceux qui l'entendaient oubliaient tout pour l'écouter, et que les bûcherons et les pauvres pêcheurs eux-mêmes laissaient pendant des heures entières leurs travaux si utiles pour le plaisir d'entendre chanter ce rossignol.

Tous les étrangers qui venaient en Chine disaient que le palais de porcelaine et les jardins de l'empereur étaient de magnifiques choses, mais, dès qu'ils avaient entendu chanter le rossignol de la forêt, tous déclaraient que nulle merveille en Chine n'était comparable à ce ros-

signol ; enfin, dans tout le Céleste-empire, on ne parlait que de cet oiseau, et, qui le croirait ? l'empereur était le seul de son empire qui ne le connût pas, parcequ'il avait l'habitude d'entendre dire et de croire qu'il n'y avait d'étonnant dans le monde entier que lui, son palais et ses jardins.

Cependant la renommée de l'oiseau s'étendait de plus en plus ; les voyageurs firent bientôt sur lui des récits incroyables ; les savants publièrent des ouvrages incompréhensibles : les uns lui donnèrent un plumage d'or, les autres un bec de diamant et des pattes d'émeraude ; ceux-ci lui en donnèrent six, ceux-là ne lui en donnèrent qu'une ; les poètes firent des vers sur toutes les mesures, et toutes les presses de l'empire furent mises en activité pour cet incomparable oiseau.

II.

Enfin il y eut tant de livres écrits à ce sujet, que, par un beau jour, l'un d'eux finit par tomber entre les mains de l'empereur, qui ne lisait guère ; mais comme ce livre contenait de pompeuses descriptions sur la beauté de son palais et de ses jardins, il s'était déterminé, par un grand effort qui fut vanté comme une chose remarquable, à parcourir ce livre.

Il lut donc pendant quelques instants avec un certain intérêt ; mais arrivé à cette phrase qui depuis quelque-temps était répétée dans tous les ouvrages chinois : " Mais de toutes les merveilles de la Chine, la plus merveilleuse c'est le rossignol." "Qu'est-ce donc que ce rossignol !" s'écria l'empereur en bondissant sur son grand fauteuil d'or massif. "Comment personne ne m'en a-t-il jamais parlé, et comment est-il possible que j'apprenne par les livres une chose de cette importance ?"

Il fit appeler aussitôt son premier ministre ; c'était un grand mandarin qui passait pour un esprit profond, à

cause de son laconisme imposant ; il ne répondait jamais à ceux qui lui adressaient une question que par ce mot : "Peuh ! Peuh !" Et cette réponse qui jamais ne le compromettait, lui avait donné la réputation de l'homme le plus sage et le plus politique de l'empire.

"N'est-il pas fort extraordinaire, lui dit l'empereur en le voyant, qu'il y ait un rossignol dans mes états et que je n'en sache rien ! Que faites-vous dans votre ministère ?

— Sire, répondit le premier ministre en s'inclinant jusqu'à terre, j'ignorais . . . je ne savais pas . . . Peuh ! peuh !

— Peuh ! peuh ! répéta l'empereur, vous devez tout savoir.

— Sire, reprit le mandarin, ce personnage n'a jamais été présenté à la cour . . . Peuh ! peuh !

— Eh bien, je veux qu'il me soit présenté dès ce soir et je veux qu'il chante.

— "Qu'il chante ! répéta en s'en allant le ministre étonné ; c'est bien extraordinaire !"

Et immédiatement il appela les grands officiers et les écuyers pour l'accompagner dans ses recherches.

— "Où trouverons-nous cet illustre rossignol ?" demandèrent-ils au ministre.

— Peuh ! peuh !

— "Suivez-moi," fut toute sa réponse. On chercha dans le palais, dans les galeries d'abord ; puis dans les jardins ; on demanda, on interrogea ; mais parmi ceux qui vivaient près de l'empereur, aucun ne fut capable de donner un renseignement utile sur le rossignol, car personne à la cour ne lisait jamais les ouvrages nouveaux, que quand l'empereur les avait lus, et l'empereur ne lisait que peu on point comme on sait.

III.

— Le ministre convaincu de l'inutilité de ses recherches, revint trouver l'empereur, et, jugeant qu'il était nécessaire de le désabuser, il lui dit que, sans nul doute, cette histoire de rossignol était inventée par les hommes qui font les livres.

" Que Votre Majesté, dit-il, daigne n'ajouter aucune foi à ce qu'on écrit ; les choses qui racontent les hommes dans les livres ne sont que des inventions plus ou moins impertinentes. Peuh ! peuh !"

Et le ministre qui depuis longtemps, n'avait fait un aussi long discours, s'essuya le front car il était en nage.[1]

" Mais le livre dans lequel j'ai lu cette histoire m'a été envoyé par l'empereur du Japon, qui ne lit que les choses les plus authentiques ; ce livre ne peut mentir. Allons, que l'on recommence à chercher, car j'ai mis dans ma tête d'entendre le rossignol, et dès ce soir ; il faut qu'on le trouve, ou je ferai fouetter jusqu'au sang Votre Excellence et tous mes courtisans.

Effrayé de cette terrible menace, le ministre recommença à chercher le rossignol, montant et redescendant tous les escaliers du palais, toutes les galeries supérieures et souterraines, tous les kiosques, tous les pavillons chinois ; la partie connue des jardins fut parcourue dans tous les sens ; la cour entière passa la journée à grimper dans tous les arbres, et personne, même parmi les plus inventifs, n'eût l'idée d'aller chercher le rossignol, là, où seulement on pouvait le trouver. Il n'y eut pas un seul endroit qui ne fût visité; on alla jusque dans les cuisines; on ouvrit toutes les caisses de provisions.

Mais en entendant ce mot rossignol, une jeune servante qui était dans un coin s'écria :

" Je le connais, moi ; je sais où il est, et je l'entends

chaque soir, quand je vais porter à ma grand-mère les débris qu'on m'accorde de la table impériale. C'est là-bas, là-bas, au bord du grand lac ; et quand, fatiguée de ma longue course, je me repose sous les grands arbres de la forêt, alors j'entends chanter le rossignol, et j'en éprouve tant de plaisir que les larmes me viennent aux yeux comme quand je reçois un baiser de ma mère."

"Petite créature de cuisine, dit le ministre, montrez-nous vite le chemin, et si vous m'aidez à trouver le rossignol, je vous donnerai une permission pour assister au dîner de sa majesté et le regarder manger."

IV.

Le ministre et sa suite partirent conduits par la petite servante ; et après avoir longtemps marché dans la forêt, ils entendirent tout à coup mugir une vache.

"Quelle voix sonore et retentissante !" s'écrièrent les jeunes seigneurs ; voilà sans doute le rossignol !

— "Messeigneurs, dit la jeune servante, vous vous trompez et vous prenez une vache pour un oiseau."

En passant près d'un étang, ils entendirent le coassement des grenouilles.

"Délicieuse mélodie ! s'écrièrent les courtisans ; ne serait-ce point cette fois le rossignol ! Qu'en pense Son Excellence ?

— Peuh ! peuh ! répondit le ministre, qui ne voulait pas se compromettre.

— Vraiment non, dit la jeune fille avec un sourire malin, vous en êtes encore loin ; mais patience nous l'entendrons bientôt."

Enfin le rossignol chanta.

"C'est lui ! dit la petite ; écoutez, écoutez et regardez, car le voilà, l'aimable chanteur !"

Et elle montra du doigt un petit oiseau gris perché dans le haut d'un arbre.

— " Est-ce possible ! s'écria le ministre stupéfait et tous les courtisans avec lui; est-ce donc là cette merveille. Quel misérable oisillon ![1] quel insignifiant plumage ! J'ai dans l'idée, messieurs, que la vue de tant d'hommes illustres lui aura fait perdre tout à coup l'éclat de ses couleurs; il n'a plus rien dit à notre aspect; nous l'avons certainement intimidé.

— Petit rossignol, mon doux ami, lui dit la jeune fille, notre gracieux empereur vous envoie les plus nobles de ses serviteurs pour vous exprimer le désir qu'il a de vous entendre chanter.

— De tout mon cœur, répondit le rossignol, qui accompagna ces mots de délicieuses modulations.

— Oh ! ravissant ! ravissant ! s'écrièrent alors le ministre et tous ceux qui l'entouraient ; ce petit animal aura certainement un prodigieux succès à la cour.

— Très merveilleux oiseau, lui dit-il, je vous invite au nom de Sa Majesté, mon maître, à vous présenter ce soir à la cour, afin de lui donner le plaisir d'entendre votre mélodieuse voix.

— Ma voix, répondit l'oiseau, fait un bien meilleur effet au milieu d'une verte forêt ; mais, j'obéirai, puisque tel est le bon plaisir de Sa Majesté, je serai exact à l'heure indiquée."

V.

Quand cette nouvelle fut apportée, tout le palais prit un aspect de fête : les murs de porcelaine parurent bientôt transparents par l'effet de la clarté que produisaient plus de mille lampes d'or; les plus belles fleurs à sonnettes et celles qui carillonnaient le mieux étaient rangées dans d'énormes vases de porcelaine de chaque côté de la grande avenue du palais ; et comme il y avait beaucoup de mouvement et un courant d'air perpétuel, les fleurs faisaient avec leurs sonnettes un tel tintamarre qu'on ne s'entendait pas. On voyait au milieu du grand salon,

où se tenait l'empereur[1] entouré de la famille impériale, un perchoir en or qui avait été fait exprès pour le rossignol ; toute la cour était présente, jusqu'à la petite servante, qui, parvenue au grade supérieur de cuisinière impériale, avait maintenant le droit d'assister aux fêtes debout, derrière la porte. Les seigneurs et les dames de la cour étaient magnifiquement parés, et tous les yeux étaient fixés sur le petit oiseau gris dont le plumage insignifiant ne cessait de préoccuper le cerveau vide des élégants et des élégantes de la cour.

Le rossignol, juché sur son perchoir, regardait toute cette brillante assemblée avec le calme le plus parfait, et on eut dit que c'était la chose la plus ordinaire pour lui que la cour d'un empereur de la Chine. Enfin après quelques préludes du gosier, qui disposèrent l'auditoire de la manière la plus favorable, il déploya toutes les richesses de sa voix, chanta et avec tant de pureté, tant de mélodies variées, tant d'expression et de sentiment, que le ravissement général causa à plusieurs grandes dames chinoises des suffocations et des pâmoisons et que l'empereur lui-même fondit en larmes.

"Que l'on donne immédiatement à ce merveilleux oiseau ma pantoufle d'or, afin que désormais il la porte à son cou !" s'écria l'empereur enthousiasmé ; mais, à son extrême surprise, le rossignol refusa l'illustre pantoufle, qui était la grande décoration d'honneur dans ce pays.

"Je suis déjà récompensé au delà de mes espérances, répondit l'oiseau, par les larmes que j'ai vues dans les yeux de mon noble souverain ; nulle décoration ne vaudrait pour moi une seule de ces précieuses larmes ;" et il accompagna cette réponse d'une suite de cadences et de roulades qui achevèrent de tourner la tête aux dames.

"Quel ravissant oiseau ! s'écrièrent elles ; quel chant délicieux et coquet ! c'est ainsi qu'il faut chanter !" Et comme aucune d'elles ne doutait qu'elle n'imitât le ros-

signol avec succès, elles oublièrent l'étiquette impériale, et essayèrent des vocalises et des roulades qui les enrouèrent et ne plurent à personne ; on les pria poliment de se taire pour écouter de nouveau le rossignol, qui termina la séance par une fugue de sa composition, qui obtint le succès d'enthousiasme le mieux merité.

VI.

On vint alors de la part de l'empereur lui faire de brillantes propositions ; une habitation tout en filigrane d'or, ressemblant plutôt à un petit palais à jour qu'à une cage, serait mise à sa disposition : douze laquais en livrée attachés à sa personne emplumée, auraient charge de tenir chacun un ruban de soie attaché à ses pattes, six d'un côté, six de l'autre, afin de le suivre partout où il lui plairait de voler ; ce qui était certainement un emploi assez difficile à remplir ; aussi fit-on choix des meilleurs coureurs connus dans l'empire. Le rossignol eût volontiers rejeté ces propositions, qui lui étaient aussi indifférentes que la pantoufle d'honneur ; mais par complaisance pour le bon monarque qu'il avait pris en affection, il consentit à essayer pendant quelquetemps ce brillant esclavage.

Dès ce moment il ne fut plus question à la cour de Chine, à la ville et dans tout le Céleste Empire, que du rossignol ; toutes les modes prirent son nom ; tous les enfants nouveaux-nés furent appelés *Rossignol* et ne chantèrent pas mieux pour cela ; toutes les réunions n'eurent plus pour but que le rossignol, et les lettres et les cartes d'invitation se terminaient toutes par ces mots: " On parlera rossignol."

Mais un beau matin un savant mécanicien demande à être admis devant l'empereur, et il lui remet une boîte sur laquelle on lit ce mot *Rossignol.*

"Ce sera sans doute, se dit l'empereur, un nouvel ouvrage sur notre célèbre oiseau," et il ouvrit la boîte ; mais au lieu d'un livre, que vit-il ! un autre rossignol ressemblant exactement à l'oiseau véritable : même grosseur, même plumage, avec cette exception que ses pattes étaient de rubis, son bec d'émeraude et que ses ailes, quand il les déployait, étincelaient de diamants.

Le mécanicien, s'étant avancé, fit jouer un ressort, et aussitôt l'oiseau qui était effectivement un petit chef-d'œuvre de mécanique, chanta comme le rossignol ; après quoi il remua la queue avec beaucoup de grâce et battit des ailes.

"C'est ravissant !" s'écrièrent ceux qui étaient présents et au nombre desquels il y en avait plusieurs qui voyaient avec envie la faveur dont jouissait le rossignol vivant ; le chant de cet oiseau est d'une supériorité incontestable sur celui du premier.

Et l'empereur, qui se laissait facilement influencer par le charme de la nouveauté, donna l'ordre de faire chanter devant lui les deux rossignols.

"Ce sera, dit-il, un délicieux duo ; qu'on assemble ma cour immédiatement."

VII.

Les deux rossignols chantèrent donc ensemble, mais l'épreuve ne fut pas favorable à l'oiseau mécanique, et le chant du rossignol parut par la comparaison plus franc encore, plus facile et plus enchanteur par sa capricieuse mobilité et ses modulations imprévues et brillantes. Le mécanicien vantant la mesure bien plus exacte, bien plus parfaite de son rossignol qui disait-il ne pouvait jamais s'en écarter d'un quart de soupir,[1] parce qu'il chantait d'après les combinaisons les plus mathématiques, et non d'après son pur caprice, comme le vulgaire oiseau des bois, demanda qu'on le fit chanter

seul. Il chanta donc, et il chanta jusqu'à trente-trois fois le même air, sans dévier de la mesure et sans se fatiguer, et l'assemblée applaudit, bien que l'air, trente-trois fois répété, eût paru un peu monotone. L'empereur demanda alors que le rossignol naturel fut entendu à son tour.

"Où est-il ? où est-il ?" demanda-t-on de tous côtés. On l'appela, on chercha inutilement; l'oiseau s'était envolé. Les douze laquais qui avaient en beaucoup à faire la veille pour le suivre dans son vol, s'étaient endormis de fatigue, et le rossignol avait disparu.

L'empereur tomba dans un grand désespoir, car il aimait le charmant oiseau.

"C'est un ingrat ! s'écrièrent les courtisans ; il ressemble en cela à toutes ces créatures emplumées qui n'ont d'attachement pour personne. Sa Majesté l'oubliera ; d'ailleurs, n'avons-nous pas ici un chanteur aussi habile que lui, et bien plus docile ? celui-là, certainement, ne s'envolera pas." Le mécanicien, profitant alors de la circonstance et des dispositions favorables de la cour. vanta son oiseau avec exaltation, fit remarquer la beauté de son chant, la supériorité de son plumage tout parsemé de diamants, son exactitude, son obéissance, les ressorts secrets de son intérieur, qui en faisaient une merveille inconnue jusque là ; enfin, il dit tant de choses que l'empereur commença à l'écouter avec intérêt ; le mécanicien remarquant cela, ajouta :

"Remarquez cette particularité, sire, particularité d'une grande importance, c'est qu'avec le rossignol naturel vous ne pouvez jamais savoir d'avance quel air vous sera chanté ; vous êtes entièrement soumis au caprice, à la fantaisie d'un chétif oiseau ; tandis qu'avec mon rossignol mécanique, qui chante par le moyen de rouages et de ressorts flexibles, tout est calculé et arrêté d'avance ; il chantera tel ou tel air qu'il vous plaira d'entendre et point d'autre : il se taira quand vous jugerez à

propos qu'il se taise, et cela sans prétention, sans altération d'humeur ; vous voyez, sire, que sa supériorité est incontestable."

"Incontestable !" s'écrièrent les courtisans ; et l'empereur, persuadé par eux, consentit à ce que le lendemain, qui était un jour de fête, l'oiseau mécanique fût entendu en public. Le peuple chinois, émerveillé, cria : "Oh ! oh !" en levant l'index et en branlant la tête, et il alla s'enivrer à la chinoise en buvant du thé.

VIII.

Il n'y eut que ceux qui avaient souvent entendu chanter le rossignol de la forêt, comme les pauvres bûcherons et les pêcheurs, qui ne partagèrent pas l'enthousiasme général.

"C'est une musique assez agréable, disaient-ils ; mais quelle différence ! Ce n'est pas là, assurément, le chant du rossignol des bois !"

Le véritable rossignol, tombé en défaveur, fut donc banni du palais, et bientôt oublié de l'empereur et de sa cour. L'oiseau artificiel prit sa place au pied du lit du monarque ; chaque jour il fut admis à l'honneur de chanter pendant le dîner impérial, et l'inventeur du rossignol mécanique fut comblé d'or et de présents de toute espèce, ce qui lui donna un tel redoublement de zèle, qu'il écrivit sur son rossignol et sur l'art de la mécanique vingt-cinq volumes qui abondèrent en mots scientifiques dont personne ne connaissait la signification, ce qui fut justement la raison pour laquelle chacun prétendit comprendre, de sorte que l'ouvrage, en vingt-cinq volumes, eut un débit qui acheva de faire la fortune du mécanicien.

La faveur du nouvel oiseau durait depuis une année entière, et, depuis le plus grand seigneur jusqu'au dernier

polisson des rues,[1] chacun savait tous les airs qu'il chantait ; il n'avait donc plus rien de nouveau à apprendre et peut-être le besoin de la nouveauté aurait-il arrêté la marche ascendante de sa faveur et l'aurait fait décroître peu à peu, lorsque la catastrophe la plus soudaine et la plus imprévue arriva et précipita le prétendu rossignol du faîte des grandeurs dans un abîme de ridicule et de misère. Un soir que l'empereur, étendu sur son divan et entouré de toute sa cour, écoutait les airs que l'oiseau lui répétait chaque jour, le rossignol s'arrête tout à coup au milieu d'une brillante roulade : "Frrrr ! brrr !" les ressorts sont usés, les rouages ne vont plus, l'oiseau se tait. En entendant ce funeste Frrrr ! brrr ! l'empereur s'est élancé de son divan, la cour est en émoi, et la stupéfaction est générale. Dans tout le palais on n'entendait plus que ces mots sinistres qui couraient de bouche en bouche :

"Le rossignol a perdu la voix ! Frrrr ! brrr !" et l'empereur, qui avait perdu la tête à moitié, criait :

"Qu'on aille chercher mon médecin !" Mais que pouvait faire le médecin aux rouages brisés dans le corps de l'oiseau ? On courut chercher le mécanicien, mais celui-ci qui avait prévu l'aventure, était parti pour un voyage scientifique. On fit appeler l'horloger du palais, qui après plusieurs essais infructueux, parvint à redonner le mouvement aux ressorts, mais le rossignol avait besoin, déclara-t-il, des plus grands ménagements : son existence factice était réduite à rien, et il ne pourrait plus chanter à l'avenir qu'une seule fois par an. Quelle décadence ! lui qui autrefois avait chanté jusqu'à trente-trois fois de suite le même air !

IX.

L'émotion causée par ce terrible accident n'était pas encore calmée, qu'un évènement bien plus grave vint jeter l'alarme dans tout l'empire. L'empereur tomba malade, et fut bientôt dans un état si désespéré qu'au milieu de la douleur générale, il fallut s'occuper de l'avènement d'un autre empereur. Il était déjà désigné ; on n'attendait plus que le dernier soupir du monarque expirant pour proclamer son successeur ; et tandis que le peuple, qui aimait son vieux souverain, pleurait aux portes du palais, les courtisans couraient s'assurer la faveur du nouveau, et le premier ministre, que chacun interrogeait sur l'état du malade, répondait par sa phrase ordinaire : " Peuh ! peuh !"

Cependant l'empereur n'était point encore mort : étendu sur son lit magnifique, devenu un lit de douleur, il se sentait suffoqué par un horrible poids qu'il avait sur la poitrine et qui l'empêchait de respirer. Au milieu de cette affreuse agonie, il ouvrit les yeux et aperçut la Mort, qui, assise sur sa poitrine, s'était emparée de sa couronne, qu'elle avait posée sur sa tête; tandis que d'une main elle tenait son sabre d'or et de l'autre son étendard impérial.

Dans les plis des grands rideaux de velours qui entouraient son lit, il voyait des milliers de têtes étranges, les unes laides, les autres assez jolies, qui toutes parlaient ensemble et racontaient les bonnes et les mauvaises actions qu'il avait faites pendant sa vie, et elles le regardaient tantôt avec douceur, tantôt avec menace, selon ce que chacune d'elles avait à raconter : "sais-tu ceci ?" disait l'une ; "sais-tu cela ?" disait l'autre ; "et encore ceci, et encore cela ?" et ces têtes racontèrent tant de choses que le pauvre empereur sentait une sueur froide inonder son visage.

" Ma musique ! ma musique !" s'écria-t-il tout à coup; " qu'on fasse venir les cymbales, le chapeau chinois, afin que je n'entende plus toutes ces histoires ; ma musique ! ma musique ! Faites chanter le rossignol ! rossignol ! rossignol !"

Mais tout était inutile ; les têtes impitoyables conteuses, continuaient leurs histoires et contaient des choses inouïes à la Mort, qui semblait écouter avec plaisir et qui faisait un signe d'approbation à chaque histoire.

" Ma musique !" criait toujours le moribond. " Misérable oiseau mécanique, à qui j'ai tant prodigué de trésors, à qui j'ai donné jusqu'à ma pantoufle d'or, ne peux-tu donc chanter une seule fois pour moi ?"

X.

Mais l'oiseau était toujours muet ; car tous les courtisans s'étaient éloignés ; il n'était resté personne pour monter la mécanique et faire chanter l'oiseau. La Mort était donc toujours là sur le cœur du monarque tandis que les mille têtes continuaient leurs interminables histoires, qui n'étaient pas toutes agréables à son oreille. Il y en avait de telles que, dans l'oubli où il était tombé,[1] à l'égard d'un grand nombre de ses actions passées, il s'écriait de temps en temps épouvanté :

" Cela est faux ! cela n'est pas vrai !" et les têtes contaient toujours.

Mais tout à coup le chant le plus suave et le plus mélodieux se fait entendre ; le charme en est si subit, si puissant que les têtes se taisent à l'instant pour l'écouter. C'est le rossignol de la forêt, ce rossignol vivant qui, ayant entendu parler aux bûcherons de la maladie de leur empereur, est venu se percher dans un arbre dont les branches ombragent une petite fenêtre ouverte au dessus du chevet du malade. Il chante, et aussitôt le

sang recommence à circuler dans les veines du monarque affaibli ; les têtes pâlissent, peu à peu et s'évanouissent, et la Mort, enchantée elle-même par cette mélodie, écoute attentivement.

" Chante, chante," dit-elle à l'oiseau.

" Je chanterai, lui répondit-il, de sa voix la plus caressante, si tu consens à me donner la couronne que tu as sur la tête, le sabre d'or et l'étendard impérial."

Et la Mort, fascinée par la voix de l'oiseau, consentit à donner ces brillants hochets pour entendre chanter le rossignol.

L'oiseau déployant alors toutes les richesses de sa voix, chanta le repos des cimetières, la beauté de leurs roses blanches, le parfum de leurs lilas, la durée de leurs immortelles et la fraîcheur de leurs gazons toujours arrosés de larmes ; il chanta toutes ces choses avec un talent si mélodieux, si ravissant, que la Mort, subjuguée et charmée, fut prise d'un subit et irrésistible désir de revoir ses jardins ; elle se leva tout à coup blanche et froide, et sortit par la fenêtre.

" Grâce te soit rendue, ô mon doux rossignol ! s'écria l'empereur soulagé de l'horrible poids qui l'oppressait. Mon charmant oiseau, je t'avais banni de ma cour, et pour prix de cette injustice tu viens chasser la Mort qui suffoquait ma poitrine ; comment pourrai-je jamais te récompenser ?—Tu l'as déjà fait, répondit le rossignol ; n'ai-je pas vu tes yeux se mouiller de larmes le jour où j'ai chanté devant toi pour la première fois ! ce souvenir ne s'est jamais effacé de ma mémoire, et de telles émotions sont la plus douce des récompenses pour le cœur d'un rossignol. Mais tâche maintenant de t'endormir pour regagner des forces ; je resterai près de toi, et je chanterai."

XI.

Il chanta, et l'empereur, bercé par cette douce mélodie, tomba dans le sommeil le plus bienfaisant. Les rayons du soleil éclairaient l'appartement lorsqu'il s'éveilla, fortifié et revenu à la vie. Il regarda alors autour de lui ; aucun de ses courtisans n'avaient encore reparu ; le rossignol seul était resté près de lui, toujours veillant, toujours chantant.

" Je ne veux plus désormais que tu me quittes, lui dit l'empereur ; tu seras libre, tu chanteras quand tu voudras, mais reste avec moi; quant à cet oiseau mécanique, je le briserai en mille pièces."

— Non, répondit le rossignol ; il a fait ce qu'il a pu ; le briser serait une injustice et une faiblesse. Je ne puis habiter constamment ton palais ; il n'est point assez vaste pour moi ; je n'y aurais pas la liberté qui est ma vie ; mon vrai palais à moi est sous l'ombrage des forêts; c'est là seulement que je puis être heureux ; mais je te promets de venir chaque soir percher dans cet arbre qui est devant ta fenêtre, et je t'apprendrai dans mes chants bien des secrets que tu ignores.

Je chanterai les heureux que tu as faits et les infortunés dont les plaintes ne peuvent parvenir jusqu'à toi ; je chanterai le bien et le mal qui t'environnent, et les sujets fidèles, et les faux courtisans, afin que tu n'écoutes ni leurs conseils perfides, ni leurs flatteries empoisonnées. Moi, petit oiseau, que rien n'enchaîne, je suis libre de voler partout, de regarder, d'écouter, d'observer ce qui se passe dans la chaumière du paysan et dans la cabane du pauvre pêcheur ; par moi tu pourras connaître tous ceux qui vivent éloignés de toi, et tu verras que les vertus sont parmi les humbles bien plus qu'à la cour. Je reviendrai donc chaque soir ici, et je chanterai, mais pour toi seul et à une condition, c'est que tu ne feras confidence à personne de mon retour.

L'empereur, qui, pendant que le rossignol parlait s'était habillé et avait replacé sa couronne sur sa tête, promit de garder le secret, et l'oiseau s'envola. Les portes de l'appartement impérial s'ouvrirent en ce moment, et les courtisans entrèrent en foule pour contempler leur empereur mort et lui rendre les derniers devoirs le plus promptement possible, afin de proclamer le nouveau souverain. Mais, à leur grand étonnement, ils le trouvèrent debout, la couronne en tête, le sceptre en main [1] et le sabre au côté :

" Bonjour, messieurs, leur dit-il, c'est toujours avec un nouveau plaisir que je me retrouve au milieu de vous."

Et tous les courtisans, s'inclinant jusqu'à terre, crièrent : " Vive le très-glorieux souverain [2] du Céleste Empire !"

PRINCIPAUX VERBES CONTENUS DANS LE LIVRE.*

TEMPS PRIMITIFS et IRRÉGULARITÉS.

Accueillir.—Voir **cueillir.**

Acquérir.—J'acquiers; j'acquis; acquérir; acquérant; acquis.—**Irrég.**: *Indic. présent,* ils acquièrent. *Futur,* j'acquerrai, etc. *Subj. présent,* que j'acquière, que tu acquières, qu'il acquière, qu'ils acquièrent.

Admettre.—Voir **mettre.**

Advenir.—Voir **venir.**

Aller.—Je vais; j'allais; aller; allant; allé.—**Irrég.**: *Indic. présent,* tu vas, il va, ils vont. *Futur,* j'irai, etc. *Impératif,* va. *Subj. présent,* que j'aille, que tu ailles, qu'il aille, qu'ils aillent.

Apercevoir.—J'aperçois; j'aperçus; apercevoir; apercevant; aperçu. —**Irrég.**: *Indic. présent,* ils aperçoivent. *Subj présent,* que j'aperçoive, que tu aperçoives, qu'il aperçoive, qu'ils aperçoivent.

Apparaître.—Voir **paraître.**

Appartenir.—Voir **tenir.**

Assaillir.—J'assaille; j'assaillis; assaillir; assaillant; assailli.

Asseoir.—J'assieds; j'assis; asseoir; asseyant; assis.—**Irrég.**: *Futur,* j'assiérai, etc. *Cond. présent,* j'assiérais, etc.

Atteindre.—J'atteins; j'atteignis; atteindre; atteignant; atteint.

Bâtir.—Je bâtis; je bâtis; bâtir; bâtissant; bâti.

Battre.—Je bats; je battis; battre; battant; battu.

Boire.—Je bois; je bus; boire; buvant; bu.—**Irrég.**: *Indic. présent,* ils boivent. *Subj. présent,* que je boive, que tu boives, qu'il boive, qu'ils boivent.

Clore.—Je clos;...clore;...clos.

Commettre.—Voir **mettre.**

Conclure.—Je conclus; je conclus; conclure; concluant; conclu.

Conduire.—Je conduis; je conduisis; conduire; conduisant; conduit.

---

* *Le système de la formation des temps, purement artificiel, est supprimé par les nouveaux grammairiens qui s'occupent du français, surtout, au point de vue étymologique.—Il a été suivi ici, parce que ce moyen d'enseigner les verbes est un des plus simples, et qu'un grand nombre de professeurs l'emploient.*

Connaître.—Je connais; je connus; connaître; connaissant; connu.

Consentir.—Je consens; je consentis; consentir; consentant; consenti.

Contenir.—Je contiens; je contins; contenir; contenant; contenu.

Convaincre.—Je convaincs; je convainquis; convaincre; convainquant; convaincu.

Convenir.—Voir **venir.**

Coudre.—Je couds; je cousis; coudre; cousant; cousu.

Courir.—Je cours; je couru; courir; courant; couru.—**Irrég.**: *Futur*, je courrai, etc. *Cond. présent*, je courrais, etc.

Couvrir.—Je couvre; je couvris; couvrir; couvrant; couvert.

Craindre.—Je crains; je craignis; craindre; craignant; craint.

Croire.—Je crois; je crus; croire; croyant; cru.

Cueillir.—Je cueille; je cueillis; cueillir; cueillant; cueilli.

Cuire.—Je cuis; je cuisis; cuire; cuisant; cuit.

Décevoir.—Je déçois; je déçus; décevoir; décevant; déçu.

Découvrir.—Je découvre; je découvris; découvrir; découvrant; découvert.

Dépeindre.—Voir **peindre.**

Déplaire.—Voir **plaire.**

Devenir.—Voir **venir.**

Devoir.—Je dois; je dus; devoir; devant; dû.—**Irrég.**: *Indic. présent*, ils doivent. *Subj. présent*, que je doive, que tu doives, qu'il doive, qu'ils doivent.

Dire.—Je dis; je dis; dire; disant; dit.

Disparaître.—Voir **paraître.**

Dormir.—Je dors; je dormis; dormir; dormant; dormi.

Eclore.—*Indic. présent*, il éclôt; éclore; éclos.

Ecrire.—J'écris; j'écrivis; écrire; écrivant; écrit.

Emouvoir.—Voir **mouvoir.**

Enduire.—J'enduis; j'enduisis; enduire; enduisant; enduit.

Endormir.—Voir **dormir.**

Enfuir (s'enfuir).—Je m'enfuis; je m'enfuis; s'enfuir; s'enfuyant; s'étant enfui.

Entr'ouvrir.—Voir **ouvrir.**

Eteindre.—J'éteins; j'éteignis; éteindre; éteignant; éteint.

Faire.—Je fais; je fis; faire; faisant; fait.—**Irrég.**: *Indic. présent*, vous faites, ils font. *Futur*, je ferai, etc. *Cond. présent*, je ferais. *Impératif*, faites. *Subj. présent*, que je fasse, etc.

Falloir.—Il faut; il fallut; falloir; fallant; fallu.—**Irrég.**: *Futur*, il faudra. *Subj. présent*, qu'il faille.

Fleurir.—Je fleuris; je fleuris; fleurir; fleurissant; fleuri.

Fondre.—Je fonds; je fondis; fondre; fondant; fondu.

Fuir.—Je fuis; je fuis; fuir; fuyant; fui.

Instruire.—J'instruis; j'instruisis; instruire; instruisant; instruit.

Interdire.—Voir **dire.**

Interrompre.—J'interromps; j'interrompis; interrompre; interrompant; interrompu.

Introduire.—J'introduis; j'introduisis; introduire; introduisant; introduit.

Lire.—Je lis; je lus; lire; lisant; lu.

Mentir.—Je mens; je mentis; mentir; mentant; menti.

Méprendre (se méprendre).—Voir **prendre.**

Mettre.—Je mets; je mis; mettre; mettant; mis.

Mourir.—Je meurs; je mourus; mourir; mourant; mort.—**Irrég.**: *Indic. présent,* ils meurent. *Futur,* je mourrai, etc. *Subj. présent,* que je meure, que tu meures, qu'il meure, qu'ils meurent.

Mouvoir.—Je meus; je mus; mouvoir; mouvant; mû.—**Irrég.**: *Indic. présent,* ils meuvent. *Subj. présent,* que je meuve, que tu meuves, qu'il meuve, qu'ils meuvent.

Naître.—Je nais; je naquis; naître; naissant; né.

Obtenir.—J'obtiens; j'obtins; obtenir; obtenant; obtenu.

Offrir.—J'offre; j'offris; offrir; offrant; offert.

Omettre.—Voir **mettre.**

Ouvrir.—J'ouvre; j'ouvris; ouvrir; ouvrant; ouvert.

Paître.—Je pais;...paître; paissant;...

Paraître.—Je parais; je parus; paraître; paraissant; paru.

Parcourir.—Je parcours; je parcourus; parcourir; parcourant; parcouru.

Partir.—Je pars; je partis; partir; partant; parti.

Parvenir.—Je parvins; je parviens; parvenir; parvenant; parvenu.

Peindre.—Je peins; je peignis; peindre; peignant; peint.

Permettre.—Voir **mettre.**

Plaindre.—Je plains; je plaignis; plaindre; plaignant; plaint.

Plaire.—Je plais; je plus; plaire; plaisant; plu.

Poursuivre.—Voir **suivre.**

Pouvoir.—Je peux ou je puis; pouvoir; pouvant; pu.—**Irrég.**: *Indic. présent,* ils peuvent. *Futur,* je pourrai, etc. *Cond. présent,* je pourrais. *Subj. présent,* que je puisse, etc.

Prédire.—Je prédis; je prédis; prédire; prédisant; prédit.

Prendre.—Je prends; je pris; prendre; prenant; pris.

Pressentir.—Voir **mentir.**

Prétendre.—Je prétends; je prétendis; prétendre; prétendant; prétendu.

Prévenir.—Je viens; je vins; venir; venant; venu.

Prévoir.—Je prévois; je prévis; prévoir; prévoyant; prévu.—**Irrég.**: *Futur*, je prévoirai, etc. *Cond. présent*, je prévoirais.

Produire.—Je produis; je produisis; produire; produisant; produit.

Promettre.—Voir **mettre.**

Provenir.—Voir **venir.**

Recevoir.—Je reçois; je reçus; recevoir; recevant; reçu.

Reconduire.—Je reconduis; je reconduisis; reconduire; reconduisant; reconduit.

Reconnaître.—Voir **connaître.**

Recouvrir.—Voir **ouvrir.**

Redevenir.—Voir **venir.**

Réduire.—Je réduis; je réduisis; réduire; réduisant; réduit.

Relire.—Voir **lire.**

Remettre.—Voir **mettre.**

Reparaître.—Voir **paraître.**

Répondre.—Je réponds; je répondis; répondre; répondant; répondu.

Reprendre.—Voir **prendre.**

Résoudre.—Je résous; je résolus; résoudre; résolvant; résolu.

Ressentir.—Voir **sentir.**

Retenir.—Voir **tenir.**

Revenir.—Voir **venir.**

Revêtir.—Je revêts; je revêtis; revêtir; revêtant; revêtu.

Revoir.—Voir **voir.**

Rire.—Je ris; je ris; rire; riant; ri.

Rompre.—Je romps; je rompis; rompre; rompant; rompu.

Rouvrir.—Voir **ouvrir.**

Savoir.—Je sais; je sus; savoir; sachant; su.—**Irrég.**: *Indic. présent*, nous savons; vous savez; ils savent. *Imparfait*, je savais, etc. *Futur*, je saurai, etc. *Cond. présent*, je saurais, etc. *Impératif*, sache.

Séduire.—Voir **réduire.**

Sentir.—Je sens; je sentis; sentir; sentant; senti.

Servir.—Je sers; je servis; servir; servant; servi.

Sortir.—Je sors; je sortis; sortir; sortant; sorti.

Souffrir.—Je souffre; je souffris; souffrir; souffrant; souffert.

Soumettre.—Voir **mettre.**

Sourire.—Je souris; je souris; sourire; souriant; souri.

Soutenir.—Voir **tenir.**

Se souvenir.—Voir **venir.**

Suffire.—Je suffis; je suffis; suffire; suffisant; suffi.

Suivre.—Je suis; je suivis; suivre; suivant; suivi.

Taire.—Je tais; je tus; taire; taisant; tu.

Tendre.—Je tends; je tendis; tendre; tendant; tendu.

Tenir.—Je tiens; je tins; tenir; tenant; tenu.—**Irrég.**: *Indic. présent*, ils tiennent. *Futur*, je tiendrai, etc. *Cond. présent*, je tiendrais, etc. *Subj. présent*, que je tienne, que tu tiennes, qu'il tienne, qu'ils tiennent.

Traduire.—Voir **réduire.**

Tressaillir.—Je tressaille; je tressaillis; tressaillir; tressaillant; tressailli.

Valoir.—Je vaux; je valus; valoir; valant; valu.—**Irrég.**: *Futur*, je vaudrai, etc. *Cond. présent*, je vaudrais, etc. *Subj. présent*, que je vaille, que tu vailles, qu'il vaille, qu'ils vaillent.

Venir.—Je viens; je vins; venir; venant; venu.

Vivre.—Je vis; je vécus; vivre; vivant; vécu.

Voir.—Je vois; je vis; voir; voyant; vu.—**Irrég.**: *Futur*, je verrai, etc. *Cond. présent*, je verrais, etc.

Vouloir.—Je veux; je voulus; vouloir; voulant; voulu.—**Irrég.**: *Indic. présent*, ils veulent. *Futur*, je voudrai, etc. *Cond. présent*, je voudrais, etc. *Impératif*, veuille, veuillons, veuillez. *Subj. présent*, que je veuille, que tu veuilles, qu'il veuille, qu'ils veuillent.

Les verbes irréguliers sont indiqués ici d'après un système qui en diminue de beaucoup le nombre et en facilite l'étude.

L'explication méthodique des verbes et des irrégularités fait partie d'un autre cours.

NOTES.

LA BONNE PUCE ET LE MÉCHANT ROI.

I.

(1) Je m'en moque, çà m'est égal = *I don't care, that is nothing to me.*

(2) Une petite puce de rien du tout = *An insignificant little flea.*

(3) Si je mettais le roi à la raison = *Suppose I bring the king to reason.*

(4) N'importe, essayons = *Never mind, let us try.*

(5) Il jura = *He swore.*

(6) Il gronda = *He stormed.*

(7) Attends! Tu vas voir = *Just wait till I catch you.*

II.

(1) Il chavire ses couvertures = *He tumbles the bed-clothes.*

(2) Oh! Si je te tenais = *Oh! If I only had you here.*

(3) Oui, mais tu ne me tiens pas = *Yes, but you have not.*

(4) D'une humeur massacrante = *In the worst of humors.*

(5) De n'importe quelle manière = *By any and every means.*

(6) Ah! bien; je t'en souhaite = *He might well.*

(7) Hein = *Eh!*

(8) Coquine! petite peste! = *Scoundrel! little wretch!*

III.

(1) Holà = *What ho!*

(2) Tout le monde, toute la boutique = *Everybody, the whole crew!*

(3) Dans une rage à faire trembler = *In a rage to make every one tremble.*

(4) Rien n'y fit = *Nothing availed.*

(5) Comme une âme en peine = *Like a soul in bale.*

(6) Je me rends, dit-il = *I surrender, said he.*

(7) Tu n'as qu'à t'en aller = *You have only to go away.*

(8) Trouva moyen = *Managed.*
(9) En se mettant en république = *By establishing a republic.*

LE DORMEUR.

I.

(1) Reprendre le dessus = *To get the better of it.*
(2) De telle sorte = *In such a manner.*
(3) Soit que = *Whether.*
(4) Ne jugea pas de la sorte = *Did not look at it in that light.*

LA BÊTE QUI SIFFLE.

II.

(1) Se mettait en marche, au pas = *Started off slowly.*
(2) Les rois fainéants = *The sluggard kings.*

VI.

(1) Toussaint = *All Saints' Day.*
(2) S'il m'eût demandé compte = *If he held me responsible for.*

BISCOTTE ET BIJOU.

I.

(1) Faisait partie des meubles = *Was a part of the furniture.*
(2) Je l'avais en horreur = *I had a great dislike for him.*

II.

(1) M'avait pris en amitié = *He had taken a fancy to me.*

III.

(1) À la défense de son bien = *To the rescue of his property.*
(2) Pris en flagrant délit = *Caught in the act.*
(3) Armé de son bon droit = *Conscious of being in the right.*
(4) Qu'il ne l'était de naissance = *Than he was naturally by birth.*
(5) Et prenait la fuite = *And took to flight.*

IV.

(1) Il lui arrivait quelquefois de se griser = *It happened now and then that he would get intoxicated.*

(2) Biscotte ivre ne se connaissait plus = *When tipsy, Biscotte used to lose all restraint.*

V.

(1) Son désespoir était pour beaucoup = *His despair formed a large part.*

VII.

(1) Qui ne devait plus boire de thé = *Which was to drink tea no more.*

COMMENT JE SUIS DEVENU GÉNÉRAL.

II.

(1) D'abord = *First.*

III.

(1) Halte-là ! qui vive ? avance à l'ordre = *Halt ! Who goes there ? Advance, friend, and give the countersign.*
(2) Sauve qui peut = *Each one for himself.*

IV.

(1) Allons! = *Come.*
(2) Comme ce sera drôle = *How amusing it will be!*
(3) Rien de plus chic! = *It beats everything.*

HISTOIRE D'UN LAPIN.

V.

(1) En tapinois = *Unnoticed.*

VI.

(1) À force de nous voir = *By dint of seeing us.*
(2) Çà va être drôle = *What fun it will be!*

VII.

(1) Le couche en joue = *Levels his gun.*

MON PREMIER FUSIL.

I.

(1) Il s'agissait = *The question was.*
(2) En renom = *Well known.*
(3) Fécond en imprévu = *A frequent source of disappointment.*

(4) Cette arme était à pierre = *That weapon was a flint gun.*
(5) Les craquements de la batterie = *The click of the hammer.*
(6) Quelle était belle à voir = *It was something worth seeing.*

II.

(1) Nous eussions servi à l'édification des générations futures = *We should have served as an example for the edification of future generations.*
(2) Je ne lui en gardais pas rancune = *I bore no deep grudge against it on that account.*

III.

(1) Au dernier coup d'œil du maître = *To the last inspection of the master.*

IV.

(1) En arrêt = *Setting.*

MARIANNE ET MIRZA.

I.

(1) Je dois dire = *I must say.*

II.

(1) Je me prenais pour un personnage = *I thought myself some one.*
(2) Pêle-mêle = *Pell-mell.*

III.

(1) En un tour de main = *In the turning of a hand.*
(2) Prenait le trot = *Started off trotting.*
(3) Faisait office d'éperons = *Did duty as spurs.*

IV.

(1) Se mettait en marche = *Started out.*
(2) Ne s'attendait pas à cette réception = *Did not expect such a welcome.*
(3) Se met à galoper = *Began to gallop.*

VII.

(1) On venait de découvrir le voleur mystérieux = *The mysterious robber has just been found out.*
(2) Faisait saillie = *Was prominent.*
(3) Ces choses là attachent = *Such things cement love.*

MON ÎLE DÉSERTE.

I.

(1) Ne porta pas bonheur = *Did not bring good luck.*
(2) Nous donna le coup de grâce = *Was the finishing stroke.*
(3) Ne marcha plus qu'à demi = *Was considerably crippled.*
(4) Mise de côté = *Set aside.*

II.

(1) Allait prendre dans = *Brought out from the bottom.*
(2) Auraient fait frémir les plus braves = *Would have made the bravest tremble.*
(3) Tu me fais peur = *You frighten me.*

V.

(1) J'allais le savoir = *I was soon to know it.*
(2) Une charrette à bras = *A hand-cart.*

LE PAPE EST MORT.

II.

(1) Dans le mouvement de va-et-vient = *In the turmoil.*

III.

(1) Dans tout l'essoufflement d'une grande émotion = *Out of breath from excitement.*

MON PROFESSEUR.

I.

(1) C'était le fou rire = *It was immoderate laughter.*

II.

(1) Une verrue et trois poils follets = *A wart and three downy hairs.*
(2) Hanneton = *Cockchafer.*
(3) Reprendre ses sens = *To recover consciousness.*
(4) S'il avait pris le premier parti = *If he had followed the first course.*
(5) Tarière = *Sting.*

III.

(1) Papier brouillard = *Blotting paper.*

BOUM-BOUM, LE CLOWN DU CIRQUE.

II.

(1) Cet esprit qui court après les nuages = *That wandering mind.*

VI.

(1) Qui éclata comme une fusée = *Which exploded like a rocket.*

IMPRESSIONS D'ENFANCE.—LES CONTES DE FÉES.

I.

(1) Rez-de-chaussée = *Ground-floor.*
(2) Pilastres = *Pilasters.*
(3) Qui y faisaient suite = *Which followed it.*

II.

(1) Ses façons = *Her manners.*
(2) Qui avait lieu = *Which took place.*

III.

(1) Bâtons = *Strokes.*
(2) Entre-baillée = *Ajar.*
(3) Specimens = *Patterns.*
(4) Couvre-chefs = *Head-dresses.*
(5) Une chassis à claire-voie = *Open framework.*

IV.

(1) Sur le pas de la porte = *On the threshold.*
(2) Juste à point = *Just in time.*
(3) Peau d'âne = *Donkey-skin.*

V.

(1) Comme une fête de couleurs = *As a feast of colors.*
(2) Changements à vue = *Scene-shifting.*

VI.

(1) Il fallut batailler = *We had to argue.*
(2) Parterre = *Pit.*
(3) Des frises = *From the friezes.*
(4) Lampistes = *Lamp-lighters.*
(5) Quinquets fumeux = *Smoky lamps.*

(6) Avant-scène = *Proscenium.*
(7) Masquant = *Hiding.*
(8) A hauteur d'appui = *To elbow height.*

VII.

(1) En un tour de main = *In the twinkling of an eye.*

LA PRINCESSE VERTE.

II.

(1) A force d'y rêver = *By dint of dreaming.*

III.

(1) Âneries = *Nonsense.*

IV.

(1) Cette perspective ne me souriait guère = *This prospect did not strike me favorably.*

XIII.

(1) Forsan et hæc meminisse juvabit = *Perhaps some day the memory of even these things will delight us.*

UN MIRACLE.

XIV.

(1) Ainsi, c'est entendu = *Thus it is agreed.*

XV.

(1) À son insu = *Without his knowledge.*

LA CLASSE DES PETITS.

VII.

(1) Desinit in piscem = *It ends in a fish-tail.*

LA MORT DU DAUPHIN.

I.

(1) Le saint-sacrement = *The consecrated host.*
(2) Aux abords = *In the vicinity.*
(3) Dans l'orangerie = *In the orange-house.*

II.

(2) Vous croyez bonnement que je m'en vas mourir = *You think indeed that I am going to die.*

LE SOUS-PRÉFET AUX CHAMPS.

I,

(1) Papier ministre = *Official paper.*

II.

(1) Grisé de parfums, ivre de musique = *Intoxicated with perfumes and music.*

(2) La muse des comices agricoles = *The muse of agricultural fairs.*

LES VIEUX.

I.

(1) À l'improviste = *Unexpectedly.*
(2) Allait me faire perdre = *Was to cause me the loss of a day.*
(3) Il faut que tu me rendes un service = *You must do me a favor.*

II.

(1) Le demi-jour = *Dim light.*
(2) En sursaut = *Startling.*

V.

(1) Avaient l'air de dire = *Seemed as if they would say.*

VI.

(1) Un peu grisés = *Rather intoxicated.*
(2) Du pas de la porte = *From the threshold of the door.*

LA LÉGENDE DU ROUGE-GORGE.

I.

(1) La Cène = *The last supper.*

HISTOIRE D'UN ÂNE ET D'UN MARCHAND DE PANIERS.

II.

(1) En revanche = *By contrast.*

V.

(1) Sacro sainte = *Most sacred and holy.*
(2) Le vin du crû = *The wine grown on his estate.*

VII.

(1) On eût dit = *It seemed as if it were.*

LES PÊCHES.

I.

(1) Tiré à quatre épingles = *Dressed in full style.*

(2) Qui ne sentait en rien le fonctionnaire — *Who had nothing official in his appearance.*

II.

(1) De quoi chichement souper = *Hardly enough for a scanty supper.*

(2) Nous réusissions à joindre les deux bouts = *We succeeded in making both ends meet.*

IV.

(1) Tout le dessus du panier se trouvait là = *All the best society was there.*

V.

(1) De m'esquiver à l'anglaise = *To take French leave.*

LE ROSSIGNOL (CONTE CHINOIS).

III.

(1) Car il était en nage = *He was perspiring all over.*

IV.

(1) Quel misérable oisillon = *What a wretched little bird!*

V.

(1) Où se tenait l'empereur = *Where the emperor was sitting.*

VII.

(1) D'un quart de soupir = *One sixteenth of a rest.*

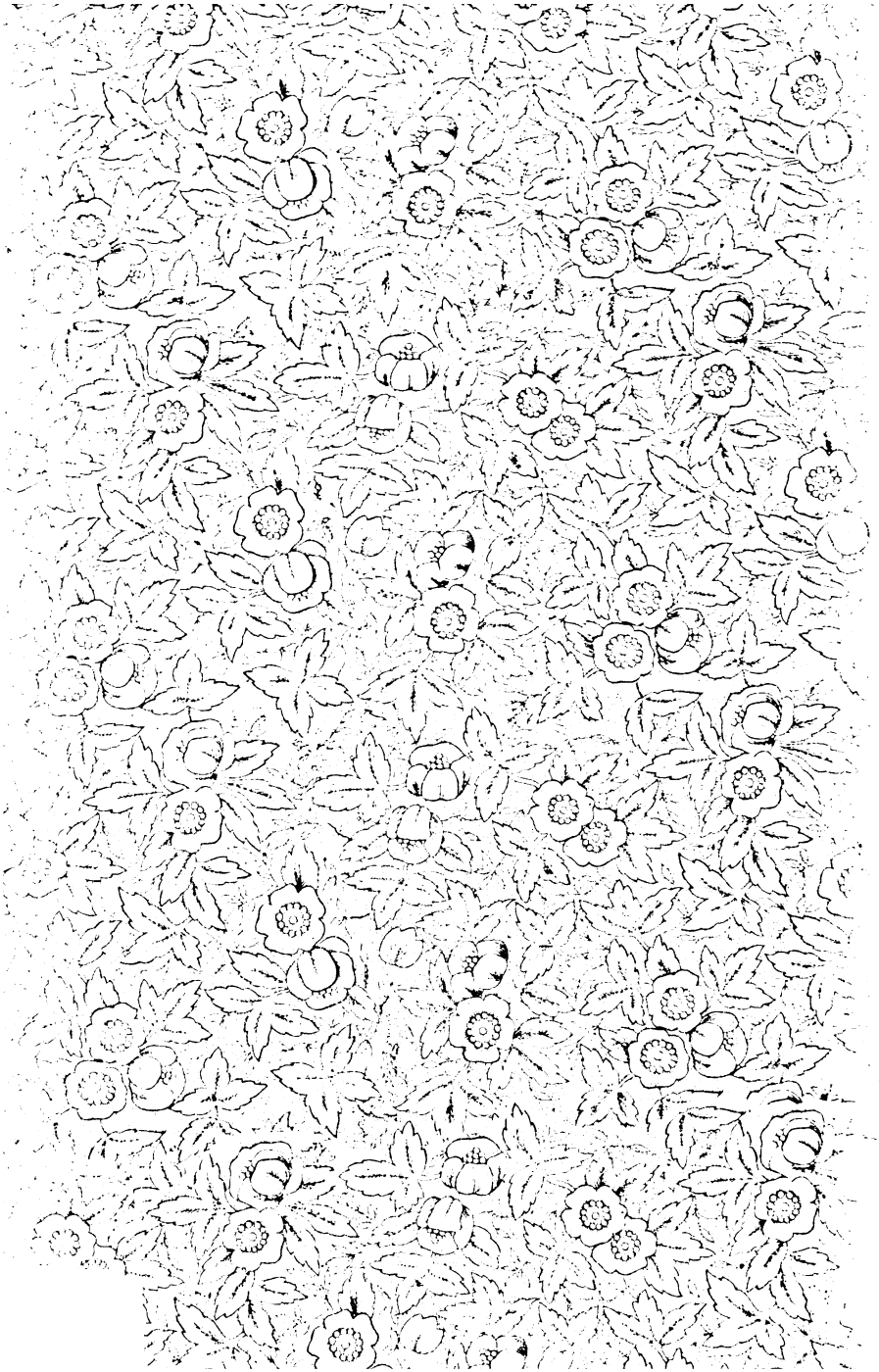
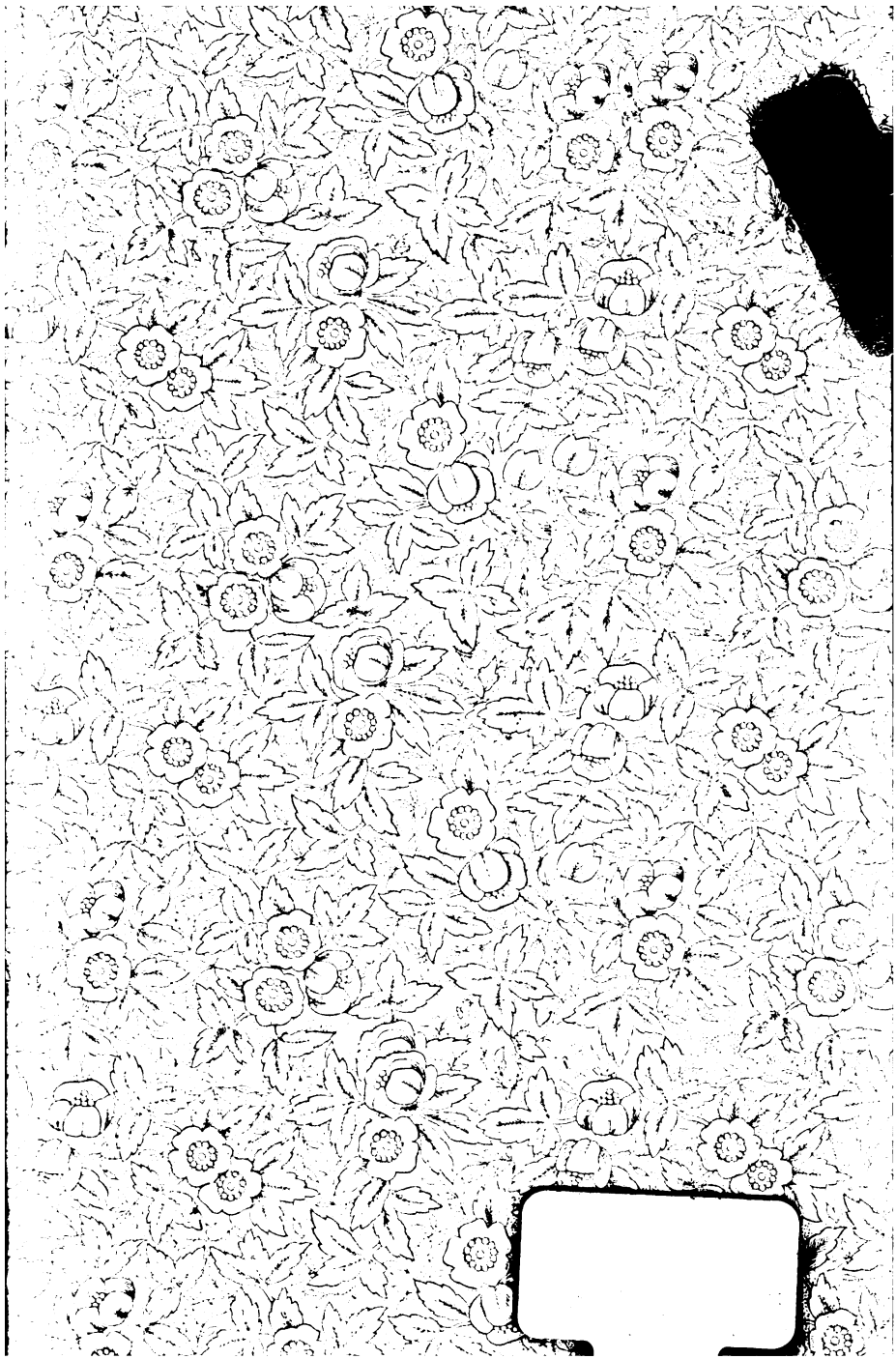
VIII.

(1) Jusqu'au dernier polisson des rues = *Down to the very lowest of the street-urchins.*

X.

(1) Dans l'oubli où il était tombé = *In the oblivion into which he has fallen.*

XI.

(1) La couronne en tête, le sceptre en main = *Crowned and sceptred.*

(2) "Vive le très glorieux souverain" = *Long live our glorious sovereign.*